

MEGAN HART

# Rendez-vous



Spicy



## *Rendez-vous*

Morgan Hart

### *Chapitre 1*

*Janvier*

Ce mois-ci, je m'appelle Mary et, apparemment, je suis aussi capricieuse que le personnage de la comptine. D'abord, j'ai dit que je voulais baiser, et maintenant je refuse de sortir de la salle de bains. Ce que je ne sais pas, c'est que Joe a horreur des allumeuses et qu'il déteste qu'on lui fasse perdre son temps. Il a déjà fait sa cour, payé les consommations, récité son compliment. Si je ne suis pas sortie dans les cinq minutes, il enfilera son manteau et bye-bye.

Je ne sais rien de tout cela parce que je l'ai rencontré il y a à peine trois heures dans un bar du centre-ville. De tous les hommes que j'ai croisés ce soir, Joe est le seul qui ait pris la peine de me faire la conversation. C'est pour ça que je l'ai choisi. Et aussi parce qu'il est sexy, classe, avec un sourire craquant qui a toute l'apparence de la sincérité, même si ce n'est qu'une illusion.

— Mary, Mary qui change tout le temps d'avis. Que fais-tu pousser dans ton jardin ?

Sa voix résonne de l'autre côté de la porte, pressante. J'ai dû entendre cette comptine un bon millier de fois, au moins. On m'a également surnommée Bloody Mary, Mary Poppins, Queen Mary... Mes parents pensaient qu'en me donnant un prénom de deux syllabes, j'échapperais aux diminutifs ridicules. C'est raté.

Je tourne la poignée et j'ouvre la porte pour montrer à Joe que cela valait la peine d'attendre. Je n'ai rien gardé sur moi, à l'exception de ma petite culotte blanche en dentelle et de mon soutien-gorge assorti. J'ai le cœur qui bat à toute volée et je dois m'empêcher de croiser les bras sur ma poitrine pour me protéger de son regard inquisiteur.

Ses yeux s'écarquillent légèrement. Sa langue se faufile entre ses lèvres pour humecter une bouche que je n'ai pas encore embrassée mais que je meurs d'envie de goûter : elle a l'air délectable.

— Bon sang.

A la façon dont il prononce ces deux mots, il s'agit d'un compliment, et je réussis à sourire avec un peu plus d'assurance.

Je pirouette lentement sur moi-même pour lui permettre de m'admirer sous tous les angles. Lorsque j'ai effectué un tour complet, Joe m'attrape par la main et m'attire à lui, lentement, jusqu'à ce que nos deux corps, tels deux aimants, se soudent l'un à l'autre.

Il a déboutonné sa chemise et la fine toison qui recouvre son torse chatouille ma peau nue. Je frissonne à ce contact. La pointe de mes seins se tend sous la dentelle de mon soutien-gorge et une boule de chaleur se love au creux de mon ventre. Les doigts de Joe se pressent sur mes hanches. Le feu me monte aux joues et je suis soudain trop intimidée pour croiser son regard.

Il m'entraîne vers le lit king-size qu'il a eu soin de demander à l'accueil avec ce sourire en coin qui m'a fascinée à la minute où je l'ai vu. Un sourire qui semble dire : « D'accord, je suis un mauvais garçon, mais je suis tellement bon au lit qu'on finit toujours par me pardonner. » Le réceptionniste a parfaitement capté le message : il y a mis le temps mais il a trouvé une chambre avec un lit assez grand pour organiser une orgie.

En fait d'orgie, il n'y a que Joe et moi, plus la soufflerie du chauffage qui agite les rideaux. L'air chaud qui s'en échappe sent le renfermé mais je m'attendais à quoi ? A des effluves de myrrhe et d'encens ?

— Viens.

Joe s'impatiente. Il m'allonge sur le lit et m'embrasse, enfin. Ses lèvres se pressent sur ma gorge, sur les rondeurs de mes seins, sur une épaule. Je frissonne sous ses baisers et j'arque le dos. Ma bouche s'entrouvre dans une invite silencieuse, mais il ne l'effleure pas.

Il dessine les contours de mes hanches, de mon ventre. Quand l'une de ses mains s'insinue entre mes jambes, je sursaute, effarouchée. Il n'y prête pas attention, ou bien cela lui est égal. Il me caresse doucement, et je me sens fondre sous ses doigts experts comme du sucre dans une casserole brûlante. Tout mon être se dissout et se liquéfie.

Cela va beaucoup plus vite que je ne l'avais imaginé, mais bizarrement, je ne parviens pas à trouver les mots pour lui demander de ralentir. Ses doigts trouvent le petit renflement sensible sous la dentelle de ma culotte et dessinent des cercles tout autour. Haletante, je commence à me dire que la rapidité d'action a du bon, finalement.

— Tu aimes ?

Je hoche la tête. Il sourit et s'interrompt pour détacher l'agrafe qui ferme mon soutien-gorge par devant. Mes seins dressés s'échappent du tissu arachnéen et un soupir s'étrangle dans ma gorge. Je veux sentir ses lèvres sur ma peau, sa langue exciter mes mamelons durcis. Je veux qu'il les lèche,

l'un après l'autre, pendant que sa main s'enfoncera entre mes cuisses. Je suis déjà trempée de désir. Je m'en rends compte chaque fois que je bouge.

Il se redresse à demi pour se débarrasser de sa chemise. J'en profite pour admirer son torse. Habillé, il a une prestance magnifique, mais la nudité fait ressortir la largeur de ses épaules. Il a un ventre plat et musclé, mais sans excès, des bras robustes. Les muscles de ses avant-bras saillent tandis qu'il défait la boucle de sa ceinture, déboutonne son pantalon puis baisse la fermeture éclair. La toison qui recouvre son torse, ses bras et son ventre est plus foncée que ses cheveux, dont la teinte rappelle la crinière d'un lion. Je me demande s'il se teint en blond ou si cette différence de couleur est commune à tous les hommes.

Il descend son pantalon puis enlève son boxer. Cette fois, je détourne la tête, incapable de regarder. Ma respiration est bloquée au fond de ma gorge, mon cœur bat comme un fou sous mon sein gauche. Le lit s'enfonce quand il s'agenouille près de moi. Sa main revient se nicher entre mes cuisses et je soulève les hanches, un cri au bord des lèvres.

— Enlève ta culotte, chuchote-t-il.

Mais avant même que j'aie pu obéir, il glisse ses doigts sous l'élastique et la retire lui-même.

Je suis totalement offerte à son regard. Le triangle doré de mon pubis, soigneusement épilé à la cire. Le bouton durci de mon clitoris. Ma chair tendre, gonflée de désir, mouillée par ses caresses.

Il écarte largement mes cuisses, et je gémiss. Ça doit lui plaire parce que sa respiration s'accélère. Il enfonce un doigt inquisiteur dans les replis de mon sexe ruisselant puis, oh, la sensation est indicible... il le fait rouler, tout trempé, sur mon clitoris. Mes hanches tressautent follement.

Une nouvelle onde de chaleur envahit mon ventre, mes seins, la grotte secrète entre mes jambes. Sa bouche happe l'un de mes tétons. C'est tellement bon que je ne peux pas m'empêcher de geindre. Je pose une main sur sa nuque, je l'enfouis dans ses cheveux blonds soyeux. Sa langue titille mon mamelon durci, et mon souffle s'accélère. Il murmure des mots indistincts sans pour autant cesser d'agacer la pointe de mon sein et de caresser mon clitoris. Mes doigts se crispent dans ses cheveux, j'ai la tête qui tourne.

Je suis déjà sortie avec des garçons. J'ai connu les séances de pelotage au cinéma, quand la lumière s'éteint, les baisers avec la langue, les caresses pataudes et malhabiles sur la banquette arrière d'une voiture. Je suis déjà sortie avec des garçons, mais jamais avec un homme. Joe ne quémande pas, n'hésite pas — il décide. De tout. Il y a une sorte de perfection dans l'enchaînement de ses gestes et il n'est plus temps de jouer les timides.

Pas même lorsque sa bouche descend le long de mon ventre et vient se presser sur mon sexe frémissant. Je me raidis de surprise, mais mon cri de protestation se transforme en gémissement quand la langue de Joe taquine mon clitoris.

*Oh, mon Dieu.*

C'est à cela que je pensais quand je me caressais toute seule dans mon lit, ou en maniant le jet de la douche. Mais rien ne m'a préparée à la réalité. Sa langue est douce, chaude, délicieusement subtile. On dirait de l'eau. De l'eau qui me baigne et me frôle comme des vagues venant mourir sur le rivage. Mes hanches se soulèvent dans un spasme voluptueux. Il me lèche, et tout mon être frissonne. Il me lèche encore, et je n'ai plus de volonté. J'écarte les jambes sans pudeur pour m'offrir complètement.

Le désir me noue le ventre. La pointe de mes seins est tendue, douloureuse, aussi dure que des cailloux. Des petits gémissements s'échappent de ma gorge. Joe s'interrompt pour souffler sur ma chair frissonnante, et je me tortille de plaisir.

Je n'ai jamais eu d'orgasme avec qui que ce soit. Je ne suis même pas sûre d'en être capable. Il

s'en est fallu de peu, à deux reprises, mais à chaque fois, cela a échoué à la dernière minute.

Il s'interrompt de nouveau et je geins en signe de protestation. Mes cuisses tremblent. Les muscles de mon ventre se contractent spasmodiquement. Il suffirait d'un rien. Un simple effleurement, une légère pression pour que je jouisse, mais il ne me donne pas satisfaction.

Je ne vois pas ce qu'il fait. Je perçois un froissement, comme un papier qu'on déchire, puis le matelas bouge lorsqu'il se soulève. Enfin, son corps couvre le mien, la toison de son torse râpe doucement le bout dressé de mes seins, mouillés par sa salive. Il pousse un grognement étouffé et un éclair de douleur me traverse de part en part.

— Bon sang ! s'exclame-t-il en m'entendant crier. Tu es vierge ?

Je suis mortifiée de m'être trahie et balbutie tout bas :

— Euh... oui.

— Oh. Merde.

Il ne se retire pas, encore que j'aurais compris qu'il ne soit plus d'humeur à continuer. La douleur a disparu, remplacée par une impression de tension. Ce n'est pas désagréable. Ce n'est pas l'extase dont mes copines m'ont rebattu les oreilles, mais c'est loin d'être aussi horrible que ce que nous racontaient les religieuses de mon école. Je me suis toujours demandé, d'ailleurs, ce quelles pouvaient bien en savoir.

— Je suis désolée. J'espérais que tu ne t'en rendrais pas compte.

Un demi-sourire étire le coin de ses lèvres tandis qu'il se redresse légèrement pour plonger son regard dans le mien.

— C'est ton cri qui a vendu la mèche.

— J'ai été surprise.

Une lueur attendrie passe dans ses yeux et il se penche pour effleurer ma joue d'un baiser.

— Tu aurais dû me le dire. Je me serais montré plus doux.

Maintenant, je peux lui avouer la vérité.

— Je suis venue uniquement pour ça.

Il a l'air perplexe.

— Pourquoi ?

— J'ai vingt-trois ans. Toutes mes copines l'ont déjà fait. Il était temps pour moi d'en finir avec ce... cette formalité.

Il est toujours enfoui en moi. Je n'ai pas mal mais je commence à me sentir gênée. Cela ne se passe pas comme prévu. Rien ne se passe comme prévu, en dehors de la première partie du plan, celle qui consistait à entrer dans un bar et à draguer un type pour qu'il m'emmène à l'hôtel et fasse de moi une femme.

Il exerce une petite poussée investigatrice. Je me raidis, guettant un élancement douloureux qui ne vient pas. Joe penche son visage et suit le contour de mon oreille avec la pointe de sa langue.

— Ça ne devrait pas être une formalité, chuchote-t-il, la voix grave. Pas la première fois.

Il glisse une main sous mes cheveux, qui se sont déployés sur l'oreiller. Il butine le lobe de mon oreille, puis ma nuque. Ses dents mordillent mon épaule.

Son sexe s'enfonce en moi puis se retire, centimètre par centimètre. Il s'enfonce de nouveau. Je pousse un cri étranglé et je me soulève pour accompagner ses mouvements.

Joe sourit.

— C'est bon ?

Oh oui, mais il ne semble pas se formaliser que je ne réponde pas. Ses va-et-vient gagnent peu à peu en puissance et il se redresse en poussant sur ses mains. Les muscles de ses bras saillent.

Frissonnante, je regarde vers le bas, là où nos corps ne font plus qu'un. Sa toison sombre se mélange aux poils plus clairs de mon pubis. Il se retire et j'aperçois la base de son sexe en érection, l'anneau de latex qui le gaine, tout luisant. Il s'enfonce de nouveau et je le regarde, fascinée, disparaître à l'intérieur de mon corps.

Le sexe ne ressemble pas à ce que j'avais imaginé, mais je ne saurais dire si c'est mieux ou moins bien. Des ondes de chaleur envahissent ma poitrine, mon visage. Je le regarde aller et venir en moi, et je songe : *connectés. Nous sommes connectés.*

La concentration rend son visage solennel. Ses paupières sont plissées, ses lèvres serrées. Des gouttes de sueur emperlent son front. Je respire l'odeur de sa peau, un mélange un peu acide de savon et de musc, comme un champ qu'on laboure après une pluie battante. Enhardie, je fais glisser mes mains sur son torse, je sens ses muscles jouer sous mes paumes, je touche ses mamelons durcis, si différents des miens. J'en pince un, d'un geste expérimenté. Joe gémit, alors je recommence.

Ses va-et-vient sont moins maîtrisés et son corps est agité d'un tremblement. Il s'arrête et plonge ses yeux dans les miens. Je lui rends son regard.

Sans un mot, il nous fait rouler tous les deux jusqu'à ce que je me retrouve perchée sur lui, à califourchon. J'ai posé une main sur son torse pour garder mon équilibre, et il m'agrippe les hanches. Avec une maîtrise consommée, il me soulève puis me fait glisser le long de son sexe dur et brûlant. Je pousse un petit cri : cette position lui permet d'entrer encore plus profondément en moi.

— Penche-toi en avant, commande-t-il, et pose tes mains sur mes épaules.

J'obéis. Quand il recommence à bouger, je frissonne de bonheur. Oh oui. C'est trop bon. Ma chair se contracte autour de lui à chaque poussée.

Il glisse une main entre nous, et cette pression supplémentaire répand des ondes de plaisir dans tout mon corps. Elles crépitent en moi comme des éclairs de lumière.

— Abandonne-toi, chuchote-t-il. Je veux que tu jouisses.

Cette fois, je suis presque sûre d'y arriver.

Il accélère le rythme. Chaque poussée presse mon clitoris contre son pouce. Mes cuisses tremblent, ma respiration est saccadée. Je suis à la fois brûlante et glacée.

Il grogne et donne plus d'amplitude à ses mouvements. Mes ongles s'enfoncent dans ses épaules. Le pouls à la base de son cou bat à toute vitesse.

Je ne peux pas m'empêcher de crier, c'est trop bon. Je ne sens plus ni mes bras, ni mes jambes, ni mon dos. Tout mon être s'est contracté peu à peu sous les assauts du plaisir, comme une clé qui remonterait un mécanisme à ressort, et je sais qu'il n'y en a plus pour longtemps avant que le ressort se détende.

Mais ce n'est pas encore pour tout de suite. Joe me saisit aux épaules pour me replacer en position verticale. Mes seins tressautent à chacun de ses coups de boutoir. En même temps, il excite mon clitoris avec son doigt, c'est encore plus fabuleux. Presque insoutenable de volupté.

Je crie :

- Joe ! Oh, mon Dieu, Joe !

J'ai envie de hurler des mots d'amour et de gratitude. Je pourrais tomber amoureuse en cet instant, tandis que le plaisir court dans mes veines, plus enivrant que du vin. Je crie son prénom une fois encore puis je n'essaie même plus de former des mots et j'émetts seulement des gémissements.

Son doigt s'agite de plus en plus vite sur mon clitoris. Je tressaute à chaque coup de reins, je tangué, ses muscles tremblent, je suis secouée de frissons, mais nous réussissons malgré tout à garder le même rythme.

Il ferme les yeux, les sourcils froncés par la concentration. Je voudrais qu'il me regarde au moment où je vais jouir. Je voudrais retrouver ce sentiment de connexion entre lui et moi, mais il n'accède pas à mon vœu. Je dois me contenter de fixer l'endroit où nos deux corps ne font qu'un.

Des étincelles d'électricité parcourent mes cuisses et crépitent le long de mes jambes, jusqu'à mes orteils recroquevillés. Mon ventre est une boule de feu qui irradie tout mon corps tandis que le plaisir monte, monte, monte. Le fil ténu qui m'empêche encore de m'envoler vers les cimes s'amenuise de seconde en seconde. Il va se rompre... Il se rompt.

Cette fois, je ne parviens même pas à émettre un son. L'orgasme est si violent que j'en ai le souffle coupé. Ma tête bascule en arrière, si loin que mes cheveux balaient mon dos. Ma bouche s'ouvre sur un cri silencieux tandis que tout mon être explose en un millier de particules folles. J'inspire et mon corps se recompose, puis il se désintègre de nouveau, avant de se reformer encore une fois, de façon moins spectaculaire.

Je prends une grande goulée d'air, et je regarde Joe. Ses yeux se sont ouverts, finalement. Mais si j'espérais y lire quoi que ce soit, je suis déçue. Il est loin, très loin, sur la lancée de son propre orgasme. Il halète et se pousse une dernière fois, avec une telle force qu'il me soulève. Il laisse échapper une série de grognements indistincts avant de retomber au milieu des oreillers, pantelant.

Lorsque je parviens à retrouver quelques forces, je me dégage. J'éprouve une sensation de vide inhabituelle au plus profond de moi. Un manque. Mon entrejambe est meurtri, mais c'est une douleur sourde, comme quand on pratique un sport pour la première fois et qu'on fait travailler des muscles qui n'ont pas l'habitude d'être sollicités. Ce n'est pas une sensation désagréable.

Je m'allonge près de lui, la tête nichée contre son épaule, et m'autorise à poser une main sur son torse. On dirait qu'il dort, mais je n'en suis pas sûre. Sa poitrine se lève et s'abaisse à un rythme régulier. Je regarde plus bas, enhardie par mon tout nouveau statut de femme, et je contemple son sexe. Il repose contre sa cuisse, toujours emmailloté dans le préservatif. Il a l'air aussi vanné que moi. Je me retiens de pouffer.

Je relève la tête pour scruter sa réaction. Ses yeux sont toujours fermés, mais il sourit.

—Je suis content si ça t'a plu.

C'est tout ? Maintenant que l'exaltation de la passion est retombée, je ressens le besoin d'être rassurée. Je voudrais qu'il me dise que je me suis plutôt bien débrouillée, pour ma première fois. Je voudrais au moins qu'il me regarde.

Je n'attends pas une déclaration d'amour, ni rien de ce genre, juste... un petit quelque chose de plus. Après tout, je viens de lui offrir ma virginité. D'accord, j'avais l'intention de la perdre, de toute façon, mais ça reste quand même un cadeau — non ?

Joe n'est peut-être pas de cet avis. Il compte peut-être les minutes qui le séparent du moment où il pourra se rhabiller et partir sans passer pour un rustre. Je devrais peut-être prendre les devants.

Je me redresse pour me lever. Le tapis paraît rêche sous mes pieds. Sale. Je ne veux pas penser aux gens qui l'ont foulé avant moi, encore moins aux couples qui ont baisé dans ce lit. Subitement glacée, je me penche pour ramasser mon soutien-gorge, puis je cherche du regard ma petite culotte. La dentelle blanche a disparu au milieu des remous formés par les draps, et je tâtonne les collines et les reliefs de tissu créés par nos ébats.

Joe ouvre un œil assoupi et roule sur le côté pour m'observer. Je mets enfin la main sur ma culotte et je m'en saisis triomphalement. J'ai hâte de prendre une douche chaude, d'apaiser mes



muscles douloureux. Il n'y a pas de sang sur les draps, Dieu merci. Cette humiliation, au moins, ma été épargnée.

Je me réfugie dans la salle de bains, m'empare d'une serviette de toilette et la passe sous l'eau chaude. Joe entre derrière moi, complètement nu, et je garde les yeux obstinément fixés sur l'eau qui coule dans le lavabo. Il retire le préservatif, le jette dans la poubelle, puis soulève la lunette des toilettes et urine, un jet long et dru. Je suis mortifiée. Il entre dans la douche, ouvre le robinet. De la vapeur s'en échappe en tourbillonnant.

— Tu veux rejoindre à moi ?

— Non !

Ma réponse fuse, plus cinglante que je ne l'aurais voulu.

J'enfile maladroitement ma culotte, j'agrafe mon soutien-gorge, puis j'attrape mon chemisier et ma jupe, suspendus au portemanteau, derrière la porte. Je mets deux fois moins de temps à m'habiller que je n'en ai mis à me déshabiller tout à l'heure, bien que mes doigts tremblent et que je doive m'y reprendre à plusieurs reprises avec les boutons.

Joe m'observe fixement. Je lisse mes cheveux et entrevois mon reflet dans la glace, embuée par la vapeur. Mes yeux forment une traînée sombre, ma bouche une balafre rouge. Mes traits ont disparu mais ce n'est pas plus mal parce que je n'ai aucune envie de me voir à cet instant.

Je ne parviens pas à déchiffrer l'expression de Joe et je ne suis pas sûre d'en avoir envie. Il y a encore quelques minutes, je désirais ardemment une connexion entre nous. A présent, je n'ai plus qu'un seul objectif : m'en aller.

— Il y a un problème ? demande-t-il.

— Non. Il faut que je rentre.

— Tu es sûre ?

Je ne sais pas si je dois me réjouir qu'il soit aussi calme ou me désespérer qu'il ne soit pas plus attentionné.

— Je suis sûre, oui.

— Très bien, acquiesce-t-il — et il se détourne pour entrer dans la douche. Sois prudente au volant.

J'attrape mon sac à main sur la chaise de la salle de bains d'un geste saccadé. Joe lance un regard par-dessus une épaule qui porte la marque de mes ongles. Ses sourcils se lèvent.

— Tu es sûre que tout va bien ?

— Oui !

Ma voix est aiguë et tremblante, comme si je me retenais de fondre en larmes. Je serre mon sac à main contre ma poitrine.

— Merci pour la prestation !

Il pivote vers moi, poings sur les hanches, et je regrette qu'il n'ait pas au moins drapé une serviette autour de sa taille.

— Écoute, j'ignore quel est le problème, mais...

— Évidemment, tu n'en sais rien !

Pas question de me faire affront à moi-même en m'expliquant.

— Mary.

La voix de Joe est calme.

— Me suis-je trompé sur tes intentions, dans ce bar, quand tu as posé ta main sur mes fesses en me chuchotant : « J'ai un préservatif dans mon sac avec ton nom imprimé dessus » ?

C'était une idée de ma copine Bett. Pas de moi. La tactique a parfaitement fonctionné, oui, mais...

Joe attrape une serviette de toilette et la noue sur ses reins avant d'avancer vers moi. Il repousse doucement mes cheveux en arrière

- J'ai cru que c'était ce que tu voulais. C'est ce que tu m'avais dit.

Je ne peux pas le nier. J'aimerais pouvoir rejeter la responsabilité sur lui, prétendre que c'est sa faute, mais la vérité est bien plus simple. Il m'a débarrassée de ma virginité d'une manière spectaculaire, et c'est tout. Si je me suis imaginé autre chose, c'est que je suis stupide.

— Exact.

Ma voix est voilée, comme si j'allais pleurer. Mais je sais que je n'en ferais rien.

— Tu voulais quelque chose et tu l'as obtenu. Qu'y a-t-il de mal à cela ?

— Rien !

— Tu ne veux vraiment pas te joindre à moi ?

Joe recule vers la douche tout en retirant la serviette. Son sourire est très tentant, mais je secoue la tête.

— Bon. Tu es sûre que ça va ?

— Absolument.

C'est presque vrai.

— Il faut que je rentre.

— Sois prudente au volant, répète-t-il.

Le rideau de la douche se ferme sur lui. L'espace d'un instant, je suis tentée de changer d'avis. Mais je me ressaisis, je finis de m'habiller et je m'enfuis de la chambre d'hôtel, laissant derrière moi l'homme qui a fait de moi une femme.

Un nuage passa au-dessus du dôme et masqua brièvement le soleil, teintant les derniers mots d'une petite touche de théâtralité.

— C'est une belle histoire, commentai-je. J'aime tout particulièrement le passage où vous faites d'elle une femme.

Joe tendit la main vers son gobelet en carton et but une longue gorgée de soda, comme si son récit l'avait assoiffé.

— Moi aussi.

— Ce que je trouve intéressant, c'est l'idée qu'il faille coucher avec un homme pour devenir une femme.

Il haussa les épaules et déballa son sandwich. Il attendait toujours d'avoir achevé son récit pour commencer à manger. Il attaqua alors son déjeuner à belles dents, comme si son histoire lui avait ouvert l'appétit. Il avait choisi du jambon de dinde entre deux triangles de pain de mie, comme à son habitude, mais cette fois la garniture comportait des rondelles de tomates. Il les détacha une à une du lit de laitue. Joe avait horreur des tomates.

— Ce n'est pas le cas ?

Je le regardai manger sans répondre. J'avais toujours besoin d'un peu de temps pour reprendre pied dans la réalité, pour que les battements de mon cœur ralentissent et que ma respiration s'apaise. Je croisai ma veste sur ma poitrine, simulant un frisson, pour cacher que la pointe de mes seins s'était durcie. Une fois chez moi, ce soir, je me remémorerais son histoire, jusque dans les moindres détails, et je me caresserais jusqu'à ce que je jouisse. Mais pour l'heure, j'étais dans mon rôle d'observatrice

neutre, comme tous les mois, que nous nous retrouvions ici, dans l'atrium, ou dans le parc.

— Je n'ai pas compris sa réaction, dit-il.

Joe mâcha une bouchée de son sandwich puis l'avalait. Une perle de mayonnaise s'accrocha au coin de sa bouche, et je poussai une serviette vers lui.

— Un inconnu venait de lui prendre sa virginité. Peut-être se sentait-elle mal à l'aise.

Bien sûr, je n'avais aucune idée de ce qui s'était passé dans la tête de Mary, pas plus que je ne savais ce que pensaient ou éprouvaient les multiples conquêtes de Joe. Mon imagination palliait les vides de son récit et s'appuyait sur les informations qu'il me livrait pour visualiser la scène du point de vue féminin.

— Elle était collée à moi comme du beurre sur une tartine. Comment aurais-je pu deviner ? Elle n'avait pas du tout le comportement d'une vierge.

— Et comment est censée se comporter une vierge ?

— Ce que je veux dire, c'est quelle n'était pas là par hasard. Elle savait ce qu'elle voulait. Et elle l'a eu. Voilà pourquoi je ne m'explique pas sa réaction après coup.

Je pris le temps de la réflexion avant de lui répondre.

— Elle a peut-être été déçue ?

Joe m'adressa son sourire en coin, celui du mauvais garçon.

— Sadie, vous pouvez me faire confiance, je ne l'ai *pas* déçue.

— Oh, c'est vrai. Vous avez fait d'elle une femme.

Joe fronça les sourcils.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, tout à l'heure.

— La réponse est non. Perdre ma virginité n'a pas fait de moi une femme. Cela a-t-il fait de vous un homme ?

— J'ai perdu mon pucelage avec Marcia Adams, la meilleure amie de ma mère. Cela a fait de moi très rapidement un homme. Sinon, je n'y aurais pas survécu.

J'ignorais tout de cette histoire. Mon visage dut trahir ma curiosité car Joe se mit à rire, le visage levé vers le dôme en verre de l'atrium.

— Vous me racontez ?

Pendant un instant, il eut l'air intimidé. Je n'aurais jamais cru cela possible. Il changea de position sur le banc et j'eus la conviction que, pour une fois, il n'allait pas se livrer.

— J'avais dix-sept ans. Elle m'a proposé d'entretenir son jardin. De l'argent pour payer les cours à l'université. Elle m'a dit aussi que je pourrais profiter de sa piscine tous les jours, après avoir tondu la pelouse.

— Apparemment, vous ne vous êtes pas contenté de tondre sa pelouse.

Il se frotta la nuque.

— Non.

— Et vous êtes réellement convaincu que c'est ce qui a fait de vous un homme ?

Je l'observai avec curiosité. Il tourna la tête vers moi, le visage solennel, et hochait lentement la tête.

— Oui. Cela m'a montré ce qu'on attendait de moi, en tout cas.

— Je ne suis pas sûre que ce soit la même chose.

— Et qu'est-ce qui a fait de vous une femme si ce n'est pas d'avoir perdu votre virginité ? demanda-t-il.

Je ne répondis pas. C'était un sujet que je n'avais aucune envie d'aborder. Au bout d'un moment, il haussa les épaules.

— Mary a réagi comme si je lui avais filé un billet de vingt dollars avant de la mettre dehors.

— Elle a peut-être supposé que vous étiez le genre d'homme qui emballa une fille dans un bar, couche avec elle, et espère la voir débarrasser le plancher tout de suite après.

— Je lui aurais quand même laissé le temps de prendre une douche ! protesta-t-il, indigné. Je ne suis pas un salaud !

Mais il ne niait pas qu'il était le genre d'homme à draguer une fille dans un bar, à coucher avec elle, et à ne pas chercher à la revoir après.

Je sirotai mon eau pétillante sans répondre. Joe reposa son sandwich. Le soleil qui traversait le dôme en verre transperçait les fougères géantes suspendues au-dessus de nos têtes, et dessinait des ombres sur ses cheveux blond foncé. Ses lèvres se serrèrent.

— Allez-y, dites-le.

Je fis mine de ne pas comprendre.

— Dites-le, répéta-t-il. Vous en mourez d'envie. Je le lis dans vos yeux.

— Que voulez-vous que je dise ? Que vous êtes effectivement ce genre d'homme ?

— Continuez.

Il s'adossa au banc, bras croisés.

Je souris.

— Que vous êtes un tricheur ? Un jouisseur ? Que vous ignorez le sens du mot fidélité ? Que vous passez dans la vie des femmes comme le vent à travers un rideau de dentelle ? C'est ça que vous voulez m'entendre dire ?

— Vous avez oublié de mentionner que je suis un bonimenteur. Un démon prêt à tous les parjures pour se glisser dans la culotte d'une femme. Que le sexe est mon saint Graal et que j'ai pourfendu plus de chattes qu'une star du porno !

J'éclatai de rire.

— Pourfendu des chattes ? Ça, c'est une première !

Joe ne rit pas.

— Allez-y, Sadie, lâchez-vous. Vous pensez que je cède à la première venue, que je suis un type facile.

Je le dévisageai avant de répondre.

— Joe...

Il fourra le reste de son sandwich dans l'emballage, se leva, puis le jeta dans la poubelle, à côté de moi. Ses mouvements étaient saccadés. On aurait dit un pantin actionné par un marionnettiste maladroit. Il était en colère, vraiment en colère. Je me levai à mon tour.

— Joe, arrêtez.

Il pivota vers moi. Aujourd'hui, il portait un costume noir, une chemise bleu clair et une cravate noire mouchetée de petits points bleus. Il posa les mains sur ses hanches, ruinant la coupe impeccable de son costume sur-mesure. Il avait dû lui coûter l'équivalent de ce que je gagnais en un mois.

De nouvelles ombres dansaient dans ses cheveux blonds, sur ses pommettes saillantes, la ligne de son nez. Ses lèvres étaient serrées. Ses yeux bleu vert avaient des reflets durs. Ce n'était pas juste : au lieu de l'enlaidir, la colère le rendait encore plus séduisant.

— Je sais que vous le pensez, siffla-t-il, alors vous pouvez aussi bien le dire !

— Mais, Joe, murmurai-je gentiment. C'est vrai.

— Ce ne sera pas toujours vrai !

Ses mots claquèrent dans le silence et résonnèrent sous la voûte en verre.

Les plantes vertes semblèrent se recroqueviller sur elles-mêmes, comme effrayées par ce cri qui

venait troubler leur quiétude.

Ce n'était pas le moment d'être sarcastique, mais son attitude avait fini par m'exaspérer.

— Oh, pitié.

Joe s'avança vers moi d'un pas menaçant. Je ne reculai pas d'un pouce. Il me dépassait de quelques centimètres seulement, mais la fureur le faisait paraître plus grand. Je refusai de plier, même quand il inclina son visage vers le mien, si près qu'il aurait pu m'embrasser — s'il l'avait voulu. Il était si proche que je pouvais compter ses cils, respirer son odeur, sentir la chaleur de son souffle sur mon visage. Je faisais mine de ne pas être intimidée, mais en réalité, je l'étais. Intimidée et troublée. Comme toujours en sa présence, sous ma façade d'observateur neutre.

— Vous verrez, insista-t-il, les dents serrées.

— J'ai déjà entendu ce refrain. Et tous les mois, vous revenez avec le récit d'une nouvelle conquête. Alors excusez-moi si j'ai un peu de mal à vous imaginer dans le rôle du mari fidèle.

Il se redressa, le doigt pointé sur moi.

— Et vous, tous les mois, vous revenez m'écouter.

Je relevai le menton.

— Est-ce ma faute si vous avez toujours quelque chose à raconter ?

Il lâcha un ricanement dédaigneux et recula d'un pas.

— Je n'ai pas à me justifier devant vous.

— En effet, acquiesçai-je. Alors pourquoi vous donnez-vous autant de mal à le faire ?

Nous ne nous étions encore jamais disputés. Une dispute sous-entendait un certain degré d'intimité, dont il ne saurait être question entre Joe et moi. Mon cœur battait comme un fou et j'avais les joues brûlantes. Je me rendis compte tout à coup que mes poings étaient serrés. Qu'était-il advenu de ma prétendue neutralité ? Je me forçai à ouvrir les doigts et ce mouvement attira le regard de Joe. Il fixa mes mains, puis de nouveau mon visage.

— Et vous ? Qu'essayez-vous de prouver ?

La question me surprit.

— Je ne comprends pas.

— Pourquoi m'écoutez-vous ?

Ce fut à mon tour de rassembler les reliefs de mon déjeuner et de les jeter dans la poubelle. Je lui tournai le dos mais son regard me brûlait la nuque.

— C'est moins drôle quand on se retrouve sur le banc des accusés, n'est-ce pas ?

Sa voix vibrait d'une ironie cinglante.

Je pivotai vers lui.

— J'écoute vos histoires depuis plus d'un an, Joe. Je suppose que c'est devenu une mauvaise habitude.

Il n'eut pas un tressaillement. Seul son regard fléchit.

— Une mauvaise habitude, ça se perd.

Sur ces mots, il tourna les talons et s'éloigna à grandes enjambées. Un sentiment de panique m'envahit. Il était en train remettre en question la relation que nous entretenions depuis tant de temps. Qu'avait-il voulu dire ? Qu'il ne reviendrait plus ? Ou simplement qu'il n'y aurait plus d'histoires ?

— Joe !

Il m'ignora et ma fierté m'interdit de l'appeler une deuxième fois. Il disparut sous les grappes de verdure et le silence retomba. Je m'assis sur le banc, serrant mes mains crispées l'une contre l'autre.

Les plantes m'accablaient de reproches, mais comme elles n'avaient pas de voix pour s'exprimer, je n'étais pas tenue de les écouter.

## *Chapitre 2*

Je rencontrai Adam dans une « soirée littéraire », alors que je faisais mes premiers pas à l'université. Le lieu de rassemblement était une horrible baraque de style victorien qui avait vu défiler des générations et des générations d'étudiants en deuxième et troisième cycles. Normalement, il fallait une certaine ancienneté pour être convié à une manifestation de ce genre, mais j'avais été parrainée par Donna, une étudiante en deuxième année.

Donna m'avait abandonnée pour tenter sa chance auprès d'un garçon très mignon avec qui elle allait en cours. De mon côté, je circulais de pièce en pièce, un gobelet de bière à la main, à la recherche des toilettes, captant au passage des bribes de conversations pâteuses où il était question de pentamètres iambiques et de métaphores poétiques.

J'entrai dans la cuisine, toujours à la recherche des toilettes dont on m'avait assurée qu'elles étaient « juste là », et je tombai sur Adam. Il était allongé sur le plan de travail, ses jambes interminables gainées dans un pantalon en velours côtelé bleu passé. Il portait des chaussures marron à lacets dans un état de décrépitude avancée, un T-shirt frappé du nom d'un fameux groupe de rock punk, et un anneau à une oreille. Il avait les cheveux longs, une cigarette dans une main, une canette de bière Straub dans l'autre.

— Tu cherches les toilettes ?

Comme je hochais la tête, il pointa un doigt vers une petite porte, juste derrière celle du cellier.

— Il n'y a pas de verrou. Mais je monterai la garde.

Son sourire étincela. L'une de ses incisives était légèrement de travers. Je tombai instantanément amoureuse. J'utilisai les toilettes et quand je ressortis, il discourait de l'œuvre d'Anaïs Nin et de sa place dans la littérature érotique contemporaine. Je passai le reste de la soirée à l'écouter en buvant de la bière.

Je connus la première cuite de ma vie.

A minuit passé, comme je regagnais la résidence universitaire en titubant. Donna me demanda qui était ce garçon.

— Aucune idée, avouai-je d'une voix pâteuse. Mais je vais me marier avec lui.

Deux semaines plus tard, alors que je quittais ma chambre pour me rendre en cours, je l'aperçus qui laissait un message sur la porte de Rachael Levine, la responsable de secteur à mon étage.

Rachael adorait nous faire de grands discours sur les dangers de l'alcool et du papillonnage sexuel. Conseils qu'elle ne mettait apparemment pas en pratique elle-même car, malgré ses vingt-deux ans, elle continuait à hanter les clubs étudiants et possédait un stock impressionnant de préservatifs qu'elle laissait toujours bien en vue dans sa chambre. Elle ne manquait jamais non plus une occasion de nous rebattre les oreilles avec son « fabuleux » petit ami.

Il s'appelait Adam Danning.

Il tourna la tête vers moi et m'adressa ce sourire qui m'avait ensorcelée à l'instant où je l'avais vu.

— Hé ! On se connaît.

En l'espace de deux battements de cœur, ma vie tout entière changea.

— Tu es Sadie.

Il connaissait mon prénom.

Comment lui parler ? Il était si grand, si beau. Il était Adam Danning, le brillant orateur qui m'avait tenue en haleine en dissertant des différences entre littérature érotique et pornographie. Adam Danning, le buveur de bière Straub, le fumeur de Marlboro. Adam Danning, le petit ami de Rachael.

Je m'étais inquiétée pour rien : il fit presque toute la conversation. Il m'accompagna jusqu'à ma salle de cours tout en me parlant de son travail dans le département anglais. De l'université. D'un film qu'il avait vu la veille au soir. Je buvais ses paroles avec plus d'enthousiasme encore que j'en avais mis à avaler ma bière le soir de notre rencontre.

— Il y a une réunion littéraire ce week-end, déclara-t-il avant que nous nous séparions — lui pour aller travailler, moi pour assister à mon premier cours de psychologie. Tu viendras ?

Oh, oui, je viendrai !

Six semaines plus tard, nous déjeunions ensemble trois à quatre fois par semaine et il m'accompagnait en cours encore plus souvent que ça. Nous discussions de tout : politique, cinéma, art, littérature, sexe, drogue et rock'n roll. Il me récitait de la poésie. Adam m'initiait au pouvoir des mots.

Il ne faisait jamais allusion à Rachael, alors quelle ne perdait pas une occasion de parler de lui — qu'on le veuille ou non, d'ailleurs. Bizarrement, elle ne me considérait pas comme une rivale mais plutôt comme une cousine de province, pas très futée, à laquelle il fallait prodiguer des conseils (dont je n'avais que faire). Elle ne me voyait pas comme une menace, probablement parce que j'étais arrivée du lycée avec mon étiquette « bonne élève » collée sur le front. Si j'avais eu celle de la « plus jolie fille du bahut », elle se serait sûrement inquiétée.

Adam devint rapidement le miroir dans lequel je voyais se refléter la femme que je voulais devenir. Il ne me disait pas comment agir ou penser, non. Il me donnait juste les clés qui me permettaient d'accéder à son univers. Il m'amenait à découvrir des facettes de moi-même dont j'ignorais jusqu'à l'existence. Je ne savais pas encore vers quelles études je souhaitais me tourner ; Adam, lui, attaquait son doctorat de lettres. Il était un agnostique fervent, j'allais à la messe le dimanche. Il aimait les Sex Pistols, j'écoutais le Top 50 à la radio. Il avait cinq ans de plus que moi (une vie entière !), un logement, une voiture, un travail. Adam dévorait la vie avec passion. Il brûlait

d'un feu intérieur que j'enviais et admirais tout à la fois. Il fumait, buvait, pilotait sa moto à tombeau ouvert sur des petites routes sombres, et pratiquait des hobbies complètement dingues, comme le saut à l'élastique.

Il était brillant, sauvage. Il était mon Lord Byron à moi, celui dont Lady Caroline Lamb disait qu'il était « fou, mauvais, d'une fréquentation dangereuse ».

Au lycée, mon expérience amoureuse s'était limitée à un petit ami qui raffolait des gâteries, mais ne renvoyait jamais l'ascenseur. J'avais conservé ma virginité par la force des choses plus que par choix réel, alors que la plupart de mes copines avaient déjà sauté le pas. Certains de leurs récits étaient assez tentants pour me donner envie d'y goûter à mon tour, mais aucun des garçons avec lesquels j'étais sortie n'avait éveillé en moi cette tornade de sentiments qui caractérise les amours adolescentes. Jamais je n'avais ressenti ces bouffées d'exaltation et d'angoisse qui vous propulsent la tête dans les nuages avant de vous plonger dans un abîme de doute.

Jusqu'à ce que je rencontre Adam.

Je ne parlai à personne de cette tempête intérieure. Ni à Donna, qui était devenue ma meilleure amie, ni à ma sœur Katie, de deux ans ma cadette, qui avait déjà fort à faire avec ses propres drames de lycéenne. Je gardai le secret de mon amour enfoui tout au fond de moi, et passai mon temps à le tourner et à le retourner dans ma tête, cherchant un moyen de le forcer à s'ouvrir ou d'en comprendre le mécanisme. Jamais je ne m'étais sentie aussi perdue et désespérée, aussi euphorique et transportée.

J'étais amoureuse d'Adam Danning, et je n'avais aucune idée de ce qu'il ressentait pour moi.

J'aurais dû avoir honte de demander à Rachael de me passer une poignée de préservatifs de sa collection personnelle, sachant que j'avais l'intention de m'en servir pour séduire son petit ami. Mais quand l'amour vous tient, certaines choses qu'on n'aurait jamais faites en temps normal vous paraissent tout à coup répondre à une sorte de logique implacable.

Mon premier semestre universitaire s'achevait. La perspective d'être séparée d'Adam pendant un mois (et de l'abandonner aux griffes de Rachael) m'était tellement insupportable que je décidai de passer à l'action.

La veille du jour où j'étais censée partir chez moi pour les vacances, je me rendis chez Adam sous le prétexte de lui offrir le cadeau que je lui avais acheté.

Il m'ouvrit la porte, torse nu, ses longs cheveux encore mouillés par sa douche. Ma gorge se contracta. Tous mes nerfs s'aiguisèrent. Mon cœur battit follement dans mes poignets, dans le creux de mon cou. Entre mes jambes.

— Tu m'a acheté un cadeau ?

Il avait l'air à la fois surpris et ravi quand il prit le paquet que j'avais eu soin d'envelopper dans un papier neutre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ouvre et tu verras.

J'étais plantée là, au milieu de sa salle de séjour, les genoux tremblants et les paumes moites, avec la sensation de me tenir au bord d'un gouffre. Dans quelques secondes, je sauterais dans le vide, sans avoir besoin de parachute ou d'élastique pour me rattraper. J'allais décoller, et m'envoler.

Adam soupesa le livre dans ses deux mains, son sourire m'offrant la plus belle des récompenses. « E.E. Cummings, œuvres poétiques complètes. »

— Tu ne l'as pas, n'est-ce pas ?

Il secoua la tête et tourna les pages avec la révérence que montre un amoureux des livres lorsqu'il manipule un ouvrage pour la première fois.

J'avais marqué un passage à l'aide d'un ruban de soie rouge, et comme ses doigts se



rapprochaient page après page du signet, j'oubliai de respirer. J'attendis, chaque seconde semblable à une goutte de miel tombant d'une cuillère, chacune renfermant son propre univers, mais restant reliée aux autres par le fil impalpable du temps.

Il s'arrêta en parvenant au passage marqué par le ruban. Ses yeux parcoururent la page, de haut en bas, puis il leva les yeux vers moi. Je me rappelai de respirer et dégustai l'oxygène comme un vin rare. Mon pouls battit dans mes oreilles, semblable au flux et au reflux des vagues.

— La plus inaccessible des étoiles, acquiesça-t-il, et je sus instantanément que je ne m'étais pas trompée.

Adam posa le livre. Nous nous dévisageâmes sans un mot, mais nous n'avions pas besoin de parler. Il lendit la main, j'y glissai la mienne. Nos doigts se mêlèrent, les miens se réchauffant à la chaleur des siens.

Il m'assit à califourchon sur ses genoux. Ses épaules étaient douces et tièdes sous mes paumes. Mon bassin se blottit contre son ventre nu, tandis que ses mains trouvaient tout naturellement leur place sur mes hanches, comme si elles n'avaient été créées que pour cela.

Nous nous embrassâmes pendant de longues minutes, sans changer de position. Ses mains me caressaient de haut en bas. Son érection se pressait contre mes fesses. J'explorai les lignes et les courbes de son corps aussi loin que je pouvais aller sans abandonner sa bouche. Je traçai le dessin de ses côtes, le renflement de ses biceps. J'encerclai du bout des doigts la pointe durcie de ses tétons, je suivis le relief de ses vertèbres.

Lorsque nous nous dirigeâmes vers la chambre, j'étais ivre de désir, mes mamelons tendus et douloureux. Des étincelles de plaisir crépitaient dans chacune de mes cellules nerveuses. Le temps semblait s'être ralenti, le décor flouté et vapoureux, comme lorsqu'on applique un filtre de gaze sur l'objectif d'un appareil photo.

Adam repoussa les couvertures pour m'allonger sur des draps froissés qui axaient conservé son odeur, sans délaisser ma bouche *un* seul instant. J'ouvris les jambes et les nouai autour de sa taille pour le serrer tendrement contre moi. Ses lèvres abandonnèrent les miennes pour taquiner le point si vulnérable derrière mon oreille, puis à la base de mon cou, et elles continuèrent leur exploration pendant qu'il déboutonnait mon chemisier, dévoilant mes seins tendus sous mon soutien-gorge en dentelle noire, flambant neuf.

Il me déshabilla comme on défait un somptueux paquet-cadeau, très lentement, murmurant des approbations à chaque étape tandis qu'il déboutonnait, ouvrait, dégrafait. Quand je fus nue, il se pencha pour m'embrasser de nouveau sur la bouche, et son corps se moula au mien, un puzzle formé uniquement de deux pièces. Adam et moi. Créés l'un pour l'autre.

Il parcourut les contours de mon corps avec ses lèvres et sa langue. Je creusai les reins lorsqu'il butina la courbe de mon ventre puis descendit vers mes cuisses. Il écarta délicatement la toison de mon pubis du bout du doigt et embrassa mon clitoris. Quand il le caressa avec sa langue, tout mon corps se cambra d'extase, s'offrant avec impudeur à son exploration. Adam me fit l'amour avec sa bouche, lentement, jusqu'à ce que je ne puisse plus rien faire d'autre que chevaucher les vagues successives du plaisir en essayant de me rappeler de respirer.

Adam ne batailla pas maladroitement avec le préservatif et ne tâtonna pas pour entrer en moi. Il utilisa une main pour se guider et introduisit doucement l'extrémité de son sexe dans le mien pour ouvrir la voie. J'étais tellement trempée qu'il put me pénétrer d'une seule poussée.

Nos deux cris se mêlèrent. Il inclina son visage, l'enfouit au creux de mon épaule. Ses dents me mordillèrent et je lui répondis en enfonçant mes ongles dans son dos. Nous ne bougeâmes ni l'un ni

l'autre, tout d'abord. Le plaisir nous avait immobilisés. Nous prenions peu à peu conscience de l'immensité de ce que nous étions en train de faire. Puis il prit appui sur ses mains et entama un lent va-et-vient au plus profond de moi. Je soulevai les hanches pour aller à sa rencontre.

L'inexpérience aurait pu me rendre maladroite, mais la passion me rendait audacieuse et intuitive. Nos corps bougeaient à l'unisson. Il ne me fallut pas longtemps pour atteindre de nouveau l'orgasme, une prouesse dont je ne me savais pas capable à l'époque. Adam cria mon prénom en jouissant. Son ultime coup de reins me transperça plus douloureusement que le premier, et je criai aussi.

Je restai ensuite blottie dans le cercle de ses bras et je m'endormis jusqu'à ce qu'il soit l'heure pour moi de partir. Il fallut trois jours à mon corps pour se remettre complètement. Entre-temps, Adam m'avait téléphoné deux fois par jour et avait pris des dispositions pour venir me rendre visite chez mes parents. Je ne cherchai pas à savoir ce qu'il avait dit à Rachael. Cela ne m'intéressait pas vraiment.

Nous devînmes inséparables. Nous nous mariâmes l'année où je décrochai mon master en psychologie, en juin. Un an plus tard, alors que j'effectuais un stage à l'hôpital afin de pouvoir décrocher ma licence professionnelle, la fixation du ski gauche d'Adam céda à cause d'un défaut de fabrication. Il percuta un arbre de plein fouet et subit une lésion de la colonne vertébrale qui le plongea trois semaines dans le coma. A son réveil, il était tétraplégique et avait perdu toute sensibilité des épaules aux pieds. Il était âgé seulement de trente-six ans.

Perdre ma virginité n'avait pas fait de moi une femme. Mais manquer de perdre mon mari, oui. Il aurait pu mourir. Il y avait des jours où je pleurais de joie qu'il soit encore en vie.

Il y en avait d'autres où je regrettais qu'il ne soit pas mort.

Une appétissante odeur de légumes m'accueillit lorsque je rentrai chez moi, ce soir-là. Mme Lapp aimait préparer de la soupe en hiver.

— C'est vous, madame Danning ?

Elle posait la même question tous les soirs, bien que je ne voie pas très bien qui d'autre aurait pu entrer dans la maison avec une clé, et à l'heure du dîner.

— Oui, madame Lapp. C'est moi.

Elle jaillit de la cuisine tout en s'essuyant les mains sur son tablier. Son chignon gris était légèrement de travers et laissait échapper quelques petites mèches qui effleuraient son visage empourpré. Dolly Lapp était une perle. Elle cuisinait et s'occupait de la maison comme personne, mais elle était bien plus qu'une simple gouvernante : une mère, une infirmière, une amie. Ma vie aurait été tout simplement ingérable sans elle.

Je suspendis ma veste au portemanteau et posai mon attaché-case à sa place, près de la porte. Tout était toujours impeccablement rangé dans ma maison. Interdit de laisser traîner quoi que ce soit qui risque de bloquer le passage ou de se mettre en travers des roues du fauteuil roulant.

— Venez vous installer, mon petit. J'ai préparé de la soupe. Je commençais à m'inquiéter. Vous rentrez beaucoup plus tard que d'habitude.

— J'ai été prise dans les embouteillages.

Je débitai mon mensonge sans ciller. Il n'y avait pas eu d'embouteillage. Ma dispute avec Joe m'avait tellement bouleversée que j'avais roulé au hasard, incapable de me résoudre à rentrer à la maison.

— Mais vous avez raison, il est tard. Je vais monter voir Adam avant de dîner.

Mme Lapp hocha la tête.

— Il est déjà couché. Je l'ai aidé à se mettre au lit il y a environ une heure. La soupe est dans la casserole, sur le gaz. Je m'en vais. Samuel est venu me chercher à 18 heures. Je l'ai installé dans la

cuisine avec une tasse de café et le journal, mais vous savez combien il devient grincheux quand il est obligé d'attendre trop longtemps.

J'eus brusquement honte de mon égoïsme.

— Sauvez-vous vite. Je suis navrée de vous avoir retardée.

Elle le agita les mains.

— Bah, aucune importance. Laissez le reste de soupe dans la casserole quand vous aurez fini de manger, je m'en occuperai demain. Oh, pendant que j'y pense : votre sœur a appelé. J'ai noté son message sur le bloc, à côté du téléphone.

Cette femme était vraiment merveilleuse.

— Merci, madame Lapp.

Elle sourit et regagna la cuisine. Mon ventre gargouilla mais le dîner attendrait. Je gravis l'étroit escalier, une main sur la rampe en bois que Mme Lapp cirait régulièrement avec amour.

Je marquai un arrêt sur le palier du premier. A ma droite, se trouvaient la salle de bains, la chambre d'amis, l'ascenseur et l'escalier permettant d'accéder au deuxième étage. A ma gauche, un couloir conduisait à deux autres chambres, à l'escalier de service, puis à la chambre principale avec sa salle de bains attenante. Le bourdonnement étouffé d'une télévision me parvint à l'étage du dessus, puis un pas fit craquer le parquet. Dennis. Un instant plus tard, sa silhouette apparut au-dessus de la rampe.

Avec son mètre quatre-vingt-dix et ses cent dix kilos, Dennis aurait pu être pilier dans une équipe de rugby. Mais sous ses dehors de gros dur se cachait un être adorable, d'une grande sensibilité. Il s'occupait d'Adam depuis seulement deux ans, mais tout comme Mme Lapp, il m'aurait été impossible de me passer de lui.

— Bonsoir, Sadie. Vous rentrez tard.

- Embouteillages, mentis-je de nouveau.
- Je pars dans une vingtaine de minutes. Je passerai m'assurer que tout est en ordre avant de m'en aller, déclara-t-il avant de disparaître dans sa chambre.

Tout avait un prix. La présence de Dennis et de Mme Lapp à la maison m'avait coûté mon intimité. L'époque où je pouvais me promener chez moi en petite tenue et engloutir du beurre de cacahuète à même le pot appartenait au passé. Ma belle-mère considérait Dennis et Mme Lapp comme des aides. Moi je les tenais pour ce qu'ils étaient : une nécessité. Nous travaillions tous les trois comme une machinerie parfaitement synchronisée pour faire fonctionner la maison. Sans eux, il m'aurait été tout simplement impossible de faire front.

Je m'arrêtai devant la chambre d'Adam, le temps de façonner l'expression de mon visage : un sourire tendre, avec juste une pointe de lassitude à cause des embouteillages. Un regard aimant.

Adam était déjà couché, mais il tourna la tête en me voyant franchir le seuil. Il lisait un texte sur l'écran de son ordinateur.

— Fermer le programme, ordonna-t-il.

Il pouvait faire fonctionner à peu près tous les équipements de la chambre par simple commande vocale.

— Tu rentres tard, ce soir.

— Décidément, j'ai beaucoup de chance. Tu es la troisième personne à m'en faire la remarque.

J'adoptai un ton volontairement léger, souriant, me glissant avec aisance dans mon rôle d'épouse. Je poussai la table de l'ordinateur sur le côté et me penchai pour effleurer ses lèvres d'un baiser.

Sa bouche était froide sous la mienne. Je fermai les yeux, espérant la réchauffer.

— Dure journée ? me demanda Adam comme je me redressais. Tu as l'air fatiguée.

Mon estomac gargouilla avant que j'aie eu le temps de répondre. Je pressai ma main dessus pour le taire taire.

— Je vais aller manger. Mme Lapp a préparé de la soupe. Mais je voulais d'abord monter te dire bonsoir

Il sourit de nouveau. En cet instant, il ressemblait encore tellement à l'homme dont j'étais tombée éperdument amoureuse que mon cœur me fit mal.

— Bonsoir, déclara-t-il.

— Bonsoir.

Je repoussai ses cheveux en arrière. Ses lèvres avaient été froides, mais son front et ses joues étaient empourprés.

— Tu es tout chaud.

— Tu m'as surpris en pleine lecture.

Il agita les sourcils d'un air égrillard. Il avait beau être paralysé des épaules aux pieds, il n'éprouvait aucune difficulté à se faire comprendre.

Je tournai les yeux vers son ordinateur.

— Oh, je vois. Tu lisais encore des cochonneries ?

— Je t'en prie.

Il adopta un ton faussement outré.

— C'est de la littérature.

— Travail ou plaisir ?

J'effleurai de nouveau son front, prétextant un petit geste affectueux pour vérifier qu'il n'avait pas de lièvre.

— Travail.

Adam avait autrefois remporté des prix pour ses poésies. Aujourd'hui, il donnait des cours de littérature anglaise en ligne pour l'université de Pennsylvanie.

— Quel est le thème du jour ?

Je redressai une main qui s'était retournée sur le drap, remis doucement ses jambes dans l'alignement. Puis je bordai les couvertures avec des gestes rapides et surs, le transformant en momie.

— Le marquis de Sade contre Oscar Wilde.

Les yeux d'Adam suivaient ma progression autour du lit.

— Brrr. L'affiche fait froid dans le dos.

Je m'inclinai au-dessus de lui pour le border de l'autre côté. Il prit une profonde respiration et ses lèvres caressèrent ma gorge. Une bouffée de chaleur et de souvenirs me submergea.

— Tu sens bon.

Sa voix était plus rauque que d'habitude.

Je me statufiai. Il inclina la tête pour promener ses lèvres sur ma peau. La pointe de mes seins durcit instantanément et mes genoux s'amollirent sous reflet de ce simple effleurement.

Sa langue s'insinua entre ses lèvres.

— J'aime ton goût, aussi.

Je tournai la tête vers lui et l'embrassai. Sa langue joua avec la mienne et un autre éclair de plaisir liquide me traversa. Je posai une main sur son épaule pour garder l'équilibre. La flanelle de sa veste de pyjama était douce, le tissu suffisamment épais pour que les os qui saillaient sous sa peau ne meurtrissent pas ma paume.

J'aurais voulu continuer à l'embrasser, encore et encore, me fondre en lui. Le baiser s'interrompit, nous laissant tous deux hors d'haleine. Je me penchai de nouveau. Ma bouche chercha la sienne et la trouva close. Je me redressai.

— Et si on regardait un film, ce soir ?

Ma main s'attarda sur sa joue.

— Tu pourrais t'accorder une pause, pour une fois.

— Impossible.

Il sourit avec amertume.

— J'ai pris beaucoup de retard à cause de ce rhume.

Le moindre coup de froid prenait chez lui des proportions énormes. Je le savais et je le comprenais. Mais mon cœur continuait néanmoins à battre très fort dans ma poitrine et mes cuisses tremblaient de désir. Les histoires de Joe produisaient cet effet-là sur moi. mais les baisers d'Adam avaient également ce pouvoir. Depuis toujours. Je m'inclinai plus près pour respirer tout contre son oreille et fis glisser une main sur son torse.

— Je pourrais t'offrir un petit intermède que tu ne regretterais pas.

— Sadie, déclara-t-il après un moment. Il faut vraiment que je termine ce travail.

Nos regards se soudèrent pendant une éternité remplie de silence. Mon mari savait tout de moi. Mes pensées, mon corps, mes moindres désirs n'avaient aucun secret pour lui. Son accident l'avait peut-être privé de l'usage de ses membres, mais il n'avait pas altéré le fonctionnement de son cerveau. Adam avait toujours été la personne qui me connaissait le mieux au monde.

Alors pourquoi avais-je si souvent l'impression qu'il ne savait plus lire en moi ?

Je me redressai, le visage de nouveau masqué. Ce n'était pas la première fois qu'il refusait mes avances. Et ce n'était sûrement pas la dernière. J'aurais pu lui demander pourquoi il préférait assouvir sa sexualité dans les livres plutôt que dans la réalité. Autrefois, dans notre ancienne vie, je n'aurais pas hésité. Mais ce temps était révolu. Aujourd'hui, beaucoup de questions restaient ainsi en suspens entre nous, faute d'avoir été posées. Mais nous avons bien assez de blessures à panser pour en créer d'autres.

— Tu devrais aller dîner, éluda Adam. Ton estomac gargouille.

J'acquiesçai de la tête.

— Tu veux quelque chose ?

— Non. Pas pour le moment. Je vais finir mon travail et ensuite je dormirai.

La pièce avait été complètement adaptée à ses besoins. Il pouvait s'installer pour dormir sans recourir à mon aide ou à celle de Dennis, même si nous devons le retourner régulièrement pour éviter des escarres. Cette nuit, ce serait à mon tour de me réveiller toutes les deux heures pour m'occuper de lui. Comme chaque vendredi, Dennis partait pour tout le week-end.

Je pressai mes lèvres sur les siennes, mais sans la passion de tout à l'heure.

— Appelle si tu as besoin de moi.

Il était déjà concentré sur son travail, je n'existais plus.

— Bonne nuit, bébé.

— Bonne nuit.

Je tirai la porte derrière moi sans la fermer complètement, puis m'adossai au mur, un bras crispé sur le ventre, l'autre replié contre mon visage. J'essayai de ne pas trembler, sans y parvenir vraiment.

— Sadie ? Je m'en vais.

La voix soucieuse de Dennis me fit tressaillir. Je me redressai et plaquai une expression neutre sur mon visage.

— Merci, Dennis. Passez un bon week-end.

Il m'observa. Pendant un instant, je crus qu'il allait faire un commentaire, mais finalement il se contenta de sourire.

— Pas de problème. Il y a une soirée karaoké au Blue Swan.

Je lâchai un rire un peu forcé.

— Ah. Vous aimez chanter ?

— Surtout pas ! Je suis une vraie casserole. J'y vais uniquement pour soutenir mes copains.

La jalousie referma ses mâchoires sur ma nuque, planta son aiguillon dans ma colonne vertébrale comme un électrochoc. Moi aussi, je voulais passer la soirée dehors. Moi aussi, je voulais aller boire un verre avec des amis. Moi aussi, je voulais...

— Amusez-vous bien, déclarai-je tout haut — et il hocha la tête.

— Merci. A lundi.

Il dévala les marches deux par deux, silencieux et souple en dépit de sa masse. J'attendis que la porte d'entrée claque derrière lui, puis je descendis à mon tour l'escalier.

Je m'attardai devant mon bol de soupe et ma tasse de thé. Je les lavai et les essuyai soigneusement au lieu de les déposer dans le lave-vaisselle, puis je donnai à manger au poisson rouge et réglai la minuterie de la machine à café. Je vérifiai ensuite que toutes les portes donnant sur l'extérieur étaient bien fermées au verrou, y compris au sous-sol.

Lorsque finalement je remontai l'escalier, il était si tard que je me demandai si cela valait réellement la peine d'aller me coucher. A quoi bon, puisque dans deux petites heures je devrais me lever pour m'occuper d'Adam ? Je le paierais demain, à coup sûr, mais pour l'heure, malgré mes muscles raides et les lancées douloureuses qui me traversaient le crâne, mon esprit était trop agité pour espérer trouver le sommeil.

Je jetai un coup d'œil dans la chambre d'Adam pour m'assurer que tout allait bien. La lumière était éteinte, sa respiration lente et régulière. Le halo vert de la veilleuse lui donnait l'aspect d'un extraterrestre. Mes gestes étaient tellement rodés que j'aurais pu les accomplir les yeux fermés.

Ce fut à peine si Adam se réveilla quand je le tournai de l'autre côté. Il n'y eut aucun échange entre nous. Nous évitions de parler dans la mesure du possible, comme si le silence assimilait la scène à un rêve. Je procédai aux vérifications habituelles et m'assurai qu'il était confortablement installé avant de me glisser dans le couloir.

Même si je dormais près de lui le week-end, quand Dennis était de repos, nous ne faisons plus chambre commune. La pièce qui avait autrefois abrité nos amours était aujourd'hui envahie par les équipements et le matériel lourd dont Adam avait besoin pour vivre au quotidien. Aux premiers temps de notre mariage, j'avais transformé cette chambre — notre chambre — en un petit bijou art déco, explorant brocantes et vide greniers pour dénicher le mobilier de mes rêves. J'avais adoré également notre salle de bains, avec sa baignoire sur pieds, à l'ancienne, et son antique chasse d'eau, actionnée par une chaîne. Tout cela avait disparu aujourd'hui. Entièrement réaménagé pour accueillir une douche et un WC compatibles avec un fauteuil roulant, c'était désormais un lieu purement fonctionnel, où le rêve n'avait plus sa place.

Ma chambre se trouvait de l'autre côté du couloir, près de l'escalier de service. Elle était de dimensions réduites mais j'avais fait percer la cloison de séparation avec la pièce voisine afin de disposer d'un coin bureau et d'un accès direct à la salle de bains attenante.

Je branchai l'interphone pour le cas où Adam se réveillerait et aurait besoin de moi, puis je me déshabillai. Le miroir tenta d'attirer mon attention mais je l'ignorai. Je ne connaissais plus la femme qui vivait dans cette maison.

Je me fis couler un bain, ajoutai de l'huile essentielle de lavande, tamisai les lumières. Puis j'entrai dans l'eau et la laissai m'envelopper. M'enlacer. Me protéger. Je m'y enfonçai jusqu'au menton, tandis que mes cheveux se déployaient à la surface comme des algues.

Je puisai du réconfort dans cette pénombre, ce silence, le seul lieu où je n'étais pas obligée de paraître forte, optimiste et heureuse. Le seul endroit où je pouvais être moi-même, sans me soucier de ressembler à l'image que l'on avait de moi. Le seul où je pouvais affronter la réalité.

Mon mari ne m'aimait plus, et je ne savais pas comment faire renaître son désir.

J'avais rencontré Joe deux ans plus tôt — deux étrangers que le hasard avait réunis sur le même banc, le temps d'un déjeuner, dans la galerie d'un complexe commercial, pompeusement baptisée « l'atrium ». Le froid glacial de janvier avait fait de ce coin secret, niché au milieu des plantes vertes, un vrai paradis. Nous l'avions partagé avec la gourmandise de deux gamins qui viennent de tomber sur une boutique où l'on distribue des bonbons gratuits.

Nous avons échangé des banalités, rien d'important ni de grave, juste une conversation polie. En même temps, nous nous observions discrètement, comme le font un homme et une femme qui n'ont pas l'intention de flirter mais veulent néanmoins vérifier si, le cas échéant, cela en vaudrait la peine. Je remarquai tout de suite son sourire puis, un peu plus tard, son costume coûteux. Il me lit rire presque immédiatement, un véritable tour de force à une époque où je ne savais même plus ce que c'était que rire...

Tout en songeant au sourire de Joe, je promenai mes mains sur mon corps. L'huile de bain rendait ma peau toute douce. Glissante. Mes paumes dérapaient sur mon ventre et mes cuisses. Je m'immergeai davantage, laissant mon visage s'enfoncer presque complètement sous la surface, et j'écoutai l'écho assourdi et mystérieux de mon cœur sous l'eau.

Il s'était écoulé un mois entier — trente jours, presque un nombre magique — avant que je retourne dans l'atrium. J'étais en train de feuilleter mon agenda quand je m'étais tout à coup souvenue de l'homme rencontré sur le banc. Mes pas m'avaient ramenée là-bas presque malgré moi, comme si je *devais* aller voir s'il serait là. Et mon cœur avait sauté dans ma gorge quand je l'avais vu s'avancer vers moi sous les fougères suspendues. Le soleil faisait briller ses cheveux comme de l'or. Son sourire était plus éclatant encore. C'était la première fois que je l'avais entendu se plaindre de la présence de rondelles de tomates dans son sandwich. Nous avons bavardé pendant une heure et demie sur ce banc. Quelque chose était né entre nous ce jour-là. Une entente tacite.

En mars, j'avais eu soin de mettre du rouge à lèvres. En avril, nous nous étions installés dans le parc, où les branches tombantes d'un saule pleureur avaient feutré l'écho de nos rires et les avaient transformés en un murmure secret. En mai, nous avons partagé une Thermos de citronnade. En juin, il m'avait apporté un muffin et je lui avait prêté un roman dont nous avons parlé le mois précédent.

En juillet, notre conversation n'avait plus rien de poli.

La première fois qu'il me raconta une de ses histoires, je restai rivée surplace, mâchant mon sandwich sans même en sentir le goût. Joe était un merveilleux conteur. Il décrivait chaque scène dans les plus petits détails, les plus infimes sensations. J'étais subjuguée, suspendue à chacun des mots qui glissaient de ses lèvres.

Et dans chacun de ces mots, Joe exprimait sa passion pour les femmes. Il aimait leurs courbes, leur parfum, leur humeur changeante. Il aimait les longs cheveux, les postérieurs généreux, les cuisses fermes, les ventres plats, les tétons rouge cerise, les yeux bleus, verts, marron. Il adorait les femmes, et il adorait baiser. Chaque premier vendredi du mois, quand nous nous retrouvions pour déjeuner, Joe me racontait une nouvelle histoire. Il était Schéhérazade, à la différence que ce n'était pas sa propre vie qu'il sauvait ainsi, mais la mienne...

Je pris mes seins en coupe dans mes mains et frottai doucement mes paumes contre mes mamelons avant de les pincer entre le pouce et l'index. Ils devinrent aussitôt durs et brûlants. Un soupir s'échappa de mes lèvres. Je les fis rouler entre mes doigts et une onde de plaisir se réverbéra en écho dans mon clitoris, mon vagin, mes fesses. Je les caressai de bas en haut comme deux petits sexes en érection.

Mes cuisses s'ouvrirent tandis que mes hanches se soulevaient, générant une petite vague qui chatouilla mon clitoris. J'amplifiai le va-et-vient de mes hanches, mais le frôlement de l'eau était trop léger pour m'apporter une réelle satisfaction.

Tout en continuant à jouer avec mon mamelon gauche, je glissai ma main droite entre mes jambes. Mon clitoris était déjà gonflé, avide d'être caressé. Je me mordis la lèvre et le titillai doucement. Une onde de plaisir me parcourut, mes hanches se soulevèrent de nouveau. Je pinçai mon clitoris et mon mamelon, simultanément puis alternativement. L'eau me portait. Mes omoplates heurtèrent le fond de la baignoire tandis que je pressais mon sexe frémissant contre mes doigts.

Mon clitoris se dilata. Mon sexe palpita, aspirant à être contenté. J'y glissai un doigt, puis deux. Mais cela ne suffit pas à m'apaiser. Ce n'était pas ce que je voulais. Je voulais sentir un sexe d'homme, énorme et dur, me pénétrer. Je rêvais d'être livrée à une meute d'inconnus affamés qui me caresseraient, m'écartèleraient, me feraient jouir avec leur bouche, avec leurs doigts, avec leur queue, jusqu'à ce que j'explose dans un tourbillon de jouissance et que je me désintègre.

Nul besoin de posséder un doctorat en psychologie pour savoir ce que cela signifiait.

Je rêvais peut-être d'être livrée à une cohorte d'hommes sans visage, mais dans chacun de mes fantasmes, c'était Joe que je voyais. Et là encore, il n'y avait pas besoin d'être fin psychologue pour comprendre.

La chaleur de l'eau et l'excitation avaient rosi ma peau. Je baissai les yeux, par-delà la courbe de mes seins et de mon ventre, vers mon entrejambe où mes doigts continuaient à frétiler. Ce n'était pas mes mains que je voulais sentir à cet endroit. C'était la bouche de Joe. Je voulais que sa langue explore les replis chauds et mouillés de mon sexe, je voulais qu'il me dévore jusqu'à ce que je jouisse.

Je ralentis le va-et-vient de mes doigts. Je pinçai de nouveau mon clitoris. Il était dur, sensible, dressé au milieu des boucles courtes de mon pubis. Je le caressai de haut en bas et un spasme me traversa de part en part.

J'avais envie de hurler de plaisir. J'avais envie de gémir, de geindre. Je me mordis les lèvres pour réprimer un cri. Je n'étais pas seule à la maison. Je n'étais plus jamais seule.

Je retirai mes mains et ondulai des hanches pour faire glisser l'eau sur mon clitoris. C'était presque aussi bon que la caresse d'une langue. Presque. Je laissai le clapotis opérer pendant un moment, jusqu'à ce que je frissonne et que mes coudes heurtent la paroi de la baignoire.

Je pouvais déclencher l'orgasme à tout instant, maintenant. J'avais vécu toute la journée sur le fil. D'abord à l'idée de mon déjeuner avec Joe, puis pendant qu'il me racontait son histoire, et enfin avec le baiser inattendu d'Adam. J'avais été mouillée de désir pendant des heures, mon clitoris douloureux. Une seconde de plus, un simple effleurement, et je ne pourrais plus me retenir.

Je respirai lentement, le cœur battant à tout rompre. L'eau commençait à refroidir. Je mourais d'envie de jouir et en même temps je voulais prolonger l'attente, rester éternellement ainsi, le corps électrisé, les muscles tendus. Je voulais me sentir vivante, juste encore un peu.

J'agitai l'eau, au-dessus de moi mais sans me toucher, laissant les ondulations le faire à ma place. J'imaginai les mains de Joe sur ma peau. Ses longs doigts fermes, ses ongles nets, coupés court. Je connaissais ses mains par cœur, j'avais mémorisé chaque détail, chaque phalange, chaque jointure,



chaque veine. Je savais à quel endroit exact de son poignet prenait naissance la pilosité de ses bras.

Je réprimai un gémissement et glissai de nouveau les doigts à l'intérieur de mon sexe pour me caresser. Je voulais enfouir mon visage dans la toison qui recouvrait le torse de Joe. Je voulais la sentir râper ma peau quand nos deux corps soudés danseraient fiévreusement l'un contre l'autre.

Je ne pouvais plus résister. Il fallait que je jouisse. J'avais le sentiment que si je n'assouvissais pas mon désir maintenant, je pourrais en mourir...

J'eus le sentiment de mourir quand je me donnais enfin satisfaction.

Mon cœur s'arrêta.

Puis, tout aussi brutalement, il se remit à cogner dans ma poitrine. La respiration que j'avais maintenue bloquée s'échappa de mes lèvres crispées. L'eau clapota tandis que tout mon corps se cambrait. Mon clitoris palpita, secoué par des petits spasmes d'extase.

Je poussai un cri étouffé. Mes hanches se soulevèrent et mon visage s'enfonça sous la surface. Je fermai la bouche dans un réflexe pour ne pas suffoquer. L'eau me piqua les yeux mais les ondes de plaisir qui se succédaient étaient si intenses que cela n'avait pas d'importance.

Lorsque je repris mes esprits, je posai une main sur le rebord de la baignoire pour me redresser. J'étais glacée à présent et parcourue de frissons. Mes mamelons étaient durcis non plus d'excitation mais de froid.

Une nausée me tordit l'estomac. J'avais la tête qui tournait quand je sortis de la baignoire et je dus attendre quelques secondes avant de trouver la force d'attraper ma serviette de toilette.

J'étais allée trop vite : la pièce se mit à valser. Je me laissai glisser à genoux sur le sol, mes cheveux ruisselants tombant comme des baguettes sur mes épaules et mon dos. Je claquai des dents, le corps parcouru de frissons, puis je me mis à pleurer.

La serviette que je serrais contre moi sentait la lavande. Je la pressai contre mon visage pour étouffer mes sanglots tout comme je m'étais mordu les lèvres pour retenir mes cris de plaisir. Je m'effondrai en larmes sur le carrelage de la salle de bains, secouée par un désespoir inconsolable.

J'aimais mon mari mais je voulais baiser avec un autre homme. J'en avais tellement envie que c'était une torture. J'étais suspendue aux histoires que me racontait Joe parce que je me projetais dans chacune des femmes avec lesquelles il couchait. Je l'avais accusé d'être un menteur, un jouisseur, mais ce n'était pas lui, c'était moi.

C'était moi, la tricheuse.

### *Chapitre 3*

Ce mois-ci, si j'ai un prénom, il s'est perdu dans la sono assourdissante de la boîte de nuit. Je porte une minijupe en stretch et un petit haut composé de deux foulards noués sur la nuque. Pas de soutien-gorge : mes seins tendent le tissu comme deux melons bien fermes. C'est à peine s'ils tressaillent pendant que je me déhanche sur la piste de danse. Je les adore. Je ne regrette pas d'avoir claqué tout l'argent de ma bourse d'études pour me les offrir. Ça en valait vraiment la peine.

Un tas de types ont tenté leur chance avec moi ce soir. Je les ai laissés me payer un verre, rien de plus. Je danse seule. Mes fesses s'agitent en rythme, ma jupe se retrousse sur mes cuisses fermes et bronzées, mes cheveux fauves luisent sous les lumières stroboscopiques. Je suis toute en hanches frémissantes, en poitrine insolente et en chevelure ondoyante. Mes mouvements sont félins, sensuels. J'aime le sexe. Et ça se voit.

Un homme m'observe, au fond de la salle. Il y a un tas de types qui me reluquent, mais lui est différent. Il est seul. Et son regard est rivé sur moi. Son pull noir à manches longues épouse la ligne de ses épaules et de son torse, et se tond dans le noir de son pantalon on dirait une ombre.

J'accentue mon déhanché rien que pour lui. Puis je lui fais signe en recourbant mon index. *Viens un peu par ici, inconnu.*

Il se détache du mur et se fraie un passage vers la piste de danse. Je le perds de vue et fronce les sourcils. Mes mouvements ralentissent jusqu'à ce que la foule s'écarte et que je le découvre soudain devant moi.

Il sourit. Moi aussi, je lève les deux bras au-dessus de ma tête et j'ondule des hanches. Je me tourne, je me tortille. Ça lui plaît.

C'est un sacré bon danseur. Son corps épouse le mien par derrière. Il pose une main sur ma hanche. L'autre attrape mon poignet et place mes doigts sur sa nuque. Ma tête bascule contre son toise parce que malgré mes hauts talons, il me domine d'une dizaine de centimètres.

Nous ondulons en rythme, ignorant les autres danseurs qui sautent sur place, comme montés sur ressorts. Nous bougeons un peu comme si nous évoluions sous l'eau. Sa main glisse lentement de ma hanche vers l'ourlet de ma jupe et frôle ma cuisse nue.

La pointe de mes seins durcit. Il est subtil mais je sais ce qu'il veut. Ça tombe bien : je veux la même chose. Ce n'est pas comme si j'étais en quête de Monsieur Amour Toujours. Moi, ce que je cherche, c'est Monsieur Amour Tout-de-suite.

Changement de musique. Des danseurs quittent la piste, d'autres les remplacent. Je me tourne vers mon partenaire et renverse la tête pour lui sourire. Mmm... il a des dents magnifiques.

La sono est tellement forte qu'il est impossible de parler. Peu importe, nous communiquons avec nos yeux, nos mains. Il est drôlement bon à ce petit jeu aussi. Il me dévisage.

Si nous ne dansons pas, autant sortir de là. D'ailleurs, j'ai chaud et soif. J'esquisse un geste en direction du bar et il hoche la tête. Je lui attrape la main et l'entraîne. Il m'offre une Margarita et demande pour lui une bouteille d'eau.

Il n'a pas l'air ivre, ce qui n'est pas banal quand on sait que c'est samedi soir et que tout le monde ici est à moitié saoul, à commencer par moi. Je lève ma Margarita et il porte un toast avec sa bouteille d'eau. Nous sourions et buvons. L'ambiance est un peu plus calme de ce côté de la salle, mais pas assez pour avoir une vraie conversation.

— Tu veux qu'on aille quelque part ?

Je dois crier deux fois la question avant qu'il me réponde.

Il se penche pour me parler directement dans l'oreille :

— Tu as une préférence ?

Et c'est ainsi que nous finissons chez moi. Je ne vois pas d'objection à monter dans sa voiture puisqu'il n'a pas bu, et c'est toujours un taxi d'économisé. J'habite au troisième étage d'un immeuble en pierres brunes, mais à cause des Margarita, l'escalier est tout à coup trop raide pour moi. Je m'arrête en riant pour retirer mes chaussures. Ses yeux suivent le mouvement de mes doigts pour détacher la bride sur ma cheville.

Une fois en haut de l'escalier, je déverrouille ma porte et je me glisse dans l'appartement. Puis je me retourne et je l'attrape par le revers de sa veste en cuir noir. Je le plaque contre la porte, qui se ferme, et je me colle à lui. Il sent l'air froid de la nuit, le cuir, la fumée de cigarette. J'attire son visage vers le mien pour qu'il m'embrasse, mais il se détourne à la dernière seconde et ma bouche se presse sur sa joue.

Ses mains ont trouvé sans difficulté le chemin de mes seins. Elles sont froides, elles aussi, et caressent mes mamelons durcis à travers le tissu en soie. Je fais glisser sa veste de ses épaules et la laisse tomber à terre. Il se penche pour la ramasser et la suspend sur le dossier d'une chaise.

— Oh, tu es maniaque, dis-je comme si c'était une qualité.

Il ne nie pas. Il esquisse même un sourire. Il en est peut-être fier, qui sait ? J'enlève ma propre veste et la suspends ostensiblement au portemanteau. Il m'observe sans changer d'expression.

— Tu t'appelles comment ?

Je lance la question par-dessus mon épaule tout en me dirigeant vers la cuisine. J'ouvre le réfrigérateur pour en sortir une bouteille de vodka.

— Joe.

Je pose la bouteille sur la table et je sors un petit verre, le bol de sucre en poudre. J'attrape un citron dans le panier, sur le comptoir, et je le coupe en quartiers.

— Joe, tu veux une vodka citron ?

Je me retourne pour écouter sa réponse, et je m'aperçois qu'il m'a suivie dans la cuisine.

— Volontiers.

Je remplis le verre, je frotte le dos de ma main avec le citron et je le saupoudre de sucre.

— Cul sec.

J'avale la vodka d'un trait, je lèche le sucre, je mords la chair juteuse du citron.

Joe en fait autant. J'aime son murmure voluptueux quand il suce le citron. Je me demande si je pourrais lui arracher le même petit grognement si je lui suçais la queue. Et, brusquement, j'ai envie de vérifier.

Je m'approche de lui et empoigne sa ceinture. Je suis un peu moins saoule qu'il y a une heure, mais encore pas mal étourdie. Agripper sa ceinture m'aide à conserver mon équilibre. Heureusement, j'ai enlevé mes chaussures à hauts talons.

— Allez, je susurre d'une voix enjôleuse. Sois gentil avec moi.

Il pose ses mains sur mes hanches. Je ne perds pas mon temps à essayer de l'embrasser. Je défais sa ceinture en deux mouvements brusques qui secouent son corps tout entier. Il est déjà en érection. Je le caresse à travers son pantalon. De haut en bas. Puis je lève les yeux vers son visage. Il sourit avec insolence, mais je connais bien cette petite lueur dans ses yeux. Il a envie de baiser. C'est ce qu'ils veulent tous.

Je défais le bouton, ouvre sa braguette et descends son pantalon et son caleçon sur ses cuisses dans la foulée. Il est très bien monté. Je referme la main sur son membre raidi et le secoue deux ou trois fois, vigoureusement. Il pose sa main sur la mienne pour m'arrêter.

Cette fois, c'est moi qui souris avec insolence.

— Trop fort ?

— Ce serait dommage de l'abîmer, non ?

Je ne suis pas réellement en état de réfléchir, mais il est trop beau gosse pour que j'aie envie de le contrarier. Je fais de nouveau glisser ma main — et la sienne — le long de son sexe en érection, mais avec plus de douceur.

— Tu préfères ?

— Je préférerais que tu le sucés.

Mon cœur tressaute.

— Ah ouais ?

Il baisse les yeux sur son sexe, puis les lève de nouveau vers moi.

— Oui.

C'est parce qu'il me regarde en prononçant ce mot que je me mets à genoux. Le carrelage est dur et froid mais je n'y prête pas vraiment attention. Je m'en rendrai compte probablement demain, quand je serai dégrisée et que mes genoux seront couverts de bleus, mais pour l'instant, je me concentre sur ma tâche.

Je le prends très loin dans ma bouche, un talent dont je ne suis pas peu fière. Je ferme les lèvres autour de la base de son sexe et je le suce avec ardeur, sur toute la longueur pour commencer, puis en insistant sur le gland. Il se pousse au fond de ma gorge mais je l'empoigne d'une main ferme pour contrôler ses mouvements. Il ne manquerait plus que je m'étouffe. Saoule comme je le suis, je serais capable de lui vomir dessus.

J'en profite pour le branler en même temps que je le suce, ce qui lui procure un double plaisir. Au bout d'une minute de ce traitement, il pousse le petit grognement que j'attendais et je souris. Je continue à le sucer, de bas en haut, adoptant le même rythme fluide et régulier que dans la boîte de nuit. C'est juste un autre style de danse.

Il pose la main sur ma tête, enfouit ses doigts dans mes cheveux, les tord. Je grimace et redouble d'ardeur. Il pousse de plus en plus fort. Je recule la tête et contemple son sexe. Il est énorme, luisant de salive. Je le prends à pleine main et le caresse de haut en bas en levant les yeux pour scruter sa réaction. Il ne regarde plus. Ses paupières sont fermées.

Une seconde plus tard, il les ouvre.

— Debout, commande-t-il.

Je vacille un peu à cause de l'alcool et de ma station prolongée en position accroupie, mais il m'attrape sous les coudes pour m'aider. Je m'esclaffe, mais mon rire cède la place à un hoquet surpris quand il me fait pivoter à la vitesse de l'éclair. Il incline mon buste en avant, pose mes deux mains à plat sur la table.

Avant même d'avoir compris ce qui m'arrivait, je me retrouve à moitié couchée sur la table. Il retrousse ma jupe sur mes hanches. Un coulis d'air frais caresse mes fesses, dévoilées par mon string. Il glisse un doigt sous l'élastique, tire le lien qui sépare mes fesses et me débarrasse de mon sous-vêtement avec une dextérité confondante. L'un de ses pieds se faufile entre les miens pour les écarter. Mon buste s'affaisse vers l'avant, mes mains dérapent sur la table. Je heurte le petit verre, qui roule et atterrit par terre mais sans se casser.

Ma bouche s'ouvre sur une protestation, mais il est déjà en train de caresser mon clitoris. Ma chatte est aussi surprise que moi, mais plus prompte à s'adapter. Je suis mouillée. Je le sais parce que le doigt qu'il enfonce en moi et dont il se sert ensuite pour agacer mon clitoris est trempé, glissant.

Je pousse un petit grognement, moi aussi. Il frotte son sexe en érection contre mes fesses et j'écarte davantage les jambes pour m'offrir complètement. Quand il glisse deux doigts en moi, je ne peux m'empêcher de crier de volupté. Je me tortille de bonheur pendant qu'il continue à caresser mon

clitoris. Il enfonce un troisième doigt en moi, forçant le passage, tout en pressant mon clitoris. La sensation est tellement incroyable que je sursaute et gémis de bonheur.

— Où te cachais-tu pendant toutes ces années ?

Il ne répond pas, mais cela m'est égal parce que les mouvements de sa main sont en train de me rendre folle. Mes hanches entament une danse frénétique. Je pousse ma chatte brûlante contre sa main pour l'engloutir tout entière.

— Baise-moi !

C'est à la fois un ordre et une invitation. Je tâtonne pour trouver mon sac, accroché au dossier d'une chaise. J'en extirpe un préservatif que je lui tends par-derrière.

— Une minute.

Je marmonne une protestation mais il recommence ce truc de dingue avec ses doigts, et je me tortille fiévreusement, comme si j'étais raccordée à une prise électrique murale.

Je suis tellement trempée qu'il réussit à glisser un quatrième doigt en moi. En même temps, il excite sans relâche mon clitoris, il le caresse, le titille, le tait rouler entre ses doigts avec un art consommé qui me rend à moitié délirante de plaisir.

Je crie grâce, bien qu'en réalité je n'aie aucune envie qu'il s'arrête. Mes gémissements deviennent des cris. Je m'entends répéter « oh oui, oh oui ! » comme une litanie. Impossible de résister plus longtemps à l'orgasme. Même si je le voulais, ce serait impossible. Mes doigts agrippent la table et je hurle.

Mon sexe se contracte autour de ses doigts. Mon clitoris est secoué par des spasmes. Joe ne bouge plus pendant que mon corps palpite et frissonne.

Je presse ma joue enfiévrée contre le bois ciré de la table et je ferme les yeux. C'est bon. Trop bon. Je suis épuisée, pantelante.

Il retire ses doigts. Je ne bouge pas. Je n'ai plus de forces. Il pose une main sur ma hanche. Son sexe s'insinue dans mes replis brûlants. Il me pénètre d'un mouvement lent et irrésistible, et je lâche un vague murmure assoupi.

Il adopte un rythme paisible et je le laisse taire parce que j'ai déjà joui et je me moque de la façon dont il compte se satisfaire à son tour. Mon clitoris frémit un peu, mais je ne suis pas vraiment prête pour un autre orgasme. Je cherche ce que je pourrais lui dire. Je tente un :

— Oui, bébé, vas-y. Prends-moi.

Il garde le même rythme régulier. Je me soulève un peu plus en poussant sur mes mains et il dégrafe le clip qui maintient mon petit haut fermé sur ma nuque. Les foulards se détachent et glissent sur le sol. Ses mains se referment sur mes seins et il pince mes tétons durcis. J'adore. Mon clitoris frémit un peu plus fort et je suis tellement trempée qu'il peut aller et venir en moi sans effort. Je gémis et soulève les hanches pour me presser contre lui.

Ce devait être le signal qu'il attendait parce qu'il accélère le rythme. Ses coups de butoir m'ébranlent de la tête aux pieds et impriment de longues secousses à la table, qui glisse sur le carrelage. Il titille mes mamelons et je gémis plus fort mais ce dont j'ai vraiment besoin pour atteindre l'orgasme une deuxième fois, c'est qu'il caresse mon clitoris comme tout à l'heure.

Je sursaute en sentant un liquide couler dans mon dos : il vient de frotter un morceau de citron sur mon omoplate.

Il attrape le bol de sucre, en saupoudre ma peau, puis sa langue me lèche comme une friandise.

La vache... ! Je brûle de partout, maintenant. Il me pénètre avec une telle vigueur que je dois m'accrocher à la table. Il émet des petits grognements éraillés qui me rendent folle de désir.

J'y suis presque. Il me manque juste un petit quelque chose pour atteindre l'orgasme. Un tout petit

*quelque chose*. Et soudain, il me donne ce que j'attendais : ses doigts s'insinuent entre mes fesses, explorent la fente, s'y enfoncent. Je sursaute, un cri bloqué au fond de ma gorge. Mon dos se cambre. Oh, bon sang. Ce n'est pas ce à quoi je pensais, mais c'est fabuleux...

Une seconde plus tard, je jouis pour la deuxième fois. J'essaie de reprendre mon souffle mais l'orgasme est si violent que j'ai la respiration coupée. Je suis contrainte d'avaler l'air à toutes petites gorgées.

Au même moment, Joe donne un ultime coup de reins et jouit à son tour avec un cri rauque. Après cela, nous haletons tous les deux, agités par les derniers soubresauts du plaisir. J'ai les jambes qui tremblent et mon ventre est meurtri par l'arête de la table, mais cela m'est égal. Je suis vidée. Rassasiée.

Joe se dégage. Quand je trouve finalement la force de me retourner et de redescendre ma jupe sur mes cuisses, il a déjà jeté le préservatif dans la poubelle et remonté son pantalon. Il se lave les mains dans l'évier.

Je suis cotonneuse, épuisée, plus qu'à moitié ivre, mais je lui adresse quand même un large sourire.

— La vache !

Il me regarde par dessus son épaule. Presque comme s'il était étonné que je sois là. Puis il sourit.

— Oui. Merci.

Je me rapproche de lui, tendre et câline, comme chaque fois que je viens de prendre mon pied. Il me laisse l'enlacer, mais il ne m'embrasse pas, même quand je lève mon visage vers le sien.

— Hé, dis-je d'une voix ronronnante. Sois gentil avec moi.

Il effleure ma joue d'un baiser. Puis d'un geste doux mais ferme, il me repousse et s'en va. Je le suis d'un regard furibond avant de lui emboîter le pas.

— Hé !

Il a enfilé sa veste. Il se retourne, la main sur la poignée de la porte.

— Tu pars ?

Je pose mes poings sur mes hanches, indignée.

— Juste comme ça ?

Joe hoche la tête, une seule fois, d'un mouvement si solennel que je ne peux pas me mettre réellement en colère contre lui. Je veux dire... il est venu uniquement pour baiser, d'accord. Mais c'était du grand, du très grand sexe. Il aurait pu rester au moins jusqu'au petit déjeuner.

— Je pensais...

Il secoue la tête pour m'arrêter. Puis il ouvre la porte et s'en va. C'est seulement en entendant la porte se refermer derrière lui que je me rends compte qu'il ne m'a même pas demandé mon nom.

Joe faisait rouler le papier de sa paille dans ses doigts. Il ne me regardait pas. Il ne m'avait pas regardée une seule fois depuis qu'il s'était assis à côté de moi.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas demandé son nom ?

Je n'avais rien mangé. Je n'avais même pas ouvert le sac contenant mon déjeuner. Nous étions assis à quelques centimètres l'un de l'autre, mais j'avais la sensation que des kilomètres nous séparaient.

Il tourna lentement la tête et nos yeux se rencontrèrent.

Je bloquai ma respiration. Il y avait une forme de défi dans son regard.

— Parce que cela ne présentait aucun intérêt.

Le nom de cette fille ne présentait peut-être pas d'intérêt. Mais la raison pour laquelle il ne le lui

avait pas demandé, si. Son histoire m'avait rassurée. Il était de nouveau le Joe que je connaissais. Le conteur d'histoires, le pourfendeur de chattes. Pas l'homme qui avait menacé, le mois dernier, de détruire notre relation en affirmant son intention de changer.

— A propos de ce que je vous ai dit le mois dernier, déclarai-je après quelques instants, je suis désolée.

Il haussa les épaules.

— Vous aviez raison.

Je hochai la tête, comme s'il venait de m'offrir une longue explication. Jamais, même le jour où nous nous étions rencontrés, notre silence n'avait été aussi inconfortable. Je finis par détourner les yeux, de peur que mon visage ne trahisse ce que je ne pouvais dévoiler.

— Je n'avais même pas l'intention d'aller chez elle, dit-il au bout d'une minute. Ni chez qui que ce soit, d'ailleurs.

— Alors... pourquoi y êtes-vous allé ?

La curiosité était plus forte que ma volonté.

— Allons, Sadie. Vous savez bien comment ça se passe.

— En fait, non.

Joe laissa échapper un long sifflement.

— Vous n'avez jamais... ?

— Non.

Je secouai la tête pour donner plus de poids à ma réponse.

— *Jamais ?*

Il paraissait incrédule ou envieux — je n'étais pas très sûre.

— Je n'ai connu qu'un seul homme.

Cela n'avait rien de honteux, c'était simplement... la vérité. Cet aveu parut néanmoins pétrifier Joe. Il ne pouvait probablement pas plus comprendre mon style de vie que je ne parvenais à comprendre le sien.

— Seulement un ?

— Oui.

Il secoua légèrement la tête.

— Bravo.

Je ris pour masquer ma gêne.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Si vous n'aviez pas l'intention de finir la soirée chez une femme, pourquoi l'avez-vous fait ?

— Parce que l'opportunité s'est présentée. Parce qu'elle me l'a demandé. Parce que... parce que c'est dans ma nature.

Je secouai la tête avec un petit soupir et déballai mon déjeuner. Joe m'observa tout en dévissant le bouchon de sa bouteille de soda, avant de boire une longue gorgée. J'imaginai le parfum du citron et de la vodka sur ses lèvres, et gardai les yeux obstinément fixés sur mon sandwich.

— Il ne vous arrive jamais de faire quelque chose simplement parce que c'est ce qu'on attend de vous ? me demanda-t-il.

Je n'eus pas besoin de réfléchir longtemps avant de répondre :

— Si, bien sûr.

— Racontez-moi.

— Ce n'est pas aussi excitant que votre histoire, Joe.

Il sourit et se pencha vers moi.

— Non ? Dommage. Racontez-moi quand même.

J'avais l'habitude de répondre aux sollicitations de toutes sortes. Joe, lui, avait l'habitude d'obtenir tout ce qu'il voulait. J'acquiesçai.

— En grandissant, ma sœur et moi avons été enfermées dans un... stéréotype. J'étais Sadie la sage, elle était Katie la jolie. Cette étiquette nous a suivies jusqu'à l'âge adulte. Je crois même que cela continue aujourd'hui. C'est stupide, bien sûr, mais vous savez comment peuvent être les parents.

— Ne vous plaignez pas : moi je suis la honte de la famille.

Je m'adossai au banc pour l'observer. Il était très élégant, comme à son habitude. Aujourd'hui, sa chemise était bleue, sa couleur préférée. Elle faisait ressortir le vert de ses yeux. Il était l'image même de l'homme d'affaires à qui tout réussit. La honte de la famille, lui ? Non, c'était impossible.

Je me mis à rire.

— Regardez-vous dans une glace, monsieur Succès.

Il haussa les épaules en souriant.

— Mes parents ne sont pas impressionnés par les costumes bien coupés et les cravates griffées.

Je savais qu'il avait une sœur mariée avec des enfants et un frère décédé. Mais c'était la première fois qu'il mentionnait ses parents.

— Eh bien moi, j'aime beaucoup cette cravate, lui dis-je. Je la trouve très jolie.

Il me lança un regard méfiant qui me fit rire.

— Ma cravate vous impressionne ?

— Ne vous montez pas la tête : mes compétences en mode masculine sont extrêmement limitées.

Il lissa le tissu.

— Je l'aime bien, moi aussi.

Le silence qui tomba entre nous n'avait plus rien de contraint, cette fois.

— Parfois, reprit-il au bout d'un moment, il est plus facile de se montrer conforme à l'image que l'on a de vous. Même si elle ne correspond plus à la réalité.

J'acquiesçai d'un signe du menton et il se leva pour jeter l'emballage de son déjeuner dans la poubelle.

— Je n'étais pas sûre de vous revoir après ce que je vous avais dit le mois dernier.

— Pour être franc, j'avais décidé de ne pas venir.

— Alors pourquoi êtes-vous là ?

Un sourire lent et sensuel entrouvrit ses lèvres.

- Parce que c'est dans ma nature.

J'étais en train d'essayer de choisir entre deux mugs de même couleur, mais de formes différentes, quand la sensation d'être observée fit courir un frisson le long de ma nuque. Je levai les yeux, mais l'homme de l'autre côté de l'allée semblait absorbé par ses achats. Un coup d'œil sur les côtés m'apprit que nous étions les deux seuls clients au rayon vaisselle. Persuadée que mon imagination me jouait des tours, je reportai mon attention sur les deux mugs.

De nouveau, j'eus la sensation d'être observée. Cette fois, au lieu de lever les yeux, je glissai un regard entre mes cils. Rien sur les côtés. En revanche, l'homme du rayon vaisselle s'était rapproché. Il s'empara d'un bol à déjeuner, l'examina sous tous les angles, puis le reposa.

Je fixai le présentoir, devant moi, mais impossible de me concentrer. Je voulais juste un mug pour mon café du matin, ce n'était pas compliqué, mais toute mon attention était focalisée sur cet homme,



dont je sentais la présence derrière moi. J'attrapai l'un des mugs au hasard et le posai dans mon chariot. Puis je jetai un bref coup d'œil par-dessus mon épaule.

Il me regardait.

— Excusez-moi, commença-t-il.

Le temps ralentit pendant que je me retournais, persuadée qu'il voulait me demander l'heure ou un renseignement quelconque.

— Vous voulez sortir avec moi ?

Mon visage dut trahir ma stupéfaction.

— Pardon ?

Je notai un certain nombre de détails qui m'avaient échappé jusqu'alors. Ses cheveux trop longs étaient hirsutes. Il portait un survêtement froissé et râpé. Oh, Seigneur. Il devait s'agir d'un garçon traité en psychiatrie qui bénéficiait d'une permission de sortie.

— Comme vous ne portez pas d'alliance, j'ai pensé...

Je jetai machinalement un regard à ma main gauche : je portais mon alliance, bien sûr. J'étais tellement abasourdie par ce qui m'arrivait — c'était bien la première fois de ma vie que je me faisais draguer — que je ne trouvai rien à dire. Je le dévisageai bêtement.

Il se rapprocha, le regard plein d'espoir.

— Alors ? Vous voulez bien ?

— Je... Je ne suis pas libre.

Il s'enfuit en courant. Je le suivis du regard, bouche bée. L'absurdité de la situation donnait une tonalité surréaliste à la scène. Je payai mes achats, cherchant maladroitement ma monnaie, acceptant mécaniquement le ticket que me tendait la caissière.

Adam ne rit pas du tout lorsque je lui racontai l'incident.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Je m'arrêtai de débiller le mug.

— Je viens de te l'expliquer. Il m'a demandé si je voulais sortir avec lui.

— Il t'a accostée ? Au beau milieu du magasin ?

— Je crois qu'il n'était pas très équilibré, Adam.

Je remis le mug dans le sac.

Adam pilota son fauteuil roulant pour l'éloigner de la table de son ordinateur et lui permettre de me faire face.

— Et qu'est-ce que tu as répondu ?

— Que je n'étais pas libre.

En y repensant, je ne pus m'empêcher de rire.

— Sincèrement, si tu l'avais vu...

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il avait ?

Je lui décrivis mon admirateur, en forçant juste un peu le trait pour rendre la scène plus amusante.

— Pauvre garçon. Il doit être suivi en psychiatrie. Son médecin lui a sûrement conseillé de tenter sa chance, d'inviter une femme à sortir, et moi je l'ai torpillé. J'ai probablement retardé sa guérison de plusieurs mois.

Adam ne rit pas.

— Bien fait.

— Adam, soupirai-je. C'est sans importance.

— Un type essaie de draguer ma femme et tu trouves que c'est sans importance ?

Il fit pivoter rageusement son fauteuil. C'était un équipement lourd et volumineux, mais même s'il

parvenait à le piloter avec dextérité, encore fallait-il avoir la place nécessaire pour le déplacer. Il heurta la table de l'ordinateur et jura quand ses documents de travail tombèrent par terre.

Je me baissai pour les ramasser, et quelques lignes captèrent mon regard, des phrases tirées de ses cours. Je rangeai les papiers dans la chemise cartonnée.

— Je te jure qu'il n'avait rien d'un Apollon.

Il me lança un regard sardonique, presque méchant.

— Parce-que s'il avait été beau gosse, tu aurais sauté sur l'occasion ?

Je faillis lui répondre de manière cinglante, mais je réussis à me dominer.

— N'importe quoi, déclarai-je simplement.

Adam ricana. Sa façon à lui de marcher de long en large consistait à faire pivoter son fauteuil sur place, de gauche à droite, en décrivant des quarts de tours. Le manque de place limitait ses mouvements, et le fauteuil était trop volumineux pour opérer des va-et-vient dans la pièce.

— Adam, cette histoire était censée t'amuser. Je croyais te faire rire. Mais à présent, je regrette de t'en avoir parlé.

Ses yeux étincelèrent de colère.

— Autrement dit : la prochaine fois tu ne me diras rien, c'est ça ?

— Il n'y aura sûrement pas de prochaine fois, répondis-je avec un soupir. C'était un accident.

Il ricana de nouveau et cessa de faire pivoter son fauteuil.

— Tu portais cette tenue ?

Je baissai les yeux sur mes vêtements.

— Oui.

Adam avait toujours été un maître de la communication, avec ou sans mots. Son expression fut très explicite.

— Pas étonnant qu'il t'ait fait du rentre-dedans !

Je ne pus m'empêcher de rire devant tant de mauvaise foi.

— Oh, vraiment ? Je ne me savais pas si irrésistible.

Ma tenue n'avait vraiment rien d'affriolant. Mon style vestimentaire était à mon image : discret. Les Beatles avaient peut-être chanté Sexy Sadie, mais nous n'avions rien en commun, elle et moi.

— Je n'aime pas que des hommes te tournent autour, c'est tout.

Il avait l'air de se radoucir un peu.

Je le rejoignis et effleurai sa joue d'un baiser.

— Tu n'as pas à t'inquiéter, je t'assure.

Mais il n'était pas encore décidé à clore le débat.

— Tu ne portais pas ton alliance ?

Cette fois, j'en avais assez. Je croisai les bras sur ma poitrine.

— Si ! A t'entendre, on pourrait croire que je faisais du racolage sur le trottoir ! Arrête !

Je n'aurais pas dû lui en parler. L'incident m'avait paru amusant et il avait, d'une certaine façon, flatté mon ego. Mais Adam se froissait pour un rien. Je pouvais comprendre, mais il avait tellement d'humour, autrefois. J'avais du mal à me rappeler qu'il n'était plus l'homme que j'avais séduit en glissant un ruban rouge dans le recueil de poésies.

Il ne dit plus rien. Il fit pivoter son fauteuil vers son ordinateur et m'ignora. Je récupérai mon mug et quittai la pièce.

S'il avait été beau garçon, me serais-je laissé tenter par cet inconnu ? m'interrogeai-je en rangeant le mug dans le placard de la cuisine. Serais-je sortie avec un homme rencontré dans le rayon vaisselle d'un magasin ? L'aurais-je suivi chez lui, dans une chambre d'hôtel, dans une voiture, ou

dans une ruelle sombre pour partager avec lui quelques minutes de sexe débridé et anonyme, plaquée contre un mur ?

Selon Joe, ce genre de choses lui arrivait tout le temps. Pourtant, il n'avait jamais rien tenté avec moi. Je l'écoutais me raconter ses conquêtes, mois après mois, et je me demandais en moi-même quel effet cela me ferait d'être abordée par un homme et de lui répondre « oui ».

## *Chapitre 4*

— La Saint-Valentin est le jour le plus naze de l'année. Aussi naze qu'un bouton sur la fesse !

L'image me fit rire. Je n'étais pas dupe, je savais que ce jugement à l'emporte-pièce était un moyen de cacher son manque de confiance en elle, mais sa répartie n'en demeurait pas moins drôle.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça, Elle ?

Je soulevai la théière pour la resservir.

— On célèbre la mort d'un martyr, non ? Il n'y a vraiment pas de quoi se réjouir.

Elle ajouta du lait et du sucre dans sa tasse.

Certains patients ont honte de venir me voir. D'autres, à l'inverse, se prennent tellement d'affection pour moi que notre relation de travail en est compromise. Elle Kavanagh avait réussi à trouver le juste équilibre. Nous étions amies, sans l'être tout à fait — de véritables amies partageaient tous leurs problèmes or, dans notre cas, les confidences étaient forcément à sens unique. Néanmoins, nos séances d'analyse ressemblaient davantage à une conversation à bâtons rompus entre deux copines qu'à un dialogue entre un médecin et sa patiente. C'était la preuve qu'elle se sentait en confiance avec moi. Il avait fallu du temps pour atteindre ce résultat.

J'ajoutai une rondelle de citron dans ma tasse.

— Ah, oui. Pauvre Valentin. Mais tout ça, c'est du passé, Elle. La Saint-Valentin est une très jolie fête, de nos jours.

Elle but une gorgée de thé et haussa un sourcil sarcastique.

— Une jolie fête ? On court partout à la recherche du cadeau idéal. Si on a fait le mauvais choix, c'est l'horreur. Si on n'a personne dans sa vie ce jour-là, on est suicidaire. Et si on a quelqu'un, mais que ce n'est pas celui qu'on aurait voulu, c'est encore pire !

— Vous avez une raison particulière d'être angoissée par la Saint-Valentin ?

J'étais de nouveau dans mon rôle de médecin. Que nous soyons amies ou non ne changeait rien à l'affaire : Elle était ici pour parler, et moi pour l'écouter. Elle ne suivait pas toujours mes conseils, mais après tout je n'avais pas la science infuse, loin de là.

A sa façon de pianoter sur l'accoudoir de son fauteuil, j'avais vu juste, mais je me gardai d'insister. C'était à elle de venir à moi — ou non.

— Ce n'est pas comme si je ne l'aimais pas.

Sa voix était basse, mais elle s'exprimait sans hésitation.

— Je l'aime vraiment.

Il y avait encore un an, elle n'aurait jamais fait cet aveu. Je lui souris.

— Quel est le problème, alors ? Vous avez peur de lui acheter un cadeau ?

— Il y a une telle pression autour de cette fichue journée.

Elle haussa les épaules et fit tourner sa cuillère dans sa tasse.

— Et je... j'ai l'impression qu'il prépare quelque chose de spécial.

— Vous voulez dire qu'il ne se contentera pas d'un bouquet de fleurs et d'une boîte de chocolats

Elle acquiesça, le visage assombri.

— Oui. Je crois.

— Nous avons déjà abordé la question.

Je sirotai mon thé tout en l'observant.

— Nous avons discuté de la façon dont une relation est amenée à évoluer.

Elle rit avec amertume.

— Je sais, docteur Danning, je sais.

Elle fréquentait ce garçon depuis un an. Elle tournait autour de l'idée de l'épouser, d'avoir des enfants et de mener ce qu'elle appelait une vraie vie. Elle avait d'autres problèmes, beaucoup plus graves, mais elle en revenait toujours à cette équation. Le mariage, les enfants, devait-elle accepter ce qu'il lui proposait ou pas, le passé avait-il encore le droit d'hypothéquer son avenir... Elle avait parcouru un long chemin depuis qu'elle avait franchi le seuil de mon cabinet. Mais parfois la lumière du soleil nous effraie davantage que les grandes ombres noires.

— C'est... difficile.

Elle paraissait honteuse.

— Tout devrait être simple, pourtant. Il est tellement patient avec moi. Même quand je suis odieuse avec lui, il se montre si gentil et compréhensif que je suis incapable de lui dire de partir.

— En avez-vous réellement envie ?

Elle soupira.

— Non. Mais vous savez-ce que c'est que de vivre avec quelqu'un de parfait ?

— Personne n'est parfait. Elle.

Elle me regarda.

— Il y a des gens plus parfaits que d'autres, docteur Danning.

Je ris brièvement.

— Vous avez raison.

Elle remua son thé comme si elle espérait y dissoudre ses problèmes de la même façon qu'elle y avait fait fondre son sucre.

— Je ne peux pas m'empêcher de me demander...

— Oui ? relançai-je après avoir attendu vainement quelle continue sa phrase.

— Et si je ne couchais plus jamais avec un autre homme que lui, jusqu'à la fin de ma vie ?

Je bus une gorgée de thé afin de créer une distance avec une question qui me touchait de beaucoup trop près.

— Serait-ce si terrible ?

Elle posa sa tasse au bord de mon bureau et fit glisser ses paumes sur les accoudoirs de son fauteuil, le visage détourné.

— Probablement pas, grommela-t-elle.

— Vous n'avez pas l'air très convaincue.

Le regard planté dans le mien était du pur Elle Kavanagh : à la fois têtu et résigné, avec une pointe d'humour.

— C'est que j'ai l'intention de vivre très, très longtemps !

— Eh bien, voilà Dieu averti.

Nous partîmes à rire toutes les deux.

— Je ne veux pas tromper Dan. Mais j'ai peur que ça finisse par arriver. Juste « parce que ».

— Ces choses-là n'arrivent pas par accident.

Elle parut mouchée par la sévérité inhabituelle de ma voix.

— Non, bien sur.

Je la dévisageai avant de proposer :

— Mon offre tient toujours, si vous voulez.

Elle leva les yeux.

— Nous recevoir tous les deux ? Oui, je sais.

— Dan est quelqu'un d'adorable et il a toujours été très gentil avec vous. Remettre votre bonheur entre les mains d'un autre homme serait déraisonnable. Mais vous refuser à vous-même le droit d'être heureuse le serait tout autant.

— Je sais, je sais, je sais !

Elle poussa un soupir excédé, la tête basculée en arrière. Une grimace tordit sa bouche.

— Fichue Saint-Valentin !

— Vous vous mettez peut-être inutilement la pression. Vous avez prévu quelque chose de spécial pour le dîner ?

Elle se redressa d'un air maussade.

— Un pain de viande en forme de cœur. Avec des asperges en entrée. Et du sexe en dessert.

J'avais l'intention de commenter sa réponse, mais les mots étaient restés figés sur mes lèvres. Je me servis une autre tasse de thé pour masquer mon trouble. Le bec de la théière heurta ma tasse et je dus prendre sur moi pour contrôler le tremblement de mes mains.

Je l'enviais. Férocement. Désespérément. Horriblement. J'enviais son pain de viande, ses projets amoureux. J'enviais sa crainte d'avoir quelque chose à perdre.

— Docteur Danning ?

Je me retranchai derrière le masque du médecin. Nous riions et buvions du thé ensemble, j'étais la confidente privilégiée de ses plus noirs secrets, mais nous n'étions pas des amies.

— C'est un programme parfait. Je suis sûre qu'il va l'adorer.

Elle hocha la tête, lentement.

— Oui. Je crois aussi.

— Et quoi qu'il puisse vous dire ensuite, rappelez-vous qu'il vous aime. Et il n'y a rien de mal à ce que vous l'aimiez aussi.

Ce n'était pas la première fois qu'elle pleurait devant moi, mais aujourd'hui, je fus émue par sa détresse, au bord des larmes moi-même. Je lui tendis la boîte de mouchoirs en papier, et j'en pris un pour moi.

— Quand cela va-t-il s'arrêter ? me demanda-t-elle, en levant vers moi un regard plein d'espoir.

— Je n'en sais rien, Elle.

Ce n'était pas la première fois que je ne lui donnais pas la réponse qu'elle attendait, mais c'était la première fois que je la sentais déçue.

Quand cela s'arrêterait-il ? Je me posais la même question jour et nuit. Quand la peur disparaîtrait-elle, quand cesserais-je de désirer quelque chose qui était mal ?

J'avais beau jeu de prôner la fidélité à Elle du haut de mon fauteuil de médecin. De quel droit affichais-je cette suffisance ? Je donnais des conseils à mes patients, mais j'étais incapable de me les appliquer à moi-même. Si j'avais été assise en face de mon double, je lui aurais probablement

expliqué que ce que je ressentais était naturel. Que mon couple avait subi un véritable séisme à cause du handicap d'Adam et qu'il était normal que je sois en manque de sexe, que j'aie envie d'être enlacée, aimée et... baisée, oui. Ça aussi, c'était normal.

J'étais normale.

Mais j'aurais également fortement déconseillé à mon double de continuer à voir Joe. Je lui aurais rappelé qu'être infidèle à quelqu'un en pensée était aussi grave que de le trahir charnellement, si ce n'était davantage.

Ce n'était pas parce que Joe et moi ne nous touchions jamais que nous n'avions pas une liaison ensemble.

Je savais tout cela. Mais il m'était impossible de cesser de le voir. J'en étais incapable. Nos déjeuners en tête-à-tête, le premier vendredi de chaque mois, et les histoires qu'il me racontait étaient la seule touche de lumière et de couleur dans le gris uniforme de mon existence.

C'était mal, je le savais, mais je ne voulais pas y renoncer.

Alors qu'Elle Kavanagh venait de quitter mon cabinet, la sonnerie de mon téléphone portable m'arracha à mes pensées. Je répondis aussitôt, redoutant, comme toujours, que Mme Lapp m'appelle pour m'informer qu'Adam avait un problème.

— Sadie, c'est moi.

Ma petite sœur Katie.

— Comment vas-tu ?

— Bien. Tu as eu mes messages ?

L'espace d'un instant, je fus tentée d'imputer mon silence à une négligence de Mme Lapp, mais mon honnêteté l'emporta.

— Je les ai eus, oui. Désolée, petite sœur, mais j'ai été très occupée et je n'ai pas pu te rappeler. Qu'est-ce qui se passe ?

— Oh, rien de particulier. Mais comme je n'ai pas eu de tes nouvelles depuis un moment, je me suis dit que je pourrais bavarder un peu avec toi au téléphone.

Autrement dit, elle avait besoin de parler.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Katie ?

Je fronçai les sourcils en entendant son soupir.

— Rien ne va ! Lily me fait tourner en bourrique et Evan n'est jamais là. Il n'a pas l'air de comprendre que je n'en peux plus de rester enfermée toute la journée à la maison avec une gamine qui passe son temps à faire des bêtises. En plus, j'ai la nausée en permanence. Les trois premiers mois, c'est vraiment l'horreur.

Je pris une voix aussi compatissante que possible.

— J'imagine.

— Tu ne veux pas venir au cinéma avec moi, un soir de cette semaine ?

Elle semblait au bord des larmes.

— Je ne demanderais pas mieux, mais...

Sortir avec Katie signifiait que je devrais décaler tous les soins d'Adam. Cela signifiait aussi que je rentrerais tard, et que je devrais me lever à 4 heures le lendemain pour avoir le temps de me préparer avant de l'aider à attaquer sa routine quotidienne. Cela signifiait que je devrais jouer la comédie du bonheur devant ma sœur qui avait ses propres problèmes à gérer et n'avait vraiment pas besoin que je vienne l'ennuyer avec mes propres soucis...

— Oh, Sadie. dis oui, s'il te plaît !

— Katie, je ne peux pas. D'accord ? Je ne peux pas.

Son soupir me donna mauvaise conscience.

— Comment va Adam ?

— Bien.

— Vous avez des projets pour la Saint-Valentin ?

Je m'éclaircis la gorge.

— Rien de particulier.

— Vous viendrez à l'anniversaire de papa ?

— Je serai là, oui.

J'avais déjà pris mes dispositions pour que Danny me remplace pendant quelques heures auprès d'Adam, ce samedi-là.

— Juste toi ? Pas Adam ?

— Il décidera lui-même, Katie. Mais je ne peux pas savoir à l'avance comment il se sentira.

Je mentais. Adam refuserait de se rendre chez mes parents. Il ne voulait plus aller nulle part, alors que rien ne l'empêchait de sortir. Katie ne fut sûrement pas dupe de ma réponse, même si elle n'en dit rien.

— Je peux venir chez toi regarder un film à la télé, si tu préfères. J'ai juste besoin de m'évader, Sadie. Tu n'imagines pas à quel point j'ai besoin de respirer un autre air que celui de cette maison !

Devant mon silence, elle finit par se taire.

— Oublie ce que je viens de dire, ce n'est pas grave, reprit-elle d'une voix gênée.

J'aurais voulu être une vraie grande sœur pour Katie. J'aurais voulu l'écouter, la rassurer. Mais cette seule perspective m'épuisait.

— Peut-être la semaine prochaine, d'accord ?

— Oui, oui, bien sûr. Pas de problème. Je te rappellerai plus tard.

J'aurais vraiment voulu être là pour Katie, comme je l'avais toujours été. J'aurais voulu l'écouter me parler de ses problèmes, la conseiller, l'aider comme j'aidais mes patients. Mais au dernier moment, je trouvais toujours un prétexte pour me dérober.

Non pas parce que je ne me croyais pas capable de l'aider : j'étais à peu près sûre qu'elle avait juste besoin d'une oreille bienveillante. Mais parce que j'avais peur qu'en l'écoutant me raconter ses problèmes, je sois tentée de lui révéler les miens — et c'était un risque que je ne pouvais pas prendre. Donner voix à mes émotions, exprimer tout haut les pensées qui rongeaient tous les jours ma conscience, leur conférerait une réalité que je n'étais pas prête à assumer.

J'avais passé ces quatre dernières années à afficher un visage courageux, persuadant tout le monde, y compris moi-même, que j'allais bien. Que nous allions bien. Adam et moi. Aussi bien que possible, tout du moins, compte tenu des circonstances. Si je ne pouvais plus m'abriter derrière cette façade, que me resterait-il ?

Joe avait raison. Il était plus facile de se montrer conforme à l'image que l'on avait de vous, même si la seule personne qui vous attendait au tournant, c'était vous-même.

Adam et moi ne partageâmes pas un pain de viande en forme de cœur. Mme Lapp avait préparé un rôti de veau accompagné de pommes de terre rissolées que je mangeai avec lui dans la chambre, installée à une table éclairée par des bougies. Je découpai sa nourriture en petits morceaux et la lui fit manger, bouchée par bouchée.

— Bonne Saint-Valentin.

Son sourire était lumineux et charmant. C'était le sourire dont j'étais tombée amoureuse.

Je portai un toast au champagne en levant une flûte qui nous avait été offerte pour notre mariage. Nous discutâmes de notre journée. Et aussi de Dennis, parti un peu plus tôt que d'habitude pour participer à une grande fête de la Saint-Valentin au Rainbow.

— Il a pour consigne de ne pas rentrer trop tôt à la maison.

Adam agita les sourcils d'un air suggestif.

— Je lui ai expliqué que j'avais des projets pour la soirée.

— Oh, vraiment ?

Je m'adossai à ma chaise. Le champagne me faisait tourner un peu la tête. Je me sentais légère.

— Tu crois ça, hein ?

— Oh, je suis sûr.

Il regarda en direction de l'armoire, dans l'angle.

Je l'avais dénichée dans un marché aux puces, couverte de poussière et de toiles d'araignées, les poignées cassées, la porte déchaussée. J'avais remis la porte en place, nettoyé, ciré le bois et acheté des poignées d'époque sur un site de vente aux enchères en ligne. De tous les meubles de notre chambre, c'était celui que je préférais. Autrefois, j'y rangeais ma lingerie fine et mes pyjamas. Désormais, des médicaments et du matériel médical s'entassaient sur les rayonnages et dans les tiroirs.

— Jette un coup d'œil là-dedans.

Il esquissa un mouvement du menton, toute l'étendue de sa mobilité.

Je me levai et traversai la pièce.

— Adam, qu'est-ce que tu as fait ?

— Regarde, tu verras bien.

J'ouvris la porte de l'armoire. Un paquet enveloppé dans du papier métallisé rouge m'attendait sur l'une des étagères. Je m'en saisis. Mon cœur battait aussi vite que la première fois qu'il m'avait offert un cadeau. La boîte était large mais légère dans mes mains, et un rire nerveux pétilla dans ma gorge.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ouvre.

J'hésitai, tournai les yeux vers lui. Il avait l'air à la fois anxieux et espiègle. J'avais déjà vu cette expression sur son visage. Ce jour-là, il avait mis un genou en terre devant moi, et une boîte beaucoup plus petite reposait dans le creux de sa main.

Subitement, j'eus peur d'ouvrir le paquet, de découvrir ce que mon mari m'avait acheté. Je caressai le papier métallisé. Il était froid et lisse sous mes doigts.

— Ouvre-le, Sadie.

Je posai mon cadeau sur ma chaise et poussai la table afin de pouvoir m'asseoir, la boîte sur mes genoux.

— Allez, Sadie.

Impossible de différer plus longtemps. Je glissai un ongle sous le petit morceau d'adhésif et le papier glissa sur le sol. La boîte était blanche, unie, sans aucune inscription. Je soulevai le couvercle.

— Oh, Adam.

Il rit.

— Ça te plaît ?

Je déployai le tissu rouge arachnéen. J'avais envie de pleurer, mais je résistai. J'adoptai un ton faussement sévère.

— Pour qui as-tu acheté ce pousse-au-crime ? Pour moi ou pour toi ?



— Tu plaisantes ? Ils ne font pas ce modèle dans ma taille.

Il sourit et redressa un peu plus le lit avec la télécommande.

— Montre-moi ce qu'elle donne.

Je me levai. La nuisette baby-doll possédait de fines bretelles et un string assorti. Ce n'était pas un article que j'aurais choisi pour moi-même mais je comprenais l'attrait qu'il pouvait exercer sur un homme.

— Où l'as-tu trouvée ?

Une vision d'Adam, envoyant Dennis lui faire ses courses me mit le feu aux joues.

— Je l'ai commandée sur internet. Dennis a fait le paquet mais ne t'inquiète pas, il n'a pas ouvert la boîte. J'aurais préféré pouvoir m'assurer qu'il n'y avait pas eu d'erreur dans la commande, mais je savais que tu ne voudrais pas qu'il vérifie.

— C'est bien ce que tu as commandé ?

Je tins le tissu à bout de bras et le fis tourner d'un côté et de l'autre.

— Oh, Dieu, oui.

Nous n'avions pas fait l'amour depuis longtemps. Depuis... la précédente Saint-Valentin. Cela s'était mal passé, et nous avons fini en larmes tous les deux. Je me demandai ce qui pouvait l'avoir incité aujourd'hui à prendre cette initiative, et je sus que c'était l'homme qui m'avait accostée dans le magasin et dont je lui avais parlé.

— Mets-la.

Un désir autrefois familier enroutait sa voix. Je ne pouvais pas refuser.

J'avais été nue devant lui des milliers de fois. Dans l'obscurité, dans la lumière. Il m'avait vue me raser les jambes, mettre un tampon, m'asseoir sur les toilettes. Et pourtant, en cet instant, j'étais intimidée à l'idée de me déshabiller devant lui.

— Je vais me changer dans la salle de bains, suggérai-je d'une voix hésitante — et à mon grand soulagement, il hocha la tête.

— Oui.

J'évitai mon reflet tandis que je retirais mes vêtements et les pliais soigneusement sur la chaise. Je pressai la nuisette sur ma peau nue et frissonnai d'un désir soudain, sauvage. Quand avais-je porté de la lingerie sexy pour la dernière fois ? Je portais uniquement des culottes et des soutiens-gorge en coton. Des sous-vêtements pratiques, conçus pour être confortables et non pour séduire.

J'avais l'impression d'être de nouveau vierge. J'enfilai le string — un minuscule triangle de dentelle rouge, maintenu par deux brides de chaque côté. La ficelle s'insinua entre mes fesses, une sensation bizarre mais érotique que je n'étais pas certaine d'aimer. La dentelle couvrit la toison de mon pubis tandis que les brides s'ajustaient parfaitement sur mes hanches.

— Sadie ?

— J'arrive !

Je passai la nuisette par la tête. Elle m'arrivait à mi-cuisses mais ne masquait pas grand-chose. Le tissu impalpable dissimulait à peine mes seins. Il était fendu au milieu, de façon à s'ouvrir à chacun de mes mouvements. C'était une tenue conçue pour dévoiler et mettre en valeur le corps qu'elle dessinait en transparence, pas pour le cacher.

Lorsque je regardai enfin dans le miroir, mes joues étaient empourprées et mes yeux étincelaient. Mes seins pointaient sous le nylon et le triangle de dentelle exerçait un léger frottement sur mon entrejambe qui me troublait.

Rares sont les femmes qui peuvent se contempler dans une tenue comme celle-là sans se trouver de défauts, mais je fus agréablement surprise par ce que je voyais. Le temps n'avait pas été cruel

avec moi. Nulle grossesse n'avait alourdi mon ventre et ma poitrine, et un petit régime associé à de l'exercice m'avait permis de garder une silhouette tonique. Je n'avais aucune raison de ne pas montrer à mon mari le corps subtilement dévoilé par son cadeau. Et pourtant, il me fallut une bonne minute pour trouver le courage de quitter mon refuge.

La lumière des bougies est toujours flatteuse, mais si j'avais eu des craintes sur l'accueil que me réserverait Adam, elles s'envolèrent à l'instant où j'ouvris la porte. Ses yeux étincelèrent et son long sifflement admiratif fit courir un petit frisson tiède le long de mon dos. Je m'avançai vers le lit, sottement intimidée, et tournai lentement sur moi-même afin que le tissu s'ouvre, dévoilant mes hanches et mes cuisses.

— Tu es incroyablement belle ! soupira Adam.

Mon cœur tressauta à ces mots, si émouvants. Il était loin le temps où il composait des poèmes exaltant la courbe de mes sourcils et la plénitude de mes lèvres.

— Tu aimes ?

— A ton avis ?

Autrefois, son érection m'aurait apporté la plus éclatante des réponses. Désormais, je devais me contenter du frémissement de sa bouche et des inflexions de sa voix. J'eus honte de songer que c'était une piètre compensation, et je m'obligeai à ne pas y penser.

— Viens là.

Je me rapprochai du lit. Une impression de déjà-vu me sauta tout à coup au visage, me faisant trébucher. L'espace de quelques secondes, il m'avait semblé voir Adam tendre la main vers moi. La vision avait été si réaliste que j'avais senti ses doigts caresser mes seins, mon ventre, mon sexe. Ses lèvres parcourir ma peau nue, sa langue jouer avec mon clitoris.

— Embrasse-moi.

La voix d'Adam était rauque. Ses yeux rouillaient mon corps, s'insinuaient dans tous les replis qu'il avait autrefois caressés, léchés, mordillés. Il contempla le triangle de dentelle entre mes cuisses, et son regard étincela. Il mouilla ses lèvres.

Autrefois, Adam savait très exactement ce qu'il voulait et comment l'obtenir. Il n'hésitait pas à demander des choses que, moi, je n'aurais jamais osé formuler à voix haute. Adam adorait les conversations salaces, les jeux érotiques, le sexe imaginatif et sans tabou. J'avais été heureuse de partager ces expériences avec lui, mais je ne les avais jamais initiées.

Je l'embrassai. Nos souffles se mêlèrent. Sa langue caressa la mienne, me faisant gémir. Je mourais d'envie de sentir ses mains sur ma peau nue, mais je dus me contenter de le toucher, moi. Mes paumes glissèrent de ses épaules saillantes jusqu'à ses biceps sans vie.

Nos visages étaient si proches que je pouvais presque oublier que le reste de son corps était mort.

Je pouvais presque imaginer que nous étions revenus en arrière, à l'époque où il pouvait me soulever d'un seul bras et me lancer, en riant, sur le lit. L'époque où il m'arrachait des orgasmes comme on enfile des perles sur un fil : les uns après les autres.

— J'ai tellement envie de toi, souffla Adam.

— Je suis toute à toi.

Une lueur vacilla dans ses yeux bleu sombre et je me demandai s'il songeait à l'homme qui m'avait accostée dans le magasin.

— Caresse-toi pour moi. S'il te plaît.

Je déglutis péniblement. La masturbation était un acte privé, un plaisir solitaire. Pour moi, une nécessité. Une soupape de survie. Elle me permettait de lui rester fidèle. Tout du moins physiquement.

— Sadie ? Tu veux bien ?

Je hochai la tête et me redressai. Je pris mes seins en coupe dans mes mains. Adam les fixa d'un regard avide. Ses joues s'étaient colorées. Je laissai mes pouces les caresser jusqu'à en durcir la pointe.

— J'aime tes seins.

Il en serait ainsi entre nous, désormais. Il me ferait l'amour avec ses mots pendant que j'accéderais à chacun de ses désirs, me procurant à moi-même le plaisir qu'il ne pouvait plus me donner.

— Écarte le tissu pour que je les voie.

J'obéis. Ce n'était pas difficile : le vêtement était conçu pour donner accès à n'importe quelle partie du corps, instantanément. Puis je léchai le bout de mes doigts et pinçai mes tétons pour les mouiller. Adam gémit d'excitation. Je recommençai l'opération jusqu'à ce qu'ils soient luisants de salive, rouges et gonflés de plaisir

— Continue. Caresse-les. J'aime lécher tes tétons, comme ça, oui.

Mon cœur battit sourdement en reconnaissant ces mots. C'était ceux qu'il me chuchotait autrefois avant de prendre mes mamelons dans sa bouche. La pointe de mes seins palpita douloureusement à ce souvenir et je les fis rouler sous mes doigts, jusqu'à ce qu'il me soit impossible de retenir mes gémissements.

— e veux te dévorer, Sadie. Montre-moi ta chatte.

Je m'assis sur la chaise, face à lui, et j'écartai les jambes. Je tirai le triangle de dentelle sur le côté afin de lui montrer mon sexe frémissant.

Il me dit alors comment il allait tourmenter mon clitoris avec sa langue, le prendre entre ses lèvres, le sucer jusqu'à ce que je crie grâce.

Je gémis, ouvris les jambes au maximum pour lui permettre de tout voir, puis je léchai mes doigts et décrivis des cercles autour de mon clitoris, l'agaçant jusqu'à ce que mes hanches se tortillent et se soulèvent. Je glissai un doigt en moi, puis un deuxième. J'étais chaude. Mouillée. Je fermai les yeux tandis qu'Adam continuait à me faire l'amour avec sa voix, avec ses mots.

— Caresse-toi plus fort, disait-il.

Mon sexe se contracta autour de mes doigts. Mes hanches se soulevèrent de nouveau. Je retirai mes doigts et les fis glisser, tout ruisselants, sur mon clitoris. J'adoptai un rythme qui me plaisait, imitant les mouvements qu'il aurait opérés avec sa langue, sentant le plaisir monter en moi, irrésistiblement.

— Tu es si belle, gémit-il.

Il répéta ces mots encore et encore, jusqu'à ce que j'aie envie de lui hurler de se taire et de me baiser avec une telle frénésie qu'il n'aurait plus la force de dire quoi que ce soit.

Je jouis, mais toute seule, et juste avant de céder à l'orgasme, ce ne fut pas le visage d'Adam que je vis entre mes jambes, mais celui de Joe. Je criai — de volupté et de désespoir mêlés. A ma grande honte, le remords ne diminua en rien l'intensité de mon plaisir.

Lorsque je retrouvai mon souffle, j'embrassai Adam et nous échangeâmes un sourire. Je lui mordillai le cou, comme autrefois, parsemai son visage de baisers.

*Je t'aime.*

Les mots qui glissaient autrefois spontanément de mes lèvres étaient aujourd'hui bloqués au fond

de ma gorge. Quand il se montrait tendre et doux avec moi, comme en cet instant Je parvenais presque à me persuader que tout allait s'arranger. Que demain serait plus souriant qu'aujourd'hui et que nous finirions par refermer le gouffre qui s'élargissait de jour en jour entre nous.

Je m'étais toujours demandé pourquoi des gens qui n'hésitaient pas à jeter un appareil en panne au lieu de le faire réparer continuaient à s'accrocher bec et ongles à un mariage qui ne fonctionnait plus. Qu'est-ce qui leur donnait la force de tenir, malgré tout ? Blottie contre mon mari, le seul homme que j'aie jamais aimé, le seul avec lequel j'aie jamais dormi et fait l'amour, il me sembla que je tenais enfin la réponse à cette question.

L'espoir.

## Chapitre 5

### Mars

Ce mois-ci, je m'appelle Brandy et je glousse toutes les deux secondes. Ça énerve Joe, mais il prend son mal en patience parce qu'il veut baiser avec moi. Je fais claquer mon chewing-gum pendant que nous parlons, et ça aussi, ça l'énerve. Mais à son sourire, on ne se douterait jamais qu'il se retient de hurler. J'ai droit au grand jeu.

J'ai fait la connaissance de Joe dans le coffee shop où je travaille. Il vient plusieurs fois par semaine nous acheter du café et des muffins pour emporter au bureau. Les filles et moi on glousse chaque fois qu'on le voit parce qu'il est trop craquant. C'est un homme d'affaires, et moi j'ai un faible pour les hommes d'affaires. Ils sont trop classe dans leur costume bien boutonné et leur cravate. J'adore essayer d'imaginer à quoi ils ressemblent sous leurs beaux habits.

Joe m'a invitée à sortir. Et il ne m'a pas emmenée boire un café, *lui*. Vous n'imaginez pas le nombre d'abrutis qui m'ont fait le coup. J'en vends à longueur de journée, du café. Vous croyez que j'ai envie de remettre ça après mon travail ?

Joe m'a invitée dans un endroit chic : un restaurant avec des nappes, des petits bouquets de fleurs sur les tables et des serveurs qui décrivent les plats avec des mots tellement jolis qu'on a l'impression qu'ils récitent une poésie.

Cyndi, la copine avec qui je travaille, est verte que Joe ait choisi de m'inviter, moi. Mais elle a déjà un petit ami, donc elle n'aurait pas pu sortir avec Joe, même s'il le lui avait demandé. Et de toute façon la question ne se pose pas puisque c'est moi qu'il a invitée. *Moi*. Brandy.

— Comme dans la chanson ? demande-t-il tandis que le serveur s'éloigne avec nos commandes.

— Hein ?

Je n'ai jamais entendu parler d'une chanson qui s'appelle Brandy. En revanche je sais que c'est une boisson alcoolisée.

— Aucune importance, dit-il avec un gentil sourire.

Joe n'est pas du genre bavard, mais ça ne fait rien parce que je parle largement pour deux.

Je lui raconte les cours que je suis à l'université du soir et il a l'air vraiment intéressé. Je veux devenir présentatrice du journal télévisé, un jour, mais ce n'est pas grave si je commence par la météo parce qu'il faut bien débiter quelque part. Joe acquiesce de la tête, visiblement pénétré de ce que dis, et je suis drôlement flattée parce que le dernier garçon avec qui je suis sortie s'est mis à me tripoter au bout de deux secondes, sans écouter un seul mot de ce que je racontais. Comme si j'étais là uniquement pour coucher. Je travaille dans un coffee shop. Je ne suis pas une prostituée !

Joe, lui, m'écoute pendant tout le dîner. Le repas est trop, trop bon : des tagliatelles fraîches nappées d'une sauce aux clams. Je lui propose de goûter mais il secoue la tête et répond qu'il ne mange jamais de fruits de mer. Par contre, ça ne l'ennuie pas du tout que je goûte son plat à lui. Oups. J'aurais peut-être dû lui demander la permission avant de piocher dans son assiette. Mais il m'assure que ça ne le dérange pas du tout, je peux même finir si je veux, il n'a plus faim.

Hé, je ne vais pas laisser passer une occasion pareille ! Je ne gagne pas beaucoup au coffee shop et les cours à l'université sont drôlement chers. Il n'y a pas photo entre des nouilles déshydratées et des tagliatelles fraîches.

— C'est agréable de voir une jeune femme qui mange de bon appétit.

Joe m'observe, adossé à sa chaise, son verre de vin à la main. Je m'arrête tout net.

J'ai l'impression qu'il se moque de moi parce que j'ai quelques kilos en trop, je le sais. Je redresse le dos pour éviter que mon ventre fasse des plis au-dessus de la ceinture de ma jupe et je pousse ma poitrine en avant. Quand le serveur me demande si je désire un dessert, je me damnerais pour un moelleux au chocolat mais je réponds non, merci.

— Vous êtes sûre ?

Joe lève un sourcil doré, parlait, et mon corps devient instantanément chaud et liquide. Il est tellement craquant.

— Si vous voulez, on peut en partager un ?

C'est une bonne idée et je le lui dis. Chaque fois qu'il sourit, j'ai l'impression de regarder le soleil. Je fonds un peu plus. Il est vraiment sexy. Et gentil. Et il sait vraiment, vraiment écouter. C'est le garçon le plus fantastique avec qui je suis sortie depuis... depuis toujours.

Le serveur nous apporte le moelleux au chocolat avec deux fourchettes, mais Joe pousse l'assiette plus près de moi. J'adore ses manières de gentleman : il me laisse manger la première bouchée. Toutes les autres aussi, en fait.

Il me regarde me régaler. Ses yeux suivent le trajet de la fourchette, de l'assiette à ma bouche, et restent fixés sur mes lèvres.

Je les lèche, craignant de les avoir barbouillées de chocolat. Mon cœur bat un peu plus vite à cause de toute cette attention qu'il me porte, et je ne sais pas très bien ce qu'il faut en penser. Il contemple mes lèvres comme s'il avait envie de les dévorer à la place de son dessert. Un petit frisson me parcourt l'entrejambe à cette idée.

Ça ne me déplairait pas si Joe léchait le chocolat sur mes lèvres avec sa langue. Pour le coup, ce serait chaud bouillant. Il y a longtemps qu'on ne m'a pas embrassée, presque un mois. C'était dans un bar, avec un garçon de l'université. Il serait bien allé plus loin mais je n'ai pas voulu. Je n'ai rien contre le fait d'offrir un petit extra à un copain, mais il faut qu'à la base, ce soit un copain et, lui, je le connaissais à peine.

Voilà, j'ai dévoré tout le gâteau alors que Joe s'est contenté de prélever un peu de crème anglaise avec sa cuillère, et maintenant, il mange la framboise qui faisait office de décor. C'est à mon tour d'observer sa bouche. Je regarde la pointe de sa langue lécher la crème sur le bout arrondi de la framboise et je m'imagine, moi, à la place du fruit. Mon clitoris palpète et je me mets à trembler.

— Vous êtes prête à partir ?

En fait, non. Je voudrais rester assise ici avec Joe pendant des heures. Je ne veux pas que notre rendez-vous prenne fin, je suis trop bien avec lui.

Mais je ne peux pas lui dire ça, pas vrai ? Alors, je hoche la tête.

— Si vous voulez.

J'espère encore qu'il va dire : « Reprenons un verre. Brandy. Je me sens si bien avec vous, je n'ai pas envie de partir. » Mais, bien sûr, c'est uniquement dans mes rêves. Il est aussi beau qu'un acteur de cinéma, mais on n'est pas dans un film.

Il m'aide à enfiler mon manteau et quand ses mains caressent mes épaules, j'ai envie de me jeter dans ses bras et de l'embrasser à pleine bouche, là, devant tout le monde. Je me retiens parce que c'est un restaurant vraiment classe. Et puis, je ne veux pas que Joe pense que je suis une fille facile.

Il m'écoute parler pendant tout le trajet jusque chez moi. Je ne suis jamais sortie avec un garçon qui s'intéresse à ce que je dis, et je sais qu'il ne fait pas semblant parce qu'il hoche la tête et ponctue mes phrases d'un « mmh-mmh ». Je lui indique où se trouve mon immeuble. Quand nous nous garons devant l'entrée, je lève les yeux pour voir s'il y a de la lumière dans l'appartement. Les fenêtres sont éteintes, ce qui veut dire que Susie, ma colocataire, n'est pas encore rentrée. Je n'ai vraiment aucune, aucune, aucune envie que cette soirée se termine. Tout a été si parfait, depuis l'instant où il m'a tenu la porte du restaurant jusqu'à celui où il s'est emparé de l'addition sans l'ombre d'une hésitation.

Je demande donc à Joe s'il veut monter.

L'espace d'une seconde, je suis sûre qu'il va dire non. Son visage a cette expression qu'ont les garçons quand ils cherchent une excuse pour se défilier. Puis il me sourit de nouveau et je me retrouve à l'état de gelée liquéfiée sur le siège de sa voiture.

— Bien sûr, dit-il. C'est très gentil de me le proposer.

Est-ce qu'il me trouvera toujours aussi gentille quand je le renverserai sur les coussins du canapé et que je le chevaucherai comme une furie ? Cette question me trotte dans la tête tandis que je le fais entrer dans mon appartement et que je lui montre où suspendre son manteau. J'accroche aussi le mien à un cintre puis je me tourne vers lui pour lui demander s'il veut boire quelque chose et je reste muette, les mots que j'allais prononcer sèches au fond de ma gorge.

Il a retiré sa veste. En dessous, il porte une chemise rose foncée, une cravate brune. Bon sang, il est trop, trop sexy ! Son pantalon assorti à sa veste est gris anthracite avec des rayures si fines que je ne les avais pas remarquées dans la lumière tamisée du restaurant, il desserre sa cravate, ouvre le premier bouton de sa chemise... Je me rends compte tout à coup qu'il m'observe, bouche bée devant lui comme une cruche, et je fais mine d'avoir un chat dans la gorge pour l'éclaircir.

— Euh, vous voulez boire quelque chose ?

Ma voix chevrote et aussitôt mes joues deviennent cramoisies.

Heureusement, Joe ne se rend compte de rien. Ou alors il fait semblant de ne rien voir, c'est un tel gentleman. Quoi qu'il en soit, son sourire produit sur moi le même effet qu'une pompe à hélium : j'ai l'impression de m'envoler au plafond.

— Juste un verre d'eau.

Je suis gênée, je n'ai pas d'eau en bouteille. Mais il affirme que l'eau du robinet c'est très bien et que si j'avais des glaçons ce serait génial.

J'ai des glaçons. Et aussi des citrons — un jaune, un vert. Ils traînent dans le frigo depuis une éternité. En fait, ils sont à Susie mais ça lui sera égal si je les utilise. Je les coupe en quartiers et Joe plonge un de chaque variété dans son verre. Je l'imite. C'est bon, mais je tombe sur un petit morceau de pulpe et je grimace.

Joe se met à rire.

— Acide ?

Je me rends compte tout à coup qu'il se tient tout contre moi. Il sent bon. Je lui demande ce qu'il met comme parfum.

Joe rit de nouveau et pose son verre sur le comptoir. Il s'y adosse, un pied croisé par-dessus l'autre. Même ses souliers sont élégants et je m'aperçois que je ne lui ai même pas demandé ce qu'il faisait comme métier. Je ne sais rien du tout de lui, alors que je lui ai raconté un tas de choses sur moi.

— Juste du savon et de l'eau, répondit-il.

— Vous ne mettez pas d'eau de toilette ?

Joe secoue la tête.

— Ça m'irrite la peau.

Il saisit ma main et la frotte lentement sur sa joue. Sa peau est chaude et douce, mais je sens sous ma paume le picotement d'une barbe naissante. Ses cheveux ont la même teinte que les sablés au miel que nous vendons au coffee shop. Ses sourcils aussi, touffus mais parfaitement dessinés.

J'ai chaud partout.

— Ce serait dommage, je balbutie. Que votre peau soit irritée, je veux dire.

J'ai envie qu'il m'embrasse. J'en ai tellement envie que je lève mon visage vers le sien. Il est grand, mais je ne suis pas un petit modèle et je n'ai pas besoin de me dresser sur la pointe des pieds pour atteindre sa bouche.

Il me laisse l'embrasser. Il ne me repousse pas mais il ne m'attire pas à lui non plus. En général, les garçons enfoncent tout de suite leur langue dans ma bouche, mais ce baiser-là est doux. Nos lèvres ne s'ouvrent même pas.

Je recule, inquiète à l'idée de m'être encore comportée comme une idiote, mais le sourire de Joe me redonne confiance en moi. Il n'a pas l'air en colère.

— Brandy, vous êtes une très gentille fille.

Je fais la grimace.

— Mais... ?

Il hausse les épaules.

— Mais rien.

— Mais vous ne voulez pas m'embrasser ?

Il faut que je lui pose la question, même si sa réponse va me faire de la peine, je le sais bien.

C'est tout le contraire :

— Il y a un tas d'endroits où j'aimerais t'embrasser.

Hou là. C'est chaud, chaud, chaud, chaud. J'ai le visage tellement en feu que je dois m'éventer avec ma main. Un gloussement nerveux s'échappe de mes lèvres comme des bulles de savon. Joe sourit et pose ses mains sur mes hanches.

— Et si on allait dans ta chambre ?

Je ne demande que ça. Ma crainte de passer pour une fille facile s'envole d'un seul coup. Joe n'a pas l'air de me prendre pour une fille facile quand il glisse sa main dans la mienne et m'accompagne dans le couloir.

Je suis drôlement contente d'avoir rangé ma chambre avant de partir. J'ai eu la plus petite des deux parce que c'est Susie qui a signé le bail la première. Le lit occupe tout l'espace et laisse juste quelques centimètres pour en faire le tour. Mais après tout, Joe n'est pas là pour danser le cha-cha-

cha, pas vrai ?

Ses mains se posent de nouveau sur mes hanches, et je place les miennes sur son torse. Sa chemise est douce sous mes paumes. Je tire sur sa cravate, défais le nœud, l'enlève. Il ne bouge pas pendant que je déboutonne sa chemise. Je ne lève pas les yeux : je me concentre sur ma tâche. Je tire sur sa chemise pour la dégager de son pantalon, puis je finis de la déboutonner et je l'ouvre.

Je fais glisser mes mains sur son torse. Sa toison est un peu plus sombre que ses cheveux, elle a la couleur du ... caramel. Mon corps se met à trembler et je me penche pour presser mes lèvres sur son torse. Je ferme les yeux pour m'imprégner de son odeur. Jamais le savon et l'eau n'ont senti aussi bon.

Lorsque je lève les yeux, une seconde plus tard, il me sourit. J'aime son sourire, la façon dont il illumine tout son visage et plisse les coins de ses yeux.



Je l'aide à enlever sa chemise. Il est torse nu devant moi, à présent, vêtu uniquement de son pantalon. J'ai envie de le lécher, de le dévorer comme une brioche aux fruits confits. Oui, c'est à cela qu'il me fait penser. A une pâtisserie dorée au four. Il est tellement appétissant que je cède à la tentation. Son cœur bat sous ma langue. Je veux accélérer ses battements, je veux faire gémir Joe sous mes caresses, je veux qu'il vibre, qu'il crie de plaisir. Je veux qu'il jouisse.

Joe me saisit doucement par les épaules et nous nous allongeons sur mon lit. Ma tête heurte ma collection de peluches et de coussins, et je les pousse pour nous taire de la place.

Je suis persuadée que Joe va me déshabiller sans plus attendre, pressé d'aller à l'essentiel, comme tous les garçons que je connais. Mais il semble décidé à prendre tout son temps. Il presse ses lèvres sur mon cou puis mon épaule, tout en caressant ma poitrine à travers mon chemisier. Il le déboutonne lentement, déposant des baisers sur ma gorge, au fur et à mesure qu'il la dévoile. Je le laisse faire, le cœur battant.

Il embrasse les rondeurs de mes seins, puis glisse les mains dans mon dos pour détacher mon soutien-gorge. Je retiens mon souffle tandis qu'il écarte la dentelle. Je voudrais tellement que mon corps lui plaise !

Quand ses lèvres se referment sur l'un de mes mamelons, je ne peux pas m'empêcher de gémir. Il est incroyable. Il sait exactement comment le lécher, le titiller puis le mordiller doucement.

La plupart des garçons sont tellement brutaux. Ils pétrissent, ils malaxent sans aucun doigté. Mais pas Joe. Il agace mes tétons l'un après l'autre, il les taquine, les cajole, jusqu'à ce que je me tortille sous lui, incapable de me contrôler.

Il s'interrompt un instant, le temps de m'aider à retirer mon chemisier et mon soutien-gorge, puis il m'allonge doucement au milieu des coussins. Il contemple mon corps abandonné de la même façon qu'il m'avait observée pendant que je mangeais le gâteau au chocolat.

Je suis déjà chaude et trempée de désir, des frissons me parcourent de la tête aux pieds chaque fois qu'il me touche. Ma culotte humide frotte contre mon clitoris gonflé.

Joe pose une main sur sa ceinture pour la déboucler et je me redresse sur un coude pour le regarder. Quand il défait le bouton de son pantalon, je me surprends à me lécher les lèvres. En levant les yeux, je croise son regard, rivé sur moi.

Waouh. Il me demande l'autorisation ? Aucun garçon ne s'est jamais soucié de me demander mon avis. Surtout pas à ce stade des opérations.

— Oui, Joe, je suis sûre.

Je n'ai jamais été aussi sûre de quelque chose, de toute ma vie. Il se met nu devant moi avec une décontraction incroyable, mais il aurait tort d'être complexé : il a un corps magnifique — mince, musclé. Une toison dorée recouvre ses jambes, forme un nid autour de son sexe, puis remonte le long de son ventre jusqu'à son torse. Il a également des poils sur les avant-bras. Je n'aimais pas trop les hommes velus avant ce soir, mais... à vrai dire, je ne suis jamais sortie qu'avec des garçons. Et Joe est un homme. Un vrai.

J'hésite, les mains sur l'élastique de ma jupe. C'est facile pour lui de se déshabiller : il ressemble à un mannequin d'un magazine de mode. Alors que moi...

— Allez, Brandy, me presse Joe à voix basse. Ne sois pas timide.

Oh, et puis zut, je me lance. Je fais descendre ma jupe sur mes hanches et je retombe en arrière, drôlement contente d'avoir mis ma culotte des grandes occasions pour ce rendez-vous. Elle est très jolie, tout en dentelle, et elle cache la plupart de mes bourrelets sans pour autant ressembler à un sous-vêtement de grand-mère.

Joe s'agenouille au bout du lit et fait glisser ses mains le long de mes jambes. Il a de longs doigts

soignés, et des paumes très douces. Il n'y a aucun espace entre mes cuisses quand elles sont fermées, mais ses pouces les séparent comme un couteau tranche une part de fromage frais. Il les écarte lentement, délicatement, sans me laisser la moindre chance de résister.

Ses mains caressent mes jambes, se referment juste derrière mes genoux et les relèvent légèrement. Son sourire me rassure. Mon cœur bat si fort que je l'entends cogner dans mes tympans, à la base de ma gorge, dans mes poignets. Mais, surtout, entre mes jambes.

Il soulève l'un de mes pieds et dépose un baiser sur ma cheville. Ses lèvres laissent une touche de fraîcheur humide sur ma peau. Un frisson me parcourt et je soulève instinctivement les hanches, mais ses lèvres continuent leur irrésistible ascension : ma cheville, mon tibia, mon genou, ma cuisse... Il s'allonge sur le lit au fur et à mesure de sa progression. Lorsqu'il atteint mon pubis, il est à plat ventre entre mes jambes et je retiens mon souffle.

Il prend appui sur ses avant-bras et caresse d'un doigt mon entrejambe. De haut en bas. Il cajole la petite bosse formée par mon clitoris gonflé de désir, et redescend. La dentelle est mouillée, je le sens. Elle se presse sur mon sexe ruisselant à chacune de mes ondulations. Même si je le voulais, je serais incapable de regarder Joe en ce moment. Haletante, je rejette la tête en arrière, les yeux fermés. Son doigt dessine des petits cercles sur le rectangle de tissu, entre mes cuisses. Puis il le faufile sous l'élastique de ma culotte et la fait glisser le long de mes jambes. Je gémiss de nouveau. Il contemple mon sexe offert et incline sa tête.

Je me raidis, le cœur battant. La langue de Joe parcourt mon ventre. Je la revois, léchant la crème anglaise sur la framboise, au restaurant, et mes cuisses s'ouvrent plus largement, l'invitant à descendre plus bas.

Mais au lieu de sa langue, il utilise le bout de son doigt, qu'il mouille avec sa salive. Sur le coup je suis déçue, mais quelques secondes plus tard, je gémiss et je me tortille de bonheur. C'est trop bon, meilleur que tout ce que j'ai connu jusqu'ici.

Quand je me caresse moi-même, j'atteins généralement l'orgasme très rapidement. Mais avec les garçons c'est beaucoup plus difficile... Tantôt ils vont trop vite, tantôt trop lentement, ou alors ce sont des brutes, ou à l'inverse des incapables. Ils se donnent du mal, je ne prétends pas le contraire, mais ils ne sont pas à l'écoute. Ils ne cherchent même pas à savoir ce qui pourrait me faire jouir. Ils se gavent de films pornos où la fille grimpe aux rideaux en deux secondes top chrono, mais dans la vraie vie, c'est un peu plus compliqué que ça.

Joe, lui, n'a aucun problème de ce genre. Ses mains caressent mes cuisses, s'insinuent dans les replis moites de mon sexe, se faufilent dans la fente de mes fesses. Je cesse de réfléchir, emportée dans un tourbillon de volupté. J'ai tellement envie de jouir que je ne pense à rien d'autre. Et au moment où je crois avoir atteint le sommet du bonheur, il glisse ses doigts au plus profond de moi.

Je ne parviens plus à me contrôler. Mes hanches se tortillent. Ma tête roule d'un côté et de l'autre, je cambre les reins en criant son prénom. Tant pis si Susie est rentrée à la maison et qu'elle m'entend : je ne peux pas me taire.

Des ondes de plaisir m'inondent, de plus en plus fortes. Mes orteils se crispent, s'enfoncent dans les draps. Je crois qu'il glisse un troisième doigt en moi. Je sens l'orgasme venir. Tout mon être se contracte comme un poing qui se serre. Et j'explose.

Il me faut une bonne minute pour retrouver ma respiration. Je me redresse sur un coude. Joe est allongé sur le côté, une main sur ma cuisse. Ses paupières sont fermées. Impossible de savoir à quoi il pense.

— Joe ?

Ma voix paraît hésitante, mais c'est simplement parce que je ne suis pas sûre de parvenir à

parler.

Il ouvre les yeux et incline la tête pour me regarder.

— Oui ?

— C'était... waouh.

Je passe ma langue sur mes lèvres. Je ne sais pas trop quoi dire.

Oh là là, ce sourire ! Il est vraiment trop craquant. J'avais peur de me sentir gênée, mais en fait pas du tout. Je suis juste... complètement... waouh.

— C'était bon ? me demande-t-il.

Sa main caresse ma cuisse, de haut en bas.

— C'était géant !

Je pousse sur mes coudes pour me redresser.

— Je voudrais... je voudrais faire la même chose pour toi.

Un sourire en coin étire ses lèvres.

— D'accord.

Il se retourne sans se presser, se met à genoux. Il ne bande pas, et cette découverte me déstabilise. Je ne lui fais peut-être aucun effet. Je veux dire, je ne me suis jamais retrouvée nue en présence d'un garçon qui ne bandait pas. Je n'ai même jamais vu un sexe d'homme au repos. Pas de si près, tout du moins. Non que le sexe de Joe soit complètement mou, pas exactement. C'est une sorte de... d'entre-deux.

Je m'assieds. Est-ce que ça lui plairait que je le suce un peu ? J'y suis toute prête. Joe se caresse lui-même et je regarde, fascinée, son sexe devenir peu à peu plus long, plus dur. Ses cuisses et ses fesses sont légèrement plus pâles que le reste de son corps, mais son membre a une jolie couleur rosée qui fonce au fur et à mesure qu'il le caresse.

Il me demande ce que je regarde et je suis bien forcée de lui avouer la vérité : c'est la première fois que je vois un sexe d'homme d'aussi près. Il a de nouveau ce drôle de sourire en coin, comme s'il ne savait pas s'il doit rire de moi ou non.

Je me rétracte aussitôt :

— Je veux dire, j'en ai vu quelques-uns, bien sûr, mais...

— Mais pas d'aussi près. J'ai compris.

Sa main monte et descend le long de sa queue et je continue à regarder, fascinée. Il se comporte avec un tel naturel que ce n'est pas gênant du tout.

En général, je suis mal à l'aise quand je suis nue devant un garçon parce que... bon, je n'ai pas la taille mannequin. Mais avec Joe, j'ai l'impression que mes kilos en trop n'ont aucune importance. Qu'il m'apprécie comme je suis.

— Je ne suis pas sortie avec une tonne de garçons, dis-je.

Il n'y a pas de quoi avoir honte, je le sais. C'est même plutôt un truc dont je peux être fière parce que plein de filles de mon âge sont de vrais cageots et, du coup, elles couchent avec tous les garçons qui veulent bien d'elles.

— C'est bien.

Il n'a pas l'air vraiment concerné.

Il continue à se caresser et je me sens de nouveau tout émoustillée. Ses avant-bras sont tellement sexy. Chaque fois qu'il bouge son poignet, les tendons saillent sous sa peau. Je meurs d'envie de les lécher, tout comme je voulais lécher son torse tout à l'heure.

Joe change de position et s'assied, le dos contre le mur. Il écarte les jambes, prend son membre dans son poing et l'agite de haut en bas. Il est tout dur, maintenant. Enflé. Énorme. Je m'inquiète un

peu à l'idée qu'il l'introduise en moi. En même temps, j'en ai très envie.

— Viens là, Brandy.

Je m'approche. Joe ouvre les mains. Son sexe tient droit mais ballotte un peu, et je me mords la lèvre pour réprimer un fou rire.

— C'est l'occasion ou jamais de regarder de près.

Je lève les yeux, très vite, pour essayer de déterminer s'il se moque de moi. Mais non. Il sourit avec beaucoup de gentillesse. Il s'adosse au mur, pose les mains à plat sur ses cuisses.

Il est tout à moi ? Waouh. Je me penche et, sincèrement, c'est beaucoup moins intimidant que je ne me l'imaginai. Dans les films pornos, les hommes ont toujours un membre immense, violacé, dégoûtant. Celui de Joe n'est pas du tout comme ça. Il est distingué, comme lui. Plus je le regarde, plus j'ai envie de le toucher, de le goûter. Je veux voir si je peux lui donner du plaisir, moi aussi.

Il pose sa main sur ma tête quand je m'incline pour le prendre dans ma bouche. Malheureusement, j'ai voulu aller trop vite et je m'étouffe. Une chance, il me laisse reprendre ma respiration. Je le suce un peu.

La peau de son sexe est si fine qu'elle épouse les mouvements de ma bouche. En dessous, c'est dur, mais pas comme du métal ni rien de ce genre. Il y a une légère courbure : je m'en rends compte quand il sursaute.

— Désolée.

J'ai les joues en feu, mais Joe secoue la tête pour me rassurer.

— Imagine que tu sucés une glace en bâtonnet, m'explique-t-il. De haut en bas, avec un petit extra sur le dessus.

C'est la première fois qu'on m'indique la marche à suivre. Je suis gênée de ne pas me montrer à la hauteur. Je fais une nouvelle tentative et, cette fois, je me concentre : j'imagine que son sexe est une glace. A la cerise, parce que c'est mon parfum préféré. Il n'a pas le goût d'une glace à la cerise, il est plus fort, plus épicé. Mais c'est bon, quand même.

Je ne dois pas me débrouiller trop mal parce que Joe se soulève, entame un mouvement de va-et-vient avec ses hanches. Je m'étouffe de nouveau et je relève la tête, dépitée. Je suis décidée à m'asseoir à califourchon sur lui pour recourir à des méthodes plus traditionnelles, mais Joe m'arrête.

Il plonge son regard au fond du mien.

— Brandy. Place ta main autour de la base de ma queue et utilise-la pour guider et contrôler mes mouvements. De cette façon, tu pourras me freiner si jamais je vais trop loin. Et pour moi, la pression de tes doigts sera également un plus.

On dirait un professeur donnant un cours mais il s'exprime avec une telle gentillesse que je hoche la tête et je suis ses instructions. Il a raison, je contrôle beaucoup mieux la situation. Même quand il soulève les hanches, je peux l'empêcher de se pousser trop loin à l'intérieur de ma bouche.

Hé, mais ça change tout ! Maintenant que je n'ai plus d'appréhension, je prends plaisir à le sucer. Je n'ai plus peur de m'étouffer. Et l'écouter gémir est super excitant !

— Pose ton autre main sur mes couilles.

Aucun garçon ne m'a jamais dit un truc pareil ! J'ai envie de glousser. Je glousse, d'ailleurs, mais je lui obéis. Elles sont douces, chaudes, recouvertes de duvet. Je les serre dans ma paume comme des œufs. Il aime ça. Je m'en rends compte parce que son sexe palpète dans ma bouche et sa respiration s'accélère.

Joe rassemble mes cheveux sur ma nuque pour empêcher qu'ils ne me tombent dans les yeux. Il est tellement prévenant. Je le suce avec une ardeur accrue, et quand je synchronise les mouvements de ma bouche avec ceux de ma main, il laisse échapper un nouveau gémissement.

Sa main libre s'insinue entre mes jambes et je change imperceptiblement de position pour lui faciliter la tâche. Elle se faufile dans les replis moites de mon sexe et caresse de nouveau mon clitoris. Il le pince, le fait rouler sous ses doigts. Mes hanches ondulent, se tortillent, je ne me contrôle plus. Je me frotte contre sa main, sans aucune retenue. C'est trop bon. Je me liquéfie. Sa queue est luisante de salive. J'essaie de toutes mes forces de penser à une glace en bâtonnet, mais les mouvements de son pouce sur mon clitoris me rendent folle et je suis incapable de réfléchir à quoi que ce soit.

Nous nous trémoussons tous les deux, j'essaie de synchroniser mes mouvements avec les siens, mais tout mon corps est secoué de tremblements. Je jouis de nouveau. Waouh : Je n'ai jamais eu deux orgasmes de suite. Je le suce encore plus énergiquement et Joe laisse échapper un râle sourd. Il tire ma tête en arrière pour se dégager partiellement, puis il jouit. Son sperme remplit ma bouche. Je suis tellement stupéfaite que j'avale par réflexe. Mes lèvres abandonnent son sexe avec un bruit de succion. Mon clitoris continue à palpiter contre sa main et un nouvel orgasme me transperce, moins intense, mais quand même sidérant.

Waouh ! Joe vient de jouir dans ma bouche. J'ai eu trois orgasmes de suite. Je suis ruisselante, sa queue est toute mouillée par ma salive et par les ultimes gouttes de sperme qui ont manqué leur cible. Je crois que je suis amoureuse !

Je m'affale sur le dos, sans forces, bras et jambes écartés. Ses genoux sont tout près de mon visage, mes cheveux les recouvrent.

Je pourrais m'endormir ainsi, je suis vidée. Joe ne bouge pas non plus pendant plusieurs minutes. Quand finalement il esquisse un geste, c'est pour repousser ma jambe, étendue en travers de son torse.

Je me redresse en position assise.

— Tu ne ressembles à aucun des garçons que j'ai connus jusqu'ici.

Ses yeux sont fermés et le restent.

— Et c'est bien ?

— C'est géant !

Je glousse et me roule en boule contre lui. Je veux le toucher de partout, me coller à lui comme une ventouse. Je soupire joyeusement et niche ma joue contre son épaule. Je voudrais me fondre en lui. Je jette un bras en travers de son ventre et il émet un grognement étouffé. une sorte de « oumf ! »

— Je suis drôlement contente que tu m'aies invitée ce soir, Joe !

Il répond quelque chose qui ressemble à « mmh-mmh » et nous restons silencieux pendant quelques minutes. J'ai un peu froid, mais je ne veux pas me lever encore. Je flotte sur un petit nuage, c'est donc ça, ce que Susie appelle « le kif total ». Je ne voyais pas ce qu'elle voulait dire — avant ce soir.

— C'était vraiment... le top.

Joe bouge de nouveau.

— Je suis content si ça t'a plu.

Je me redresse sur un coude, j'appuie mon menton dans ma main et je l'observe. Je me mordille la lèvre pendant plusieurs secondes avant de trouver le courage de lui demander :

— Est-ce que... j'ai assuré ?

— Oui, Brandy, répond Joe, les yeux de nouveau fermés. C'était bien.

— Seulement... bien ?

Il sourit sans ouvrir les yeux.

— Tu étais bonne.

Une bouffée de chaleur me monte aux joues. Ce n'est pas la première fois qu'un garçon me dit que je suis bonne, mais dans la bouche de Joe, ça ressemble davantage à un compliment. Même s'il a été obligé de m'expliquer deux ou trois trucs, il trouve que j'ai été bonne.

— Tu as dû connaître beaucoup de femmes dans ta vie.

Il garde le silence pendant un instant.

— Tout dépend de ce que tu entends par « beaucoup ».

— Plus que moi j'ai connu de garçons, je veux dire.

Il me regarde.

— Je suis plus vieux que toi, Brandy.

Ça, je le sais déjà.

— Tu as quel âge ?

Non pas que ça m'intéresse. Pas vraiment. Je glisse les doigts dans la toison qui recouvre son torse jusqu'à ce qu'il pose une main sur la mienne pour l'arrêter. Il se frotte le front, comme s'il commençait à avoir la migraine.

— Je vais avoir trente-cinq ans.

— Non !

Je ne voulais pas laisser paraître ma surprise, mais c'est sorti tout seul.

— Je croyais que tu avais vingt-six ou vingt-sept ans.

— Et bien, non.

Je m'assieds.

— Waouh...

Joe s'assied lui aussi et il y a brusquement une distance entre nous qui n'existait pas une minute plus tôt.

— Pourquoi « waouh » ?

Je hausse les épaules.

— Pour rien. Tu as douze ans de plus que moi, c'est tout.

Je ne sais pas pourquoi il a l'air tellement ennuyé. Ce n'est pas comme si je lui avais menti pour cacher que je n'étais pas majeure ou je ne sais quoi. Il s'attendait à quoi ? Je suis serveuse dans un coffee shop et je vais à l'université. Quel âge voulait-il que j'aie ?

Il se lève et je demande :

— Il y a un problème ?

— Pas du tout.

Pas besoin d'avoir un quotient intellectuel à trois chiffres pour comprendre qu'il s'en va.

— Alors... pourquoi tu pars ?

Il me lance un regard par-dessus son épaule.

— Je dois me lever tôt, demain, pour aller travailler, Brandy.

— Oh.

Je ne veux pas montrer à quel point je suis déçue et blessée, mais ma voix me trahit.

— Mais... mais tu m'appelleras ?

La question est à peine sortie de ma bouche que je la regrette déjà. A la façon dont il hésite, il est évident qu'il va répondre non. Ou alors il dira oui, mais ce sera un mensonge. A tout prendre, je préfère encore qu'il ne me mente pas.

— Je ne crois pas.

Ce n'est ni un oui ni un non, et je ne sais vraiment pas quoi en penser.

— C'est... c'est parce que je suis grosse ?

Joe pivote vers moi, le visage choqué.

— Brandy, non ! Tu n'es pas grosse.

Il tend la main pour repousser mes cheveux derrière mon épaule et je sens qu'il est sincère.

— Alors... c'est parce que tu trouves que je suis une fille facile ?

Joe soupire, profondément, et se masse de nouveau le front.

— Je ne te prends pas pour une fille facile.

Je fronce les sourcils.

— Tu es sûr ?

Il se retourne pour me faire face.

— Tu n'es pas grosse, et tu n'es pas une fille facile. Tu es très gentille et nous avons passé un bon moment ensemble ce soir. Coucher avec moi ne fait pas de toi une fille facile, d'accord ? Je ne supporte pas qu'on ait ce genre de raisonnement !

A la façon dont il prononce ces mots, je me rends compte qu'il a dû sortir avec des tonnes de femmes. La jalousie me fait perdre toute envie de glousser.

— C'est vrai ?

— Mais oui, c'est vrai. Il n'y a rien de mal à ce que deux adultes prennent du bon temps ensemble du moment qu'ils sont prudents et qu'ils en ont envie tous les deux.

Curieusement, j'ai l'impression que c'est lui qu'il essaie de convaincre en ce moment, plus que moi. Nous nous dévisageons sans rien dire. Je ne sais plus que penser. Il y a encore cinq minutes, je croyais qu'il allait être mon nouveau petit ami, mais maintenant, je ne suis pas sûre d'en avoir encore envie. Joe a l'air drôlement compliqué. Peut-être parce qu'il est vieux.

— Alors pourquoi tu ne veux pas qu'on se revoie ?

— Tu es jeune, répond Joe comme si cela expliquait tout.

— Hein ?

Il soupire et enfle ses vêtements.

— Tu es jeune. Brandy. Vraiment jeune.

— Je... je suis jeune ?

Je me demande si je ne devrais pas me mettre en colère.

— *Très* jeune.

J'ai dans l'idée qu'il ne parle pas seulement de mon âge.

— Ce n'est pas ma faute à moi si tu es vieux !

Il est habillé, maintenant, même s'il n'a pas rentré sa chemise dans son pantalon, et serre sa cravate dans son poing, comme un serpent qu'il essaierait d'étouffer. Il passe la main dans ses cheveux. Je ne l'ai jamais vu aussi chiffonné.

— Tu ne m'en veux pas ? demande-t-il.

— Non. Je crois pas.

Je ne vois pas quoi ajouter. Même si je suivais un régime de folie, si je me démenais comme une malade dans un club de gym et si je faisais vœu d'abstinence, je ne pourrais pas devenir « moins jeune ».

Joe se penche pour m'embrasser sur le front.

— Au revoir, Brandy.

Il s'en va. Quelques instants plus tard j'entends la porte d'entrée claquer. Je me dirige vers la fenêtre et je regarde sa voiture s'éloigner. A l'avenir, quand il viendra au coffee shop, j'enverrai Cyndi le servir et je ferai comme si je ne le voyais pas.

Joe semblait pensif. Nous déjeunions en silence depuis plusieurs minutes. Je n'avais aucun commentaire à faire sur ce qu'il venait de me raconter.

— J'ai eu l'impression de me faire mâchouiller par un chiot, soupira-t-il finalement. C'était tout en salive, en dérapages incontrôlés et en tortillements.

J'éclatai de rire, même si j'éprouvais de la compassion pour la pauvre Brandy.

— Oh, Joe !

Il m'adressa un sourire en coin.

— C'est la vérité. Elle était...

— Jeune, conclus-je à sa place. Elle avait l'air très jeune.

Il fit rouler sa canette de soda entre ses paumes.

— Oui. Elle était jeune.

— Vous ne devriez peut-être plus sortir avec des étudiantes, si cela vous pose problème, suggérai-je.

Il leva les yeux vers moi, un sourcil en l'air.

— Cela ne me pose aucun problème. Ou du moins, cela ne m'en posait pas jusqu'ici.

Il ne faisait pas encore assez chaud pour déjeuner dehors, mais à l'intérieur de l'atrium, sous le dôme en verre, le soleil était presque brûlant. Une certaine moiteur flottait dans l'air, et aussi, d'une certaine façon... une attente. Les plantes semblaient avoir senti que le printemps approchait. Peut-être l'attendaient-elles comme les enfants attendent Noël. Je bus une longue gorgée de ma bouteille d'eau, mais un filet de sueur sinua le long de mon dos.

Je ne savais que penser. Je n'étais jamais tout à fait sûre que la moitié de ce que me racontait Joe était vrai. Ma propre imagination commençait là où s'arrêtait son récit et me fournissait des détails qu'il m'aurait été impossible autrement de connaître. Nos rendez-vous avaient tout à voir pour moi avec l'assouvissement d'un fantasme, et si Joe me mentait sur les femmes avec lesquelles il couchait, je n'étais pas certaine d'avoir envie de le savoir.

Je connaissais désormais une multitude de petits détails sur lui. Par exemple, il détestait qu'on pioche dans son assiette ou qu'on boive dans son verre. Il n'embrassait jamais une femme sur la bouche.

Il avait perdu sa virginité avec la meilleure amie de sa mère. Il avait des goûts de luxe. Je savais également dans quelle université il avait fait ses études... Des éléments du passé, uniquement. Nous nous en servions comme d'un bouclier pour ne pas avoir à dévoiler le présent, trop intime.

J'avais l'impression de connaître Joe par cœur... et de ne pas le connaître du tout.

— Mais cela vous pose problème maintenant ? repris-je

Je l'observai. Il examinait ses mains. Les manches de sa chemise rose foncé, couleur jacinthe, dépassaient de son costume sombre.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce-que même la crème glacée finit par devenir écœurante si c'est tout ce qu'il y a au menu.

— Oh, Joe !

Pendant deux heures, tous les mois, il réussissait l'exploit de faire de nouveau de moi une femme capable de rire.

— Ne me dites pas que vous allez devenir plus sélectif dans vos vieux jours ?

Joe leva son visage vers les rayons du soleil qui transperçaient les vitres et j'en profitai pour admirer son profil. Il était allé chez le coiffeur et ses cheveux courts lui donnaient un petit air



désarmé, très attendrissant. Ses oreilles dépassaient de manière adorable. Sa nuque avait l'air vulnérable. J'aperçus une touche d'argent dans l'or de ses cheveux.

— Vous trouvez que je suis vieux ? me demanda-t-il.

— Si vous êtes vieux, alors moi je suis une antiquité.

Il me dévisagea, un œil à moitié fermé à cause de la luminosité.

— Oh oui, vous êtes une vraie momie.

Son histoire m'avait révélé son âge, un détail que j'ignorais jusqu'ici. J'aurais préféré qu'il soit plus âgé, ou plus jeune, mais nous avons exactement le même âge.

— Quand tombe votre anniversaire ? me demanda-t-il subitement.

Je n'avais pas envie de le lui dire. Ce serait rompre le pacte. Nous ne parlions jamais du présent, seulement du passé. Mais après tout, un anniversaire célébrait un événement du passé. Même s'il s'inscrivait aussi dans le présent.

— Le dix-neuf avril. J'aurai trente-cinq ans, moi aussi.

Joe lâcha un ricanement moqueur.

— Vous êtes plus vieille que moi !

Une fois encore, je ne pus m'empêcher de rire.

— Merci !

— Je suis né le vingt-quatre avril.

Nous échangeâmes un long regard et une bouffée de chaleur envahit mes joues. Ma gorge. Jusqu'à mes doigts, qui s'employaient à froisser remballage de mon déjeuner.

— Et donc.... déclarai-je lentement. Que faut-il en conclure ?

— J'en conclus, répondit Joe en se penchant vers moi d'un mouvement imperceptible, que vous n'êtes pas « trop » jeune.

Un bruit de pas résonna sur le sol dallé, et nous nous écartâmes l'un de l'autre comme deux élastiques étirés à leur maximum. Le couple qui apparut à l'angle riait et ne nous prêta aucune attention, mais l'instant s'était évanoui.

Joe se leva, jeta remballage de son déjeuner dans la poubelle, puis tendit la main pour que je lui confie le mien. J'obtempérai. Il le glissa dans la poubelle pendant que je faisais mine de chercher quelque chose au fond de mon sac à main.

Lorsque je levai la tête, Joe était parti.

## Chapitre 6

La plupart des gens que je connais attendent le week-end avec impatience et détestent le lundi matin. Moi, c'est tout le contraire. Avec Adam, mes week-ends étaient plus épuisants que tout le reste de ma semaine. Au lieu de dormir, je devais me lever toutes les deux heures, les yeux bouffis, la tête embrumée par le manque de sommeil, pour m'occuper d'Adam. Je ne pouvais ni sortir ni faire quoi que ce soit sans trouver d'abord quelqu'un pour veiller sur lui. Et comme beaucoup de parents d'enfants en bas âge qui renoncent à aller au cinéma ou au restaurant parce que c'est finalement beaucoup de complications pour pas grand-chose, je pris peu à peu l'habitude de ne plus sortir du tout. Ce n'était pas seulement une question d'organisation. Le problème était aussi d'ordre financier. Grâce à nos deux salaires, plus les dommages et intérêts versés par le fabricant de matériel de ski, notre vie était sans doute plus facile que pour d'autres couples dans notre situation. Mais engager quelqu'un pour veiller sur Adam les week-ends en plus de la semaine représenterait un investissement lourd — en argent comme en énergie. Et je ne m'en sentais tout simplement pas la force.

Ce vendredi soir-là, je bâillais déjà à m'en décrocher la mâchoire quand Dennis frappa à la porte. Comme toujours, il attendit qu'Adam lui en donne l'autorisation pour entrer. Cette politesse, ce respect de l'intimité d'Adam faisait partie des innombrables qualités qui rendaient Dennis si précieux à mes yeux.

— Bon, je m'en vais. Mais ne vous inquiétez pas, Sadie : je serai là demain, à l'heure dite.

— Merci.

Je lui souris.

— Vous êtes très élégant.

C'était vrai. Il portait un pantalon noir et une chemise blanche. Les muscles de ses bras saillaient sous le tissu. Ses souliers brillaient et je savais qu'il les avait astiqués à l'ancienne : en crachant dessus.

Le fauteuil d'Adam était équipé d'une commande au niveau de la mentonnière. Il le fit pivoter vers Dennis.

— Rendez-vous galant ?

C'était amusant de voir rougir un tel colosse.

— Euh, oui. En quelque sorte. Tu veux te coucher maintenant ?

— Sadie ?

J'étais en train de masquer un bâillement derrière ma main. Je souris d'un air un peu coupable.

— Je pense que nous allons regarder un film, Dennis. Alors si cela ne te dérange pas de m'aider, je veux bien, oui.

— Pas de problème.

Nous manœuvrâmes ensemble Adam pour le faire passer du fauteuil à son lit, puis Dennis effectua les contrôles de routine afin de s'assurer que tout était en ordre de marche. C'était une petite attention qui n'avait l'air de rien, mais elle signifiait beaucoup pour moi. En effectuant ces gestes à ma place, Dennis me permettait d'être la femme d'Adam, et non son infirmière.

— Tu n'as pas répondu à ma question, Dennis.

Adam trônait au milieu du lit médicalisé qui se modulait à volonté et permettait d'éviter la formation d'escarres.

— C'est un rendez-vous galant ou pas ? « En quelque sorte » n'est pas une option, mon vieux.

Dennis me lança un regard en forme d'appel au secours, mais je ne pus m'empêcher de rire.

— Je crains que vous n'ayez pas le choix. Il ne vous lâchera pas tant que vous n'aurez pas répondu.

— Je sors avec quelqu'un, oui.

Dennis fit mine d'arranger les couvertures d'Adam, les yeux baissés.

— Avec Henry.

— Henry ? Le type qui fait de la musculation ?

— Non. Lui, c'est Alan. Henry est serveur dans un coffee shop.

— Écoutez-moi ça !

Adam éclata de rire.

— Et monsieur joue les sainte-nitouche. Don Juan, va !

Dennis secoua la tête.

— Mensonge et calomnie !

Je les regardai plaisanter et rire ensemble avec le sentiment d'être exclue. Je n'étais pas jalouse de l'infirmier de mon mari, bien sûr que non — ce serait d'autant plus ridicule que les taches qu'il accomplissait avec une patience et une douceur admirables n'avaient vraiment rien d'enviable. Non, ce dont j'étais jalouse, c'était de sa liberté : Dennis pouvait partir quand il le souhaitait, il n'était pas tenu de rester, lui. Il n'était pas condamné à s'occuper d'Adam pour le restant de ses jours. Moi aussi, sûrement, je saurais me montrer enjouée et disponible si j'étais juste là pour accomplir un travail...

Sauf que ce raisonnement était terriblement injuste pour Dennis. Jamais il ne nous avait donné l'impression d'accomplir simplement un « travail » quand il s'occupait d'Adam.

— Amusez-vous bien, Dennis, dis-je comme il s'en allait.

— N'oublie pas de mettre une capote ! lança Adam derrière lui.

Dennis parti, nous nous retrouvâmes en tête-à-tête avec un nouveau vendredi soir insipide. J'enfilai un T-shirt sur un pantalon de jogging pendant qu'Adam regardait une bêtise à la télé pour passer le temps. Puis je remis un peu d'ordre dans la chambre, poussant la table de son ordinateur dans un coin, garant son fauteuil roulant pour ne pas me fracasser un orteil dessus si je devais me lever cette nuit pour aller aux toilettes. Le week-end, je dormais dans le fauteuil relax de Dennis. Nous avions envisagé un temps d'acheter un lit de camp, mais finalement nous avons gardé nos vieilles habitudes.

— J'espère que Dennis passera une bonne soirée, déclarai-je au bout d'un moment .

— Je ne m'inquiète pas pour lui. Je lui ai dit de se jeter à l'eau et d'inviter ce type. Je m'installai dans le fauteuil.

— Je ne savais pas qu'il avait le béguin pour quelqu'un.

Adam fixait l'écran de la télé, fasciné par une émission sur l'actualité des people.

— Et bien, si.

— Ah.

Cela prit une bonne seconde, mais son regard pivota vers moi.

— Ah ?

Je haussai les épaules, feignant de fouiller dans mon sac à ouvrage. Je ne tricotais jamais plus d'un rang ou deux, mais je le gardais toujours à portée de main. En relevant la tête, je m'aperçus qu'Adam me regardait.

— Quoi ?

— Il nous arrive de discuter de sa vie sentimentale, déclara-t-il, presque sur la défensive. Ça te dérange ?

— Bien sûr que non. Je n'étais pas au courant, c'est tout.

Son visage se crispa.

— Parfois, je n'arrive pas à dormir. Dennis est là.

*Lui.*

Il ne prononça pas ce petit mot accusateur, mais moi je l'entendis. Je baissai les yeux sur mon écharpe-alibi. Le brouhaha de la télé, en fond sonore, bourdonnait dans ma tête.

J'étais lucide. Je savais bien que tout ce qui faisait mon quotidien — sortir pour aller travailler, parler avec des gens, ou simplement me rendre à l'épicerie du coin, relevait désormais de l'impossible pour Adam. Ses conversations au téléphone ou par e-mails interposés ne pouvaient remplacer la spontanéité d'un véritable échange. Pour un homme comme lui, qui adorait les contacts humains, la solitude était forcément une prison insupportable. Le fait qu'il soit en partie responsable de cet isolement n'y changeait rien. Adam refusait de sortir. Trop compliqué, trop fatigant et pour finir trop inconfortable, affirmait-il d'un air buté. J'avais essayé de le raisonner, en pure perte. Et comme il se mettait en colère chaque fois que j'abordais le sujet, j'avais fini par cesser d'en parler.

— Debbie m'a envoyé des photos des gosses.

Adam tourna les yeux vers son bureau où s'éparpillait son courrier.

— Elle envisage de venir me voir, ajouta-t-il.

— Formidable.

Mon enthousiasme était forcé. La sœur d'Adam et ses deux filles étaient des invitées exigeantes et épuisantes. Non seulement j'allais perdre les quelques moments d'intimité qui me restaient encore, mais il me faudrait m'occuper d'elles, les distraire...

— Pourquoi pas le mois prochain ?

Un tel espoir vibrait dans sa voix que je n'eus pas le cœur de le décevoir. Il s'agissait de sa sœur et de ses nièces, après tout. Et puisque nous ne pouvions pas aller les voir, elles étaient bien obligées de venir jusqu'ici. Je comprenais très bien. Simplement, j'étais épuisée par avance à l'idée de préparer leur arrivée, de veiller au bon déroulement de leur séjour et de tout ranger après leur départ, même avec l'aide de Mme Lapp. La sœur d'Adam n'était pas vraiment solidaire, c'était le moins qu'on puisse dire. On aurait pu penser que sa visite serait pour moi une bouffée d'oxygène, qu'elle prendrait le relais auprès d'Adam pour me permettre de souffler un peu ? Mais non. Elle lui tiendrait compagnie une heure ou deux pendant que les gamines courraient partout dans la maison en criant, oui. Mais de là à espérer qu'elle me remplace toute une journée pour que je puisse sortir, faire des courses ou aller au cinéma avec Katie, il ne fallait pas y compter.

— Il se peut que ma mère vienne aussi.

Cette fois, il me fut impossible de feindre l'enthousiasme. Je gardai donc le silence. La mère d'Adam passait son temps à m'expliquer comment je devrais m'occuper de son fils, régler la température de sa douche, découper sa viande...

Elle savait tout mieux que quiconque, mais ne levait jamais le petit doigt pour m'aider quand elle venait à la maison.

Un jour, alors que je venais de passer une nuit quasiment blanche au chevet d'Adam, je n'avais pas pu me retenir de dire à Alice Danning ce que je pensais de ses « conseils ».

Vexée, elle avait redressé le menton.

— Je suis sa mère, Sadie. Et une mère sait mieux que quiconque ce dont son fils a besoin. Si tu

avais des enfants, tu comprendrais.

Oh vraiment ? On aurait pu penser qu'une femme qui avait nettoyé les fesses de son petit garçon quand il était bébé ne montrerait pas une telle répugnance à lui rendre le même service aujourd'hui, alors qu'il était tout aussi vulnérable et démuné. Peut-être était-ce aussi cela, la définition d'une mère. Mais je n'avais pas osé l'affronter sur ce terrain. Après tout, elle avait raison sur un point : je n'avais pas d'enfants, et selon toutes probabilités, je n'en aurais jamais.

Ma vie aurait-elle été différente si j'avais eu un bébé ? Sa présence m'aurait-elle aidée à accepter le fait que mon mariage, qui avait été autrefois mon plus grand bonheur, soit devenu mon plus lourd fardeau ? Les petits bras potelés, les gazouillis, le sourire innocent d'un tout-petit auraient-ils comblé ce besoin de tendresse et de contact physique qui me faisait tant défaut aujourd'hui ? Ou bien, au contraire, aurais-je vécu la maternité comme une charge supplémentaire, une contrainte qui m'aurait peu à peu laminée ?

Je ne connaîtrais jamais la réponse à ces questions. Adam et moi n'avions pas eu d'enfants parce que nous pensions avoir le temps. Nos carrières respectives, l'amour exclusif qui nous unissait l'un à l'autre suffisaient à remplir nos journées et à nous combler. Il n'y avait guère de place pour un bébé dans nos vies — ou si peu. Fonder une famille restait pour nous un projet vague, une aventure lointaine vers laquelle nous appareillerions... un jour.

Techniquement parlant, rien ne nous empêchait d'avoir un enfant aujourd'hui. Beaucoup d'hommes aussi lourdement handicapés qu'Adam devenaient papas. Ce serait certainement plus compliqué et nous devrions probablement avoir recours à des procédures coûteuses et embarrassantes pour y parvenir, mais le problème n'était pas là. Il n'était pas non plus lié à mon âge, qui se rapprochait pourtant à grands pas du moment où toute grossesse deviendrait à risque.

Non, la raison pour laquelle je ne souhaitais pas avoir d'enfant était purement égoïste : je ne voulais pas de cette responsabilité. Adam consumait les quelques moments de ma vie que je ne passais pas à travailler. Je n'avais tout simplement plus rien à offrir à un bébé.

— Je n'ai pas vu ma mère et ma sœur depuis des mois, me rappela Adam, sur la défensive. Ça te pose un problème ?

— Pas du tout. Quel est le programme, ce soir ? demandai-je pour changer de sujet.

Je reposai mon tricot et me levai pour jeter un coup d'œil à la liste des films que proposait notre site de location sur Internet.

C'était toujours Adam qui s'occupait des réservations. Il passait plus de temps que moi sur la toile et, surtout, il était plus motivé.

Il récita d'une seule traite les titres de plusieurs superproductions truffées d'action, de grosses voitures et d'explosions en tous genres. Pour moi, c'était du pareil au même : je dormais généralement à poings fermés au bout de vingt petites minutes.

— Choisis, toi. Ils ont tous l'air bien, lui dis-je.

Il rit.

— Tu crois que tu verras la fin ?

— Sans doute pas.

Nous rîmes ensemble, cette fois, et son regard me caressa. Il renversa légèrement la tête pour que je l'embrasse, ce que je fis en souriant. Nos bouches s'effleurèrent, légèrement entrouvertes, puis je me redressai et pressai mes lèvres sur son front.

— Je vais prendre une douche, lui annonçai-je. Et ensuite on s'installera pour regarder le film en mangeant de la glace. D'accord ?

— J'en ai un peu marre de la glace.

— Tu sais, déclarai-je après un silence, moi aussi.

— Mme Lapp a peut-être confectionné une tarte ?

— Je vais voir.

— Bon, approuva Adam, comme si la tarte de Mme Lapp avait le pouvoir de régler tous les problèmes de l'univers.

Si seulement c'était vrai.

— Je me fais du souci pour ta sœur.

En entendant le chuchotement inquiet de ma mère, je parcourus mécaniquement la pièce du regard, à la recherche de Katie. Elle riait, penchée vers sa fille, Lily, pour lui faire goûter un morceau de gâteau au chocolat. Son mari, Evan, était affalé sur une chaise, à côté d'elles. Il riait, lui aussi.

Je tournai les yeux vers ma mère.

— Pourquoi ?

— Elle a mauvaise mine.

— Elle est probablement fatiguée.

Ma mère fit claquer sa langue et secoua la tête. J'observai de nouveau Katie pour tenter de comprendre les raisons de son anxiété. Katie était toujours habillée et coiffée comme un top model. Mais aujourd'hui, au quatrième mois de sa grossesse, elle portait un petit haut en coton barbouillé de chocolat et un pantalon en coton délavé. Ses cheveux, d'une teinte naturellement plus claire que les miens étaient noués à la diable. Il y avait effectivement une ombre sous ses yeux, et ses joues étaient un peu plus creuses que d'habitude, mais c'était dû au manque de sommeil et à ses nausées matinales. Elle portait un collier en macarons avec autant de panache que s'il s'agissait d'un rang de perles fines.

— Je la trouve en bonne forme, maman.

— Tu devrais aller lui parler.

Combien de fois avais-je entendu cette phrase ? Katie s'était disputée avec une de ses copines de classe ? Il fallait que j'aille lui parler. Elle n'avait pas obtenu le rôle principal dans le spectacle de fin d'année de son école ? Il fallait que j'aille lui parler. Son petit ami à l'université lui avait brisé le cœur ? Il fallait que j'aille lui parler. Son patron ne lui avait pas donné le poste qu'elle convoitait à la banque ? Il fallait que j'aille lui parler.

— Oh, maman... !

Le ton de ma voix trahit malgré moi mon exaspération et elle fronça les sourcils.

— C'est ta sœur, Sadie. A toi, elle te dira ce qui ne va pas.

Le rire de Katie flotta jusqu'à nous. Je la regardai refouler d'une tape la main d'Evan, qui venait de lui pincer subrepticement les fesses. Lily dansait devant ses parents et ils l'observaient l'un et l'autre avec une telle adoration que je ne pus m'empêcher de sourire.

— Pourquoi veux-tu que quelque chose n'aille pas ?

— Je le *sais*.

Ma mère s'affairait autour du buffet. Les plats de viandes froides, de charcuterie et de fromages avaient tous été sauvagement pillés. La dinde s'écroulait sur le rosbif et chevauchait le jambon. Utilisant sa fourchette comme un poignard, ma mère piquait les tranches de viande pour les remettre dans l'alignement.

Je n'avais aucune envie de discuter de sa prétendue intuition maternelle. Pas plus avec elle qu'avec la mère d'Adam. Le combat aurait été perdu d'avance, de toute façon. Et puis, sa requête n'était pas franchement nouvelle.

— En ce cas, va lui parler, toi.

Elle se figea, sa fourchette en l'air, saisie par la sécheresse de ma voix. Puis elle pivota vers moi, les lèvres pincées.

— Je pense que ta sœur a besoin de ton soutien, déclara-t-elle avec froideur. Entre Evan qui passe son temps à voyager, la petite Lily et sa grossesse, ses journées sont certainement loin d'être faciles...

C'était toujours la même rengaine, celle dont ma mère me rebattait les oreilles depuis la naissance de Katie. « Prends soin de ta sœur. » Peu importait notre âge ou les problèmes que nous pouvions rencontrer dans nos vies d'adultes, j'étais et je restais la sœur aînée. Celle qui travaillait bien en classe, celle qui devait veiller sur sa petite sœur... Jamais personne ne veillait sur moi, jamais. Mon regard se posa sur le trio magique que formaient ma sœur, son mari et leur petite fille, et brusquement je fus incapable d'écouter ma mère une seule seconde de plus.

— Maman, je ne peux pas, d'accord ? Alors changeons de sujet, s'il te plaît.

Mon ton devait être cinglant parce qu'elle tressaillit.

— Très bien.

Elle retourna à sa tâche.

— Mais tu me déçois beaucoup. Katie a besoin de se confier, c'est évident. Je m'inquiète pour elle...

— C'est toujours pour elle que tu t'inquiètes !

Les mots me brûlèrent la gorge comme de l'acide. J'avalai une gorgée de vin pour essayer de chasser le goût amer de la jalousie, sans résultat.

— Que veut dire cette remarque ?

Ma mère pivota vers moi, sa fourchette en l'air.

— Rien. Rien du tout.

Je m'excusai et me réfugiai dans le bureau de mon père, déserté au profit du buffet de la salle de séjour. Il s'agissait d'une ancienne annexe du garage, que mon père avait aménagée pour en faire son repaire à l'époque où j'étais encore étudiante. Le mur du fond était entièrement tapissé de rayonnages sur lesquels s'entassaient des centaines et des centaines de livres de poche. J'aperçus la reliure blanche en simili cuir de l'album de photos de mon mariage qui dépassait d'une étagère, et le tirai à moi.

Nous avons eu une cérémonie toute simple. Nous disposions seulement du maigre salaire d'Adam et de ma bourse d'études pour vivre, et n'avions ni les moyens ni l'envie d'organiser un grand mariage traditionnel. J'avais acheté ma robe dans une friperie, et travaillé le week-end comme serveuse pour payer les photos. Nous étions magnifiques tous les deux.

Nous avons l'air heureux.

Katie avait convolé cinq ans après moi, mais son mariage avec Evan avait été une tout autre affaire : demoiselles d'honneur, robe blanche, réception, dîner aux chandelles...

Ils n'avaient pas regardé à la dépense. Ils avaient tous les deux une très belle situation, un gros salaire et partageaient les mêmes goûts de luxe. Pour leur voyage de noces, ils étaient partis deux semaines sous le soleil de la Grèce. Adam et moi, nous avons passé deux jours dans un petit hôtel près des chutes du Niagara puis nous étions rentrés — lui pour travailler, moi pour reprendre mes cours.

Nous avons fait des choix différents, Katie et moi. Je n'enviais ni son mariage de conte de fées, ni sa robe à cinq mille dollars ; ces considérations matérielles ne signifiaient rien pour moi. Et cependant, tandis que je feuilletais l'album du mariage de Katie, deux fois plus épais que le mien, un

profond ressentiment monta en moi. Pas parce qu'elle avait engagé un photographe professionnel, qu'elle ressemblait à une princesse sur toutes ses photos, et que j'avais l'air d'une ombre à côté d'elle. Pas parce que Katie et Evan avaient servi du homard sauce Thermidor et du champagne à leur dîner de mariage alors qu'Adam et moi avions été heureux comme des rois avec des manchons de poulet et des beignets de poisson.

Mais parce que Katie avait toujours eu plus que moi. Plus d'attention de la part de nos parents, plus d'amis, de réceptions, de vêtements. Plus de chic, d'argent, d'aventures... Plus de tout — sauf de malheur.

Je ne haïssais pas ma sœur, non, mais les reproches de ma mère, pourtant entendus cent fois, m'avaient soudain fait tomber du fil sur lequel je marchais en équilibre depuis longtemps sans même m'en rendre compte.

En même temps, j'avais honte de réagir ainsi. Je me sentais nulle.

Je refermai les deux albums. Il était temps d'aller embrasser mon père, de lui souhaiter un joyeux anniversaire et de rentrer chez moi. Dennis était toujours très serviable et, apparemment, il était devenu le nouveau meilleur ami d'Adam, mais ses heures comptaient double le week-end. et je voulais pouvoir acheter une voiture avant la fin de l'année.

Les livres sur l'étagère avaient dû bouger, je ne parvenais plus à ranger les albums. Irritée, je poussai plus fort et me râpai un doigt contre le mur. L'égratignure était superficielle mais elle saignait et je la portai à mes lèvres avec un juron étouffé.

— Est-ce que ça va ? demanda Katie depuis le seuil.

— Super.

Je battis des cils pour refouler des larmes de rage tandis que la colère me serrait la gorge, menaçant de m'étouffer.

— Tout baigne.

Je ne pouvais pas me résoudre à la regarder. Je ne voulais pas voir ses joues empourprées, ni son ventre arrondi par le bébé qui grandissait en elle.

Un bébé que je n'aurais pas. Une joie dont je ne voulais pas et que je ne connaîtrais jamais. Je repoussai mes cheveux en arrière et redressai les épaules.

— Il faut que je rentre.

— Hé, qu'est-ce qui se passe ? Maman t'a énervée ?

— Non.

— Sadie, qu'est-ce qui ne va pas ?

C'était exactement la question que ma mère aurait voulu que je lui pose. Je la dévisageai. Elle m'adressa un sourire interrogateur, visiblement perplexe.

— Maman voulait que je te parle, finis-je par lâcher. Elle s'inquiète pour toi. Une fois de plus.

Katie leva les yeux au ciel. En temps normal, sa réaction m'aurait apaisée, et nous aurions ri ensemble de ce qui était devenu une véritable obsession chez notre mère. Mais aujourd'hui, mon ressentiment était trop fort. Tout le monde étouffait Katie d'attentions, alors qu'elle n'en avait aucun besoin.

— Oh, je sais, elle est tout le temps après moi, soupira-t-elle. Il paraît que je ne prends pas assez soin de moi, que je file un mauvais coton, et je ne sais quoi encore. Mais elle me garde Lily et c'est appréciable. Ça me permet de souffler un peu.

Bien sûr. C'était plus agréable de s'occuper de sa petite-fille que de son gendre handicapé. Ma réaction était puérile, je m'en rendais parfaitement compte, mais je ne parvenais pas à me raisonner.

— Hé : je pourrais lui demander de garder Lily un soir de la semaine prochaine pour qu'on



puisse aller au cinéma ensemble ! Qu'est-ce que tu en penses ?

— Katie, je te l'ai déjà dit, je ne peux pas.

— Oh.

Elle soupira.

— A cause d'Adam.

— Oui, à cause d'Adam ! Je ne peux pas le laisser seul. Katie !

— Mais je croyais que tu avais quelqu'un qui...

Je lui coupai la parole :

— Mme Lapp part à 17 h 30 précises et Dennis ne prend son service qu'à partir de 21 heures. Si je les fais venir en dehors de ces horaires, cela me coûte très cher. Et je n'ai pas les moyens de jeter l'argent par les fenêtres, figure-toi !

Je me dirigeai vers la porte sans même lui laisser le temps de répondre.

— Il faut que je rentre.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? s'écria-t-elle. Bon sang. Sadie, j'ai dit ça simplement parce que je pensais qu'un break te ferait du bien, c'est tout !

Seules deux personnes parvenaient à me faire sortir de mes gonds. Adam et Katie. Les deux êtres que j'aimais le plus au monde.

— Tu ne comprends pas ! grondai-je.

— Peut-être que si tu m'expliquais, je comprendrais !

— Tu ne poses jamais de questions !

Le ton de nos voix montait.

— Parce que tu refuses d'en parler !

Katie serra les poings.

— Si on te demande comment il va, tu nous réponds par monosyllabes. Il décline toutes les invitations et quand on vient chez vous, il reste cloîtré dans sa chambre ! Lily ne le connaît pratiquement pas !

— Je n'en parle pas parce que je sais très bien que le sujet vous met mal à l'aise et que vous préférez ne pas savoir ! C'est tellement plus simple de prétendre que le problème n'existe pas. Tellement plus commode que je garde tous mes problèmes pour moi !

Ma voix résonna dans la pièce comme un cri. La culpabilité se peignit sur le visage de Katie et je sus que j'avais raison. Mais aussi que je venais de me montrer parfaitement injuste.

— Sadie, je suis désolée.

J'aurais voulu m'excuser, mais mon désarroi était trop profond : j'en étais incapable.

Je secouai la tête.

— Ne t'en fais pas. C'est plus facile pour moi aussi.

Je m'éloignai sans qu'elle cherche à me retenir. Ma mère m'intercepta dans le couloir.

— Sadie Frances, que diable se passe-t-il ?

Je m'immobilisai, épuisée.

— Je suis désolée, maman, mais je dois partir.

— Tu as parlé à Katie ?

Elle regarda par-dessus mon épaule, en direction du bureau.

— Elle va bien, maman. Tu n'as aucune raison de t'inquiéter.

— Bien sûr que si. C'est ma tille.

— Moi aussi, ripostai-je avec raideur. Moi aussi, je suis ta fille.

— Oh, Sadie.

Elle me tapota l'épaule.

— Toi, ce n'est pas pareil. Tu es forte. Je n'ai pas besoin de m'inquiéter, je sais que tu t'en sortiras toujours. Tu comprends, n'est-ce pas ?

Sadie la sage ; Katie la jolie. Les rôles que l'on jouait enfants nous revenaient comme un boomerang à l'âge adulte.

— Oui, maman. Bien sûr.

Après tout, quelle importance ? Ce que j'avais dit à Katie tout à l'heure était vrai : il était plus facile, pour chacun de nous, de maintenir le *status quo*. Et puis, nous étions ici pour faire la fête, non ? Je plaquai un sourire sur mes lèvres, serrai ma mère dans mes bras pour lui dire au revoir et souhaitai un bon anniversaire à mon père.

De retour à la maison, immobile dans le couloir, j'écoutai Adam plaisanter et rire avec Dennis pendant de longues minutes, en essayant de ne pas maudire la planète entière et tous ses habitants.

Elle Kavanagh était d'humeur silencieuse aujourd'hui. Ce n'était pas inhabituel, mais ce n'était pas non plus une avancée. Elle se tortillait sur son siège, les mains crispées sur ses genoux, et elle était revenue à son ancien style vestimentaire — noir et blanc. Une régression, indubitablement.

— C'est la mère de Dan, lâcha-t-elle enfin.

Puis plus rien.

Elle parlait rarement de la famille de son petit ami.

— Quel est le problème avec la mère de Dan ?

— Elle est gentille.

Je m'attendais si peu à cette réponse que je dus repenser ma question suivante.

— Elle est réellement gentille ou bien vous cherchez seulement à être polie ?

Elle leva les yeux vers moi, un sourire coupable aux lèvres.

— Vous me connaissez bien, docteur Danning.

— Je suis là pour ça, non ? la taquinai-je.

Je n'utilisais pas cette tactique avec tous mes patients, mais elle donnait de bons résultats avec Elle.

— Oui. Je suppose.

Elle soupira et fit un effort visible pour relâcher la tension de ses épaules.

— Elle est vraiment gentille. Super gentille. Elle est... tout ce qu'une maman devrait être. La maman idéale.

— Tout le contraire de votre mère, en somme.

Ma remarque lui arracha un gloussement qu'elle cacha aussitôt derrière sa main d'un geste coupable, comme si elle s'interdisait de rire de ce que je venais de dire.

— Oui. Tout le contraire de ma mère.

— Elle, à moins que ce que vous m'avez raconté à son sujet depuis un an soit un tissu de mensonges, on ne peut pas dire que votre mère ait été un modèle d'affection.

Elle rit de nouveau, cette fois sans se cacher derrière sa main.

— Non. Non, on ne peut pas le dire.

Elle marqua un temps.

— Vous pensez que je vous ai menti ?

— Non.

— Bien.

Elle fronça les sourcils.

— Parce que je n'ai pas menti.

— Bien.

Elle leva de nouveau les yeux vers moi.

— La mère de Dan m'a emmenée faire du shopping. Elle m'a donné sa recette secrète de la blanquette de veau. Elle... euh... oh, merde, docteur Danning, je crois qu'elle m'aime bien !

Je laissai ces mots flotter quelques secondes entre nous.

— Et pourquoi ne vous aimerait-elle pas ?

Elle tordit la bouche sans répondre.

— Beaucoup de jeunes femmes seraient folles de joie que la mère de leur petit ami se prenne d'affection pour elles, vous savez, soulignai-je.

Elle renversa la tête en arrière et fixa le plafond.

— Dan est fils unique. Sa mère est tout excitée d'avoir enfin une fille. Ce sont ses propres termes.

Je devinais où était le problème, mais je voulais que ce soit elle qui me le dise. J'attendis donc.

Elle se frotta le front puis gigota sur sa chaise avant de pousser un soupir qui parut venir des tréfonds de son être.

— Je ne sais pas comment faire.

Je continuai à attendre.

— Je ne sais pas comment être la fille qu'elle espère.

Les mots s'échappèrent de ses lèvres et elle prit une grande respiration, comme si elle avait été privée d'oxygène.

— Vous pensez qu'elle attend beaucoup de vous ? demandai-je.

— Oui !

Sa véhémence me surprit. Ses doigts pianotèrent sur l'accoudoir du fauteuil. Elle faisait visiblement un effort pour se relaxer. J'avais l'impression de voir une pelote de laine se démêler peu à peu. Finalement, elle y parvint.

— D où vous vient cette certitude ?

— Elle a toujours voulu une fille. Et maintenant, elle s'imagine que c'est arrivé. Elle croit sûrement qu'on va papoter pendant des heures, prendre des fous rires en achetant des chaussures ou je ne sais quoi, non ?

— Il m'est difficile de répondre, Elle. Je ne connais pas la mère de Dan.

— Eh bien, moi je la connais. Et elle aime les chaussures !

— Je suis certaine qu'elle a beaucoup d'autres centres d'intérêt. Il ne devrait pas être bien difficile d'en trouver un que vous partagez toutes les deux.

— Non, probablement pas. C'est juste que... je suis nulle dans ce genre de situation.

Elle fit la moue et se baissa pour ramasser son sac. Elle en sortit un vêtement de laine roulé en boule. J'attendis. Elle fit de nouveau la grimace.

— C'est un... un pull.

— C'est la mère de Dan qui vous l'a tricoté ?

Elle hocha la tête.

— Je peux le voir ?

Elle soupira à fendre l'âme et déplia un tricot assez ample pour accueillir deux personnes comme elle. Elle le tendit à bout de bras pour me permettre d'admirer le motif réalisé sur le devant.

— Oh, mon Dieu.

Je me mordis la lèvre pour ne pas rire.

— Des chatons, commenta Elle d'une voix sinistre en hochant la tête. Des chatons qui jouent

avec... une pelote de laine.

Malgré tous mes efforts, je laissai échapper un gloussement.

— Oh, vous pouvez rire si vous en avez envie, vous savez, me dit-elle. Dan ne s'en est pas privé.

— C'est vrai ?

Je cessai de lutter et ris de bon cœur tandis qu'elle repliait le pull et le fourrait dans son sac.

— Il dit que je ne suis pas forcée de le porter si je n'en ai pas envie.

— Mais vous vous y sentez obligée parce que c'est un cadeau.

— Je n'ai même pas été fichue de cuisiner sa maudite blanquette ! marmonna-t-elle. Un peu plus,

et on appelait les pompiers. Ça aussi, ça l'a fait rire.

Les coins de sa bouche se retroussèrent légèrement.

— Dommage que ce ne soit pas son pull qui ait brûlé.

— Peut-être la prochaine fois.

Elle soupira de plus belle, les yeux fixés sur la pendule.

— Le temps de la séance est écoulé.

— J'ai encore quelques minutes devant moi. Est-ce que vous aimez la mère de Dan, Elle ?

— Oui.

Elle se tortilla sur son siège d'un air gêné.

— C'est bien ce qui m'ennuie.

Satisfaite de cet aveu, je lui souris.

— Parce que vous avez peur de la décevoir ?

— Je ne veux décevoir personne. Ni elle, ni Dan, ni... ni ma mère...

Sa voix mourut.

Cette fois, nous étions vraiment au cœur du sujet.

— Votre mère ?

Elle hocha lentement la tête.

— Je ne vaudrais peut-être rien comme fille, mais c'est ma mère. Et puis...

— Vous avez l'impression de la trahir.

Elle hocha de nouveau la tête.

— Oui. Parce que j'aime vraiment beaucoup la mère de Dan.

— Elle, déclarai-je gentiment. Vous avez parfaitement le droit de l'aimer. Il n'y a rien de mal à cela.

— J'ai passé trop d'années à être une mauvaise fille. Je ne sais pas me comporter autrement.

— S'agit-il d'une excuse pour vous dispenser d'essayer ?

Elle poussa un soupir où se mêlait un gémissement.

— Non. Mais c'est tellement plus facile de ne rien bouger. De continuer à jouer le même rôle.

Je cillai, piquée au cœur. Ce n'était pas la première fois que l'une de nos conversations me touchait de très près.

— Vous avez le droit de changer les règles.

— Même si ça risque de tout chambouler ?

Je hochai la tête.

— Même.

Elle se leva.

— Je sais bien que vous avez raison, docteur Danning.

Je lui serrai la main.

— Je sais que vous le savez. Mais vous devez aussi apprendre à avoir confiance dans votre

propre jugement. Bonne chance avec les chatons.

Elle esquissa un sourire en coin.

— Merci. Je vous donnerai de leurs nouvelles.

Une fois seule, je décrochai le téléphone. Je voulais appeler Katie afin de m'excuser. Mais je raccrochai avant de composer le numéro : je ne savais pas quoi lui dire.

## *Chapitre 7*

### *Avril*

Ce mois-ci, je m'appelle Honey Adams. C'est mon père qui a choisi mon prénom : il paraît qu'à la seconde où il m'a vue dans la pouponnière, emmaillotée dans ma petite couverture rose, il a su que je serais aussi douce qu'un rayon de miel. Et il ne s'est pas trompé.

Ma sœur, elle, s'appelle Angel parce que, d'après mon père, c'est ce qu'elle est — un ange. C'est son bébé qu'on baptise aujourd'hui. Mon adorable neveu, Noah. Il est trop mignon dans sa petite barboteuse blanche, stoïque pendant que tout le monde lui fait des risettes et des guili-guili.

Papa est tellement fier de son petit-fils qu'il a mis les petits plats dans les grands : la réception est presque aussi somptueuse que celle qu'il avait organisée pour le mariage d'Angel et de John. Il y a un buffet, un bar, et même un DJ pour que tout le monde puisse s'amuser. Angel a l'air fatiguée et John tendu, mais ils feraient mieux d'en profiter : ce n'est pas eux qui paieront la facture. Ils n'auraient jamais pu s'offrir une fête comme celle-là. de toute façon. Pas avec ce que gagne John. C'est papa qui l'a dit.

Il me tarde d'être à leur place. Je serai une mariée ravissante. Et, plus tard, une maman accomplie. Mes enfants seront encore plus adorables que le petit Noah. Et moi, je ne passerai pas mon temps à me plaindre et à pleurnicher comme Angel. Et je ferai très attention à ma ligne. Pas question de devenir une « grosse vache », comme dit papa.

Mon père circule au milieu de ses invités, Noah serré dans ses bras comme un trophée. Maman est restée près du buffet, où elle donne ses instructions au traiteur. Je porte une petite jupe rose

plissée, achetée pour l'occasion, mais il n'y a personne d'intéressant à qui parler, ici. Je m'ennuie ferme jusqu'au moment où j'aperçois Joey, à l'autre bout de la pièce. Mon moral remonte instantanément en flèche.

—Jooooey!

Mon père et celui de Joey sont de vieux compagnons de chasse, et je crois bien que je connais Joey depuis toujours. Il a sept ans de plus que moi. Quand nous étions enfants, cela faisait une grosse différence, mais aujourd'hui qui s'en soucie ? Pas moi, en tout cas.

Il bavarde avec une rouquine que je ne connais pas, et quand je l'appelle, il lève les yeux vers moi. Il tient un verre à la main. Il est trop, trop beau, mais ce n'est pas nouveau. J'ai le béguin pour Joey depuis l'été qui a précédé mon entrée en CM2, quand il venait chez nous presque tous les jours pour se baigner dans la piscine. Il fendait l'eau du haut du grand plongeur, droit comme une lame, puis il remontait à la surface, tout ruisselant, les cheveux plaqués en arrière, doré comme une statue de bronze...

Il sourit en m'apercevant et je ne peux pas m'empêcher de lancer un regard triomphant à la rouquine quand il lui dit au revoir pour s'avancer vers moi.

— Honey. Il y a une éternité qu'on ne s'est vus.

Je lui lance un regard faussement boudeur.

— A qui la faute ?

— A moi, je suppose.

Il porte son verre à ses lèvres, et il m'est impossible de ne pas remarquer la façon dont il m'observe.

— Tu es magnifique.

J'espère bien ! Orthodontie, chirurgie esthétique, programme alimentaire sur mesure... Des milliers de dollars ont été engloutis pour envoyer aux oubliettes l'adolescente boulotte d'autrefois, avec lunettes et appareil dentaire. Je rejette mes cheveux en arrière d'un geste étudié et lui décoche un sourire qui dévoile une dentition que je sais parfaite.

— Merci. Toi aussi.

Si je me fiançais avec Joey, papa cesserait de m'appeler son « autre fille ». Il m'offrirait un mariage deux fois plus somptueux que celui d'Angel, je le sais. Papa n'aime pas John, alors que Joey est pour lui comme le fils qu'il n'a jamais eu.

Nous discutons pendant un petit moment — du temps qui passe, de nos vies. Mine de rien, j'en connais déjà long sur lui. Sa mère et la mienne sont les meilleures amies du monde, et j'ai toujours l'oreille qui traîne quand elles papotent toutes les deux. Je sais que Joey a un super travail, une super maison, une super voiture... et pas de petite amie. J'en suis sûre parce que sa mère a confié à la mienne que ça commençait à l'inquiéter, sur quoi ma mère lui a répondu quelle avait tort de s'en faire parce qu'il n'y avait aucun risque que Joey soit gay.

Je lui explique en quoi consiste mon travail — il est tellement inintéressant que je m'ennuie rien que d'en parler. Joey hoche la tête aux bons moments et fait « mmh mmh » comme s'il écoutait, mais son regard revient sans cesse se poser sur ma poitrine. J'ai gagné une taille de soutien-gorge et j'adore la mettre en valeur. Mes tétons durcissent un peu sous son regard. Il s'en aperçoit.

— Alors, Joey...

J'utilise ma voix de gorge, celle que j'ai travaillée pendant des heures dans le secret de ma chambre jusqu'à obtenir l'intonation désirée. Je lui prends le poignet et approche son verre de mes lèvres.

— Qu'est-ce que tu bois de bon ?

Je goûte. Du whisky. Pouah. J'avale, mais ne lâche pas son poignet.

— Du Jameson, répond-il.

Il saisit mon autre main, la place sous le verre et retire la sienne.

— Garde-le. Je vais m'en chercher un autre.

Il tourne les talons et se dirige vers le bar. Je cille, son verre à la main, décontenancée. Merde, merde, merde, ce n'est pas ce que j'avais prévu.

Je le rejoins et lui décoche un nouveau sourire.

— Je crois que je vais plutôt opter pour du vin blanc.

— Comme tu veux, Honey.

Joey fait signe au barman. Je bois une gorgée de vin. Joey, lui, serre son verre dans sa main sans y toucher. A quelques pas de là, la rouquine nous observe ouvertement.

Un éclat de rire tonitruant retentit à l'autre bout de la pièce et nous nous retournons d'un même mouvement. Le père de Joey, Frank, donne des grandes claques dans le dos de papa. Puis ils choisissent un cigare. Joey les observe un moment avant de se détourner et, parce que je ne veux surtout pas que quelqu'un d'autre lui mette le grappin dessus, j'en fais autant.

— Magnifique réception, commente Joey en levant son verre.

Il a raison, mais je n'ai aucune envie de parler de la réception, qui est celle d'Angel, pas la mienne.

— En tout cas, ton père a l'air de bien s'amuser, dis-je.

— Comme chaque fois qu'il est invité quelque part, non ?

Un jour, j'ai entendu ma mère dire que Joey avait un sourire à damner un saint, mais en cet instant, il a tout d'une grimace diabolique.

— Tout le monde aime faire la fête. Surtout quand c'est quelqu'un d'autre qui régale.

Je sirote mon vin tout en promenant mon regard autour de moi. Il y a un monde fou.

— Oh, regarde : c'est Mindy Heverling !

Mindy allait au lycée avec Joey, Angel et Eddie, le frère de Joey. Je lui fais signe en souriant. Elle pivote vers moi avec un demi-sourire, mais son visage se ferme subitement et elle se détourne. Hé, quelle mouche la pique ? C'est Angel qui lui volait ses petits amis, pas moi !

Je m'apprête à faire part de mon indignation à Joey quand je me rends compte que son regard est braqué sur Mindy. Tout s'éclaire : ce n'est pas moi quelle a battu froid, c'est lui.

— Est-ce que Mindy ne sortait pas avec Eddie autrefois ?

— Si.

Il continue à la suivre des yeux. Je me sens un peu mal à l'aise. Eddie est mort alors que Joey était à l'université. Mais c'est un sujet qu'on évite généralement d'aborder. En ce qui me concerne, je n'ai aucune envie d'en parler. J'ai d'autres projets en tête. Je pose la main sur son bras.

— Il fait terriblement chaud, ici. Et si on allait prendre l'air ?

Papa a loué cet endroit parce que la salle de bal était suffisamment grande pour accueillir tous ses invités, mais les jardins sont également très jolis. D'immenses massifs de tulipes et de jonquilles, un patio de style grec, un étang avec des carpes grandes comme mon bras... et un labyrinthe en verdure. Il n'est pas très compliqué, mais mon seul objectif, c'est d'entraîner Joey sur le banc au centre des bosquets, loin des regards.

Quand nous y sommes, il ne faut pas longtemps pour que ma langue flirte avec son oreille pendant que sa main se faufile sous ma jupe.

— Honey, murmure Joey tandis que je m'attaque à la boucle de sa ceinture. Serais-tu une petite

coquine ?

Je suis à califourchon sur lui. Ses cuisses sont dures sous mes fesses, mes genoux se pressent sur le banc en métal. Je descends la fermeture de sa braguette et glisse une main à l'intérieur.

— Tu aimes les petites coquines ?

Je lève les yeux, persuadée de découvrir une expression lascive sur son visage. En réalité, il est pensif, presque grave. J'en suis toute déboussolée. Ce n'est pas ce que j'espérais. Je le voulais ravagé de désir.

— Pas vraiment.

J'en reste saisie, ma main sur son bazar. Il a un début d'érection. Bon, il n'aime peut-être pas les vilaines coquines, mais il est quand même excité. Du moins, je l'espère.

— N... non ?

Joey se soulève légèrement et pose ses mains sur mes hanches pour m'empêcher de glisser de ses genoux.

— Non. Mais j'aime les grosses coquines.

Oh, il me taquine, il joue sur les mots. Il a toujours été excellent à ce petit jeu. Il est brillant. Même au lycée, il était toujours le premier de la classe.

— Je peux être tout ce que tu veux, Joey.

Il grimace légèrement et je desserre un peu les doigts. J'ai dû l'agripper trop fort. Son bazar palpite dans ma main. Il a peut-être peur qu'on nous surprenne ? Mais même si quelqu'un s'aventurait dans le labyrinthe, nous l'entendrions venir de loin et, au besoin, nous aurions tout le temps de nous rhabiller.

— Je n'en doute pas.

Son pouce se faufile jusqu'à mon petit-trésor. Je me penche pour l'embrasser mais il détourne la tête et ma bouche se presse au coin de ses lèvres. Je m'installe plus confortablement pour parsemer sa joue et son cou de baisers.

Sa peau est chaude, elle sent le savon et un petit frisson me parcourt le dos.

Il faufile un doigt sous la dentelle de ma culotte et l'enfonce au plus profond de moi. J'extrait son bazar de son pantalon et le caresse avec une ardeur accrue.

— Honey... moins vite...

Sa voix est rauque. Contrairement à ce qu'il me demande, ses doigts à lui accélèrent le tempo.

— Non.

Je secoue la tête.

— J'en ai trop envie !

— Je vois ça.

Son doigt va et vient à l'intérieur de moi pendant que son pouce continue à exciter mon clitoris.

— Ooh, Joey, Joey...

Je me tortille en gémissant.

— Mon petit-trésor adore ça.

Il émet une sorte de son étouffé, lèvres fermées, comme s'il réprimait un rire.

— C'est vrai ?

— Mmm, hmmm. Oh... oh ! Oh, mon Dieu... *Joey !*

Ce n'est pas comme si j'étais vierge. J'ai déjà couché avec des garçons. Mais c'est Joey, et je suis décidée à rendre ce moment tellement inoubliable qu'il n'aura qu'une envie : recommencer.

— Continue, oh oui, comme ça. Oh... oh... OOOH !

Je ne crie jamais pendant un orgasme, même quand il n'est pas simulé, mais les garçons aiment



que les filles manifestent bruyamment leur plaisir, qu'elles se trémoussent. Ça les flatte. Et je veux plaire à Joey. Le rendre fou de moi.

— Oui ! Oui !

Je continue à me tortiller frénétiquement avant de m'effondrer contre lui, le front sur son épaule. J'ai toujours son bazar dans ma main. Il n'est plus aussi dur qu'il l'était deux minutes plus tôt. Je lève les yeux.

— Tu veux que je te suce ?

D'abord, il ne dit rien. Il enlève ses doigts de mon petit-trésor. Le banc commence à me faire mal aux genoux.

— Tu as aimé ? me demande-t-il.

Je me mouille les lèvres.

— Mmm, oui, c'était super, bébé. Tu veux que je te suce, maintenant ?

— Tu veux sucer quoi ?

Son expression est indéchiffrable. Ses cils masquent son regard.

— Ton gros machin. Ton tu-sais-quoi.

— Mon sexe ? Tu veux sucer mon sexe. Honey ?

— Oui !

Je hoche la tête avec enthousiasme. En fait, je n'en ai aucune envie. Je suis prête à le faire parce que c'est Joey et que j'ai le béguin pour lui depuis toujours. Et aussi parce que les garçons aiment ça. Mais personnellement, je trouve ce truc assez dégoûtant.

— Honey, je ne crois pas que ton père apprécierait que tu sucés mon sexe au milieu du labyrinthe. Je le foudroie du regard.

— Je ne fais pas uniquement des choses que mon père approuve !

Il est en train de débander. J'esquisse un mouvement pour me laisser glisser sur le sol et le sucer, mais Joey me saisit par les coudes et me maintient à califourchon sur ses genoux.

— Pourquoi fais-tu ça ?

— Allez, Joey ! Ce n'est pas comme si nous étions des étrangers. Tu te rappelles quand tu étais à l'université et que tu es venu chez mes parents pour le réveillon de Noël ?

Son bazar... enfin, son sexe... durcit de nouveau dans ma main. Joe renverse sa tête contre le dossier du banc. Ses paupières sont fermées. Ses cuisses se contractent puis se relâchent sous nies fesses.

— Oui.

— Il y avait une branche de gui dans l'entrée, tu te souviens ?

— Seigneur, Honey...

Il s'humecte les lèvres. Elles s'entrouvrent pour laisser échapper des petits halètements.

— C'était il y a très longtemps. Tu étais encore une gamine.

— Ça ne t'a pas empêché de m'embrasser.

Je me penche pour lui chuchoter ces mots à l'oreille. Je lèche son lobe, puis le mordille. Son bazar tressaute dans ma main.

— Et à cette minute j'ai décidé que je me marierais avec toi.

Ses yeux s'ouvrent brusquement. Il enlève ma main de son pantalon et m'éjecte de ses genoux avant même que j'aie compris ce qui m'arrivait.

— Quoi, quoi, quoi ? Attends une minute !

Il glisse les doigts dans ses cheveux, se tortille un peu pour remonter sa braguette puis passe ses mains sur toute sa personne comme pour s'assurer que ses vêtements ne sont pas froissés.

— Quelqu'un va se marier, ici ?

Je remets de l'ordre dans ma propre tenue puis me retourne pour lui faire face.

— Peut-être pas tout de suite, mais...

— Mais rien du tout ! Jamais !

C'est dur à entendre et je croise les bras sur ma poitrine, sourcils froncés.

— Il y a deux minutes, tu ne faisais pas tant le dégoûté.

Joey a l'air abasourdi.

— Bon sang, Honey... ! Tu es devenue folle, ou quoi ?

Je m'emporte, blessée.

— Qu'est-ce que j'ai dit de si extraordinaire ? On formerait un couple génial, tous les deux.

— Tu ne me connais même pas !

— Ça, c'est la meilleure ! Je te connais depuis toujours ! Nos parents sont amis, et ils seraient ravis qu'on se marie. Tu as un super boulot, je n'aurais plus besoin de travailler et on ferait de magnifiques bébés...

— J'hallucine.

La voix de Joey est calme mais abasourdie.

— Tu ne parles pas sérieusement ?

— Pourquoi ? Qu'y a-t-il de mal à ce que j'aie envie de me marier ?

— En général, on se marie avec quelqu'un qu'on aime — et réciproquement.

— Mais je t'aime ! Quoi, tu préfères cette rouquine ?

Je me penche vers lui, le visage sarcastique.

— Tu veux baiser avec cette pouffiasse plutôt qu'avec moi ? Ou avec Mindy Heverling, peut-être ? Il y a une drôle de rumeur qui court sur vous deux, tu sais...

Je veux refermer la main sur son entrejambe, mais il se met hors de portée avant que j'aie pu le toucher.

— Arrête.

Je lui fais mon regard de biche, celui qui me permet habituellement d'obtenir tout ce que je veux.

— Je voulais juste te donner un aperçu de ce que je peux t'offrir.

Il secoue la tête.

— Non, merci.

— Pourquoi ?

Je pose les mains sur mes hanches.

— Je ne suis pas assez bien pour toi ? J'ai le droit de te sucer, mais pas de sortir avec toi ?

Joey se lève, les mains en l'air.

— Honey, ça suffit. Tu es en train de t'humilier pour rien.

— Ah oui ?

Des larmes me piquent les yeux. Je les essuie rageusement du dos de la main.

— Tu me repousses ?

— Oui.

— Tu sais combien de garçons rêveraient de sortir avec moi ?

— Une foule, j'en suis sûr. Pourquoi ne vas-tu pas en choisir un parmi les invités de ton père ? La réception n'est probablement pas encore terminée, tu as encore une chance de...

Je le gifle à toute volée, si fort que sa tête ballotte.

— Salaud !

L'empreinte de mes doigts laisse une trace livide sur sa joue avant de virer lentement au rouge. Je

respire bruyamment. Mes mamelons sont durs. Une bouffée de chaleur me monte aux joues. Je suis excitée. Et cette fois, je ne simule pas.

Je le gifle sur l'autre joue, tout aussi violemment. Joey pose sa main sur la marque que viennent de laisser mes doigts et tourne lentement son visage vers moi pour me regarder.

— Tu as de la chance que je sois un gentleman, murmure-t-il calmement. Sinon, je te rendrais la monnaie de ta pièce.

Je le toise en ricanant.

— Je serais curieuse de voir ça !

Mes cuisses tremblent. Mon petit-trésor est moite et palpitant. Je repense à la façon dont ses doigts se sont insinués en moi. S'il recommençait maintenant, je n'aurais pas besoin de simuler.

Je lève la main pour le gifler une troisième fois, mais il attrape mon poignet au vol et l'immobilise dans une étreinte de fer. Je laisse échapper un petit cri de douleur. Va-t-il me frapper ? Me brutaliser ? *Oh oui...*

Il me lâche et je recule en trébuchant. Son visage exprime un profond dégoût. Je me rends compte que je suis allée trop loin et j'esquisse un geste vers lui mais il se dérobe.

— Joey, attends, je suis désolée. J'ai brûlé les étapes, je m'en rends compte. Mais nous pourrions prendre le temps de la réflexion et...

— Honey, je ne veux pas heurter tes sentiments, mais je n'ai aucune envie de sortir avec toi, d'être ton petit ami ou de t'épouser.

— Mais pourquoi ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de crier. Je me sens plus nue tout à coup que quand il avait sa main dans ma culotte.

— Qu'est-ce qui ne te plaît pas chez moi ?

— Ce n'est pas la question.

Joey enfonce ses poings dans les poches de son pantalon.

— Tu ne me connais même pas.

— Je sais tout ce que j'ai besoin de savoir !

J'avance d'un pas et il recule d'autant. C'est une petite danse qui ne me plaît pas.

— Tu te trompes.

Et il me plante là, au milieu du labyrinthe. Je dois retrouver toute seule mon chemin jusqu'à la réception. Quand j'y parviens enfin, il a disparu. La rouquine aussi.

— Vous êtes parti avec l'autre fille ?

- Non. Dommage : cela aurait joliment conclu l'histoire, non ? Joe arborait un sourire insolent auquel il me fut impossible de résister.

— Je suppose que vous êtes interdit de séjour chez le papa de la demoiselle depuis cet incident ? Il s'adossa au banc et offrit son visage au chaud soleil printanier. C'était notre premier déjeuner à l'extérieur depuis octobre dernier. L'air un peu piquant et les massifs de fleurs donnaient à notre déjeuner un petit air festif.

— Je n'ai pas eu l'occasion de vérifier, mais je doute qu'elle lui ait parlé de notre expédition dans le labyrinthe.

— Probablement pas, admis-je. Espérons qu'elle ne lui a pas avoué que vous avez touché son « petit-trésor », sinon Papa risque de débarquer chez vous avec un fusil de chasse.

Joe souleva une paupière. Nos regards se croisèrent et un fou rire nous saisit. Il s'amplifia jusqu'à devenir irrépressible. Le rire de Joe ressemblait à un torrent cascadant sur des rochers — mélodieux et grave à la fois, riche de sonorités.

— Pauvre petit-trésor, il n'a même pas joui.

— Vous êtes sûr ?

— Sadie, je ne peux peut-être pas toujours affirmer avec certitude qu'une femme jouit, mais je sais de façon certaine si elle ne jouit *pas*.

Nos rires redoublèrent. J'en avais mal au ventre. J'essuyai une larme. Je croisai le regard de Joe et nous reprîmes peu à peu notre sérieux.

— Nous ne devrions pas rire, Joe. J'ai l'impression que malgré tous ses efforts pour se transformer, cette fille a gardé d'elle-même l'image de la petite boulotte qui portait des lunettes et un appareil dentaire.

— C'est la psy qui parle ?

Sa question me replongea brusquement dans la réalité, figeant mon sourire sur mes lèvres. Nous évitions soigneusement de parler de nous. En fait, je ne savais même pas quelle profession exerçait Joe. Je m'éclaircis la gorge et détournai les yeux.

— Il m'est impossible d'avoir un avis sur quelqu'un que je ne connais pas.

Joe cessa de rire, lui aussi. Il froissa sa serviette en papier et la lança dans la poubelle.

— J'aimais bien la petite boulotte qui portait des lunettes et un appareil dentaire. C'était une chic fille.

— Alors pourquoi n'êtes-vous pas sorti avec elle ? Apparemment, vos deux familles en auraient été ravies.

Joe me regarda dans les yeux.

— Son père aurait sûrement été aux anges. Sadie. Mais sa mère en aurait eu une attaque.

— Oh.

Je n'avais pas pensé à cela.

— Et puis je serais incapable de sortir avec quelqu'un qui appelle son sexe mon « petit-trésor ».

Un nouveau fou rire nous secoua. J'avais un peu honte de me moquer d'une pauvre fille qui avait à l'évidence de sérieux problèmes personnels — à commencer par un complexe d'Electre. Il n'y avait vraiment que Joe pour se retrouver dans une situation pareille. Et au beau milieu d'une fête de baptême, encore.

— Il n'y a donc jamais de répit ? demandai-je quand notre fou rire se calma. Comment faites-vous ?

Il resta silencieux quelques instants.

— Je suis beau garçon. Ça crée des opportunités.

Je me perdis dans la contemplation de son profil, fascinée par le jeu des ombres et du soleil sur son visage. Il tourna la tête et surprit mon regard. Je baissai les yeux.

— Vous n'êtes pas obligé de dire oui à chaque fois, Joe.

— Je ne dis pas oui à chaque fois, Sadie. Je vous raconte uniquement les fois où j'ai dit oui.

C'était déjà amplement suffisant. Mon rire sonna faux après le fou rire qui nous avait unis un instant plus tôt. Je froissai remballage de mon déjeuner, déçue, comme toujours, que l'heure soit écoulée et que je n'aie pas d'excuse pour rester plus longtemps.

— Elles sont comme des requins autour de moi. Un homme plutôt beau gosse, célibataire, avec un boulot valorisant, une jolie voiture. Elles ne cherchent pas à voir plus loin.

Le ton de sa voix était léger mais son visage grave.

— Peut-être parce que c'est tout ce que vous leur montrez.

— Peut-être parce que c'est tout ce qu'elles veulent voir.

Je me levai pour jeter l'emballage de mon déjeuner dans la poubelle. Je frottai mes mains où s'accrochaient quelques miettes.

— Vous devriez essayer de vous acheter un scaphandre. Ou une cage anti-requin. Ou plus simplement arrêter de sauter sur tout ce qui bouge.

Joe sourit.

— Mais alors de quoi parlerions-nous pendant notre pause déjeuner ?

Je n'avais pas de réponse et il le savait, je le lisais dans ses yeux.

— Quelle est cette rumeur entre Mindy Heverling et vous ?

Joe poussa le gravier du bout de sa chaussure.

— Mindy était la petite amie de mon frère.

Il y avait un secret derrière cette histoire, quelque chose qu'il ne souhaitait pas évoquer. Ou que je n'étais pas habilitée à entendre, peut-être.

— Et... ?

Joe passa la main dans ses cheveux et changea imperceptiblement de position, un code que j'avais appris à déchiffrer : je venais de sonder trop près de l'os. En général, je changeais de sujet. Nous n'étions pas en séance d'analyse, après tout, et je n'étais pas là pour l'amener à travailler sur ses blocages.

— Aucune importance, déclarai-je. Vous n'avez pas à me répondre.

— Eddie avait un an de moins que moi. Il était celui qui travaille bien en classe, si vous voyez ce que je veux dire.

— Et vous, vous étiez le garçon le plus populaire du lycée, c'est ça ?

L'une des choses que j'appréciais le plus chez Joe, c'était son sens de l'humour. Il n'hésitait jamais à rire de lui-même. Il sourit.

— Tout juste !

— Et donc, qu'est-il arrivé ?

J'en avais déjà une vague idée.

Joe se pencha en avant, les coudes sur ses genoux. Le gravier parut soudain accaparer toute son attention.

— Elle s'est retrouvée enceinte.

— Oh ?

Je ne m'attendais pas à cette réponse.

Il tourna la tête vers moi.

— Oui.

Je mis une bonne seconde à comprendre.

— Enceinte de... vous ? Oh !

Joe hochait la tête.

— Comme vous dites.

— Que s'est-il passé ?

— Elle s'est fait avorter. J'ai dû emprunter l'argent à mon père. Il m'a dit que j'étais la honte de la famille, un salopard doublé d'un minable. Et il avait raison. Eddie n'en a jamais rien su. Il était déjà malade à l'époque. Une leucémie. Et... il est mort.

— Je suis désolée.

— C'était il y a très longtemps.

— Joe...

J'attendis qu'il me regarde.

— Je suis *vraiment* désolée.

J'aurais pu esquisser un geste de réconfort, poser ma main sur son bras, mais nous ne nous touchions jamais. Il hocha imperceptiblement la tête.

— Merci.

Il se leva. Son histoire était terminée, notre temps écoulé.

— Oh, j'allais oublier.

Il sortit un petit paquet de la poche de sa veste et me le tendit, paume ouverte.

— Bon anniversaire.

J'allais le prendre au moment où il prononça ces mots. La surprise me paralysa et le paquet glissa de sa paume, manquant la mienne. Il tomba sur le sol et je me baissai précipitamment pour le ramasser, balbutiant une excuse.

— Vous n'aviez pas à m'acheter un cadeau.

Je rougis. violemment.

— J'espère qu'il n'est pas cassé.

— Je ne pense pas. Ouvrez-le.

C'était une petite bougie sculptée provenant d'une boutique d'artisanat locale. Elle était mauve, et sentait la lavande.

— Comment avez-vous su que c'était mon parfum préféré ? murmurai-je en approchant la bougie de mon visage pour la respirer.

— Vous me l'avez dit.

Joe paraissait surpris, comme si ma question n'avait pas de sens.

— Vraiment ?

J'enveloppai de nouveau la bougie dans le papier et la serrai contre moi.

— Je ne m'en souviens pas, mais vous avez vu juste.

Joe sourit.

— Il me semblait bien que vous me l'avez dit. Quoi qu'il en soit, bon anniversaire, Sadie.

— Merci.

A mon tour, je plongeai la main dans mon sac et en sortis le cadeau que j'avais décidé de ne pas lui offrir et que je lui offris quand même. C'était un livre, le dernier thriller d'un auteur célèbre, en format poche.

— J'espère que vous ne l'avez pas déjà.

Il ne l'avait pas. Nous nous regardâmes en souriant jusqu'à ce que nos sourires en disent trop long et qu'il nous faille détourner les yeux. Joe recula de plusieurs pas avant de pivoter sur ses talons. Je le regardai s'éloigner dans l'allée, un léger parfum de lavande flottant autour de moi.

On parle souvent des génies, beaucoup moins de ceux qui vivent à leurs côtés : épouses, enfants, assistants... Et si d'aventure on parle d'eux, c'est généralement pour souligner la chance qu'ils ont de baigner dans la lumière d'une intelligence supérieure.

Pendant les premières années de notre mariage, je baignai dans la lumière du génie d'Adam. Dans les soirées, j'étais fière de me présenter comme l'épouse d'Adam Danning, et de recevoir des compliments en son nom. On me demandait souvent si j'écrivais, moi aussi.

— Non, répondait toujours Adam avec fierté. Ma Sadie est médecin.

Personne ne semblait réellement surpris que je ne sois pas une femme de lettres, mais j'aimais la

petite lueur de curiosité dans leurs yeux, juste avant qu'ils soient fixés sur mon compte. Je n'aspirais pas à posséder l'intelligence créatrice d'Adam, pas plus que je ne la lui enviais. Il n'y avait pas de place pour un deuxième Adam à la maison.

Sylvia Plath avait ouvert le gaz. Ernest Hemingway s'était tiré une balle dans la tête. Gérard de Nerval s'était pendu. Nietzsche avait fini à l'asile...

La folie conduisait-elle à la créativité ? Ou bien était-ce la créativité qui conduisait à la folie ? Un artiste pouvait-il libérer le feu créateur qui brûlait en lui sans être consumé par sa flamme ? En tant que psychologue, j'aurais dû connaître la réponse à ces questions. J'aurais dû être capable de comprendre mon brillant et talentueux époux. Et pourtant, non.

Ses sautes d'humeur me déroutaient. Si j'avais à travailler, je m'installais à mon bureau, je lisais, je prenais des notes. Je me fixais des objectifs et je les réalisais les uns après les autres, avec méthode, comme on coche des articles sur une liste de commissions.

Adam, lui, s'enfermait dans son bureau pendant des heures avant d'en émerger, blême, les yeux hagards, décrétant en sanglotant qu'il était incapable d'écrire. Il pleurait, projetait la vaisselle contre le mur. Et une heure plus tard, je le retrouvais écroulé de rire devant un programme télé débile. Mon incompréhension face à ses pulsions créatrices le mettait en rage.

Nous nous disputions. Nous nous déchirions. Nous faisons l'amour avec une passion lumineuse et dévorante qui nous laissait parfois secoués de larmes tous les deux.

Je le connaissais, mais je ne le comprenais pas.

Au fil du temps, j'appris à ignorer ses sautes d'humeur et à le laisser seul quand il était en crise. Je lisais ses poèmes une fois qu'ils étaient publiés, et je me réjouissais de sa popularité et de son succès grandissants. Je raccompagnais à des soirées où on nous servait du champagne et du caviar, où une cour d'admirateurs serviles s'empressait autour de lui, et où son visage, reproduit sur des affiches placardées au mur, nous observait d'un bout à l'autre de la pièce.

J'aimais Adam et il m'aimait, et notre vie était jalonnée de hauts et de bas — mais nous étions heureux. J'étudiais ; il créait. Il m'aspirait dans son sillage et j'étais, non pas son ancre — Adam n'aurait supporté aucune attache, d'aucune sorte — mais plutôt sa boussole. Un repère qui l'empêchait de se perdre sans retour dans les cimes de l'exaltation ou dans les profondeurs du désespoir.

Sa première tournée littéraire ne passa pas par les plateaux des grands shows télévisés, mais par des universités et des librairies. Il apparaissait avec son blouson en cuir, sa boucle d'oreille, et lisait ses poèmes devant une assistance de futurs agrégés et de petites-bourgeoises fascinées. On commençait à parler de lui comme du futur lauréat du grand prix de poésie de Pennsylvanie, une rumeur peut-être alimentée par son éditeur dans le seul but de stimuler les ventes, mais qui propulsa Adam sur un petit nuage pendant plusieurs semaines.

Puis il percuta un arbre, il se réveilla dans un lit d'hôpital, et tout fut terminé. S'il avait écrit quoi que ce soit depuis l'accident, je n'en avais rien su. Et je n'osais pas aborder le sujet. Autrefois, son art lui était aussi nécessaire que respirer, manger ou faire l'amour. Toutes choses qu'il lui était désormais impossible d'accomplir par lui-même. Peut-être avait-il perdu aussi la faculté de créer. Comment savoir ? La poésie avait été sa drogue, sa raison de vivre.

Le manque devait le tuer à petit feu — mais il n'en parlait jamais.

De même que les cordonniers sont, dit-on, les plus mal chaussés, le mari de la psychologue ne bénéficiait d'aucun soutien psychologique.

— Ma tête va très bien, merci. Je suis tétraplégique. Sadie, pas cinglé !

Il n'aurait servi à rien de lui expliquer que mes patients n'étaient pas des « cinglés ». Adam avait

décrété qu'il n'avait pas besoin de consulter et rien ne le ferait changer d'avis. Son accident ne l'avait pas rendu moins têtu.

Nous focalisons donc toute notre attention sur son fauteuil roulant, ses soins quotidiens, le bon fonctionnement de sa vessie et de son intestin, et nous suppléons aux besoins d'un corps qui ne pouvait plus se prendre en charge lui-même, fût-ce pour porter son propre poids. Nous faisons comme si rien n'avait changé alors que plus rien n'était pareil, et si je comprenais mon mari, j'avais le sentiment de ne plus le connaître.

Adam avait toujours été plus brillant que moi. Plus fort. J'aimais graviter autour de lui comme la Terre tourne autour du soleil, me laisser guider par sa lumière.

Comment s'adapter quand les rôles s'inversent tout à coup ? Quand le plus faible devient le plus fort ? La vie que nous avons conçue sur mesures pour nous deux ne nous allait plus. Comme cette pauvre Honey, nous étions pris au piège dans le passé, enfermés dans des vêtements taillés pour une silhouette qui n'était plus la nôtre.

Autrefois, il me suffisait d'être ce qu'Adam voulait que je sois. Aujourd'hui, j'essayais d'être ce qu'il avait besoin que je sois, et apparemment, ce n'était pas la même chose. Le soir où on m'avait téléphoné pour m'informer qu'Adam avait été transporté à l'hôpital, j'avais été prise de terreur à l'idée de l'avoir perdu. Quatre ans plus tard, d'une certaine façon, c'est moi qui m'étais perdue.

Je ne saurais jamais quelle femme je serais devenue si je n'avais pas rencontré Adam. Et jusqu'à ce que je rencontre Joe, je ne m'étais jamais posé la question.

Qui étais-je aujourd'hui ?

## *Chapitre 8*



Ce mois-ci, je m'appelle Amy et je suis la demoiselle d'honneur de mon ex-copine de chambre à l'université. Il y a une tradition dans les mariages : une sorte de palme de la laideur qui revient soit à la robe de la demoiselle d'honneur, soit au garçon d'honneur lui-même. Bonnie m'a affirmé que j'aurais une tenue sublime, et un cavalier plus sublime encore. Mon expérience des mariages m'incite à nourrir quelques doutes à ce sujet, mais à l'instant où mon regard se pose sur le garçon d'honneur, j'éprouve par avance la plus grande indulgence pour ce que sera ma robe.

Il est avocat. Ses dents sont étincelantes, régulières, parfaites, et il porte son smoking avec une aisance confondante. Il a une allure folle.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? Il n'est pas génial ? me chuchote Bonnie pendant que nous attendons au fond de l'église que débute la répétition du mariage.

— C'est le mot.

Je tends le cou pour avoir un meilleur aperçu.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Joe Wilder.

C'est un nom qui lui va bien.

La répétition est un désastre, mais le père Peck nous assure que c'est de très bon augure pour demain. La foule des invités se rend ensuite à Angelina's Riverside, où les parents de Brian ont organisé un dîner d'après répétition absolument fabuleux. Je réussis à m'asseoir à côté de Joe.

Il me heurte le bras et s'excuse.

— Je suis gaucher. Désolé.

Nous changeons de place. Il se retrouve en bout de table et, du même coup, et je n'ai plus à le partager avec l'autre demoiselle d'honneur qui était assise à sa droite. Elle n'a pas l'air contente mais tant pis. Elle n'a qu'à se rabattre sur l'autre garçon d'honneur. Celui-ci est à *moi*.

— Pas trop d'appréhension pour demain ? me demande Joe.

— Oh non. C'est mon cinquième mariage, rien que pour cette année.

Il rit et porte son verre d'eau à ses lèvres. J'aime la façon dont le coin de ses yeux se plisse quand il sourit.

— Moi c'est mon premier.

Je me rapproche imperceptiblement de lui.

— Voyez-vous ça : un garçon d'honneur puceau.

— J'espère que vous allez vous montrer très douce avec moi.

Il se rapproche, lui aussi.

— Vu que c'est ma première fois, je risque d'être nerveux et maladroit.

Nous rions. Nous dînons. Puis nous allons au bar boire un verre. Peu après, nous dansons.

C'est un excellent cavalier. Il me serre juste ce qu'il faut pour me diriger sans donner l'impression qu'il me drague. En fait, il me drague, mais j'apprécie sa subtilité.

La règle veut que les invités attendent au moins la fin de la cérémonie pour se faire du rentredans. Ne serait-ce que par respect pour les mariés. Un jour, j'ai assisté à un mariage où la demoiselle d'honneur et le garçon d'honneur ont batifolé pendant la répétition et le dîner qui a suivi. Le lendemain, ils ne pouvaient déjà plus se supporter. Résultat : ils se sont lancé leurs parts de pièce montée à la figure et la réception a fini en pugilat.

Je m'apprête donc à lui annoncer — à regret — que je dois regagner mon hôtel, quand il me prend de vitesse. Il est désolé, mais il va devoir partir : il a rendez-vous avec Brian et les autres garçons d'honneur. Ils ont prévu d'aller boire quelques verres en ville. Il est déjà en retard.

— Laissez-moi deviner : vous allez finir la nuit dans un club de strip-tease ?

Le sourire de Joe ressemble à celui d'un petit garçon qui vient de se faire prendre, le doigt dans le pot de confiture.

— Ce n'est pas moi qui l'ai dit.

— Mais Brian a juré à Bonnie qu'il n'irait pas faire la fête.

Joe feint la consternation.

— Oups. Vous allez le lui dire ?

Bonnie restait sagement chez elle, ce soir. Pas question d'aller boire et de faire les quatre cents coups la veille de son mariage alors qu'une centaine de personnes la prendraient en photos, le lendemain, avait-elle décrété. Nous avions célébré la fin de son célibat le mois passé, devant un spectacle de Chippendales. Personnellement, je ne voyais pas pourquoi Brian n'aurait pas le droit d'aller enterrer sa vie de garçon avec des copains. Après tout, si on n'a pas confiance dans son futur mari, il ne faut pas l'épouser.

— Je ne crois pas que je le lui dirai, non.

— Vous voulez venir ?

Son sourire s'accentue, comme si nous partagions un secret polisson.

Je hausse les sourcils.

— Riche idée. Vos petits camarades de virée seraient ravis de me voir débarquer, j'en suis sûre.

— Je leur dirai que vous voulez vous assurer que Brian ne fait pas de bêtise.

— De mieux en mieux ! Vous voulez qu'ils me haïssent ?

Je secoue la tête, mais je ne peux m'empêcher de rire.

— Brian serait consterné, Joe. Je gâcherais la soirée.

— Je croyais que Brian était votre ami ?

— Depuis l'université, oui.

— Eh bien alors ? Vous n'avez pas envie que votre ami enterre sa vie de garçon avec panache ?

La pente était dangereuse, mais le choix très simple : soit je regagnais ma petite chambre d'hôtel vide, soit je passais la soirée avec Joe. Les fameuses règles à respecter lors d'un mariage ne me paraissaient plus aussi importantes, brusquement.

— Vous voulez vraiment que je vienne ?

Son souffle me chatouille l'oreille et me fait frissonner.

— Oui. Je veux que vous veniez.

Au diable les règles ! Il faudrait être une sainte pour lui résister. Et je ne suis pas une sainte.

Nous sommes à peine garés sur le parking du *Sahara*, que le téléphone portable de Joe sonne.

— Wilder.

Sa façon de répondre me fait rire. Joe me sourit. Je me penche pour examiner la façade du bâtiment à travers le pare-brise pendant qu'il parle. On dirait un bar comme un autre, à l'exception de la grande pancarte accrochée à la fenêtre qui signale « alcool interdit ».

— Quoi ? dit Joe. Non, non, pas du tout. Vraiment ? Zut. Tu es sûr ?

Apparemment, ce ne sont pas de bonnes nouvelles. Je le regarde. Il lève un doigt et articule silencieusement : « Une minute. »

J'attends. Les hommes ont une façon de s'exprimer tellement différente de la nôtre. Des phrases courtes, lapidaires, dépourvues de toutes les fanfreluches que nous accrochons à toutes nos conversations, quel que soit le sujet. Finalement, il coupe son portable et se tourne vers moi.

— Bonnie a découvert le pot aux roses : tout est annulé.

— Oh... dommage.

J'étais très excitée à l'idée d'aller voir les strip-teaseuses, je m'en rends compte seulement

maintenant.

— Je suppose que Brian va employer sa soirée à se faire pardonner.

Joe fend l'air avec sa main.

— Il va recevoir le fouet pour haute trahison.

Je me sens obligée de prendre la défense de mon amie.

— Il faut la comprendre : ils se marient demain.

Le sourire de Joe ressemble à un rayon de soleil.

— Oui. Le veinard.

— Vous êtes sincère ?

Je suis à l'âge où la plupart de mes amis des deux sexes ont déjà fait le grand saut.

— Personnellement, je ne me sens pas encore prête pour le mariage.

— Parce-que vous n'avez pas rencontré l'âme sœur.

Mon cœur bat plus vite, mais je me raisonne. Il ne parle pas de moi, bien sur. Nous venons juste de faire connaissance.

— Alors que fait-on ?

Joe tourne les yeux vers le *Sahara*. La porte vient de s'ouvrir de l'intérieur, livrant passage à trois hommes visiblement de mauvaise humeur, qui se dirigent en pestant vers une camionnette, garée un peu plus loin. Ils boivent au goulot d'une bouteille qui dépasse d'un sac en papier brun. Ils ont l'air déjà bien éméchés. Apparemment, ils viennent de se faire refouler.

Je pointe un doigt vers la pancarte.

— Pourquoi ne sert-on pas d'alcool ?

— C'est la loi en Pennsylvanie.

J'avais oublié que Joe est avocat.

— Il est interdit de servir de l'alcool dans les lieux qui présentent des spectacles de nu intégral.

Je cille.

— Vous voulez dire que les filles qui travaillent ici sont... complètement nues ?

Il sourit.

— Oui, madame.

Je cille de nouveau.

— Oh. Je pensais quelles portaient un string ou ...

— Non. Elles sont en tenue d'Eve. Vous voulez entrer ?

Assister à un spectacle de strip-tease avec un groupe de garçons en goguette est une chose. Mais aller voir des filles entièrement nues se trémousser sous mon nez en compagnie de Joe en est une autre.

— Bien sûr.

Je joue les blasées, mais en réalité, je n'en mène pas large.

Joe me prend la main.

— Ne vous inquiétez pas, je vous protégerai.

Je ris. J'ai le sentiment de me comporter comme une sottise.

— Alors, il n'y a pas à hésiter.

Mon ventre se contracte nerveusement quand nous franchissons l'entrée. Je ne sais pas à quoi je m'attendais au juste, mais en tout cas pas à ça. L'intérieur du *Sahara* est une sorte de croisement entre un lupanar et le sous-sol d'un parking. Plusieurs petites scènes circulaires, équipées d'une ou de plusieurs barres verticales en métal, sont réparties dans la salle. Des canapés rouges, à l'allure fatiguée, font office de sièges. Les portraits de pin-up, peints à la truelle, ornent les murs. Des filles

en string à paillettes circulent entre les tables. Elles portent toutes une jarrettière autour de la cuisse d'où dépassent des dollars. Parfois, elles s'arrêtent pour parler aux clients et, de temps à autre, un homme se lève et disparaît avec l'une d'entre elles derrière une porte, au fond de la salle.

Joe paie une entrée pour lui, mais pas pour moi. L'homme installé derrière le comptoir n'a pas l'air surpris par ma présence. Cet endroit attire peut-être plus de femmes que je ne l'aurais pensé.

Je me sens déjà plus rassurée quand Joe me prend par la main pour m'emmener vers un canapé, face à la scène centrale, celle qui est équipée de trois barres et d'une paire d'anneaux de gymnastique.

— Salut, trésor, lance l'une des filles en s'avançant vers nous.

Vue de près, il est clair que ce n'est plus une « fille » depuis de très longues années. Elle est mince mais elle a des vergetures sur les cuisses, et je suis à peu près sûre quelle porte une perruque.

— Bonjour, lui dit Joe. Comment allez-vous ?

— On fait aller, trésor, on fait aller. L'un de vous deux veut une petite séance privée ?

C'est moi qu'elle regarde en parlant et je me fige, incapable d'articuler un mot. Ai-je envie d'une petite séance privée ? Et, si oui, ai-je envie qu'elle se déroule en compagnie d'une strip-teaseuse qui pourrait être ma grand-mère ?

— Peut-être un peu plus tard, déclare nonchalamment Joe. Nous venons tout juste d'arriver.

— A ton service, trésor.

Elle lui décoche un clin d'œil et son sourire révèle une dentition clairsemée.

— Il y a un numéro qui va commencer dans deux minutes. Amusez-vous bien.

Elle se dirige vers la table voisine, où je l'entends poser les mêmes questions. Joe se tourne vers moi.

— Désolé, j'aurais dû vous demander votre avis avant de répondre. Cela vous tentait ?

— Euh... non. Non, merci.

Il rit et penche pour me chuchoter à l'oreille :

— Plus tard, peut-être.

Les poules auront des dents avant que je paie pour qu'une stripteaseuse danse pour moi en privé, mais je garde cette réflexion pour moi. Ce serait malpoli. Un coup de cymbales me fait sursauter. Joe prend ma main. Son pouce caresse doucement ma paume, me taisant frissonner.

Ce qui se passe au *Sahara* est vraiment très spécial. Trois filles ont investi la scène et se déhanchent sur un hip-hop endiablé dont les couplets sont d'une extrême crudité. La chorégraphie est réduite à sa plus simple expression : elles tournoient simplement autour des barres en retirant les quelques centimètres de tissu qui les habillent et... oui, elles enlèvent *tout*.

L'une d'elles s'allonge sur le dos, son entrejambe dirigé vers le bord de la scène, et se livre à des mouvements bizarres avec son vagin qui évoquent une sorte de créature sous-marine. Je suis partagée entre répulsion et fascination. J'observe les hommes dans l'assistance : ils fixent tous le sexe de cette femme comme s'il recelait tous les secrets de l'univers. Je tourne la tête vers Joe et je me rends compte qu'il me regarde.

— Surprenant.

C'est à peu près tout ce que j'arrive à articuler.

Il sourit et reporte son attention sur la scène, où les filles terminent leur show et descendent dans le public pour récolter leurs dollars.

D'autres stripteaseuses montent sur scène et un nouveau numéro commence. Deux des filles qui viennent de danser se dirigent vers nous. Je m'applique à prendre l'air naturel, même si elles sont

nues comme un ver et que leurs tétons sont à deux doigts de m'éborgner.

— Merci, trésor, susurre l'une d'elles à Joe quand il glisse un billet dans sa jarretière. Appelle-moi si tu veux une séance privée, d'accord ?

Un quart d'heure plus tard, mes inhibitions ont disparu. Toutes ces paires de fesses qui se trémoussent et ces seins qui ballottent ont fini de m'impressionner. Joe et moi attirons de nombreux regards sur nous. Je ne saurais dire si c'est parce qu'il est, de très loin, l'homme le plus sexy de l'assistance, ou si c'est parce qu'il est venu en couple. Les deux, probablement. Quoi qu'il en soit, je m'enhardis au point de glisser moi-même quelques dollars dans les jarretières de ces dames, et de badiner avec elles sur le ton du flirt.

Elles nous demandent toutes si nous voulons une séance privée. Joe a une manière tellement adorable de refuser qu'on a l'impression qu'il voudrait un tête-à-tête avec chacune d'entre elles. Au bout d'une heure, je m'aperçois qu'il est l'objet de toutes leurs conversations. Je m'en rends compte parce que je connais les femmes : je sais comment nous nous regroupons, têtes rapprochées, quand nous voulons discuter d'un garçon. Les strip-teaseuses complotent quelque chose, j'en mettrais ma main au feu.

Une nouvelle danseuse prend place sur scène. Elle a à peu près mon âge. Même taille. Même couleur de cheveux — sauf que la sienne est probablement artificielle. Sa robe fourreau la moule comme une seconde peau et lui interdit d'utiliser la barre — jusqu'au moment où elle l'enlève, comme une mue de serpent. Elle ondule alors sur un rythme lent et sensuel, très différent des numéros précédents. Il serait impropre de dire qu'elle est racée, mais comparée aux autres danseuses, c'est pourtant ce que l'on ressent.

Elle est très jolie, plus que certaines filles présentes ici ce soir, mais elle n'est pas la plus jolie pour autant. Elle n'a pas le plus beau corps non plus. Et cependant, il y a en elle un je ne sais quoi qui capte mon attention.

Celle de Joe, également.

Ensemble, nous la regardons évoluer autour de la barre dans le plus simple appareil et, tout à coup, l'évidence me saute aux yeux. Ce qui la différencie des autres, c'est quelle à l'air de s'amuser. Elle sourit, elle cherche hardiment le regard des hommes. Elle danse comme si elle voulait séduire tous les clients avec ses yeux, qui sont d'un bleu étincelant, presque liquide.

Son numéro terminé, elle descend dans le public récolter son argent, et je retiens mon souffle. Forcément, l'un des hommes dans la salle va payer pour quelle danse en privé pour lui, et disparaître avec elle derrière la porte du fond.

— Merci, chéri, dit-elle quand Joe glisse de l'argent dans sa jarretelle.

Elle se tourne vers moi.

— Tu veux une séance privée ?

— Oui, m'entends-je répondre.

Je sens le regard de Joe sur moi mais je suis trop occupée à dévisager la fille pour lui prêter attention.

— Bien, acquiesce-t-elle, sa voix aussi douce et suave que du caramel chaud. Suis-moi.

Elle me prend par la main et fait signe à Joe.

— Toi aussi, trésor.

Il se lève en riant et accepte la main quelle lui tend. Elle nous conduit dans la fameuse pièce du fond. Les murs sont couleur de nuit. L'éclairage aux lumières noires rend nos sourires et le blanc de nos yeux fluorescents.

— Tu as droit à trois morceaux de musique différents, explique-t-elle. Choisis.

C'est à moi qu'elle s'adresse. Ses yeux me fixent, sa main n'a pas lâché la mienne. Je n'ai jamais tenu une femme par la main avant ce soir. Pas de cette façon, tout du moins : doigts enlacés, paume contre paume.

— Ce que tu veux.

J'ai l'impression d'avoir du coton dans la bouche. Une onde de chaleur me parcourt des pieds à la tête, me faisant frissonner. Elle hoche la tête, lâche ma main et se dirige vers une petite fenêtre aménagée dans le mur, que je n'avais pas remarquée.

Je tourne mon regard vers Joe. Il sourit et me tend la main. J'y glisse la mienne. Il m'attire à lui, assez près pour me chuchoter à l'oreille :

— Excellent choix.

Je frissonne de nouveau en sentant son souffle contre mon oreille. Je n'ai même pas l'excuse de l'alcool pour justifier mon comportement. Quelle folie m'est passée par la tête ? Il est trop tard pour faire machine arrière : la fille revient vers nous d'un pas nonchalant.

— Je m'appelle Cherry.

— Très original.

Le sourire de Joe est un croissant lumineux dans l'obscurité.

Elle rit.

— Il faudra t'en contenter.

— Juste.

— Asseyez-vous.

Elle nous montre les deux fauteuils jumeaux installés face à face au milieu de la pièce. Nous obéissons. Il y a juste assez d'espace entre nous pour lui permettre de passer sans heurter nos genoux.

Cherry sourit.

— Vous êtes en couple ?

Joe secoue la tête.

— Non.

— Premier rendez-vous ?

Je ris, nerveuse.

— En quelque sorte. En fait, nous sommes conviés tous les deux à un mariage, demain.

Cherry a un rire léger et doux qui pétille comme des bulles de champagne.

— C'est chouette.

Puis la musique s'élève dans la pièce. Il s'agit de *No Ordinary Love* de Sade, une chanson que j'aime particulièrement. Le rythme est langoureux, sexy, et la fille se met à danser comme tout à l'heure, sur la scène. Comme si elle cherchait à nous séduire tous les deux.

Joe a sûrement l'habitude de se faire draguer par des femmes, mais pas moi. Je me tiens raide dans mon fauteuil pendant que Cherry ondule entre nous. Elle s'installe sur les genoux de Joe, face à moi, et se frotte à lui de haut en bas, sans me lâcher du regard. Puis elle se tourne et fait exactement la même chose, cette fois face à Joe.

Le contact d'une femme chaude, nue, et légèrement moite sur mes genoux est un tel choc que je laisse échapper un cri étouffé. Ses cheveux me chatouillent le visage, ruissellent sur ses épaules. Elle se laisse glisser langoureusement contre moi, de haut en bas.

Elle me fait penser à un chat qui colle sa tête contre votre main pour que vous le caressiez. Cherry se tourne, se frotte à moi, ondule, puis fait la même chose avec Joe avant de revenir vers moi. Je ne sais pas où poser mes mains. Dans d'autres circonstances, je répondrais à chaque caresse par une caresse identique, mais quelque chose me dit que nous ne sommes pas autorisés à la toucher.

Cherry écarte mes jambes et se glisse entre mes cuisses pour presser son corps contre le mien. Le fauteuil est à dossier droit, il m'est impossible de reculer. Sa bouche s'approche de mon oreille. Elle souffle tout doucement à l'intérieur. Je frissonne. Elle rit, se redresse, et plonge de nouveau son regard au fond du mien avant de se détourner pour faire la même chose à Joe.

Elle se frotte contre lui et je suis aux premières loges. Ses fesses sont fermes, rondes, parfaites. Elle pose un genou sur la cuisse de Joe et ses mains prennent appui sur ses épaules. Elle s'incline en avant, les reins cambrés, si bien que j'aperçois la fine toison qui recouvre son pubis, (entrevois même les pétales roses de son clitoris tandis qu'elle fait onduler ses hanches. Cette vision furtive, presque volée, est infiniment plus troublante que l'étalage de chairs nues qui est de mise dans la salle voisine.

Trois chansons correspondent à peu près à dix minutes, mais je serais bien incapable de dire quand se termine le premier titre, ni même ce qui lui succède. Ce sont les dix minutes les plus intenses de toute ma vie.

Et les plus chères. Lorsque la musique s'arrête. Cherry se redresse, rejette ses cheveux en arrière et déclare d'une voix douce :

— Ça fera cent dollars tout ronds, chérie, mais si tu veux ajouter un petit extra, je n'ai rien contre.

Je suis incapable de bouger, j'ai les jambes en coton. J'espère qu'ils prennent les cartes de crédit. Je vais devoir faire une croix sur les sorties au restaurant pendant un mois ou deux, mais tant pis, l'expérience en valait la peine. Mais je me suis inquiétée pour rien : Joe se lève, ouvre son portefeuille et tend une petite liasse de billets à Cherry. Il en ajoute quelques-uns.

— Hé, merci ! Reviens me voir quand tu veux.

Elle a un joli sourire. Elle nous décoche un clin d'œil.

— Bonne fin de soirée.

En la voyant partir, je me rends compte brusquement que ce n'est qu'un job pour elle. Elle le fait très bien, mais ça reste un boulot, rien de plus. Je ne saurais dire si je suis soulagée ou déçue. A vrai dire, j'ai un autre sujet de préoccupation, beaucoup plus immédiat : je suis excitée comme je ne l'ai jamais été de toute ma vie.

— Prête à partir ?

Joe pose la main sur mon coude pour m'aider à me lever. J'aimerais glisser un œil vers son entrejambe pour voir s'il bande, mais je n'ose pas. Mes mamelons sont durs, douloureux, et à chaque mouvement que je fais, je me rends compte que ma petite culotte est mouillée.

— Oui

Ma voix est tellement rauque que je dois m'éclaircir la gorge et recommencer :

— Oui, je suis prête.

Je comptais sur le trajet jusqu'à la voiture pour me ressaisir, mais il n'en est rien. Mes mains sont moites. Joe m'ouvre la portière, et au moment où je vais monter, je pivote brusquement vers lui.

Nous nous jetons l'un sur l'autre comme des affamés. Sa langue explore mon oreille et ses mains se referment sur mes seins, caressant mes mamelons dressés avec une douceur torturante qui me fait gémir. Il a une érection. Je la sens contre moi. Sans même nous concerter, nous nous tournons et nous contorsionnons pour qu'il puisse s'installer sur le siège passager. Une seconde plus tard, je suis sur ses genoux et la portière se ferme sur nous en claquant.

Je m'agrippe d'une main au tableau de bord pendant que, de l'autre, je baisse ma culotte et relève ma jupe. J'entends le crissement de la fermeture éclair de sa braguette. Je me soulève et j'attends. Au bout de quelques secondes, comme il ne se passe rien, je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et je le vois sortir un petit emballage argenté du vide-poche de la voiture.

Dans d'autres circonstances, je m'interrogerais sur un homme qui garde des préservatifs à portée

de main dans sa voiture, mais pour l'heure, je me félicite simplement de sa prévoyance. Un instant plus tard, il me saisit par les hanches, me soulève, puis me pénètre avec un grognement sourd et je pousse un cri étouffé.

Le parking a beau être sombre, ce n'est pas pour autant qu'on ne peut pas nous voir. Mais cela m'est égal. Joe donne des coups de boutoir qui m'ébranlent jusqu'aux tréfonds de mon être. Dans le même temps, sa main se faufile dans les replis de mon sexe brûlant pour caresser mon clitoris. Il ne me faut pas longtemps pour atteindre l'orgasme. Ses doigts pressent mon clitoris à la même cadence que ses coups de reins, et je jouis avec un cri que je m'efforce d'étouffer en me mordant les lèvres.

J'agrippe si fort le tableau de bord que mes doigts blanchissent. Joe donne encore deux vigoureux coups de reins avant de jouir à son tour avec un grondement rauque. La scène a duré en tout et pour tout trois minutes.

Il s'affaisse contre le dossier du siège tandis que ses mains ensèrent mes hanches pour me soulever légèrement. Je me laisse aller à mon tour, en essayant de ne pas trop penser à ce qui vient de se passer.

Au bout d'un moment, il bouge légèrement et me tend une boîte de mouchoirs en papier, que j'utilise tout en me dégageant. Nous sommes terriblement à l'étroit et nous nous cognons constamment, mais Joe se montre tellement naturel que je ne me sens pas trop embarrassée.

Tant bien que mal, nous réussissons à nous rhabiller et à reprendre place sur nos sièges respectifs. La voiture sent le sexe, mais je ne peux pas baisser la vitre tant qu'il n'a pas mis le contact. Joe reste immobile derrière le volant pendant un moment, puis il se tourne vers moi et sourit.

— La soirée t'a plu ?

J'ignore s'il parle du spectacle de strip-tease ou de ce qui vient de se passer, mais de toute façon, la réponse est la même.

— Oui. Beaucoup.

- Bien, approuve Joe en mettant le contact. Je suis content.

C'était la première fois que Joe mentionnait sa profession et son nom de famille. Ces deux informations étaient beaucoup plus intimes et troublantes à mes yeux que le récit de leur partie de jambes en l'air dans la voiture, ou la scène où la strip-teaseuse s'était frottée contre eux.

— Et... comment s'est passé le mariage ?

C'était la seule question qui me venait à l'esprit pour le moment. J'étais encore occupée à méditer sur son récit et sur le don que semblait avoir Joe de rencontrer des femmes capables de trucs absolument insensés — comme baiser avec lui dans une voiture le premier soir, ou se faire draguer par une strip-teaseuse.

— Très bien. Elle pouffait chaque fois que nos regards se croisaient. Nous nous sommes tenus à carreau pendant la cérémonie, mais le champagne lui est monté à la tête pendant la réception, et elle n'a pas cessé de rire.

— Et donc... vous êtes reparti avec elle ce soir-là ?

— Non.

— Non ? Pourquoi ?

Joe sourit et haussa les épaules.

— Je n'aime pas les plats réchauffés.



Sa réponse me mit en colère.

— Vous savez, pour quelqu'un qui prétend ne pas être un type facile, vous vous acharnez à prouver le contraire !

— Sadie, déclara Joe d'un ton patient. Elle habite une autre ville, dans un autre État. C'était une occasion d'un soir, voilà tout. Cela n'a rien d'extraordinaire.

— Je vais peut-être vous étonner, mais tout le monde ne s'envoie pas en l'air avec la demoiselle d'honneur pendant un mariage, rétorquai-je sèchement.

— Qu'est-ce que vous auriez voulu ? Que je lui demande son adresse e-mail ? Que je lui raconte que j'allais la rappeler ? Elle n'en avait pas plus envie que moi.

Il était tellement arrogant. Je lui lançai un regard noir.

— Vous auriez pu vous abstenir de la baiser dans votre voiture.

— Pourquoi ?

Il semblait sincèrement curieux.

— Nous en avons envie tous les deux. J'ai fait attention. Je fais toujours attention. Où est le problème ?

Le problème, c'était que j'étais jalouse. Et je ne savais même pas de quoi - de cette faculté qu'il avait de jouir de la vie, partout, tout le temps, peut-être. Ou de toutes ces femmes de passage qui trouvaient le moyen d'obtenir de Joe ce que moi je n'aurais jamais.

— Vous prétendez vouloir vous fixer. Rencontrer l'âme sœur. Mais vous fûrniez avec tous les jupons qui croisent votre route. C'est ça, le problème. Je crois que vous êtes un foutu jouisseur et que vous n'avez pas du tout l'intention de changer.

Pendant plus d'un an, il n'y avait pas eu la plus petite ombre entre nous. Et voilà que c'était la deuxième fois que nous nous disputions en l'espace de quelques mois. Et toujours pour la même raison. Je n'étais pas stupide, je savais pertinemment que l'affrontement pouvait être une forme d'empoignade aussi intime que l'acte sexuel.

— Et moi, je trouve que vous vous comportez comme une foutue prude.

Je restai bouche bée plusieurs secondes avant de refermer les mâchoires avec un claquement audible. Il était adossé au banc, les bras étendus de chaque côté, un sourire empreint d'arrogance aux lèvres. Nos regards se défièrent. Il aurait fallu que je sois vraiment aveugle pour ne pas me rendre compte que la tension entre nous n'était pas uniquement faite de colère.

— Je ne les blesse pas, Sadie.

Je lâchai un ricanement.

— C'est vous qui le dites. Je ne connais que votre version des faits.

— Vous préféreriez que je feigne des sentiments que je n'éprouve pas ? Que je les invite plusieurs soirs de suite, en leur laissant espérer quelque chose qui n'arrivera jamais ? Cela ferait-il de moi quelqu'un de plus respectable ?

La pause de Joe avait l'air étudié, tout à coup, comme si sa nonchalance n'était qu'une façade.

— Comment espérez-vous rencontrer quelqu'un qui en vaille la peine si, passée une nuit, c'est déjà pour vous du « réchauffé » ?

Il passa la main dans ses cheveux et me regarda du coin de l'œil.

— Je cherche peut-être quelqu'un de spécial.

— Oh, vraiment ? lâchai-je avec raideur. Et c'est en faisant des galipettes dans tous les lits de la ville que vous espérez dénicher la perle rare ?

— C'était dans une voiture, rappela-t-il finement.

Je n'avais pas envie de rire.

— Le problème, Joe, c'est que vous tenez de beaux discours mais que vos actes démentent systématiquement vos propos.

Que m'arrivait-il ? Même avec mes patients, je n'utilisais jamais ce ton moralisateur et snob. Encore moins avec Joe. Il était malheureusement trop tard pour me rattraper.

Il se redressa.

— A vous entendre, on croirait que je baise toutes les femmes que je croise.

— Ce n'est pas le cas ?

Évidemment, ce n'était pas le cas, je le savais bien. Ce serait tout simplement irréalisable. Il ne s'agissait que d'une boutade.

Joe ne sourit pas. Il se pencha légèrement vers moi, le regard sombre et la bouche amère.

— Non, Sadie. Pas toutes.

Il faisait allusion à moi. Je le savais. Et il savait que je le savais. Nous n'échangeâmes plus un mot sur le sujet. Nous terminâmes notre déjeuner comme si cette conversation n'avait jamais eu lieu.

D'habitude, je me sentais toujours ragaillardie quand je rentrais chez moi le premier vendredi du mois. Mais pas ce vendredi-là. Je m'arrêtai en chemin chez le traiteur indien pour acheter des plats à emporter. Après ma dispute avec Joe, j'éprouvais le besoin de me gâter un peu.

— Salut, beau gosse, susurrai-je en poussant la porte de la chambre avec ma hanche.

Adam était déjà couché, la télé allumée, il m'adressa à peine un regard. Je jetai un coup d'œil à l'écran pour voir ce qui le captivait à ce point.

— *Alerte à Malibu* ? Dois-je m'inquiéter ? plaisantai-je tout en posant mon plateau sur la table.

Adam ne rit pas.

— Pourquoi ? Parce que ce n'est pas assez intello pour toi ?

D'accord. Ce n'était pas le soir à plaisanter. Je m'avançai vers le lit pour l'embrasser. Il poussa un soupir agacé et essaya de s'écarter.

— Je regarde la télé.

— Bon, bon. J'ai acheté des plats tout prêts au Passage pour l'Inde. Je me suis dit que nous pourrions manger et regarder un film ?

— Depuis quand aimes-tu la cuisine indienne ?

C'était Joe qui m'y avait initiée en apportant de délicieux samoussas à la viande et des badjis aux oignons pour le déjeuner. Naturellement, je gardai cette information pour moi tandis que j'ouvrais les barquettes et disposais leur contenu dans des assiettes.

— Depuis... un certain temps.

— Je croyais que tu avais horreur de la nourriture épicée.

— Oui, mais toi, tu l'aimes, soulignai-je. Et puis les goûts changent. Allez, j'ai acheté ton plat préféré. Alors arrête avec le troisième degré, et mangeons. D'accord ?

Il regarda la table et son expression se radoucit.

— Oh, merci, bébé. C'est gentil.

Je l'embrassai au coin des lèvres et, cette fois, il ne protesta pas.

— Je me suis dit que ce serait comme un dîner en amoureux au restaurant.

Adam ricana.

— Tu parles d'un restaurant.

— Hé, dis-je doucement en attendant d'avoir toute son attention. C'est un quatre étoiles. Et on n'a même pas besoin de se mettre sur notre trente et un.

— Toi, si, apparemment.

Je baissai les yeux sur mes vêtements.

— C'est ma tenue de travail.

Il secoua imperceptiblement la tête.

— Tu portes ton petit haut en soie. Cela signifie que tu as mis ton soutien-gorge bustier et la culotte assortie, celle qui va avec le porte-jarretelles. Exact ?

Je baissai de nouveau les yeux sur ma tenue, puis les levai vers lui.

— Quel œil !

Un sourire sans joie étira un côté de sa bouche.

— Et tu as mis du parfum.

Il tourna la tête pour renifler mon cou que j'avais effectivement inondé de parfum ce matin. Je ne le sentais même plus.

— Celui des grandes occasions, murmura-t-il.

Une bouffée de chaleur me monta au visage, enflammant mes pommettes et le lobe de mes oreilles. Je lâchai un petit rire et me détournai, affectant de m'activer autour de la table pour dissimuler mon expression coupable.

— Quelle était cette grande occasion, Sadie ?

— Agneau massala ou poulet tandoori ?

Je m'affairai avec les barquettes, le temps de me composer un visage neutre, puis me tournai vers lui avec lui sourire.

— Sadie ?

Les mensonges les plus difficiles à déceler sont ceux que l'on glisse entre deux vérités. En cours de psycho, on nous avait demandé de former des petits groupes et de mentir à certaines questions prises au hasard dans une liste.

Le but de l'exercice consistait à voir si nous parvenions à nous duper les uns les autres, mais en réalité le plus intéressant, ce n'était pas tant les questions auxquelles nous avions décidé de mentir que celles auxquelles nous avions choisi de répondre la vérité.

— J'étais d'humeur coquette. C'est tout.

Je sentis son regard sur moi tandis que je poussais la table roulante vers son lit et commençais à découper son repas.

— Tu es très belle.

Je reposai mes couverts et plongeai mes yeux au fond des siens. Une vague d'amour monta en moi, si violente que je faillis me mettre à pleurer. Je posai une main sur sa joue, l'un des rares endroits où il pouvait sentir mon contact.

— Merci, chéri.

— Tu es toujours belle, Sadie.

Il sourit et pressa ses lèvres sur ma paume.

— Mais surtout le premier vendredi du mois.

Pendant un long moment, le silence nous enveloppa.

Le dîner refroidissait, mais c'était le cadet de mes soucis. Mes yeux restèrent rivés aux siens et cette fois, je n'eus pas besoin de mentir.

— Je t'aime, Adam. Je n'aime que toi.

Il y eut un autre long silence, puis il acquiesça.

— Je sais.

Je me penchai pour l'embrasser.

— Dennis est parti. Nous n'avons même pas besoin de fermer la porte à clé.

J'agitai les sourcils d'un air suggestif, espérant le faire rire. Le coin de ses lèvres se releva, mais ce n'était que l'ombre de son sourire habituel.

— Je meurs de faim. Et je suis fatigué.

Inquiète, je touchai son front.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu te sens fiévreux ?

Il poussa un soupir irrité et tourna la tête d'un mouvement impatient.

— Je vais très bien. J'ai seulement dit que j'avais faim et que j'étais fatigué. Je croyais que nous devions manger et regarder un film ?

Autrefois, Adam avait un appétit sexuel vorace. Son désir de moi était insatiable, parfois même épuisant. Nul doute que le dîner aurait attendu pendant que nous assouviissions une tout autre faim.

Mais cette époque appartenait au passé, et je n'étais pas blindée au point de ne pas ressentir durement sa rebuffade.

— Entendu, acquiesçai-je. On dîne et on regarde un film.

- Tu pourrais commencer par aller te changer, dit Adam d'un ton froid. Et prendre une douche aussi. Ton parfum me donne mal à la tête. Je vais finir de regarder *Alerte à Malibu* pendant ce temps.

J'aurais préféré qu'il s'emporte, qu'il m'accuse ouvertement de lui être infidèle. S'il m'avait attaqué de front, j'aurais pu me défendre. Mais contre des soupçons qui ne voulaient pas dire leur nom, je ne pouvais rien faire. S'il m'avait demandé la vérité, je la lui aurais révélée, sans rien lui cacher.

Mais comme il ne me la demanda pas, je gardais le silence.

## Chapitre 9

### Juin

Ce mois-ci, je m'appelle Sassy. En réalité, mon vrai prénom c'est Sarah, mais Sassy me va tout autant. Mes cheveux sont bleus et verts avec tout un dégradé de teintes intermédiaires. Je raffole des collants rayés, des baskets customisées, des jupes portefeuille ultra courtes que je ferme avec de grosses épingles à nourrice, et j'ai toute une collection de piercings et de tatouages mais pas tous situés à des endroits visibles.

Je connais Joe depuis environ six mois. C'est moi qui assure la maintenance du système informatique de son cabinet. Chaque fois que je le croise dans les locaux, je me plains que son disque dur est *encore* saturé de photos porno, et il me répond sur le même ton qu'il a *encore* été obligé d'acheter des lunettes noires pour se protéger des atrocités de mon style vestimentaire.

J'aime bien Joe, et je suis à peu près sûre que c'est réciproque. C'est vraiment un très beau mec. très classe, et en plus, il a le sens de l'humour. Comme je le lui ai dit : c'est plutôt rare, et ça me change agréablement de ses collègues. De temps en temps, il met de côté pour moi un beignet à la cafétéria. Et parfois, je lui achète un petit pain fourré au fromage frais et au saumon fumé chez le traiteur du centre ville.

Notre relation est purement amicale et strictement professionnelle — jusqu'au jour où je le trouve assis à son bureau, dardant sur l'écran de son ordinateur un regard incandescent, comme s'il voulait le réduire en cendres.

— C'est un virus, ça n'a rien de personnel, lui dis-je tout en m'installant à sa place pour vider son disque dur. La moitié du cabinet est infecté.

Il va perdre l'équivalent d'une journée de travail ! gémit-il, mais je le rassure : dans moins d'une heure, il pourra de nouveau gambader d'un fichier à l'autre, foi de Sassy.

— Si vous faites ça, répond Joe, je vous invite au restaurant ce soir.

Ce n'est pas comme si nous n'avions jamais flirté. Je veux dire : je flirte quasiment avec tout le monde, cela ne signifie rien. Sauf que cette fois... eh bien, cette fois, je suis tentée de faire profiter Joe d'un petit extra de charme à la Sassy. Il est évident que Joe est terriblement en manque d'affection — et je ne parle pas uniquement de sexe. Ce dont Joe a besoin, c'est de quelqu'un qui lui demande comment s'est passée sa journée quand il rentre chez lui le soir. Quelqu'un qui lui fasse couler un bain de temps à autre ou qui lui mitonne un bon petit plat.

Bref, Joe a besoin qu'on le chouchoute un peu, et c'est justement un domaine dans lequel j'excelle. Mais puis-je lui proposer mes services de but en blanc ? Je cherche un alibi : il a été contrarié par cette histoire d'ordinateur et il a besoin de réconfort. Et puis, je lui trouve un petit air mélancolique depuis quelques semaines. Mais la réalité est beaucoup plus prosaïque : Joe est fabuleusement beau. Ses traits sont harmonieux, modelés à la perfection. Je meurs d'envie de faire son portrait.

Il est surpris quand je le lui dis, un peu plus tard dans la soirée. Il ne m'a fallu que quinze minutes pour ressusciter son ordinateur, et il a tenu parole, il m'a invitée à dîner.

— Je ne savais pas que vous étiez une artiste.

— Ce n'est pas le cas. Je peins uniquement pour le plaisir, pas pour en faire mon métier.

— Ce n'est pas parce qu'on ne vit pas de son art qu'on n'est pas un artiste.

Il se penche vers moi, par-dessus la table, les yeux rivés aux miens.

Je sens son regard m'envelopper, comme une couverture. Nous venons de franchir un palier. Il y a plusieurs niveaux de flirt : le badinage sans conséquence, tel que nous le pratiquons depuis six mois ; et l'offensive de charme avec intention de séduire — un terrain sur lequel nous ne nous étions jamais aventurés... jusqu'à ce soir.

— Parlez-moi un peu de vous, dis-je pendant que nous dégustons notre dessert.

Il s'agit d'un délicieux gâteau au fromage blanc que nous partageons, non pas parce que je fais attention à ma ligne, mais parce que nous n'avons plus assez faim, ni l'un ni l'autre, pour dévorer une part chacun.

— Quels sont vos hobbies — en dehors de télécharger des photos porno au frais de votre cabinet, bien sûr ?

Il a commandé un café, et moi un thé. Il ajoute un sucre et du lait dans sa tasse. Je regarde le liquide sombre pâlir quand il tourne sa cuillère. Je commence à penser qu'il ne va pas me répondre, quand :

— J'aime lire.

— Ne prenez pas cet air honteux, je le taquine d'un ton amusé. Par « lire », je suppose que vous ne faites pas uniquement référence aux fichiers PDF des sites porno sur le Net, si ?

Il rit. Joe a un rire magnifique, assorti à son sourire. A son vrai sourire, je veux dire. Pas le modèle flatteur, calibré sur mesure, qu'il dégage à tout bout de champ.

- Pas uniquement, non.

Nous nous lançons dans une discussion sur la littérature, tous genres confondus. J'avoue un faible pour la science fiction. Joe, lui préfère les policiers et les thrillers, parce qu'il aime relever le défi et essayer de trouver la solution par lui-même, explique-t-il.

Le service est terminé et le personnel du restaurant nous lance des regards appuyés pour nous faire comprendre qu'ils aimeraient bien débarrasser notre table. Joe et moi finissons nos consommations, et sortons dans la nuit. Il est plus tard que je ne le pensais, mais notre conversation était si agréable que je n'ai pas vu le temps passer.

Il me ramène chez moi en voiture et une tension se glisse entre nous. Je tente de l'analyser. Elle se résume à une question : ai-je envie de baiser avec Joe ?

La réponse est un oui franc et massif. J'aime le sexe, et j'aime Joe. Je n'ai pas de petit ami et s'il a une fiancée, ce n'est pas vraiment mon problème dans la mesure où il ne m'a jamais parlé d'elle, et qu'il n'a pas sa photo encadrée sur son bureau.

Alors oui, j'ai envie de baiser avec Joe. Et non, je ne pense pas que ça nuira à notre relation future, parce que nous savons très bien à quoi nous en tenir. Je ne suis pas à la recherche d'un petit ami, fût-il aussi craquant que Joe. Il est trop « costard-cravate » pour moi. Il n'irait pas du tout avec mes piercings et mes tenues flashy.

Quand il se gare en bas de mon immeuble, il a l'air surpris. Ce quartier avait assez mauvaise réputation à une époque mais il est devenu branché depuis, et donc hors de prix. Je ris en voyant son expression stupéfaite et je descends de voiture.

— L'ancienne propriétaire est partie vivre chez son fils. L'appartement était en très mauvais état quand je le lui ai acheté. Je l'ai rénové moi-même. Je réaliserai un assez joli bénéfice quand je le

revendrais, d'ici un an ou deux.

Une fois à l'intérieur, il me complimente sur mon travail et je ne peux me défendre d'un sentiment de fierté. Je lui montre les planchers que j'ai décapés, poncés et vernis à la main, les murs que j'ai rebouchés à l'enduit et repeints, la cuisine que je suis en train d'aménager en style ancien et rétro. J'ai peu de meubles et le décor doit lui paraître étrangement sobre compte tenu de ce qu'il voit de ma personnalité.

— La plupart des gens ont une vie sans couleur et sans saveur, je lui explique dans le salon nu où des pots de peinture et des pinceaux étaient encore éparpillés sur le sol recouvert d'une bâche. Je veux vendre cet appartement à un couple de yuppies sympas, s'il en existe encore.

Le rire de Joe est triste et retenu, et une bouffée de tendresse m'envahit.

— Il en existe encore, rassurez-vous.

Il a desserré sa cravate, ouvert le premier bouton de sa chemise et ses cheveux sont un peu ébouriffés. Ses pommettes sont légèrement colorées et ses yeux brillent, peut-être à cause du verre de vin que je lui ai servi à la cuisine.

— J'utilise très peu de pièces dans l'appartement. En fait, je vis presque exclusivement en haut, dans ma chambre...

Nos regards se croisent. Je vais l'emmener là-haut et le laisser me déshabiller. Je vais lui donner autant de plaisir que je pourrai et supposer qu'il m'en donnera aussi un peu en retour. Je le sais, et je suis certaine qu'il le sait aussi. Et cependant, nous restons immobiles, comme figés, les yeux dans les yeux.

— J'aimerais beaucoup la visiter.

Il porte son verre à ses lèvres. Et il m'offre le sourire que je connais bien, celui qui me dit qu'il est en train de flirter. Tiens, c'est amusant : le sourire qu'il utilise pour le badinage sans conséquence est le même que celui de l'offensive de charme.

Ma théorie des paliers serait-elle fautive ? Je décide aussitôt de vérifier : je le toise de la tête aux pieds, très lentement, sans en perdre une miette en route, puis je le regarde de nouveau dans les yeux et je me mouille les lèvres du bout de la langue.

— Alors, qu'est-ce qu'on attend ?

Et j'allume une étincelle de défi dans mon œil.

La température monte instantanément de plusieurs degrés. Conclusion : il y a bien plusieurs paliers dans *ma* façon de flirter. Je lui fais signe d'approcher avec mon index recourbé et il obéit. Il pose son verre sur le pilastre. Je le prends par la main et mêle mes doigts aux siens avant de l'emmener à l'étage.

Une fois devant la porte de ma chambre, je me tourne vers Joe. Il a un sourire aux lèvres. Moi aussi.

— Sassy.

Joe me caresse les cheveux, torsadant les longues mèches bleues, vertes et violettes.

— Joe, fais-je en écho avec un petit mouvement de sourcils.

— Je devrais peut-être m'en aller.

Ma main est sur la poignée de la porte, dans mon dos, et je la tourne. Mon autre main est toujours enlacée à la sienne. Pas question de le laisser s'envoler. J'ouvre le battant d'une poussée et j'entre à reculons, l'entraînant avec moi.

— Tu as envie de partir ?

— Non.

— Alors, reste.

Nous sommes au milieu de la pièce, maintenant. Il semble sur le point de dire quelque chose, mais il regarde autour de lui et se tait.

Ma chambre en jette vraiment. Les murs et le plafond sont bleu nuit, assortis à la moquette. Des petits points de peinture luminescente, reproduisant les constellations, saupoudrent les murs et le plafond. Mon lit est formé d'une pile de matelas posés à même le sol, recouverts de draps et de couvertures bleu nuit. J'ai peint la commode en bois brut pour qu'elle se fonde complètement dans le mur. On a l'impression de flotter dans l'hyper espace.

Joe pivote sur lui-même aussi loin que le lui permettent nos mains enlacées. Puis il me dévisage.

— Aucun doute, tu *es* une artiste.

Son compliment me touche.

— Merci.

Il m'attire plus près de lui. Je suis plus petite qu'il n'y paraît et je dois renverser la tête pour le regarder dans les yeux. Ses mains trouvent tout naturellement leur place sur mes hanches. Je tire sur sa cravate pour achever de la dénouer, puis je la fais glisser le long de son col, avant d'ouvrir le deuxième bouton de sa chemise.

Joe pose sa main sur la mienne.

— Sassy, attends...

Je pose mon autre main sur la sienne et je lève les yeux.

— Chuut. Tout va bien. On va juste prendre un peu de bon temps, rien d'autre.

J'ai toujours pris Joe pour un jouisseur. Qu'un homme comme lui soit encore sur le marché des cœurs à prendre cache forcément quelque chose. En général, cela trahit une phobie de l'engagement — l'éternel refus d'aliéner sa liberté, de rentrer dans le rang, de se condamner à la monogamie... Je connais, j'ai déjà donné. Mais son hésitation m'amène à me demander si, par hasard, je ne l'aurais pas mal jugé. Une pensée me traverse tout à coup l'esprit.

— Tu n'es pas gay, si ?

Son visage reflète un tel ahurissement que je ne peux m'empêcher de rire.

— Non ! Pourquoi ? J'en ai l'air ?

— Non.

J'ouvre le troisième bouton de sa chemise.

— Mais ce serait la seule explication plausible pour que tu me résistes.

— Je ne suis pas gay.

Sa chemise est à moitié ouverte et j'aime beaucoup ce que je vois. J'en termine rapidement avec les boutons qui restent et j'écarte le tissu pour avoir un aperçu complet. Mmm. C'est bien ce que je pensais : il a un torse très sexy.

— Je ne connais pas le genre de filles que tu fréquentes d'habitude, mais je vais essayer de deviner, d'accord ?

— D'accord.

Il est souriant, détendu : il est convaincu que je vais me tromper.

— Tu aimes les femmes. Tu n'es pas aussi sélectif qu'un type comme toi aurait les moyens de l'être, et c'est tout à ton honneur.

Je fais glisser un doigt le long de son sternum, puis autour de ses tétons, qui durcissent instantanément. Mmm...

— En réalité, tu espères rencontrer quelqu'un de spécial, et c'est pour ça que tu continues à chercher, exact ?

Son regard a suivi le cheminement de mon doigt, mais à ces mots, il lève les yeux pour les



plonger dans les miens.

— Exact.

Je tire sur sa chemise pour la dégager de son pantalon, puis mes paumes remontent le long de son torse pour dénuder ses épaules. Sa peau se couvre de chair de poule bien que la température de la chambre soit douce. Je souris. Mon contact le fait frissonner, c'est très flatteur.

— Tu n'es pas un jouisseur. Je m'étais trompée sur ce point.

Je presse mon visage contre son torse. Il sent le savon, le propre. Trop d'hommes s'inondent d'après-rasage.

— Ah non ?

Il glisse ses doigts dans mes cheveux et les roule en torsade sur ma nuque. C'est à mon tour de frissonner.

Je donne des petits coups de langue sensuels sur sa peau dorée et souris quand il laisse échapper un gémissement.

— Non. Un jouisseur, c'est quelqu'un qui ne pense qu'à son plaisir. Il prend ce qu'il veut et après il disparaît. Le propre du jouisseur, c'est de s'enfuir après chaque conquête pour ne pas être attrapé. Alors que toi, Joe, toi...

Ma main descend vers la boucle de sa ceinture. En dessous, son sexe est déjà gonflé. Je le prends en coupe dans ma paume, à travers son pantalon.

— Toi, tu veux être capturé, pas vrai ?

Il m'agrippe les cheveux pour me forcer à basculer la tête en arrière, et cette fois, c'est moi qui pousse un gémissement étouffé parce que son geste est plus brutal que je ne l'aurais pensé. Il a l'air en colère mais je n'ai pas peur.

Je sais que j'ai raison. Je caresse son sexe à travers son pantalon et nous nous fixons du regard jusqu'à ce que l'étai de ses doigts se desserre.

— Ce n'est pas aussi simple, Sarah.

— Ça ne l'est jamais.

Je défais sa ceinture et plonge la main à l'intérieur de son pantalon. Mes doigts se referment sans hésiter sur son membre raide et brillant et le dégagent de la prison trop étroite de son boxer. J'aime le sentir palpiter contre ma paume, chaud, vibrant.

Pour autant que je puisse en juger, Joe est plutôt bien monté. Je le caresse doucement, de haut en bas, et sa peau épouse le mouvement.

Joe incline légèrement la tête en arrière, les yeux fermés. Je pourrais tuer pour avoir des cils aussi fournis que les siens. Ils forment des petites ombres vacillantes sur ses joues.

Ses lèvres se sont entrouvertes. Je prolonge la caresse de ma main, lentement, sans serrer. Lorsque ma paume effleure son gland, il laisse échapper un petit grognement éraillé.

C'est un son terriblement sexy et mon corps réagit instantanément. Il y a une éternité que je n'ai pas couché avec un homme. Pas parce que je ne n'ai pas eu l'opportunité — soyons lucides : n'importe quelle fille peut trouver preneur pour peu quelle en ait vraiment envie et qu'elle ne soit pas trop regardante. Mais il se trouve que j'ai été très occupée, et que mes critères de sélection sont assez élevés. En fait, Joe est le premier homme que j'invite chez moi depuis des mois, et le premier que j'invite dans ma chambre depuis plus longtemps encore. Cela suffit à le rendre très spécial à mes yeux et à me donner envie d'être tendre et câline.

Je veux faire sourire Joe. Je veux voir un vrai sourire sur ses lèvres, pas celui dont il use si aisément quand il veut charmer. Je veux le rendre heureux, même si ce n'est que pour une nuit.

Il murmure mon prénom et je continue à le caresser très lentement. Une légère rougeur empourpre ses joues et son cou. C'est incroyablement sexy. Il ouvre les yeux, les fixe sur moi et j'y lis une hésitation.

Je prends sa main, la pose sur mon sein et encourage son pouce à caresser mon mamelon. Il durcit aussitôt sous le tissu léger de ma tunique en coton. Je veux qu'il sache que c'est ce que je veux, moi aussi, et qu'il m'excite. Parce que c'est vrai.

Nous reculons vers mon lit. Joe s'arrête pour descendre son pantalon, son boxer, et les enjambe. Puis il enlève ses chaussettes du bout du pied pendant que je fais passer ma tunique par-dessus ma tête et dégrafe mon soutien-gorge. La température est douce dans la pièce, et pourtant je frissonne quand il prend mes seins en coupe dans ses mains.

Mes tétons sont durs et gonflés, deux petits pitons d'acier contre ses paumes. Je brûle d'impatience de sentir sa bouche les happer tour à tour puis descendre jusqu'à mon entrejambe. Cette pensée m'excite tellement que mes cuisses se contractent de plaisir, par anticipation.

En l'espace de quelques secondes, nous sommes nus tous les deux, et un lent sourire relève le coin de ses lèvres.

Je plisse les paupières, la tête penchée sur le côté, avant de trancher :

— Appréciateur avec un zeste de suffisance.

Il lâche un rire surpris.

— Pardon ?

— Ton sourire. C'est le modèle « appréciateur avec un zeste de suffisance ». Tu as toute une panoplie de sourires dans ton carquois, Joe. Je connais le « charmeur avec une pointe de flatterie », le « badin plein d'humour », le « mélancolique teinté de regret », mais celui-ci, c'est l'appréciateur avec un zeste de suffisance.

Ses pouces effleurent la pointe de mes seins tandis qu'il réfléchit à ce que je viens de dire. Je pense que ma franchise le contrarie, un peu, mais il ne dément pas. Il recule d'un pas pour me contempler de nouveau et, cette fois, il n'y a plus une once de suffisance dans son sourire appréciateur.

— Comment est celui-là ? me demande-t-il — et nous nous esclaffons tous les deux.

— Il est adorable.

— *Tu* es adorable.

Ses mains caressent mes épaules, mon dos, mes hanches, avant d'empoigner mes fesses.

— Ne prends pas ce ton surpris, fais-je en lui pinçant doucement les tétons. Je ne suis peut-être pas le genre de fille que tu as l'habitude de...

Il m'interrompt en m'attirant à lui, peau contre peau.

— Et moi, je suis ton genre d'homme ?

Le contact de son corps le contre le mien, la pression de son érection contre mon ventre, altèrent ma voix.

— Pas vraiment. En fait, non.

— Trop classique ? Pas assez d'encre ?

Il suit du doigt le tracé du tatouage qui orne mon nombril : un nœud celte dessinant des méandres autour d'une étoile de David.

— Exact.

Ce n'est pas tout à fait vrai, mais je me vois mal lui expliquer pourquoi il n'est pas mon genre d'homme pendant que sa langue trace des sillons brûlants sur ma gorge. Ce serait déplacé, et de surcroît parfaitement, inutile. Tout ce que nous voulons, c'est baiser ensemble, et que ce soit bon. Point final. Il n'est pas question de sentiments entre nous. Alors peu importe qu'il ne soit pas mon type et réciproquement.

Il me renverse doucement sur le lit et se penche sur moi. Sa bouche descend le long de ma gorge jusqu'à mes seins pour finalement — ô merveille ! — prendre l'un de mes mamelons entre ses lèvres.

— C'est drôle, je pensais être le genre d'homme de toutes les femmes, murmure-t-il en léchant et en tourmentant sa pointe dressée pendant que je gémiss de plaisir.

— Est-ce que c'est un problème ? je lui demande, comme il abandonne brièvement mes tétons pour se concentrer de nouveau sur ma gorge.

Il est allongé sur moi, mais il a suffisamment d'expérience pour ne pas m'écraser de son poids.

— Je parle du fait quelles pensent toutes que tu es leur genre d'homme.

Sa langue interrompt son exploration du sillon qui sépare mes seins, et sa main, qui caressait ma taille, s'immobilise.

— Oui, murmure-t-il contre ma peau.

Son visage est baissé de sorte qu'il m'est impossible de voir ses yeux, mais ce n'est pas la peine. Sa réponse semble sincère. Je glisse mes doigts dans ses cheveux. Ils sont court, mais doux.

— Pauvre Joe, je chuchote d'une voix douce. Elles te veulent toutes mais il n'y en a pas. une seule qui te connaît réellement.

Cette fois, il lève la tête et me regarde. Ses lèvres sont mouillées par la salive que sa langue a déposée sur ma peau. Il cille plusieurs fois, rapidement. Nos deux corps sont soudés au niveau des hanches, son sexe se presse contre mon ventre.

Je prends son visage dans mes mains et plonge mes yeux au fond des siens.

— Comment est-ce possible ?

Il secoue la tête sans répondre.

— Pourtant, c'est ce que nous recherchons tous, non ? lui dis-je avec douceur. Quelqu'un qui nous aime pour ce que nous sommes.

C'est une évidence, et pourtant il a l'air sous le choc. Ses muscles se contractent, comme s'il se préparait à fuir. Je suis tellement persuadée qu'il va partir que je le laisse libre. Au bout d'un

moment, il s'étend de nouveau sur moi et presse ses lèvres sur mon cou, là où bat mon pouls.

Nous restons ainsi un long moment, sans parler, sans bouger, jusqu'à ce que je me rende compte que nos deux respirations ne font plus qu'une.

Il frissonne légèrement. Attendrie, je lui caresse le dos d'un geste apaisant. Nous nous étreignons mutuellement. J'enroule mes jambes autour de sa taille et croise les chevilles pour l'enlacer aussi étroitement que possible.

Il ne parle toujours pas, mais son sexe est plus dur que jamais et son cœur bat très vite contre le mien.

— Combien de femmes ?

Ma voix est un chuchotement. Mon souffle caresse son oreille.

— Beaucoup. Trop. Pas assez.

Je comprends ce qu'il veut dire, et je me sens de nouveau désolée pour lui. Je suis seule et cependant, je ne connais pas la solitude. Un jour, je l'espère, quelqu'un prendra la peine de me découvrir et de m'aimer pour ce que je suis, mais je ne suis pas plus pressée que ça. Joe, lui, semble penser que ce jour n'arrivera jamais.

— Quand t'a-t-on dorloté pour la dernière fois ?

Il secoue la tête sans répondre. Nous resserrons encore notre étreinte. Je peux sentir les vertèbres de sa colonne vertébrale jouer sous mes doigts.

— Roule sur le dos, fais-je contre ses cheveux.

Il obéit et se retrouve sous moi. J'éteins la lampe pour que ce soit plus facile pour lui, et mes yeux mettent un petit moment à s'ajuster à l'obscurité. Dans l'intervalle, les étoiles se sont mises à scintiller au plafond. Un peu de lumière entre par la fenêtre, juste assez pour me permettre de deviner les contours de sa silhouette, pas davantage.

Je me positionne au-dessus de Joe, les genoux de part et d'autre de ses hanches, les mains de chaque côté de sa tête. Même sans le voir, je sens son corps sous le mien, la chaleur de son sexe près de mon ventre, mais je ne le touche pas. Je laisse mes cheveux cascader de chaque côté de mon visage, et j'ondule lentement pour qu'ils glissent sur sa peau dans une longue caresse.

Il soupire et se cambre, alors je presse ma bouche sur sa joue. J'aime la saveur de sa peau. Sa barbe naissante me picote les lèvres. Je le mordille, puis je lèche tout doucement les endroits où mes dents se sont enfoncées.

Ses mains caressent fiévreusement mon corps — mes hanches, mes fesses, mes cuisses. Elles ne se sont pas encore insinuées entre mes jambes, mais nous avons tout le temps. Je n'ai pas l'intention de brûler les étapes.

Ma langue suit la ligne de sa mâchoire et descend le long de son cou — jusqu'à sa clavicule. J'y plante doucement mes dents, puis le lèche, puis le mords de nouveau, jusqu'à ce qu'il crie. Je l'apaise alors d'une pluie de baisers.

Son sexe palpite plus fort contre mon ventre. Il aime ça. Bien, j'en prends bonne note.

Mes cheveux s'enroulent autour de son cou et de ses bras, tandis que je poursuis ma progression vers son torse. Je prends tout mon temps pour explorer la fine toison qui le recouvre et qui porte son odeur, avec une note épicée en plus. Quand je trouve le petit bouton de son téton et le serre entre mes dents, son corps entier tressaute.

Je ris tout contre lui.

— Désolée.

Sa voix est rauque.

— Seigneur, Sassy... !

— Tu veux que je sois plus douce ?

Mais je connais déjà la réponse. A chacune de mes morsures, son sexe est devenu plus dur, plus brûlant, sa respiration s'est accélérée et il s'est cambré contre moi. Sans attendre, je mordille de nouveau son téton et ce qu'il s'apprêtait à dire s'évanouit dans un soupir étranglé.

Joe a sûrement baisé un tas de femmes. Peut-être même a-t-il fait l'amour avec quelques-unes. Mais si j'en crois ses réactions, on ne s'est guère soucié de lui rendre la politesse. Ce qui est une honte quand on a, comme lui, un corps fait pour être aimé — tout en muscles et en proportions harmonieuses. Quel gâchis ! La plupart des femmes sont empotées face à un bel homme. Les sottes...

L'obscurité m'oblige à tâtonner un peu. Son sexe heurte ma paupière alors que je me penchais, pensant le prendre dans ma bouche, et je me fais pardonner en le parsemant de baisers papillon.

Il tressaute contre ma bouche. Je le saisis doucement dans ma main, l'effleure d'une caresse aussi légère qu'une plume, puis le saupoudre de petits baisers tendres. Puis je recommence à le caresser doucement, laissant mon souffle prendre le relais de mes baisers. J'attends qu'il enfouisse sa main dans mes cheveux et que ses hanches se soulèvent pour prendre son sexe dur et enflé dans ma bouche.

Nous poussons un même gémissement. Je contrôle son ardeur avec ma main et je le butine tout doucement, jusqu'à ce qu'il cesse de se pousser en moi. Je détends alors les muscles de ma gorge afin de l'engloutir tout entier.

Je lui fais l'amour avec ma bouche jusqu'à ce que ma mâchoire commence à se raidir. A ce stade, il n'est plus qu'un gémissement, et moi je ruisselle de désir. Mon clitoris palpite douloureusement et je dois contracter les cuisses plusieurs fois de suite pour relâcher la pression. Un petit truc à moi, très efficace pour garder le contrôle — quand on le fait bien.

Je m'agenouille entre ses jambes pour caresser ses testicules. Je trouve rapidement le petit coin tendre, juste à la base de sa queue. Je le presse avec ma langue et mes doigts jusqu'à ce que ses cuisses se soulèvent convulsivement et que ses gémissements prennent une résonance familière.

Attentive à ses moindres soupirs, je cajole son gland d'une langue taquine, puis je remonte lentement, parsemant son torse et ses épaules de baisers au fil de ma progression, jusqu'à ce que mon pubis se trouve exactement au-dessus de sa queue. Quand son membre dressé et palpitant effleure mon clitoris, un frisson voluptueux me secoue. Je me frotte à lui plusieurs fois, puis je me penche pour attraper un préservatif dans le tiroir de ma table de nuit et je me soulève pour dérouler le latex sur son sexe enflé et brûlant.

Joe est devenu silencieux. J'ai pris appui sur son biceps pour me soutenir et je sens ses muscles trembler sous ma paume. Avec une infinie lenteur, je me laisse glisser le long de son érection. Il y a si longtemps que je n'ai pas fait l'amour que j'ai envie de savourer chaque seconde. Lorsque je sens qu'il est entré complètement en moi, je prends une profonde respiration. Mes cuisses enserrant ses hanches. Frissonnante, je pose mes mains sur ses tétons durcis et les pince légèrement.

Il se cambre et il donne une première poussée. Je me penche légèrement en avant afin de lui permettre d'entrer plus profondément encore en moi. Puis je commence à bouger. Lentement, parce que je pense que c'est ce dont il a besoin.

Nous ondulons tous les deux comme une barque sur un lac. Une houle toute douce nous fait monter et descendre, avec de temps à autre une vague beaucoup plus forte qui vient nous rappeler que nous n'avons pas pied à cet endroit et que nous ne savons pas nager.

La traversée se prolonge à l'infini. Joe me laisse le contrôle. S'il devient trop impétueux, je m'arrête. Je lui mordille le cou, une épaule, un téton, puis je lèche tendrement l'endroit que j'ai martyrisé. Je presse mon clitoris contre son ventre à chaque poussée. C'est une sensation exquise, enivrante, qui se prolonge à l'infini et me fait perdre la notion de tout ce qui m'entoure, jusqu'à ce

qu'une déferlante plus intense que les autres m'emporte par-delà les cimes du plaisir dans une explosion de lumière.

Je jouis pendant une éternité. C'est merveilleux. Joe - et j'admire son contrôle — attend que mes soubresauts se soient apaisés pour accélérer le rythme et parvenir à son tour à l'orgasme.

Je m'effondre sur lui, pantelante. Il m'entoure de ses bras. Mon visage épouse parfaitement le creux de son épaule. Mes cheveux sont emmêlés dans tous les sens, mais je suis trop épuisée pour m'en soucier.

Le moment où il débande pourrait être gênant, mais il n'en est rien.

Je tends la main vers le tiroir de ma table de nuit, j'en sors une boîte de mouchoirs en papier et je nous essuie rapidement avant de jeter le préservatif dans la poubelle. Puis je reviens me coucher près de lui, une jambe en travers de la sienne, et je rabats les couvertures sur nous. Il fait un peu froid maintenant.

Il ne dit rien, mais il ne se lève pas non plus pour partir. Je ne veux pas qu'il ait l'impression de devoir s'en aller, mais je ne veux pas non plus qu'il se sente obligé de rester. J'attends donc plusieurs minutes avant de déposer un baiser sur son épaule et de me redresser sur un coude pour l'observer.

Je distingue seulement les contours de son visage quand il se tourne vers moi. Pommettes, nez, menton, le trou sombre de ses yeux. Impossible de déchiffrer son expression. Il pourrait tout aussi bien sourire que fulminer, mais je ne sais pas pourquoi, j'imagine qu'il me regarde, tout simplement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? finis-je par demander.

— Pourquoi n'as-tu pas de petit ami ?

— Ah... c'est la question à un million de dollars.

Je touche son menton du bout du doigt.

— Je n'en ai pas envie pour l'instant, je suppose. Je ne prospecte pas, en tout cas. Bien sûr, je ne refuserais pas si la vie en plaçait un sur mon chemin, mais je ne suis pas en manque.

— Tu es un cas.

— Chéri, si je recevais un dollar chaque fois qu'on me dit ça, je pourrais prendre ma retraite.

Nous rions, paisiblement, et je me blottis de nouveau contre lui. Je caresse son torse avec ma main, doucement, tendrement. Je le chouchoute comme je rêvais de le faire dans son bureau, ce matin.

S'il était un chat, je crois que Joe ronronnerait. Il est chaud, détendu, et sa voix est engourdie de sommeil quand il me répond.

— Ce que je veux dire, c'est que la plupart des femmes que je rencontre veulent un petit ami. Même si elles prétendent le contraire, c'est leur souhait, à toutes.

— Bien sûr. Tout le monde a besoin de se sentir aimé. Personne n'aime être seul.

— Tout ce qu'elles voient en moi, c'est un beau costume, une belle voiture et un boulot qui rapporte.

Aurait-il parlé avec la même franchise si nous avions abordé le sujet pendant le dîner, et non dans ce moment d'abandon ? Pas sûr. Peut-être regrettera-t-il cet aveu quand il fera jour. Quoi qu'il en soit, j'apprécie son honnêteté.

— Et tout ce que tu vois en nous, ce sont des seins, une paire de fesses et des longs cheveux.

Je sens qu'il se crispe contre moi, mais c'est très bref.

— Je suppose que tu as raison.

— Tu pourrais rencontrer une gentille fille... à l'église ? je suggère en souriant.

Joe secoue la tête.

— Je ne vais pas dans les églises.

— Pourquoi ?

Je suis curieuse, comme toujours, de ce qui motive les gens.

— Tu es juif ? Joe !

Je me redresse sur un coude, dans une pause dramatique.

— Oh, mon Dieu, mon rêve vient d'être exaucé ! Épouse-moi et faisons des bébés !

Il rit et sa main vient caresser mes cheveux.

— Je ne suis pas juif.

— Oh, zut. Dommage.

Il est trop bien élevé pour me dire qu'il n'y a aucune chance qu'il épouse une fille comme moi, et je suis trop bien élevée aussi pour dire la même chose à son sujet. Nous rions ensemble et c'est le plus important. Il bâille et je jette un coup d'œil à mon réveil. Il est tard. Je n'ai pas à me lever tôt, demain, mais lui si, probablement.

— Tu sais quoi ? Tu vas rester ici cette nuit et demain matin, promis, je te réveillerai suffisamment tôt pour que tu aies le temps de passer chez toi te changer. Tu auras même droit à des œufs brouillés avant de partir.

— C'est vrai ?

Il tourne la tête et un scintillement argenté, venu du pâle clair de lune, vacille dans ses yeux.

— Promis.

Je lui caresse le torse d'un geste rassurant.

— Allez, tourne-toi de l'autre côté.

Il hésite, mais obéit et je me blottis en chien de fusil contre lui. Mon ventre s'ajuste parfaitement à la courbe de ses fesses. Je glisse mon bras sur son torse, je trouve sa main et enlace mes doigts aux siens. Au début, sa tension est palpable, mais au bout de quelques minutes, ses muscles finissent par se relâcher, un à un, jusqu'à ce qu'il respire profondément. Il s'est endormi.

Je détestais Sassy. Je mourais d'envie de lui arracher ses cheveux bleus un à un. Naturellement, je n'en montrai rien et feignis de me passionner pour mon sandwich.

— Vous avez eu vos œufs brouillés ?

Je mastiquai une bouchée de carton bouilli et l'avalai tout rond.

— Non. Je me suis réveillé le premier et je suis parti.

Joe n'avait pas commencé à manger. Il s'adossa au banc et croisa les jambes loin devant lui.

Je m'efforçai de ne pas laisser paraître une joie revancharde en entendant sa réponse.

— Vous avez l'intention de la revoir ?

Il tourna son regard vers moi.

— Je la vois presque toutes les semaines.

Mon estomac se retourna.

— C'est une affaire qui roule, si je comprends bien.

— Elle vient au cabinet dans le cadre de son travail. Sadie. c'est tout. Nous ne sommes pas ressortis ensemble.

— Pourquoi ?

Je reposai mon sandwich et me concentraï sur mon soda, mais je tétai trop fort la paille, et le bout racla la glace au fond du gobelet avec un bruit terrible.

— Parce qu'elle n'est pas mon genre de femme. Et qui plus est, elle n'est pas à la recherche d'un petit ami.

Je le savais déjà ; il l'avait mentionné pendant son récit.

Et cependant, il avait passé toute la nuit avec Sarah, ce qui ne lui arrivait jamais. Je ne parvenais pas à chasser de mon esprit la vision de cette fille, se blottissant contre lui.

— Je l'aime bien, reprit Joe au bout d'un moment.

— C'est normal, elle a l'air très sympathique, répondis-je du bout des lèvres.

Je lui lançai un regard en coin et je m'aperçus qu'il me fixait avec attention.

— Qu'est-ce que vous voyez, Sadie ? Quand vous me regardez ? Un beau costume, une belle voiture et un boulot qui rapporte ?

Je laissai la trotteuse de ma montre faire deux fois le tour du cadran avant de lui répondre.

— Non.

— Regardez-moi, Sadie.

J'obéis.

— Qu'est-ce que *vous* voyez ?

Je secouai lentement la tête et détournai les yeux.

— Il faut que je parte. J'ai un rendez-vous dans une demi-heure.

Joe a un très joli rire, grave, profond, un peu comme le bruissement des vagues. Mais le son qui s'échappa de ses lèvres à cet instant n'en était qu'une très lointaine imitation.

— A dans un mois.

J'acquiesçai, le visage baissé. Ses yeux me transperçaient.

D'habitude, c'était toujours moi qui regardais Joe s'éloigner. Mais aujourd'hui, je fus la première à me lever et à tourner les talons. Il resta assis sur le banc, et malgré l'envie qui me taraudait, je ne me retournai pas.



Je disposais d'un peignoir, d'un casier muni d'une clé et d'une paire de sandales en caoutchouc. Apparemment, toutes les femmes présentes dans le vestiaire étaient venues par groupes de deux ou de trois — toutes, sauf moi. Elles pépiaient dans la pièce tapissée d'armoires en fer comme des moineaux voletant autour d'une poignée de graines.

Katie m'avait offert à Noël dernier un bon pour un soin relaxant dans un spa, mais je n'en avais pas profité, faute de temps. Comme je ne disposais d'aucun week-end, et que je ne pouvais pas m'absenter en soirée, j'avais fini par prendre rendez-vous en semaine. Résultat : au lieu de me relaxer, je me sentais coupable d'avoir abandonné mes patients pour me faire dorloter.

A l'accueil, l'hôtesse m'avait invitée à profiter des bains bouillonnants et du sauna en attendant mon massage. La piscine d'eau chaude était assez grande pour permettre à dix personnes de s'y asseoir confortablement, et le chuchotement du bain à remous créait une atmosphère propice aux confidences « entre filles ».

Personne ne parut prêter attention à moi lorsque j'entrai dans la pièce carrelée, mais je me fis quand même l'effet d'une intruse tandis que je suspendais mon peignoir à une patère et que je me glissais dans l'eau, à côté d'une femme corpulente, au visage écarlate, vêtue d'un maillot de bain à impression léopard.

— Trésor, ça ne t'ennuie pas de t'installer plus loin ? me demanda-t-elle aussitôt. Je garde cette place pour ma frangine. Elle est encore au sauna mais elle va me rejoindre d'une seconde à l'autre.

J'acquiesçai d'un geste mécanique, même s'il y avait largement la place pour deux personnes et si sa sœur n'était en vue nulle part. La femme se désintéressa de moi dans la seconde et se tourna vers sa voisine, une blonde liftée aux paupières fripées et aux ongles carmin.

— Il regarde les films porno qui sont diffusés la nuit sur le câble, lança-t-elle d'une voix de stentor, comme si elle était chez elle, dans son salon, et non dans un lieu public en présence d'une demi-douzaine d'étrangères. C'est là qu'il trouve toutes ces... idées !

Sa voisine poussa un soupir irrité.

— C'est comme moi : mon mari n'arrête pas de me tripoter ! Monsieur veut me tenir la main, dormir tout contre moi, me faire des câlins... alors que je n'aspire qu'à une seule chose : qu'il enlève ses grosses pattes !

Elles n'avaient pas l'air méchantes — au contraire : malgré leurs mimiques excédées, elles semblaient plutôt flattées que leur homme continue à les désirer après toutes ces années de mariage. Mais je ne pouvais pas rester là à les écouter. Je n'avais rien à faire ici. Ces femmes étaient venues se détendre et échanger des confidences sur leur couple et leur vie de famille. Les écouter papoter de leur train-train conjugal était non seulement indiscret mais inutilement douloureux.

La conversation ne fléchit même pas lorsque je sortis du bain pour me réfugier dans la salle de sauna déserte. Ici, au moins, ma solitude ne choquait pas. Le carrelage était chaud sous mes pieds, l'air saturé d'une épaisse vapeur qui s'enroulait autour de moi comme les bras d'un fantôme. Je m'assis sur le banc en bois et respirai profondément, laissant la chaleur et l'humidité me pénétrer. Contrairement au vestiaire et au bain bouillonnant, le silence du sauna me faisait l'effet d'un cocon protecteur. J'avais l'impression d'être enveloppée de douceur. Apaisée. Chouchoutée. Je me sentais plus détendue quand on m'appela pour mon rendez-vous.

La masseuse m'apprit qu'elle se prénommaït Marta et s'éclipsa le temps que je me mette à l'aise sur la table de massage. « A l'aise » n'était pas l'expression que j'aurais choisie : le personnel recommandait d'être nue sous le drap, et je ne parvenais pas à me rappeler la dernière fois que je m'étais déshabillée devant un étranger.

Marta frappa doucement à la porte de la cabine puis entra lorsque je lui indiquai dans un murmure

que j'étais prête. Elle me posa quelques questions, tamisa les lumières, et de la musique douce s'éleva dans la pièce. Elle vint se positionner derrière moi.

— N'hésitez pas à me dire s'il y a des endroits sur lesquels vous souhaitez que j'insiste.

Je promis et attendis avec un peu d'anxiété ce qui allait suivre. Les doigts habiles et vigoureux de Marta se posèrent sur ma nuque et travaillèrent à dénouer tous les points douloureux à la base de mon crâne. J'aurais voulu lui demander comment elle faisait pour deviner exactement ce dont j'avais besoin, pour déceler et apaiser des tensions dont je n'avais même pas eu conscience. Heureusement, ma bouche refusa de former les mots, m'épargnant ce ridicule. J'avais la sensation de flotter dans la pénombre de la pièce, enveloppée par la musique relaxante et des effluves de lavande et de romarin.

Au bout d'un long moment, Marta abandonna ma nuque et contourna la table pour venir se placer à ma gauche. Elle dénuda mon bras mais eut soin de rabattre le drap afin de ménager ma pudeur. Ses mains pétrirent mon épaule, mon biceps, puis mon avant-bras, malaxant des muscles que je maltraçais quotidiennement quand je soulevais Adam pour l'installer dans son fauteuil, ou quand je le retournais dans son lit.

Je laissai échapper un petit cri de douleur quand elle appuya sur un endroit particulièrement sensible, sous mon poignet. Ses doigts continuèrent leur progression jusqu'à ma main, où elle exerça une traction sur chacun de mes doigts. Elle massa ma paume et le dos de ma main, puis l'enferma entre les deux siennes et la pressa pendant plusieurs secondes avant de masser les interstices entre mes doigts.

Une émotion incontrôlable me noua soudain la gorge, la brûlant comme un acide. Depuis combien de temps ne m'avait-on pas tenu la main avec autant de fermeté et de douceur ? Depuis combien de temps ne m'avait-on pas tenu la main, tout simplement ?

Je m'obligeai à déglutir pour déloger la boule qui s'était formée dans ma gorge, menaçant de m'étouffer, mais il me fut impossible de lutter contre les larmes qui me piquaient les yeux. Marta changea de côté et s'attaqua à mon autre bras, qu'elle massa avec le même mélange de force et de sollicitude. Lorsqu'elle prit ma main dans la sienne et manipula chacun de mes doigts, il me fut impossible de retenir mes larmes. Elles tracèrent des sillons silencieux et brûlants le long de mes joues, de mes oreilles, de mon cou.

Marta pressa ma main entre les deux siennes, puis m'effleura l'épaule.

— Je vais vous demander de vous retourner.

Soulagée de l'opportunité qui m'était offerte de cacher ma détresse, je roulai rapidement sur le ventre et nichai mon visage dans le coussin rond, évidé au milieu. Le papier de protection, doux et craquant, rafraîchit mon front et mes joues en feu. Je me sentais protégée dans cet écrin de mousse, isolée du reste du monde, sans même avoir besoin de fermer les paupières.

Plus personne ne me touchait. Les poignées de main ou les accolades rapides que j'échangeais ici et là avec mes patients ou mes proches ne suffisaient pas à combler mon besoin de tendresse. Les bras d'Adam me manquaient. Le contact de ses jambes, de ses cuisses, de son ventre contre le mien me manquait. Ses étreintes me manquaient...

Assister à une crise de larmes est toujours très embarrassant. J'essayai de ne pas faire de bruit, d'empêcher les sanglots de secouer mes épaules. Marta savait forcément que je pleurais, mais elle ne disait rien et continuait à travailler.

Je laissai mes larmes couler le long de mes joues sans chercher à les retenir. Il y eut le petit claquement d'un bouchon qu'on soulève, le bruit léger d'un flacon qu'on presse, puis les mains de Marta glissèrent le long de mon dos, lissant, pétrissant, apaisant chaque point de crispation. Mes muscles contractés se dénouaient peu à peu, mes tensions aussi.

Marta posa doucement sa paume entre mes omoplates.

— J'ai terminé. Je vais vous chercher un verre d'eau. Je reviens dans une minute.

Elle laissa discrètement une poignée de mouchoirs en papier à côté de moi. J'attendis que la porte se soit refermée pour me redresser, serrant le drap sur ma poitrine d'une main encore luisante d'huile, puis j'essuyai mes larmes et enfilai le peignoir éponge. J'avais partiellement retrouvé mon sang-froid quand Marta réapparut avec un gobelet d'eau tiède que je me forçai à boire.

— Je suis désolée, murmurai-je.

— Vous n'avez pas à vous excuser. Les massages libèrent des endorphines et peuvent provoquer une réaction émotionnelle très forte.

Elle posa la main sur mon épaule.

— Reposez-vous en sortant d'ici, d'accord ?

Je hochai la tête avec la sensation réconfortante d'être moins ridicule que je ne l'avais pensé.

Je rentrai chez moi sans m'annoncer. Mes muscles étaient encore merveilleusement souples et détendus, et je me fis un peu l'effet d'une danseuse tandis que je traversais l'entrée, accrochais mon manteau à un cintre et rangeais mon attaché-case à sa place. Je m'immobilisai un instant, écoutant les bruits d'une maison qui ignorait ma présence.

Le tic-tac paisible de l'horloge, dans la salle de séjour, se mêlait au murmure étouffé de la télévision, dans la cuisine, et au claquement sec et régulier d'un couteau sur une planche à découper. Je gravis la première marche de l'escalier et savourai la paix qui régnait dans ma maison, les yeux clos, respirant lentement, profondément, une main sur le pilastre.

— Docteur Danning ?

J'ouvris instantanément les yeux.

— Bonjour, madame Lapp.

— Vous rentrez tôt.

Elle semblait inquiète.

— Êtes-vous souffrante ?

— Non. J'avais un rendez-vous à l'extérieur qui s'est terminé plus tôt que prévu, c'est tout.

Elle n'avait pas l'air convaincue par mon explication. Ma crise de larmes avait dû laisser des traces sur mon visage.

Elle hocha la tête tout en continuant à m'observer d'un air bizarre.

— Voulez-vous que je vous prépare une tasse de thé ?

— Non, merci, madame Lapp. Si vous le souhaitez, vous pouvez rentrer chez vous. Je prends le relais.

— Oh, en ce cas, je vais demander à Samuel de venir me chercher. Emma et mon cendre nous ont confié les enfants pour quelques jours pendant qu'ils sont en voyage.

— Sauvez-vous vite, alors, il faut profiter de vos petits-enfants pendant qu'ils sont là.

Elle hocha la tête en souriant.

— Le dîner est prêt. Il n'y a plus qu'à le réchauffer.

— Merci, madame Lapp. A demain.

Elle regagna la cuisine et je gravis l'escalier. Le silence, à l'étage, était plus pesant. Dennis dormait probablement encore : il ne se levait jamais avant 17 heures. Quant à Adam, il était certainement en train de travailler.

Je m'avançai vers sa chambre et poussai doucement la porte.

— Adam ?

Il était assis dans son lit. son ordinateur allumé, mais ouvert sur un écran vide. Son visage était tourné vers la fenêtre, où le soleil faisait danser les ombres projetées par l'arbre, dans la rue.

Je l'avais vu ainsi un millier de fois, son long corps maigre emmitouflé sous les draps et les couvertures pour éviter qu'il ne prenne froid parce qu'il ne pouvait plus réguler sa température corporelle.

— Hé, soufflai-je tendrement, à peine plus fort qu'un chuchotement.

Il tourna la tête vers moi. Autrefois, j'aurais pu deviner à quoi il pensait rien qu'à la lueur de ses yeux ou au pli de ses lèvres. Il aurait tendu la main vers moi en murmurant mon prénom, il m'aurait attirée sur le lit, puis il m'aurait déshabillée lentement et nous aurions fait l'amour pendant des heures...

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il simplement.

— J'ai utilisé le bon cadeau que m'a offert Katie à Noël, cet après-midi.

Je m'assis à côté de lui sur le lit et repoussai tendrement ses cheveux en arrière. Ils lui tombaient dans les yeux.

— Tu as besoin d'un bon coup de ciseaux, Cap'taine.

— C'était bien ?

Ses yeux parcouraient mon visage et je me demandai ce qu'il voyait.

— Très relaxant.

J'enfouis ma main dans ses cheveux. Adam les avait toujours portés longs. On avait dû lui raser la tête à l'hôpital pour le mettre en extension et ses cheveux avaient repoussé, mais ils n'avaient plus la douceur soyeuse d'autrefois.

— Laisse-moi les raccourcir un peu, d'accord ?

— Ils sont très bien.

J'y glissai de nouveau la main, les faisant ruisseler entre mes doigts.

— Ils sont trop longs. Ils te tombent dans les yeux.

Il poussa un soupir irrité.

— Comme tu veux.

Je me penchai pour presser mes lèvres sur sa joue et marquai un petit arrêt pour respirer son odeur. Mon mari.

— Je vais chercher des ciseaux.

Dans la salle de bains, mon reflet me fit sursauter. Mes cheveux s'étaient détachés et tombaient en fouillis autour de mon visage. J'avais les yeux rougis, les joues empourprées, mon chemisier était boutonné de travers. J'avais refusé les douches et les crèmes qui auraient dû compléter le massage. J'avais pris juste le temps de me rhabiller, d'attraper ma veste, et je m'étais enfuie. A me voir, on aurait pu croire que je sortais des bras d'un amant. Pas étonnant que Mme Lapp m'ait dévisagée d'un air effaré. Maintenant Je savais ce qu'Adam avait vu quand il m'avait regardée. Qu'avait-il pensé ? Avait-il cru à mon explication ?

Je remis rapidement de l'ordre dans ma tenue, attrapai un peigne et des ciseaux de barbier, puis retournai auprès d'Adam. Je redressai le lit en position assise, déployai une serviette de toilette sur ses genoux, puis j'ébouriffai ses cheveux du bout des doigts pour qu'ils lui tombent devant les yeux, le transformant en loubard.

— Coupe-les court, lança-t-il tout à coup. Vraiment court.

J'hésitai.

— Comment traduis-tu « vraiment court » en centimètres ?

Adam sourit.

— Le cran juste au-dessus de la boule à zéro.

Je fronçai les sourcils.

— Tu es sûr ? Je croyais que tu aimais tes cheveux.

— Chacun tue ce qu'il aime, Sadie.

Le ton de sa voix ne permettait pas de savoir s'il plaisantait ou non. Je glissai mes doigts dans ses longs cheveux. J'avais reconnu la phrase d'Oscar Wilde, bien sûr, mais je ne savais pas comment interpréter le fait qu'il la cite à cet instant.

— Tu es sûr ? répétais-je.

J'avais souvent envié l'éloquence d'Adam. Cette faculté qu'il avait de mettre des mots sur chacune de ses émotions. Tout en attendant sa réponse, mes yeux soudés aux siens, je regrettai de ne pas avoir ce don.

— Coupe-les.

— Adam...

Il serra les mâchoires, et je ravalai mes protestations. Je soulevai les ciseaux, mais ne pus me résoudre à commencer.

Adam n'était pas vraiment beau. Ses traits étaient trop anguleux et asymétriques pour répondre aux canons classiques de la beauté. Ses yeux étaient enfoncés, son nez légèrement dévié par une ancienne fracture. Mais ses cheveux étaient réellement magnifiques, couleur d'automne, tout en bruns chauds, vibrants, parsemés ici et là de reflets rougeoyants et de quelques fils d'or.

— Coupe-les, répéta-t-il.

Alors, j'obéis.

Procéder par petites touches successives n'aurait eu aucun sens. Mieux valait y aller franchement, comme pour arracher un pansement. Une première mèche tomba sur la serviette, lumineuse sur le tissu en coton blanc, suivie d'une deuxième, puis d'une troisième. Ses cheveux tombaient en pluie, grossièrement taillés, mais de plus en plus courts, comme il me l'avait demandé.

J'eus du mal à dégager sa nuque, pressée contre l'oreiller, mais je m'en sortis quand même. La lame des ciseaux scintillait, mettant peu à peu à nu la forme de sa tête, la délicatesse de ses oreilles, la maigreur vulnérable de son cou.

Ma tâche achevée, je glissai la main sur ses cheveux ras. Il avait l'air plus jeune. Désarmé. J'époussetai quelques cheveux restés accrochés à sa veste de pyjama, puis je repliai la serviette et la mis de côté. Je m'en occuperais plus tard.

— Alors ? demanda-t-il. J'ai une tête de bagnard ?

Je me penchai pour prendre son visage dans mes mains.

— Tu es magnifique.

Il ferma les yeux, les lèvres serrées. Je les effleurai d'un baiser.

— Je te trouve très beau, Adam. Aujourd'hui comme hier.

Ses lèvres s'ouvrirent sous les miennes et notre baiser devint plus passionné. Il poussa un soupir et je l'attirai plus près. J'avais besoin qu'il devienne une partie de moi.

Il ouvrit les yeux. Mes mains enserrant toujours son visage, je lui caressai les joues de mes pouces.

— Je t'aime, Adam.

— Un millier de poètes pourraient écrire pendant un millier d'années, chuchota-t-il d'une voix rauque, aucun d'entre eux ne serait capable de décrire ce que je ressens pour toi.

J'ôtai mes souliers du bout du pied, soulevai les couvertures et me faufilai dans le lit à côté de lui. Il n'y avait pas beaucoup de place, mais je me débrouillai. Je me blottis contre lui et rabattis les

couvertures sur nous. En posant la main sur son torse, je sentis le battement régulier de son cœur, le mouvement de sa respiration.

— Je m'en veux de t'avoir laissée tomber, chuchota-t-il — et mon cœur se brisa.

— Tu ne m'as pas laissée tomber. Jamais.

Je le serrai plus fort contre moi, mais je ne pus aucun réconfort dans mon étreinte solitaire.

— Jamais, Adam.

J'attendis qu'il réponde, mais il garda le silence.

— S'il le plaît, parle-moi.

— Que veux-tu que je te dise ?

— Ce que tu penses. Ce que tu as sur le cœur. N'importe quoi, mais parle-moi, comme autrefois.

Ses paupières se fermèrent.

— Je suis fatigué, Sadie.

Je continuai à le serrer contre moi pendant quelques instants, puis je me détachai de lui à regret et me levai. Je tirai les couvertures, les bordai soigneusement. J'époussetai quelques cheveux accrochés à son visage et à son cou, abaissai le dossier du lit, approchai la table avec l'ordinateur. Enfin, je récupérai la serviette de toilette.

— Je te laisse te reposer.

Je n'avais ni son talent d'orateur, ni celui de chasser toute émotion de ma voix. Pas avec lui, tout du moins.

— Il te manque quelque chose, avant que je parte ?

— Tout. Il me manque tout.

Je dus me pencher pour capter ces mots, et même alors, je ne fus pas certaine d'avoir bien entendu.

— Adam ?

Ses paupières étaient closes, son visage indéchiffrable. J'attendis encore quelques instants, mais il n'ajouta pas un mot. Je faillis lui caresser la joue, mais je me ravisai à la dernière seconde et lissai simplement les couvertures sur ses jambes, une caresse dont il n'avait même pas conscience.

Sa voix s'éleva derrière moi, juste comme j'allais quitter la pièce.

— Merci pour la coupe de cheveux.

— A ton service.

Il me fallut plus d'une heure pour capturer un à un sur la serviette tous les cheveux que j'avais coupés. Quand ce fut fait, je les glissai précieusement dans une petite boîte en carton que je rangeai au fond du tiroir de ma commode. Même sans la voir, je saurais qu'elle était là.

La fenêtre de mon cabinet donnait sur la rivière Susquehanna. La glace avait fondu depuis des mois, mais l'eau avait conservé sa teinte hivernale. De l'autre côté de ses flots gris-vert, City Island scintillait sous le soleil. De mon fauteuil, j'apercevais des gamins en train de s'entraîner sur le terrain de base-bail, le petit train qui proposait des circuits autour de l'île, le trafic plus intense que d'habitude sur le pont... Autant de signes indiquant que l'été était là.

Tout en contemplant la vue, je passais mentalement en revue tout ce que j'avais à faire avant l'arrivée de nos invitées, les courses, les factures à payer... J'aurais pu noter tous ces menus détails par écrit, mais pour l'instant, j'éprouvais une sorte de contentement paisible à observer le va-et-vient dans le centre de Harrisburg. Le beau temps avait attiré dehors une foule de gens qui profitaient de leur pause déjeuner pour se promener et faire du lèche-vitrine au soleil. Je les enviais.

— Euh... Docteur Danning ?

Je fis pivoter mon fauteuil vers la porte et jetai un coup d'œil à la pendule, stupéfaite.

— Oh, mon Dieu, il est déjà l'heure ? Je suis désolée. Elle, entrez.

— J'ai frappé, précisa-t-elle d'un air hésitant. Vous n'avez pas dû entendre.

Je secouai la tête en souriant.

— J'étais plongée dans mes pensées. Je vous en prie, prenez un siège.

Certains patients ont l'impression qu'ils se livreront plus facilement en position allongée et choisissent le divan. Elle Kavanagh avait toujours opté pour le fauteuil — jusqu'à cet instant. Elle se percha à l'extrême bord du divan, comme si elle voulait être sûre de pouvoir s'enfuir d'un bond en cas de besoin.

— Voulez-vous un verre de thé glacé ? lui proposai-je. J'ai aussi de la citronnade ou du soda, si vous préférez.

La jeune femme secoua la tête d'un mouvement brusque qui fit ondoyer sa frange noire. Ses mains étaient crispées sur ses genoux. Je l'observai sans un mot. Finalement, elle leva les yeux vers moi avec une expression que je ne lui avais encore jamais vue.

— Elle ? demandai-je d'une voix douce. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle se tortilla un peu sur le coussin du divan et détourna les yeux. Ses pommettes s'étaient empourprées. Elle croisa les jambes, les décroisa. Quand elle ramena son regard sur moi, un sourire hésitant et figé flottait sur ses lèvres.

Je lui souris en retour.

— Il y a quelque chose dont vous souhaitez me parler ? demandai-je.

Elle hocha la tête.

— Oui.

Elle exhiba lentement sa main droite. Un diamant étincelait à son annulaire. Il était magnifique — pas seulement à cause de son éclat et de l'élégante simplicité de sa monture, mais à cause de ce qu'il représentait.

— Dan m'a demandé de l'épouser, chuchota-t-elle comme si elle avait peur de prononcer ces mots tout haut. Et je... j'ai dit... oui.

Il y a un temps pour la thérapeute et un temps pour l'amie. A cet instant, ce fut sans conteste la deuxième qui poussa un cri de joie et contourna le bureau pour lui serrer chaleureusement la main.

— Toutes mes félicitations ! C'est une merveilleuse nouvelle !

Elle s'agrippa à ma main, un sourire jusqu'aux oreilles, et éclata en sanglots. J'attrapai ma boîte de mouchoirs en papier et je m'assis à côté d'elle, lui caressant doucement l'épaule pendant qu'elle cédait à une petite crise de nerfs que je trouvai plutôt rassurante dans sa sincérité.

— Excusez-moi, balbutia-t-elle quand elle fut capable de parler. Je devrais être folle de joie... je *suis* folle de joie ! Mais c'est plus fort que moi, je ne peux pas m'arrêter de pleurer !

Elle se moucha bruyamment, prit plusieurs respirations convulsives... et fondit de nouveau en larmes. Je l'approvisionnai en mouchoirs et serrai sa main dans la mienne en silence. Il y avait des situations où parler ne servait à rien. Celle-ci en faisait partie.

Je n'avais pas connu une enfance difficile. J'avais eu des parents aimants, une sœur avec qui je m'entendais bien, une scolarité sans problèmes, puis j'avais rencontré et épousé l'homme de mes rêves. J'étais une privilégiée.

Si j'étais devenue psychologue, c'était pour tenter de venir en aide à des gens qui n'avaient pas eu la même chance que moi. Je voulais les guider, leur redonner confiance, réparer leurs fêlures.

Mais en voyant craquer cette jeune femme pour laquelle j'éprouvais infiniment d'estime et de respect, j'avais le sentiment d'être tout à la fois inutile et désarmée. Elle Kavanagh avait accompli un

travail très difficile sur elle-même. Elle ne s'était jamais dérobée, alors qu'il aurait été plus facile de fuir que d'affronter ses démons. Je l'avais vue pleurer, rager, se murer dans le silence. Mais jamais je ne l'avais vue s'effondrer comme en cet instant.

Elle sanglotait comme si son cœur se brisait, et je ne pouvais rien faire, à part lui caresser l'épaule et lui tendre des mouchoirs. Sa main serrait la mienne avec une telle force que j'en avais les doigts engourdis.

— Il est normal que vous soyez effrayée, dis-je enfin.

Elle hocha la tête et s'essuya les joues. Ses sanglots cédèrent peu à peu la place à des petits hoquets étouffés, puis à un long soupir haché. Elle lâcha ma main et se sécha les yeux avec une poignée de mouchoirs, puis elle repoussa une mèche de cheveux derrière son oreille et se mordilla la lèvre.

— J'ai recommencé à compter, avoua-t-elle d'une voix tremblante.

Je me levai pour sortir le pichet de citronnade du petit réfrigérateur et nous en servir un verre à toutes les deux. Elle avala le sien d'une seule traite. Je la resservis puis emportai mon verre avec moi pour m'asseoir à côté d'elle.

— Et cela vous contrarie ?

— Oui. Mais en même temps, ça me rassure.

Elle comptait une foule de petites choses — les dalles des trottoirs, les feuilles des arbres, les fenêtres des maisons, tout ce qui lui tombait sous les yeux quand elle était stressée.

— C'est un moyen de se détendre comme un autre. Vous ne buvez pas d'alcool ni rien de ce genre, n'est-ce pas ?

La jeune femme secoua la tête.

— Non. Non, mais je crois que je suis en train d'épuiser Dan.

Elle se mit soudain à rire, un rire joyeux qui faisait plaisir à entendre.

— Il prétend que ce n'est pas un problème, mais... trois fois par jour, c'est quand même beaucoup pour n'importe quel homme, non ?

Pas forcément. J'avais eu un mari hyperactif, autrefois. Mais c'était il y avait très, très longtemps. Je n'avais plus à gérer ce genre de problème, aujourd'hui...

— Je suis sûre que ce n'est pas pour déplaire à Dan, commentai-je tout haut.

Elle rit de nouveau, but d'une seule traite son deuxième verre de citronnade et reposa son verre. Puis elle ferma les yeux et pressa le bout de ses doigts sur ses paupières gonflées.

— Il affirme qu'il est prêt à mourir au combat pourvu que j'accepte de l'épouser.

Je retournai m'asseoir derrière mon bureau, consciente que la crise était passée.

— Mais malgré cela, vous continuez à avoir peur. De quoi ?

Ce qui rendait le cas de Elle si intéressant pour un thérapeute, c'était sa lucidité. Elle avait pleinement conscience de ses problèmes et de la manière dont elle devait s'y prendre pour les surmonter. Et si elle trébuchait, ce n'était pas par manque de volonté mais parce qu'elle n'avait pas suffisamment confiance en elle.

— J'ai peur qu'en l'épousant, je détruise ce que nous avons construit ensemble, grommela-t-elle. J'ai peur de ne pas réussir à faire tous ces trucs domestiques qu'il faudra que je fasse quand on sera mariés.

— Mais vous vivez déjà en couple. Dan et vous.

Elle rit.

— Oui. Au grand désespoir de ma mère.

— Pourtant, votre mère apprécie Dan, n'est-ce pas ?



— Ma mère veut que je légalise, répondit la jeune femme en pointant un doigt vers le plafond. Elle accepte que ce soit avec Dan parce qu'elle préfère me voir casée plutôt que vieille fille.

Nous avons passé des heures à discuter de sa mère. Mais même en y consacrant le double de temps, nous n'aurions probablement pas réussi à épuiser le sujet. La première règle qu'on nous enseignait en psychologie, c'était de ne jamais analyser la vie de nos patients à partir de notre propre expérience. Mais chaque fois que Elle me parlait de sa mère, je ne pouvais m'empêcher de louer le ciel d'avoir eu une mère comme la mienne.

— J'ai peur d'avoir dit oui à Dan uniquement pour faire plaisir à ma mère, et pas parce que je veux vraiment me marier avec lui.

— Mmm..., murmurai-je, concédant qu'il y avait là matière à réflexion. Ce besoin de plaire à tout prix à votre mère est un point sur lequel vous avez longuement travaillé. Estimez-vous ne pas avoir progressé ?

— Et vous ? Vous pensez que j'ai progressé ?

Elle me renvoyait habilement la question, mais son sourire taquin montrait que sa crise de nerfs était bel et bien terminée.

— Oui.

J'hésitai.

— Votre parcours me rend très fière. Elle. Vous avez accompli un très long chemin pour parvenir jusqu'ici.

— Plus long que vous ne le pensiez ? me demanda-t-elle, non sans sagesse.

— Plus long que ce que *vous* le pensiez, j'en suis certaine.

Elle hocha lentement la tête.

— Oui. Je le crois aussi.

— Vous êtes en train de franchir une étape importante. déclarai-je, estimant qu'elle avait besoin d'entendre ces mots.

Elle hocha de nouveau la tête, ses mouchoirs roulés en boule dans sa main.

— Mon cœur ne cesse de me le dire. Mais ma tête...

Elle esquissa un sourire tremblant.

— Ma tête est farcie d'un tas de bonnes raisons pour lesquelles ça ne marchera pas. Je n'arrête pas de réfléchir, de peser le pour et le contre, de calculer... mais je ne parviens pas à une réponse claire.

— La vie ne se calcule pas. Croyez bien que je le regrette. Ce serait beaucoup plus simple.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle — et elle se remit à rire.

Nous nous dévisageâmes en souriant. Il arrive toujours un moment où la relation entre un thérapeute et son patient parvient à son terme. Soit l'analyse a porté ses fruits, soit elle n'aboutira jamais et en ce cas il ne sert à rien de la poursuivre.

— J'aimerais que vous soyez présente à mon mariage, dit Elle. J'aimerais que vous soyez à mes côtés ce jour-là.

— J'en serai très honorée.

Son sourire ressemblait à des éclats de soleil vus à travers un prisme, mais il n'y avait pas à douter de sa sincérité. Je lui souris en retour. Elle se leva. Le moment était venu pour elle de partir.

De partir *définitivement*, nous le savions toutes les deux.

— Merci, docteur Danning.

Je serrai sa main tendue.

— Bonne chance.

Elle redressa le menton.

— Prenez soin de vous.

Il aurait pu s'agir d'une phrase toute faite, mais ce n'étais pas le cas.

- Vous aussi.

La distance était de nouveau présente entre nous, comme le jour où elle était entrée dans ce cabinet pour la première fois. Une distance nécessaire. Je la regardai partir. J'aurais voulu être certaine que tout irait bien pour elle, désormais.

Malheureusement, il n'y avait jamais aucune garantie.

## Chapitre 11

### Juillet

Ce mois-ci, je m'appelle Priscilla, et je suis conseiller en placements financiers dans une banque d'affaires. Mes cheveux blonds sont relevés en torsade sur ma nuque et des perles fines, montées en boucles d'oreilles, ornent mes lobes délicats. Toute ma personne est irréprochable, élégante, composée — en un mot : parfaite. Je ne suis pas belle, mais on ne le remarque pas.

La soirée donnée par mon amie Tandy se déroule paisiblement. La conversation porte sur la bourse, le théâtre, la littérature. De la musique joue en fond sonore, un air classique avec des violons et du piano — peu importe. J'ai un verre de vin blanc à la main mais je ne touche pas au buffet, bien qu'il propose des mets appétissants et raffinés.

— ...mais si on compare la vision utopique de Huxley dans *Le meilleur des mondes* à celle, cauchemardesque, d'Orwell dans *1984*, il faut bien admettre que l'un et l'autre se sont lourdement trompés dans leur appréciation de la société du futur, pontifie le raseur, planté à côté de moi. Vous n'êtes pas de mon avis ?

*Sauvez-moi*, fais-je silencieusement à l'homme qui s'approche au même moment pour accéder au buffet. Il me domine de la tête, bien que je porte mes chaussures à hauts talons. Il est blond, comme moi, avec des yeux clairs dont je ne parviens pas à définir la couleur exacte. Qui se ressemble s'assemble, dit-on. Et il est évident, même au premier coup d'œil, que nous sommes parfaitement assortis.

— Tu oublies un petit détail, Benson, déclare-t-il d'un ton nonchalant. Les ouvrages dont tu parles ne sont pas des livres d'histoire mais des romans. Et qui dit roman, dit fiction. Tu comprends la subtile différence ? Quant à leur vision du futur, elle s'inspire d'un modèle de société du début du siècle dernier, et donc à des années-lumière de la projection que nous pouvons en faire aujourd'hui.

Quel sens de la répartie ! Je suis impressionnée, vraiment. Il se penche pour attraper deux mini-friands derrière moi, et, ce faisant, pose nonchalamment la main sur mon bras pour éviter de me bousculer. Benson fixe cette main d'un œil mauvais.

Apparemment, certains hommes continuent à associer les femmes à des conquêtes militaires, et Benson fait partie du lot.

— Je sais qu'il s'agit d'une fiction, Wilder. Je ne suis pas complètement crétin.

Wilder se met à rire.

— C'est l'évidence même.

Benson n'a pas l'air d'apprécier le ton de Wilder. Il le fusille du regard et se rapproche de moi. Me voilà prise en sandwich entre les deux hommes.

— Je dis simplement que la société actuelle ne laisse pas de place à l'utopie, s'entête Benson. Mais ce n'est pas Big Brother pour autant !

Wilder engloutit un friand. Nous sommes si proches que son bras effleure mon épaule à chaque mouvement.

— Franchement, Benson, si tu veux me convertir à la science-fiction, trouve-moi plutôt un roman qui parle de cybersexe et d'érections non-stop.

Benson a l'air soufflé. Son regard se tourne instantanément vers moi, comme pour scruter ma réaction. Le commentaire m'a médusée, moi aussi, mais en même temps, sa hardiesse a quelque chose d'excitant. Et puis, Benson m'ennuie à mourir alors que Wilder...

— Et vous ?

Wilder se tourne vers moi, un sourire nonchalant aux lèvres.

— Quel genre de romans préférez-vous ?

Je ne lis jamais de romans et je le leur dis, ce qui semble scandaliser Benson. Apparemment, ma réponse vient de me disqualifier — et c'est tant mieux. Il recule d'un pas, mais non sans écraser Wilder d'un regard condescendant, comme pour lui signifier qu'il n'est pas vaincu : il abandonne la lutte de son plein gré.

Je ne suis pas mécontente qu'il s'en aille. Il commençait à devenir un peu trop possessif à mon goût. Wilder, en revanche...

— Je me présente : Priscilla Eddings.

Je lui tends une main aux ongles manucurés.

— Joe Wilder.

Sa main garde la mienne une seconde de plus que nécessaire.

Cela ne me déplaît pas. Son parfum flotte jusqu'à moi, une eau de toilette que je ne parviens pas à identifier. Ses yeux ne sont pas gris, comme je l'avais cru tout d'abord, mais bleu-vert.

Peu importe, nous sommes quand même parfaitement assortis : grands, minces, habillés avec élégance. Nous portons même des couleurs complémentaires — anthracite pour lui, gris tourterelle pour mon tailleur.

— Alors, Joe Wilder, que faites-vous dans la vie quand vous ne volez pas à la rescousse des femmes engluées dans une interminable discussion sur la littérature ?

— Je vole à la rescousse des gens englués dans d'interminables problèmes de pensions alimentaires et de garde d'enfants.

— Vous êtes avocat, spécialisé dans les divorces ?

Je jette un coup d'œil rapide à sa silhouette. Effectivement, l'élégance de son costume a un prix, même s'il n'y a rien d'ostensible chez lui. Il n'affiche pas sa réussite. Cela me plaît.

— Médiateur, plus exactement. Dans les affaires de divorce et les conflits familiaux.

Encore mieux. Les avocats sont souvent des m'as-tu-vu arrogants et imbus d'eux-mêmes. Les médiateurs sont plus attentifs aux autres — à salaire égal.

Non que je sois en quête d'un riche mari : je gagne moi-même très bien ma vie. Mais un couple doit être assorti sur ce plan-là aussi. S'encanailler peut s'avérer très vite embarrassant. Il n'y a rien de pire qu'une faute de goût.

Avec Joe, je n'ai pas le sentiment de commettre une faute de goût. Tout au contraire : plus il parle, plus j'ai la conviction qu'il correspond exactement à ce que je cherche. Je me penche vers lui en souriant.

— J'ai soif. Je vais me chercher quelque chose à boire...

— Permettez que je m'en occupe. Que puis-je vous apporter ?

Il plonge ses yeux dans les miens, dans l'attente de ma réponse.

Décidément, il est parfait.

— Un verre de vin blanc sec, s'il vous plaît.

Il acquiesce et s'éloigne en direction du bar où Bill, le mari de Tandy, joue les barmans. J'en profite pour observer sa démarche — élégante, fluide...

— Je vois que tu as fait connaissance avec notre Joe.

Tandy est une amie, et je l'apprécie beaucoup, mais elle est persuadée qu'on peut tout acheter, même la classe.

Grossière erreur ! Le style ne s'acquiert pas. On l'a ou on ne l'a pas. Et elle ne l'a pas.

J'observe Joe qui bavarde avec Bill.

— Pourquoi « votre » Joe ?

Tandy a aussi une fâcheuse tendance à minauder.

— Oh, façon de parler. De tous nos amis célibataires, Joe est le seul qui vaille vraiment le coup.

L'information importante est « qui vaille vraiment le coup », Benson entrant lui aussi dans la catégorie des amis célibataires.

— Je saurai m'en souvenir.

— A ton service, chérie, dit Tandy — et elle retourne à ses devoirs d'hôtesse.

Tandy manque peut-être de classe mais pas de flair. Lorsque Joe me rejoint avec nos verres, j'ai déjà décidé de passer le reste de la soirée avec lui.

Et c'est ce que je fais.

En général, j'obtiens toujours ce que je veux, dans mon travail comme dans le privé. Sur ce plan-là aussi, Joe et moi sommes parfaitement assortis. Notre conversation est savamment maîtrisée, un art dans lequel nous excellons l'un et l'autre. Je parle ; il m'écoute. Il parle, je mets en balance chacun de ses propos avec ses intentions réelles, et je décèle très peu de différences entre les deux. J'apprécie cette forme d'honnêteté. J'ai l'habitude que les hommes me désirent, mais ils sont souvent trop intimidés pour me l'avouer, ou tellement arrogants qu'ils pensent pouvoir m'attirer dans leur lit en me faisant du charme.

Peine perdue. Je sais exactement ce que je veux et les simagrées ne m'intéressent pas. Je ne couche pas avec un homme qui ne représente pas une plus-value à long terme et dont le profil ne correspond pas à *mes* critères de sélection. Le sexe est un business comme un autre. Les émotions. le tumulte de la passion... très peu pour moi. J'aime contrôler ma sexualité de la même façon que je contrôle mon image.

Ceci étant, je ne m'interdis pas le plaisir, bien sur. Je ne suis pas un glaçon.

— Ce cher Benson nous lance des regards assassins.

Joe se penche vers moi pour me chuchoter ces mots à l'oreille.

Je tourne la tête : Benson nous observe de loin d'un air mauvais. Je hausse dédaigneusement les épaules.

— Qu'il aille au diable.

Joe lève en souriant son verre de whisky.

— Et qu'il y reste.

Nous tissons tous les deux notre toile en échangeant des regards et des contacts furtifs. Joe investit peu à peu mon espace personnel sans que j'oppose de résistance. Je constate avec plaisir qu'il me consacre toute son attention et manifeste un intérêt sincère pour notre conversation. Il a des choses à dire, lui aussi, mais il sait également écouter et ne cherche pas à briller en monopolisant la parole.

La soirée avance et, l'alcool aidant, certains invités commencent à se lâcher. Demain matin, bon nombre d'entre eux se réveilleront avec un solide mal de tête et le regret d'avoir noué ou brisé des amitiés pour quelques verres de trop.

Benson a manifestement surmonté son dépit et jeté son dévolu sur une petite brunette qui travaille dans ma banque. Il a réussi à la coincer dans un coin et lui inflige un monologue dont les accents exaltés parviennent jusqu'à nous. Le couple à côté de nous rit grassement, le visage tout rouge. D'ici peu, ils vont s'embrasser à pleine bouche. Je me rapproche imperceptiblement de Joe, écoeuvée par un tel manque de tenue.

— Un autre verre ? me demande Joe — mais je secoue la tête.

— Je vais rentrer, je crois.

— Je vous apporte votre manteau, dit-il aussitôt.

Je le suis des yeux, un sourire au coin des lèvres. Dans un instant, il va me demander la permission de me reconduire chez moi. et je vais accepter. Nous entrerons alors dans une phase très délicate. Je serai terriblement déçue si Joe échoue à ce stade parce qu'il n'est pas simplement beau et charmant. Il est brillant et il joue parfaitement sa partition. Pour l'instant.

Il m'apporte mon Burberry et m'aide à l'enfiler avec beaucoup de grâce. Il en a un lui aussi, presque identique, et cela me plaît.

J'habite à trois pâtés de maisons seulement de chez Tandy et je suis venue à pied. Une fois descendues les deux marches du porche, il serait facile pour Joe de me souhaiter bonne nuit et de partir de son côté. Mais je sais qu'il n'en fera rien.

— Puis-je vous raccompagner chez vous, Priscilla ?

Nous ne feignons de croire ni l'un ni l'autre qu'il cherche simplement à se montrer poli : comme prévu, l'offensive vient d'entrer dans une nouvelle phase, et je ne peux ignorer le petit frisson d'excitation qui vient se lover au creux de mon ventre. J'ai la même réaction quand je réalise une très belle opération financière, ou quand je décroche un contrat sur lequel tout le monde s'était cassé les dents.

Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Avec plaisir.

Je pourrais marcher pendant des kilomètres avec mes talons, mais j'accepte néanmoins le bras que m'offre Joe. Il continue à me charmer pendant tout le trajet en me parlant de la vraie ménagerie qu'il abritait chez lui lorsqu'il était enfant, et les fugues à répétition de ses petits pensionnaires. De mon côté, je lui parle de mes dernières vacances. Ce ne sont pas des confidences intimes, loin de là, mais elles nous engagent un peu plus sur le chemin que nous avons décidé d'emprunter ensemble.

Devant ma porte, je sors mes clés de mon sac à main mais je ne fais pas mine de batailler avec la serrure pour lui fournir le prétexte de me venir en aide, et lui proposer ensuite tout naturellement d'entrer boire un dernier verre. Nous nous regardons, un sourire aux lèvres.

C'est le moment de vérité. Soit il nage, soit il coule. J'espère sincèrement qu'il va nager mais il ne serait pas le premier à se saborder sur le pas de ma porte.

— Bonne nuit, Joe.

Nous sommes si près l'un de l'autre que l'ourlet de nos manteaux se frôle à chacun de nos

mouvements.

— Bonne nuit, Priscilla.

La voix de Joe est chaude et amicale. Nous marquons une pause tous les deux, et le silence se charge soudain d'intensité. Je retiens mon souffle. Me serais-je trompée sur lui ? Serait-il finalement comme les autres ?

— J'ai passé une excellente soirée, dit-il.

Je souris.

— Moi aussi.

Joe me tend la main en souriant et je la serre dans la mienne. Je sais alors, sans le moindre doute, que je le reverrai.

Je restai silencieuse sur le banc. Pétrifiée. Je n'avais même pas touché ma salade, bien que mon estomac n'ait cessé de gargouiller depuis ce matin.

Joe était assis le dos très droit, le regard fixé au loin. Une jeune femme en tenue de jogging passa devant nous en courant à petites foulées, les fils de ses écouteurs tressautant sous sa casquette de base-ball. Elle tourna la tête pour le regarder, un réflexe inconscient, presque machinal, mais Joe n'eut même pas l'air de s'en rendre compte.

Plusieurs minutes s'écoulèrent ainsi, ponctuées par le brouhaha lointain de la circulation et l'aboïement occasionnel d'un chien. Puis Joe se tourna vers moi d'un mouvement raide, presque mécanique.

— Dites-le, Sadie.

Je secouai la tête.

— Demandez-moi pourquoi je n'ai pas couché avec elle.

Je ne parvenais pas à détacher mes yeux de son visage. *S'il sourit, songeai-je, je m'en vais et je ne reviens plus jamais.*

— Vous n'avez pas envie de savoir ?

Non, je n'avais pas envie de savoir. Il avait rompu le pacte. S'il n'y avait pas d'histoire, je n'avais rien à écouter et je n'avais donc plus aucune raison de venir ici.

— Nous sommes sortis trois fois ensemble, depuis.

Il n'y avait ni défi, ni suffisance dans sa voix. Il relatait simplement un fait.

— Et je la vois de nouveau ce soir.

Face à mon mutisme. Joe s'adossa au banc. Une brise légère souleva le bas de sa cravate. Il croisa ses longues jambes devant lui, son pantalon se retroussant sur ses chaussettes sombres, et la vision de sa cheville me parut soudain trop intime si bien que je dus détourner les yeux.

— Pourquoi n'avez-vous pas couché avec elle, Joe ? articulai-je enfin.

Il me regarda.

— Parce qu'elle est différente.

Sa façon de la décrire, de relater leur conversation, ses attitudes, ses moindres gestes, tout m'avait déjà crié quelle était différente. Ce n'était pas seulement le regard qu'il posait sur elle — il m'avait parlé de ses autres conquêtes avec plus d'admiration, de désir, d'enthousiasme, même, parfois...

Mais il n'avait jamais cherché à les revoir. Jamais.

— Vous ne voulez pas savoir pourquoi elle est différente ?

Je secouai la tête.

— Non, Joe.

Je soutins tranquillement son regard. Il glissa les doigts dans ses cheveux, poussa un soupir mécontent et se leva.

A cet instant, une jeune maman tenant un petit garçon par la main passa devant nous. Le gamin trotta avec détermination, et il faillit tomber mais sa maman le rattrapa avec adresse. Joe et moi les suivîmes du regard jusqu'à ce qu'ils tournent à l'angle de l'allée et disparaissent.

— Je vous souhaite une bonne soirée.

Il y avait une telle douceur dans ma voix que je réussis presque à me convaincre moi-même de ma sincérité. Je n'aurais su dire si Joe fut dupe, mais il ne fit aucun commentaire. Il hocha simplement la tête et s'éloigna.

— C'est tout ton portrait.

J'étudiai le visage fripé du nourrisson, blotti dans les bras de sa maman.

Katie, les traits pâles et las, esquissa un sourire malicieux.

— Merci beaucoup. Si je comprends bien, je ressemble à un vieillard chauve ?

— Évidemment non. Mais il a ton nez.

Je touchai le crâne duveté du bébé.

— Quand papa et maman doivent-ils venir ?

— Dans une heure, je pense, après être allés chercher Lily à l'école maternelle. Evan a dû se rendre à son bureau pour quelques heures.

— Je te laisse, alors. Tu as besoin de te reposer.

— Sadie...

Je m'arrachai à la contemplation de mon neveu.

— Hmm ?

— Tu veux bien le prendre deux minutes ? Il faut que j'aille aux toilettes.

— Bien sûr.

Elle le déposa dans mes bras, puis se leva prudemment et disparut à petits pas dans la salle de bains. Je baissai les yeux sur le bébé dans mes bras.

James Trevor Harris avait dix doigts et dix orteils parfaits, et une petite bouche adorable, semblable à un bouton de rose. Elle était un peu contractée en cet instant, peut-être parce qu'il rêvait. Ses cils dorés frémissaient sur ses joues veloutées et douces. Ses sourcils délicatement dessinés étaient légèrement froncés par la lourde tâche d'exister hors du ventre de sa maman. Tout en lui était une perfection.

Mes yeux se remplirent de larmes. Il tressaillit lorsque l'une d'elles s'écrasa sur son front, mais ne se réveilla pas. Je l'essuyai tout doucement du bout du doigt. Sa peau était aussi douce qu'un pétale de fleur. Il prit une profonde respiration et je retins mon souffle, guettant un pleur qui finalement ne vint pas.

— Tu n'es pas obligée de partir avant l'arrivée de papa et maman, déclara calmement Katie en revenant dans la chambre.

Elle se recoucha avec une grimace.

— Ils seront contents de te voir.

— Je sais.

Mais je ne voulais pas les regarder s'empressez autour de Katie et de leur petit-fils. C'était mesquin, mais c'était ainsi.

Katie lâcha un rire las.

— Tu m'abandonnes à leurs griffes, si je comprends bien ?

— Tu survivras. Et puis, ils réserveront peut-être leurs papouilles à James.

Je déposai délicatement le bébé dans ses bras.

— Il est magnifique.

Katie sourit rêveusement, perdue dans la contemplation de son fils.

— C'est vrai.

— Félicitations.

Elle leva les yeux vers moi.

— Il faut vraiment que tu partes ?

— Oui. Je dois...

— Retourner auprès d'Adam. Je sais.

Elle hocha la tête.

— Je comprends.

Je les embrassai tous les deux, la mère et le fils, et m'éclipsai.

— Son état est tout à fait satisfaisant, mais il va falloir surveiller de près ce début d'escarre, sur sa fesse gauche.

L'infirmière était nouvelle et extrêmement méticuleuse, à la limite de la maniaquerie. Le sourire constamment plaqué sur ses lèvres ressemblait à une grimace. Elle devait débiter dans ce travail, estimai-je.

— Je suis là, intervint Adam d'un ton cassant, presque cinglant.

L'infirmière pivota vers lui et il lui adressa une version hargneuse du sourire dont j'étais tombée amoureuse. Il me semblait voir une marionnette qui aurait eu le visage de mon mari. Les mêmes expressions, mais caricaturales.

— Je vous demande pardon ?

Oui, elle débutait sûrement dans la profession. Ou bien elle faisait partie de ces gens qui s'imaginent qu'une lésion de la colonne vertébrale induit une paralysie du cerveau.

— Je suis là, répéta sèchement Adam. Vous pouvez vous adresser à moi.

Il était installé dans son fauteuil, comme chaque fois qu'il passait une visite de contrôle. De cette façon, il avait davantage l'impression de participer au déroulement des opérations.

L'infirmière s'avança vers lui.

— Veuillez m'excuser, monsieur Danning. Comme je le disais à votre femme, votre état est tout à fait satisfaisant mais il va falloir...

— J'ai entendu ce que vous disiez, trancha Adam d'un ton glacial. Je ne suis pas sourd.

Je gardai le silence. J'étais là uniquement comme observatrice et pour me tenir au courant de l'état de santé de mon mari, même si le rictus figé de cette infirmière faisait monter mon angoisse au lieu de me rassurer.

Elle parut un peu ébranlée par l'agressivité d'Adam.

— Je suis désolée, répéta-t-elle platement.

Adam était en proie à une colère froide, mais elle ne le connaissait pas assez pour savoir que, dans ces moments-là, il valait mieux le laisser seul.

Elle continua donc à lui expliquer par le menu des choses qu'il connaissait évidemment par cœur, comme si elle s'adressait à un attardé mental. Je voyais grandir son humiliation et sa fureur de seconde en seconde — et comme je le comprenais !

— Mon accident remonte à plus de quatre ans, siffla-t-il comme elle lui signalait l'importance de drainer sa vessie au moins toutes les quatre ou six heures. J'ai eu largement le temps d'apprendre à



pisser dans un tube, chère madame.

— Bien. Je pense que nous avons fait le tour, intervins-je très vite d'un ton volontairement enjoué. Merci d'être venue, madame Carter. Je vous raccompagne.

Certaines personnes sont imperméables aux mauvaises ondes : l'infirmière continua à me parler transit intestinal et cathéters intermittents jusque sur le perron. Je claquai la porte pour ne plus entendre sa voix sottement enjouée continuer à déverser des recommandations parfaitement inutiles.

Je ne voulais pas me montrer grossière, mais elle avait mis Adam en rage et maintenant, c'était moi qui allais en faire les frais. Un esprit brillant enfermé dans un corps devenu un carcan est capable des pires cruautés. Adam ne pouvait plus cogner avec ses poings, alors il frappait avec ses mots.

Je l'entendis jurer avant même de pousser la porte de sa chambre. Pendant un instant, je faillis tourner lâchement les talons, mais Dennis ne prenait pas son service avant plusieurs heures : je n'avais pas le choix.

Comme s'il avait senti ma présence dans le couloir, il cessa de fulminer. Je pris une courte respiration et entrai. Son fauteuil était tourné vers la fenêtre.

— Je ne veux plus qu'elle remette les pieds ici, attaqua-t-il froidement.

— Entendu.

— Je ne suis pas un débile mental.

— Evidemment non.

Je ne savais jamais quelle attitude adopter quand il était dans cet état. Autrefois, je serais partie et je l'aurais laissé ruminer sa colère, mais ce n'était plus possible désormais. Je ne pouvais plus le laisser seul. Et même si je m'en allais, il me rappellerait dans quelques minutes sous un prétexte ou un autre. Parfois, juste pour m'embêter.

Il poussa un grognement que je pris pour un oui.

— Tu as envie de quelque chose en particulier ?

Nouveau grognement. Je n'insistai pas. Je m'assurai que l'Interphone était allumé et glissai le moniteur dans ma poche avant de descendre à la cuisine lui préparer son repas.

Au moment de l'accident, je travaillais à mi-temps comme psychologue dans un établissement scolaire en attendant d'obtenir ma licence professionnelle. Le salaire était dérisoire mais les horaires flexibles : je passai tout mon temps libre à l'hôpital. Adam était sorti du coma et avait accueilli la nouvelle de son handicap sans ciller. Il attaqua sa convalescence comme il avait toujours vécu — à fond. Il était déterminé à guérir. En dépit de tous les avis contraires, il était convaincu de remarcher un jour.

Lorsque son état le permit, il commença un programme de kinésithérapie, et je pus enfin rentrer chez moi quelques heures par jour. Ces petits moments de répit devinrent ma bouée de sauvetage, un îlot de survie où l'air n'était pas vicié par l'odeur des antiseptiques et de l'urine froide. Un refuge où je pouvais pleurer, hurler aussi fort que je le voulais. Là, au moins, je n'étais pas constamment obligée d'arborer un visage courageux. Je pouvais sangloter des heures, feuilleter nos albums de photos ou simplement me préparer un repas qui n'avait pas le goût de l'hôpital. Je préservais ces quelques heures comme un trésor, une parenthèse magique qui me permettait de ne pas devenir folle.

Je pensais être psychologiquement prête pour son retour. A la minute où Adam avait pu parler, il n'avait été question que de cela : la façon dont nous organiserions nos journées quand il serait à la maison, tout ce que nous mettrions en place pour que ça marche, le confort qu'il retrouverait une fois dans son environnement familial, les progrès qu'il ne tarderait pas à faire, la petite bulle de bonheur exclusif que nous reformerions peu à peu autour de nous, comme avant. Dès que nous nous

retrouverions enfin tous les deux.

Les médecins nous l'avaient assez répété : certes, une page venait de se tourner, mais tout n'était pas fini pour autant. Adam possédait une excellente constitution physique. Une fois sa convalescence achevée, rien ne s'opposerait à ce qu'il recommence à travailler, à faire l'amour, à redevenir une personne à part entière et non plus simplement un patient.

Je pleurai le jour où je déménageai toutes mes affaires de la chambre où nous avions été si heureux. Je fondis en larmes quand les ouvriers cassèrent la salle de bains pour y installer les nouveaux équipements. Je sanglotai à m'en rendre malade lorsque je passai ma première nuit seule dans notre lit, les yeux fixés sur un plafond inconnu.

Mais je restai solide comme un roc lorsque Adam rentra à la maison. J'étais superwoman. Mon mari ne pouvait plus rien faire par lui-même ? Qu'à cela ne tienne, je serais ses mains, ses bras, ses jambes. M'occuper de lui était une mission, un devoir, une nécessité, auxquels je me pliai sans jamais me plaindre.

Nous avions souscrit une assurance et Adam réunissait toutes les conditions pour se voir accorder une pension d'invalidité. Une procédure avait été engagée auprès du fabricant de matériel de ski responsable de l'accident, mais pour l'heure, notre budget ne nous permettait pas d'engager un aide-soignant à temps plein, ni d'acquérir un lit adapté à son handicap.

C'était donc moi qui me réveillais toutes les deux heures pour tourner Adam sur le côté afin d'éviter des escarres et m'assurer que tout allait bien. Nuit après nuit, semaine après semaine, je me levais en titubant pour accomplir les mêmes gestes. J'en arrivais à ne plus savoir si j'étais réveillée ou si je rêvais. Mon dos et mes bras étaient horriblement douloureux, mais je ne disais rien parce que c'était un privilège d'avoir mal. Adam, lui, ne ressentait plus rien.

Pendant deux ans, nous nous étions battus côte à côte au quotidien, la lourdeur de son handicap réduisant nos deux vies à cela : une lutte perpétuelle. Mais nous avons relevé le défi, nous avons bataillé dur, et Adam avait accompli de tels progrès qu'il était difficile de croire qu'il ne finirait pas par remarcher un jour. Lorsque le fabricant de matériel de ski nous versa finalement les dommages et intérêts auxquels nous avons droit, je repris espoir. Enfin, nous pouvions acheter les équipements qui allaient rendre à Adam une forme d'indépendance. J'engageai Mme Lapp et Dennis pour me seconder, et je retournai travailler. Je pensais que nous venions de franchir un cap et que nos vies allaient retrouver une certaine normalité... mais ce fut tout le contraire. Épaulé par des machines à commande vocale et des gadgets qui lui permettaient de lire et de regarder la télévision, Adam se replia peu à peu sur lui-même. Ce semblant d'autonomie faisait ressortir par contraste tout ce qu'il ne pouvait plus faire. Ce fut à ce moment que sa colère monta.

Quatre ans plus tard, mon regard sur le monde — et sur mes patients — avait changé. Je comprenais désormais qu'on puisse chercher l'oubli, même temporairement, dans l'alcool, la drogue ou les bras d'un amant. Je comprenais que la frustration prenne le pas sur la raison et qu'un désir inassouvi puisse tourner à l'obsession.

— Putain ! siffla Adam quand j'apportai le plateau où j'avais posé un bol de l'excellente soupe de Mme Lapp. Je veux un vrai repas, pas cette cochonnerie !

Je restai impassible.

— Commence déjà par manger ça. Si tu as encore faim, je t'apporterai autre chose.

— Je ne veux pas de ta saloperie de soupe !

— En ce cas, tu aurais dû me le dire tout à l'heure quand je t'ai demandé si tu avais une préférence.

Je m'appliquai à garder le même ton égal. Je déployai la serviette sur ses genoux.

— Tu sais très bien que je déteste la soupe ! siffla-t-il, les dents serrées.

Je m'immobilisai, la serviette au bout des doigts.

— Tiens ? Et depuis quand ?

— Depuis toujours ! cracha-t-il hargneusement.

Ce n'était pas vrai. Il essayait seulement de me faire sortir de mes gonds. Je m'appliquai à ne pas le regarder tandis que je m'installai sur une chaise, en face de lui, pour le faire manger.

— Tu es sourde ? Je n'en veux pas !

— Adam, il faut que tu manges et c'est ce que j'ai préparé.

— Va te faire foutre, Sadie ! Fais-toi un lavement avec ta soupe !

La cuillère resta suspendue en l'air, à mi-chemin de sa bouche.

— Tu n'as pas besoin de te montrer grossier.

Ses yeux étincelèrent de fureur.

— Parce qu'il faut que je te demande la permission pour ça aussi ?

— Bien sûr que non.

Je reposai la cuillère. Ma main tremblait et elle heurta le plateau.

— Je devrais être un joyeux petit handicapé, c'est ça ? siffla-t-il. Montrer un visage courageux ?

Je suis infirme, mais regarde : je mange ma soupe comme un grand. C'est ce que tu voudrais ?

Chacune de ses paroles était aussi acérée et tranchante qu'un éclat de verre. Son regard était haineux, ses pommettes colorées.

J'emprisonnai mes poings fermés entre mes genoux pour les empêcher de trembler.

— Dis quelque chose, Sadie !

Je secouai la tête, lèvres serrées, pour ne pas répondre à sa provocation.

Adam lâcha un ricanement.

— Pas de protestation, pas d'injure, rien ? Tu vas rester assise là sans réagir et tendre l'autre joue ? Pourquoi ? Tu as peur de faire de la peine à l'infirme ?

— Assez !

Je me levai d'un mouvement brusque et me penchai pour saisir le plateau.

— Va te faire enculer, Sadie ! Tu n'as même pas le courage d'admettre la vérité ! Allez vous faire enculer, toi, ta soupe, et cette infirmière de merde !

J'empoignai le bol sans même avoir conscience de mon geste. Il explosa contre le mur, laissant une trace dégoulinante sur la peinture verte. La cuillère rebondit sur le tapis et s'immobilisa, réfléchissant un rayon de soleil.

— Va te faire foutre toi-même ! hurlai-je si fort que j'en eus mal à la gorge. Tu peux crever de faim, espèce de salaud ! Je ne lèverai pas le petit doigt !

— Ça t'arrangerait bien, hein ? Que je crève de faim ! Tu serais libre ! Tu n'aurais plus besoin de t'occuper de moi !

— Ferme-la ! hurlai-je en avançant mon visage à quelques centimètres du sien. Cesse de te comporter comme *un* pauvre connard et ferme ta putain de bouche !

Ses yeux bleus étincelèrent.

— Dis-le, Sadie ! Reconnais-le !

— Je ne sais pas de quoi tu parles, articulai-je froidement en me penchant pour éponger les dégâts.

Lui tourner le dos était le pire des affronts car il n'avait aucun moyen de m'obliger à lui faire face. Je le savais et il me le fit payer chèrement.

Il m'abreuva d'insultes avec un tel raffinement dans la cruauté que j'aurais admiré son esprit

créatif si cette virulence n'avait été dirigée contre moi. Il plongeait la lame partout où il savait pouvoir m'atteindre à coup sûr, jouant de toutes mes peurs, de toutes mes faiblesses, de toutes mes incertitudes — celles dont je lui avais parlé, mais également d'autres qu'il avait devinées. Il me punit avec ses mots jusqu'à ce que j'éclate en sanglots, recroquevillée au pied de son fauteuil roulant. J'avais beau savoir que sa méchanceté lui était inspirée par son désespoir, j'avais le sentiment horrible qu'elle était aussi dictée par la haine.

— Reconnais-le, dit-il enfin, la voix rauque à force d'avoir hurlé. Tu préférerais que je sois mort !

Je me redressai lentement et me penchai vers lui jusqu'à ce que nos visages se touchent, lui rendant l'agression qu'il venait de me faire subir. Il lui était impossible de reculer. Mais même s'il avait pu, je crois qu'il ne l'aurait pas fait.

— C'est vrai, martelai-je. Parfois je regrette que tu ne sois pas mort.

Nous nous regardâmes dans les yeux pendant ce qui me parut une éternité.

— Moi aussi, articula enfin Adam.

Je me sentis désemparée quand il se mit à pleurer. Je n'avais aucun moyen de lui venir en aide, à part le serrer contre moi, lui caresser les cheveux, lui chuchoter des paroles de réconfort et presser doucement mes lèvres sur sa bouche qui avait maintenant le goût des larmes. Je pouvais le prendre dans mes bras pour le consoler, mais pas lui. Il n'y avait personne pour me réconforter quand je pleurais. Personne pour me caresser les cheveux en me chuchotant que tout allait s'arranger.

— Je suis désolé... désolé..., répétait Adam, comme une litanie.

Et comme une litanie, je lui répondais que ça ne faisait rien, que je comprenais, que ce n'était pas grave...

Il n'y avait plus de place pour la fierté dans notre mariage, plus de place pour rien. Notre vie n'était plus qu'un combat permanent.

## Chapitre 12

### *Août*

Ce mois-ci, je m'appelle encore Priscilla. Depuis notre première rencontre, Joe et moi sommes sortis régulièrement ensemble, une à deux fois par semaine. Nous sommes allés au cinéma, au restaurant, au concert... Aujourd'hui, nous nous rendons à la grande foire médiévale du comté. C'est Joe qui en a eu l'idée et j'ai accepté parce qu'il faut savoir faire des petites concessions par-ci, par-là, pour obtenir gain de cause le reste du temps.

Nous sommes accueillis à l'entrée par un homme portant un kilt et une grande épée attachée dans le dos. Il me demande mon nom avec un accent écossais à couper au couteau, m'appelle « Lady Priscilla » et me gratifie d'un baisemain. Je lance à Joe un regard en coin pour observer sa réaction, mais il sourit et ne semble pas prendre ombrage de cet hommage appuyé.

Une jeune femme vêtue d'une blouse paysanne largement décolletée et d'un corset qui lui remonte la poitrine et l'expose généreusement aux regards, pique une fleur dans la boutonnière de Joe. Elle flirte avec lui, lui demande son nom et lui offre ses « services ». Une autre donzelle la rejoint, rousse celle-là, un panier à linge calé sur sa hanche, et se présente à Joe comme « la meilleure lavandière du comté ». Puis une troisième, une brunette, s'avance à son tour. Elles entourent Joe en minaudant et le

taquinent jusqu'à ce qu'il se mette à rire. C'est sans malice mais je m'agace un peu qu'il se prête à leur jeu au lieu de s'occuper de moi.

Des trompettes résonnent soudain, annonçant l'arrivée de la Reine Elizabeth. La nouvelle provoque instantanément une vague d'hystérie chez les jeunes femmes, qui nous plantent là pour s'élancer au-devant de Sa Majesté.

Joe sourit, bras croisés sur sa poitrine. J'ai eu soin de mettre des lunettes de soleil, mais pas lui : il plisse les yeux. S'il n'y prend pas garde, il aura bientôt des pattes d'oie. Ce n'est pas catastrophique pour un homme, mais ce n'est quand même pas une raison pour ne pas prendre de précautions.

La reine lance des bonbons aux enfants, acclamée par ses gens, tandis que les jeunes lavandières circulent au milieu de la foule, accostant d'autres visiteurs. Je n'ai aucune envie qu'elles reviennent par ici.

Comme Joe ne fait toujours pas attention à moi, je glisse la main dans le pli de son coude et tire légèrement jusqu'à ce qu'il décroise les bras. Puis je prends sa main dans la mienne et mêle mes doigts aux siens. Il n'essaie pas de se dégager et je ne peux m'empêcher d'arborer un sourire triomphant.

C'est notre dixième rendez-vous et je suis bien décidée à ce qu'il y en ait beaucoup d'autres encore. En fait, d'ici la fin de la journée, j'ai l'intention de convaincre Joe que nous devons devenir un couple.

— Tu veux qu'on entre ?

Joe se tourne vers moi et pointe un doigt vers la barrière qu'a déjà franchie une bonne partie de la foule.

— On pourrait déjeuner sur place, qu'est-ce que tu en dis ?

Je hoche la tête. Une petite concession pour être sûre d'obtenir, plus tard, ce que je veux. Et c'est lui que je veux. Joe s'est comporté en parfait gentleman, jusqu'ici. J'apprécie sa retenue, mais le moment est venu de passer à l'étape suivante. Les hommes veulent du sexe, ils attendent tous après ça, et même si Joe a su ne pas manifester son impatience, l'heure a sonné.

Nous franchissons la barrière et pénétrons sur un vaste terrain aménagé de façon à évoquer un village médiéval avec des échoppes, des jeux et des stands. Difficile de repérer au premier regard qui sont les figurants et qui sont les visiteurs, car une bonne partie du public est déguisée. Certains avec de vrais costumes, d'autres avec de simples accessoires visiblement exhumés de leur grenier. C'est sympathique mais assez ridicule. Pour ma part, je porte un corsaire griffé et un ravissant petit débardeur blanc et je suis très contente de ne pas avoir essayé de faire « genre ». Je suis encore plus satisfaite que Joe s'en soit abstenu.

— Il y a quelque chose qui te fait envie en particulier ? me demande Joe.

Je scrute l'allée centrale, où des marchands vendent à la criée des brochettes cuites au feu de bois et autres saucisses grillées. Rien de diététique ou basses calories. Je ne peux m'empêcher de plisser le nez.

— Pas pour l'instant. Peut-être tout à l'heure.

— D'accord.

Joe regarde autour de lui comme un gamin sous le chapiteau d'un cirque, ma main toujours serrée dans la sienne. Nos paumes sont moites parce-que le soleil tape très fort aujourd'hui, mais hors de question de le lâcher.

Nous trouvons un stand où l'on vend des cuisses de dinde rôties. J'ai la nausée rien que de les voir, mais Joe en commande une. Je consens à grignoter du bout des dents un sandwich au poulet,

mais je ne mange que la garniture et laisse le pain. Joe veut goûter les crépinettes. J'ignore absolument de quoi il s'agit et ne veux pas le savoir : je refuse d'y toucher et il mange l'assiette entière.

Le soleil fait sortir des taches de rousseur sur son nez et ses joues.

— Tu devrais mettre de l'écran total, dis-je en fronçant les sourcils. Ou porter un chapeau.

Il tourne les yeux vers une échoppe, un peu plus loin, et m'entraîne avec lui.

— Viens.

On y vend des chapeaux de foire. Des coiffes ridicules ornées de plumes, de dentelle et de petits nœuds. Joe choisit une monstruosité en velours flasque surmontée d'une plume d'autruche et l'essaie.

— Comment me trouves-tu ?

— Il ne va pas avec ton polo.

Il rit et en essaie un autre. Un grand miroir est accroché au fond de l'échoppe et Joe tire la langue à son reflet. Puis il s'empare d'un chapeau pointu de princesse, rose avec un petit panache de dentelle blanche au bout, et glisse l'élastique sous mon menton avant même que j'aie pu prévoir son geste.

— Ton avis ?

Il prend la pause, les yeux fixés sur nos deux reflets côte à côte.

— Je suis ridicule.

J'esquisse un geste pour retirer mon déguisement, mais Joe m'arrête et m'attire plus près de lui.

— Tu es belle.

Il me dévisage en souriant. Je suis à peu près certaine qu'il va m'embrasser, mais je ne parviens pas à faire abstraction de l'élastique qui me cisaille le cou et de la plume de son couvre-chef qui menace de m'éborgner : je n'accomplis pas le léger mouvement qui permettrait à sa bouche de se poser sur la mienne.

Joe ramène ses yeux sur le miroir puis enlève son chapeau et le tient levé au-dessus de sa tête.

— Sans regret ?

Soulagée, j'ôte à mon tour mon chapeau de princesse en formant le vœu qu'il n'ait pas été porté par une gamine infestée de poux. Je me recoiffe dans la glace et en me retournant je m'aperçois qu'il m'observe fixement.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien.

Cette fois, il me prend dans ses bras et je le laisse m'embrasser. Même si le lieu lui interdit de prolonger son baiser, j'en savoure chaque seconde. Lorsque nous nous séparons, sa main s'attarde sur ma hanche.

Il me touche beaucoup aujourd'hui. Il passe son bras autour de mes épaules, de ma taille, il pose sa main sur mon genou lorsque nous nous asseyons pour assister à l'une des très nombreuses exhibitions.

Finalement, ce n'est pas une journée si pénible, même si je commence à trouver le temps long alors que Joe, lui, ne donne toujours pas signe de vouloir partir. Je le convaincs d'aller nous chercher quelque chose à boire et de nous installer à l'ombre, sur un banc, en face d'un grand bassin en ciment rempli d'eau. L'une des lavandières qui nous a accostés à notre arrivée s'avance et fait mine de laver du linge. Elle est aussitôt rejointe par ses deux camarades. Après avoir simulé toutes les trois une dispute, elles annoncent un spectacle à la cantonade. Puisque nous sommes sur place, nous restons pour regarder.

La représentation est assez réussie : une évocation des amours d'Antoine et Cléopâtre émaillée de jeux de mots et d'anachronismes amusants. Je ris toutefois très modérément quand la rouquine de ce matin se dirige vers le public et prend Joe par la main pour le faire participer au spectacle. Il se prête au jeu avec bonne humeur et me laisse en plan sur le banc. Ce n'est qu'un show, je le sais bien, mais il n'empêche : je croise les bras sur la poitrine, vexée.

La rouquine est montée sur le muret qui entoure le bassin. Elle pose les mains sur ses hanches et annonce à Joe qu'il doit lui faire un compliment dans lequel figurera le mot « ruban ».

Joe n'hésite pas une seconde et répond du tac au tac :

— Si je vous dis que vous êtes un joli petit lot, j'aurai le droit de dénouer le ruban ?

C'est affligeant, mais le public applaudit à tout rompre et le spectacle se poursuit. La fille qui a choisi Joe en fait un peu trop à mon goût. Je veux bien qu'elle joue un rôle, mais ce n'est pas une raison pour se coller à lui comme elle le fait. Je n'aime pas ça du tout. Lorsque la représentation se termine, je décide que j'en ai assez et qu'il est temps de rentrer.

Mais Joe ne semble pas pressé de partir. Il continue à plaisanter et à bavarder avec les trois lavandières, qui batifolent sans aucune pudeur dans le bassin. La fille rousse boit l'eau d'un gobelet puis s'amuse à la recracher en un long jet, comme une fontaine. Les deux autres rient et racontent des sottises, encourageant les spectateurs qui se sont attardé à venir leur parler.

J'attends une minute avant de m'avancer et de prendre la main de Joe dans la mienne : impossible de se méprendre sur la possessivité de mon geste. Joe ne remarque peut-être rien, mais la rouquine, elle, comprend très bien le message : elle bat aussitôt en retraite. Parfait. Joe est à *moi*, et il est hors de question que je laisse qui que ce soit l'oublier, pas même lui.

Nous reprenons la route en fin de journée, et dînons en chemin dans une petite auberge pittoresque avant de rentrer à la maison. Joe commente la journée. Il m'a acheté une rose en métal imprégnée d'essence de parfum. Il a pris un léger coup de soleil sur le nez et les pommettes, et l'or de ses cheveux s'est avivé.

Il garde ma main serrée dans la sienne pendant tout le trajet, sauf quand il doit changer de vitesse. Quand nous fûmes arrivés devant chez moi, je l'invite à entrer et lui offre un verre de thé glacé. Dans la cuisine, il m'embrasse, ses mains autour de ma taille. Son baiser est plus insistant que d'habitude et je n'oppose aucune résistance.

Ma bouche s'ouvre docilement sous la sienne. Sa langue a un goût de sucre et de citron. Il embrasse bien. Quand sa main se referme sur ma nuque pour ployer ma tête en arrière, j'interromps le baiser afin de reprendre mon souffle.

Joe incline son visage vers le mien et frotte doucement sa bouche contre la mienne. Il sent l'été. La boucle de sa ceinture se presse contre mon ventre nu, là où mon débardeur s'est relevé.

Il attend quelque chose. La permission de m'embrasser, peut-être. Je la lui donne en cuivrant mes lèvres, et cette fois, son baiser se fait plus exigeant. Sa main glisse le long de ma hanche jusqu'à ma fesse, qu'il prend en coupe pour me presser plus ardemment contre lui. Ma main se pose sur son biceps où ses muscles saillent. Il est plus musclé que ne le laisse supposer sa silhouette élancée, et mon cœur bat plus vite.

Sa bouche abandonne la mienne pour descendre le long de ma gorge. Je frissonne quand il effleure la courbe vulnérable de mon cou avec ses dents, et la pointe de mes seins durcit de plaisir. Mes doigts se referment sur son biceps, le pétrissent.

Jusqu'où a-t-il l'intention d'aller ? Qu'espère-t-il obtenir ? Il prend tout son temps, butine, mordille, et, tout à coup, je me fais l'effet d'un dessert plus que d'une femme.

Je le repousse doucement.

— Joe. Stop.

L'espace d'un instant, j'ai le sentiment qu'il va passer outre. Il va continuer à m'embrasser, peut-être même commencer à me caresser. Pendant une brève seconde, une lueur dans ses yeux me dit qu'il est habitué à obtenir ce qu'il veut, et puis il se redresse sans un mot. Sa main glisse de ma nuque à ma joue.

Je pose mes mains sur ses épaules.

— Je suis bien avec toi, Joe.

— Moi aussi.

Je ne crains pas de demander ce que je veux, cela ne m'a jamais fait peur. Lorsque je fais glisser mes mains le long de son torse, je sais par avance que l'issue des pourparlers sera positive.

— Mais avant d'aller plus loin, il serait bon, je crois, de définir ce que nous attendons l'un de l'autre.

Joe acquiesce de la tête et j'ai le sentiment qu'il s'y était préparé. On ne fréquente pas quelqu'un pendant un mois sans se poser ce genre de question. Ses mains se referment sur ma taille, sans la serrer.

— D'accord.

Je lui explique ce que j'attends de lui et de notre relation. C'est un deal, il ne s'est agi que de cela depuis le premier jour, et lorsque nous achevons d'en définir les termes, nous savons très exactement à quoi nous nous engageons l'un et l'autre, et les avantages que nous retirerons de cette fusion. Si je suis âpre à la discussion, c'est parce que j'ai des exigences élevées et que je ne suis pas une femme à compromis. Je ne vois pas l'intérêt de créer une association si les deux partis ne sont pas sur la même longueur d'ondes.

Un baiser vient sceller notre accord, et je me sens soudain d'humeur généreuse.

— Montons dans ma chambre, dis-je en lui prenant la main.

Et nous gravissons l'escalier côte à côte.

J'attendis, mais l'histoire était terminée. Joe attaqua son sandwich avec appétit. J'ouvris l'emballage de ma barre aux céréales et nous mangeâmes en silence.

Le feuillage de l'arbre, derrière nous, projetait des ombres mouvantes sur le visage de Joe. De minuscules taches de rousseur étaient effectivement apparues sur ses pommettes. Le soleil lui allait bien. Il avait retiré sa veste, desserré sa cravate, roulé les manches de sa chemise, dévoilant les poils blonds qui recouvraient ses avant-bras.

— Tout cela paraît très...

Je m'interrompis, faute de trouver le mot adéquat. Froid ? Non. Artificiel ? Contractuel ?

Joe se tourna vers moi avec un sourire.

— Surprenant ?

— Aussi, oui.

Il haussa les épaules et s'essuya la bouche avec une serviette en papier.

— Priscilla sait ce qu'elle veut et elle n'hésite pas à le demander. De manière très précise.

C'était le moins qu'on puisse dire.

— Et vous ?

Joe était un homme doté de beaucoup de qualités, mais l'une de celles que je préférais chez lui, c'était son honnêteté. Il ne se déroba jamais devant l'obstacle. Il ne fit donc pas mine de ne pas comprendre le sens de ma question.

— Nous sommes parfaitement assortis.



Il leva les yeux vers le feuillage à travers lequel filtrait le soleil, puis il ramena son regard vers moi.

— Deux chevaux fringants. Nous aurons fière allure à la tête du même attelage.

— Mais... est-ce ce que vous voulez ?

Oh, j'aurais tellement voulu qu'il réponde non ! J'avais tellement envie qu'il m'avoue que Priscilla ne lui plaisait pas. Que ce qu'ils avaient fait dans sa chambre l'avait déçu.

— Pour citer les Rolling Stones, déclara Joe, on ne peut pas toujours avoir ce que l'on veut.

— Mais est-elle ce dont vous avez besoin ?

Je perçus une note de désespoir dans ma voix et serrai les lèvres.

Joe plia sa serviette en deux, puis encore en deux et encore en deux, jusqu'à ce qu'elle ne forme plus qu'un petit carré sur lequel il referma son poing. Quand il desserra les doigts, le papier se déplia lentement, lentement, comme une fleur qui s'épanouit.

— Je le pense, Sadie.

Non ! Non, non, non ! avais-je envie de crier, mais je gardai le silence. J'avalai une longue gorgée d'eau minérale tiède pour tenter d'apaiser les battements désordonnés de mon cœur. Tout avait une fin. Les bons comme les mauvais moments.

— Vous ne me croyez pas capable d'aller jusqu'au bout, n'est-ce pas ?

C'était un constat paisible, non une accusation.

Je levai les yeux vers lui.

— Ce n'est pas à moi d'en juger.

Joe se mit à rire.

— Vous en savez plus long sur moi et sur ma vie sexuelle que n'importe qui. Si quelqu'un est à même d'en juger, c'est bien vous.

— C'est beaucoup trop personnel pour que...

— Je vous demande seulement de répondre par oui ou par non.

Nous étions face à face. Nous ne nous touchions pas et pourtant la distance semblait s'être réduite entre nous. Joe attendit patiemment pendant que je m'efforçais de réfléchir à une réponse.

Je ne pouvais pas me dérober. Pas à ce stade. La seule question était de savoir jusqu'à quel point je pouvais me montrer sincère.

— Non, Joe, déclarai-je enfin. Je ne vous crois pas capable d'aller jusqu'au bout.

Il hocha la tête, comme s'il s'attendait à cette réponse, puis il baissa les yeux sur ses mains jointes avant de les lever de nouveau vers moi.

— Je pense que vous vous trompez.

Il se leva, resserra son nœud de cravate et enfila sa veste. Je dévorai chacun de ses gestes, chaque détail de sa personne d'un regard d'affamée, convaincue que c'était la dernière fois que je le voyais.

— J'espère que vous avez raison, Joe.

Il me fixa longuement, avec une telle intensité que son regard me brûla.

- Nous en jugerons le mois prochain, n'est-ce pas ? dit-il.

— Raconte-moi une histoire.

Adam était allongé sur le lit, un bras replié derrière la tête. Je mourais d'envie de promener ma

langue sur le rectangle de peau nue exposé entre le bas de sa chemise et la ceinture de son pantalon. Je m'étais redressée à demi pour y faire courir mon doigt.

— Encore ? Sadie, j'ai épuisé tout mon stock. Je n'en ai plus en rayon.

— menteur. Je suis sûre que tu en connais plein d'autres.

J'avais pressé ma paume sur son ventre plat et ferme et l'avais caressé avec une lenteur sensuelle.

Adam avait poussé un soupir exaspéré — mais cela faisait partie du jeu. En réalité, il prenait autant de plaisir à me raconter des histoires que j'en prenais à les écouter. Il s'était soulevé pour me faciliter la tâche pendant que je retroussais peu à peu sa chemise tout en parsemant son ventre et son torse de baisers. J'avais fait passer le vêtement par-dessus sa tête afin de l'avoir tout à moi.

— Bon. Il était une fois trois petits ours...

— Non ! avais-je protesté en riant, mes mains sur la boucle de sa ceinture. Adam, non !

— Quoi ? Tu ne trouves pas les ours sexy ?

J'avais dégrafé sa ceinture et ouvert sa braguette. Son sexe avait palpité sous ma paume quand j'avais glissé la main à l'intérieur, puis j'avais empoigné son jean pour le faire glisser le long de ses cuisses.

— Je ne suis pas zoophile.

— Tu n'es qu'une dépravée. Tu es persuadée que la princesse va baiser avec les ours, avait-il ironisé tout en creusant les reins pour me permettre de le déshabiller plus facilement.

— Parce que ce n'est pas ce que tu as prévu, peut-être ?

— Attends de connaître la suite, et tu verras.

Mais je n'avais rien vu du tout parce que je m'étais penchée pour prendre son sexe dans ma bouche, et notre attention s'était portée sur tout autre chose.

Le mécanisme de la mémoire est souvent capricieux, mais cette scène était restée gravée en moi : c'était la toute dernière fois que nous avons fait l'amour avant l'accident. Si j'avais pu imaginer que c'était la dernière fois qu'Adam me serrait dans ses bras, j'aurais fait davantage attention.

Mais je l'ignorais, bien sûr. Je croyais que notre vie continuerait à s'écouler, paisible, immuable, que nous étions invulnérables.

Adam avait toujours eu un don pour me raconter des histoires, mêlant des thèmes traditionnels de contes de fées à des fantasmes érotiques et des légendes urbaines. Je le cajolais avec ma bouche et mes mains pendant qu'il me décrivait des palais de cristal et des forêts enchantées, ou bien il chuchotait les mots tout en caressant mon clitoris avec sa langue, faisant en sorte que j'atteigne l'orgasme au moment précis où le prince surgissait sur son cheval blanc pour sauver la jolie princesse en détresse. Parfois, Adam était le roi des Elfes et moi la reine des fées. Parfois, il était la Bête et moi la Belle qui levait la malédiction. Il parvenait à me faire jouir aussi intensément avec ses mots qu'avec son sexe, les deux formant un cocktail explosif.

Aujourd'hui, Adam ne me faisait jamais plus l'amour et c'était à peine s'il me parlait. Il ne me racontait plus d'histoires. Et désormais, Joe ne m'en raconterait plus non plus.

Je devais l'accepter. Je n'avais aucun droit sur Joe et je devais m'attendre à ce que notre relation s'arrête un jour ou l'autre. Elle n'aurait même jamais dû commencer, mais le résultat était là, et je me demandais avec angoisse ce que j'allais devenir maintenant qu'elle était terminée.

Je n'avais aucune envie de monter voir Adam en rentrant de mon travail mais, là encore, je n'avais pas le choix. Je devais m'assurer qu'il n'avait besoin de rien et lui témoigner une attention qui ne servait apparemment qu'à alimenter sa rancœur.

Dennis avait deviné qu'il s'était passé quelque chose et développait des trésors de patience et de

bonne humeur pour essayer de dérider Adam. Mme Lapp, de son côté, semblait prise d'une frénésie pâtissière et nous noyait sous un déluge de tartes et de gâteaux dont nous n'avions envie ni l'un ni l'autre. Ils finissaient à la poubelle tous les soirs, enfouis sous une épaisse couche de papier journal pour ménager sa susceptibilité.

Je marquai un arrêt devant la porte d'Adam, le temps de prendre une longue respiration. Puis je plaquai un sourire de commande sur mes lèvres et entrai.

— Hé, bébé, viens près de moi.

Adam avait l'air contrit, comme souvent après une dispute.

Je m'assis au bord du lit.

— Salut.

— Je suis désolé, bébé. Je me suis conduit comme un connard, l'autre jour.

Mon sourire devint un peu plus sincère.

— C'est le mot, oui.

— Je suis sincèrement désolé.

Je passai la main dans ses cheveux courts.

— Moi aussi. Je suis sincèrement désolée que tu sois un tel connard.

— Hé !

Nous rîmes tous les deux. Je pressai mes lèvres sur sa joue. Il ne sentait plus comme l'Adam d'autrefois.

— Parfois, je ressens une telle colère que...

Il se tut. Je gardai le silence, pleine d'espoir. Peut-être allait-il enfin cesser de prétendre que tout allait bien. Peut-être allions-nous enfin pouvoir sortir du rôle dans lequel nous étions enfermés depuis des années.

J'attendis, en vain. Au bout d'un long moment, je lui caressai la joue.

— Adam, il est normal que tu éprouves de la colère.

Sa mâchoire se crispa.

— Je n'ai pas envie d'en parler.

— Mais moi, je veux en parler. Tu ne peux pas...

Il serra les dents avec une détermination farouche.

— J'ai dit que je ne voulais pas en parler ! Bon sang, ne me pousse pas à bout !

Je retirai ma main. Je ne voulais pas me disputer de nouveau avec lui : je ne pourrais pas le supporter. Je pris plusieurs respirations pour me ressaisir, mais des larmes me montèrent aux yeux. Je cillai pour les dissiper — sans y parvenir.

— Arrête, gronda-t-il. Ne commence pas, bordel !

Je n'avais même pas le droit de pleurer. Ce n'était pas juste. J'avais beau comprendre ses raisons, ce n'était pas juste.

— Je préférerais quand tu passais ta rage en fracassant la vaisselle contre les murs ! soufflai-je avec amertume.

— Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, rétorqua-t-il de cette voix sarcastique que je détestais, je ne peux plus fracasser grand-chose.

— Tu ne gardais jamais tes émotions enfouies en toi, Adam. Tu laissais éclater tes colères, tes joies. Tu te laissais submerger par tout ce qui...

— Oui, et tu me le reprochais assez ! Tu me traitais de caractériel, tu l'as oublié ?

Sa voix était enrouée. Je ne pus m'empêcher de remonter machinalement les couvertures pour le tenir au chaud et son visage se crispa de fureur.

— Arrête ! Arrête de jouer les infirmières dévouées ! C'est le travail de Dennis, on le paie pour ça !

— Mais je veux juste...

— Je t'ai dit *d'arrêter* !

J'obéis. Son regard me transperça et je retins mon souffle, persuadée qu'il allait se déchaîner et libérer un flot d'insultes qui me réduiraient aux larmes.

Mais il réussit à se maîtriser et je restai partagée entre soulagement et désespoir. Je croisai les bras sur mon ventre. J'étais glacée.

— Je ne te reprochais pas ta façon d'être, Adam.

Les mots glissèrent de mes lèvres sans que je puisse les retenir.

— Tout ce qui faisait notre vie d'avant me manque. *Tu* me manques, Adam.

C'était la dernière chose à lui dire. Il détourna la tête. Je contournai le lit pour l'obliger à me regarder.

— Je crois que nous devrions essayer de parler. De nous. De ce que tu ressens. Je ne sais plus rien de ce que tu penses. Tu te fermes dès que j'essaie de...

— Je n'ai aucune envie de *parler*.

Il cracha le dernier mot comme s'il s'agissait d'une insulte.

— Je crois que tu en as besoin, au contraire, et que...

— Arrête d'essayer de m'analyser ! Je ne suis pas un de tes patients !

Il essaya de crier mais sa voix ressembla plutôt à un sifflement rauque.

— Je ne suis pas ton médecin. Je suis ta femme.

Ses yeux étincelèrent.

- Alors comporte-toi comme ma femme, bordel ! Et cesse de vouloir à toute force t'introduire à l'intérieur de ma tête ! Je n'ai rien à te dire. C'est *mon* problème, Sadie. Le mien ! Pas le tien !

Arrête de tout ramener à toi en permanence. J'en ai ma claque que tu te prennes perpétuellement pour le centre du monde !

Ce n'était pas la chose la plus méchante qu'il m'ait dite, mais c'était probablement la plus cruelle. Je reculai comme s'il venait de me frapper.

Il détourna de nouveau la tête, les traits durs. Je crus un instant que j'allais me mettre à pleurer, mais mon visage était comme engourdi, mes yeux secs.

Je pivotai sur mes talons et heurtai Dennis, dans le couloir. Nous échangeâmes un regard et, soudain, je me retrouvai dans ses bras, le visage pressé contre son torse, secouée par des sanglots silencieux. Il me tapota le dos, ses grands bras musclés comme un rempart autour de moi.

— Dennis !

La voix d'Adam s'éleva, impérieuse. Presque simultanément, le buzzer de l'interphone résonna et je m'arrachai à l'étreinte réconfortante de Dennis, même si j'avais besoin comme jamais d'être consolée. Mais il n'était pas ici pour moi.

Il avait l'air inquiet, cependant, et je me forçai à sourire.

— Allez-y. Il a besoin de vous.

Dennis posa la main sur mon épaule.

— Ce sont des choses qui arrivent, Sadie. Ne le prenez pas trop à cœur...

— Je sais.

J'essuyai mes larmes.

— Je sais. Ça va aller, ne vous inquiétez pas. Allez voir ce qu'il veut.

Il hésita puis me tapota de nouveau l'épaule avant de disparaître dans la chambre d'Adam. Je crus que j'allais me remettre à pleurer, mais je pris exemple sur Adam et serrai stoïquement les dents.

## *Septembre*

J'avais vingt minutes de retard en ce premier vendredi du mois. Je n'avais cessé de me répéter que je n'irais pas, mais finalement, j'avais quitté mon bureau en catastrophe, me recoiffant à la va-vite dans le couloir, remettant du rouge à lèvres en m'aidant du reflet des portes en métal de l'ascenseur.

Mes talons claquèrent sur le goudron de l'allée tandis que je me dirigeais rapidement vers le banc que je considérais comme le « nôtre », serrant dans ma main le sac en papier qui contenait mon déjeuner.

La température clémente permettait encore de déjeuner dehors, mais le ciel était légèrement couvert et il flottait dans l'air une petite note de fraîcheur qui nécessitait de mettre une veste.

Mon cœur battit la chamade lorsque je tournai à l'angle de l'allée, en direction du petit coin de verdure qui abritait « notre » banc. Joe était déjà là. Il portait un costume que je connaissais et la cravate sur laquelle je l'avais complimenté. Nos yeux se rencontrèrent. Au même instant, mon talon dérapa sur un gravillon et je perdis l'équilibre de manière ridicule.

Joe était là, mais il n'était pas venu seul.

Je la reconnus immédiatement — à son chignon blond torsadé, à ses boucles d'oreilles en perle, mais aussi à ce calme froid avec lequel elle tourna la tête pour assister à mon dérapage grotesque.

Joe n'esquissa pas un geste vers moi, n'eut pas un sourire. Sa main glissa le long du dossier du banc pour venir se poser sur l'épaule fine et élégante de sa compagne. Elle se rapprocha de lui non sans lancer un coup d'œil courroucé aux lattes en bois, comme pour leur reprocher leur saleté.

-.....Tout va bien ? me demanda Joe.

Son ton était neutre. J'aurais encore préféré qu'il soit glacial.

— Ils devraient balayer ces allées de temps en temps, décréta Priscilla. Vous auriez pu vous tordre la cheville.

Même le timbre de sa voix était posé, élégant.

— Excusez-moi, m'entendis-je répondre de très loin. Je n'avais pas vu que le banc était occupé.

Priscilla jeta un coup d'œil à l'espace vide, à côté d'elle.

— Vous pouvez vous asseoir, si vous voulez...

— Non, non, merci.

Je secouai la tête.

— Je vais m'installer un peu plus loin.

— Vous êtes sûre ? demanda nonchalamment Joe.

Je regardai ses doigts caresser la nuque de Priscilla.

— Il y a de la place pour quelqu'un d'autre.

Nous le dévisageâmes fixement, la même lueur incrédule au fond des yeux.

— Non. Merci.

Je reculai.

— Bon appétit.

Salaud. Sale bâtard. Les insultes fusèrent dans ma tête tandis que je pivotai sur mes talons et rebroussai chemin. Derrière moi, Joe murmura quelque chose que je ne compris pas. et le rire cristallin de Priscilla me donna envie de vomir.

Une fois dans ma voiture, je sanglotai de dégoût et de colère, le visage enfoui dans mes mains. Mais mes larmes ne me furent d'aucun réconfort, bien au contraire : elles ne réussirent qu'à accroître mon désespoir. Je les refoulai en pressant farouchement mes paumes sur mes paupières douloureuses. Je ne pouvais pas me permettre le luxe de pleurer la fin de quelque chose qui n'avait jamais existé.

Je ne reconnus pas l'étrangère qui me fixait dans le rétroviseur jusqu'à ce que je cille plusieurs fois et que je sèche mes yeux avec une poignée de mouchoirs en papier qui se déchirèrent sous mes doigts. Ramasser les petits confettis éparpillés sur ma jupe m'occupa les mains pendant que je me ressaisissais peu à peu. Lorsque j'eus finis d'épousseter mes vêtements et que j'eus glissé les mouchoirs dans le sachet en plastique qui me servait de poubelle, j'avais recouvert suffisamment mon sang-froid pour conduire.

Je n'avais jamais fait partie de ces femmes qui se remaquillent plusieurs fois au cours de la journée, mais aujourd'hui, c'était une nécessité. Je passai une bonne dizaine de minutes à redessiner le contour de mes lèvres avec de la couleur et à redonner vie à mes joues à l'aide d'un nuage de poudre. Je n'avais ni mascara ni fard à paupières pour réparer les ravages causés par mes larmes, mais au moins, j'avais fait de mon mieux.

Mes sanglots avaient été autant d'épines plantées dans ma gorge. Mais c'était la règle avec Joe, n'est-ce pas ? Uniquement des ronces, jamais de roses. La main de fer sous le gant de velours.

### *Chapitre 13*

Je n'essayai même pas de cacher mon soulagement quand Adam m'annonça que sa mère et sa sœur ne viendraient pas, finalement.

— Ont-elles arrêté une autre date ?

Je posai à terre mon sac à ouvrage, dans lequel j'avais glissé un livre et la fameuse écharpe sur laquelle je travaillais depuis un million d'années.

— Non.

J'évitai de regarder Adam tandis que j'installais la table basse à côté de mon siège et repliais le plaid. Les petits rituels du vendredi soir étaient mécaniques, je n'avais même pas besoin d'y penser,

tellement mes mains étaient habituées à les accomplir. Je touchai soudain du bout du doigt un petit accroc apparu dans l'accoudoir du fauteuil. Quelque chose avait dû s'accrocher au tissu et le déchirer. J'avais intérêt à recoudre ce trou avant qu'il ne s'agrandisse.

— Je vais chercher du fil et une aiguille.

J'allais sortir quand le regard d'Adam me stoppa.

— Sadie...

La façon dont il prononça mon prénom me brisa le cœur.

— Ce n'est pas elles qui ont décliné, c'est moi qui leur ai demandé de ne pas venir.

Je retins mon souffle.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas en état de les recevoir actuellement.

J'avais éprouvé un soulagement coupable en apprenant quelles ne venaient pas. Découvrir que la décision venait d'Adam apaisait un peu ma conscience, mais pas beaucoup. Je le rejoignis et glissai doucement les doigts dans ses cheveux. Son front me parut un peu chaud : je repoussai la couverture pour permettre à son corps d'abaisser sa température.

Il ne dit pas un mot pendant que je lissais le drap sous mes paumes pour effacer les plis. Bien qu'il ne sente aucun de mes gestes, il suivit mes mouvements répétitifs d'un regard exaspéré et je m'arrêtai net.

Ses yeux me transpercèrent, arrachant mes défenses, me laissant nue et désarmée devant lui.

— Je suis désolé, articula-t-il.

— Tu n'as pas à t'excuser, déclarai-je aussitôt. Nous les recevrons une autre fois, voilà tout. Nous traversons une période un peu difficile en ce moment, mais nous la surmonterons ensemble, comme nous avons toujours...

— Non.

Il avait lâché ce petit mot laconique presque méchamment.

Refusant de me laisser intimider, je me penchai vers lui.

— Si.

Dans le passé, nos disputes avaient été parfois spectaculaires, mais de nous deux, c'était toujours Adam qui hurlait et cassait la vaisselle. Personnellement, je préférais attendre qu'il ait terminé pour contre-attaquer calmement.

Mais pas aujourd'hui.

— Je ne laisse pas tomber l'affaire, Adam.

Je secouai la tête pour marquer ma détermination.

— Même si tu es un connard, ajoutai-je plus doucement.

J'espérais le faire sourire mais son expression se durcit.

— Je ne plaisante pas, Sadie. Toute cette comédie...

— Quelle comédie ?

Mes doigts se crispèrent sur le drap.

— Tu veux dire notre mariage ? Notre vie ?

Il me défia du regard et lâcha un ricanement méprisant.

— Tout ce Barnum, oui.

Je ne bronchai pas. S'il avait espéré me voir craquer, c'était raté.

— Je t'écoute. Qu'est-ce que tu as à dire au sujet de ce Barnum ?

Je ne l'avais encore jamais vu chercher ses mots. Soit ils jaillissaient de sa bouche comme des flèches empoisonnées, soit ils glissaient un à un de ses lèvres, comme autant de récompenses, mais

ils étaient toujours là, prêts à fuser. Je ne pus m'empêcher d'éprouver un sentiment de triomphe mêlé de désespoir en le voyant tout à coup démuni.

— Je... je veux divorcer.

Je réagis comme si je venais de marcher sur un râteau, en reculant.

— *Quoi ?*

— Je veux divorcer.

Apparemment, les mots avaient été lents à venir la première fois, mais maintenant, ils sortaient tout seuls.

— Tu peux te brosser !

Je posai les mains sur mes hanches pour les empêcher de trembler.

— Tu entends ? Va te faire foutre, Adam !

— C'est ça le problème, hein ? cria-t-il d'une voix rauque, comme si cela lui déchirait la gorge. Je ne peux plus te baiser ! Ni maintenant, ni jamais jusqu'à la fin de ma putain de vie !

Je gardai le silence devant cette froide évidence, tandis que des étincelles de fureur crépitaient entre nous.

— Tu peux, articulai-je finalement d'une voix sourde. Seulement tu ne veux pas, espèce de salaud égoïste.

Adam cilla. Sa bouche se serra et forma une ligne dure, amère, comme s'il s'efforçait de retenir les mots qui se pressaient sur ses lèvres. Finalement, ils jaillirent, violents et âpres.

— Je veux te plaquer contre le mur de la chambre et te baiser jusqu'à ce que tu cries grâce, Sadie. Voilà ce que je veux ! Ironique, non ?

Il baissa les yeux vers son corps inerte, puis les leva de nouveau vers moi.

— Comment pourrais-je te satisfaire alors que je ne suis même pas capable de me prendre en charge moi-même ?

Je me forçai à ne pas bouger alors que je mourais d'envie de le prendre dans mes bras.

— Je sais.

Sa voix se fêla.

— Je voulais prendre soin de toi jusqu'à la fin de mes jours, Sadie. Je pensais être ton soutien, ton guide. Et aujourd'hui regarde : tu mènes ta vie de ton côté, et tu t'en sors très bien, et... et tu n'as plus besoin de moi.

Je posai doucement mes lèvres sur les siennes, ma colère envolée.

— J'ai toujours besoin de toi !

Il secoua imperceptiblement la tête.

— Non...

Je le fis taire d'un baiser.

— Si, Adam. J'ai toujours besoin de toi.

— Mais je ne peux pas...

— Tu peux.

Nos regards se soudèrent.

Je fis glisser ma main le long de son cou, où il éprouvait encore des sensations, puis faufilai mes doigts à l'intérieur du col de son pyjama. Il poussa un soupir et je l'embrassai. J'attendis que sa langue s'insinue à l'intérieur de ma bouche pour la caresser avec la mienne.

— Je t'aime, lui chuchotai-je. Ça n'a pas changé.

Ma main tremblait légèrement lorsque je rabattis les couvertures et déboutonnai sa veste de



pyjama. Je l'avais vu nu des milliers de fois, je l'avais aidé à se laver, à s'habiller. Je connaissais par cœur chacune des marques que l'accident avait gravées sur son corps. Elles ne m'effrayaient plus comme le premier jour, quand je l'avais vu, inconscient, couvert d'horribles blessures dont il ne subsistait plus aujourd'hui que de longues balafres blêmes.

Je suivis du doigt la plus impressionnante de toutes, celle qui partait de son téton droit et descendait le long de son flanc, jusqu'à l'os du bassin. J'inclinai mon visage pour presser mes lèvres sur la cicatrice durcie qui formait une étoile sur sa hanche, et Adam gémit. Je suivis son tracé avec ma langue, déposant un semis de baisers sur sa peau.

Il y avait des années que je ne l'avais pas embrassé, ailleurs que sur la bouche, sur la main ou dans le cou. Les rares fois où nous avions fait l'amour, nous nous étions concentrés uniquement sur le plaisir que je pourrais lui procurer en me caressant devant lui, au lieu de réfléchir aux caresses que je pourrais lui prodiguer, à lui.

Je cherchai de nouveau sa bouche tout en insinuant ma main sous l'élastique de son pantalon de pyjama. Mon souffle s'accéléra lorsque je sentis ses poils sous mes doigts et une soudaine faiblesse m'envahit.

— Tu veux bien te toucher pour moi ? chuchota Adam d'une voix rauque.

Je secouai la tête.

— Je veux te toucher, toi.

Il ferma les paupières mais lorsqu'il les rouvrit, un désir brutal, presque bestial, faisait flamboyer son regard. Je pressai de nouveau mes lèvres sur les siennes et nous nous embrassâmes passionnément pendant que mes mains poursuivaient leur exploration.

J'avais l'impression de redécouvrir son corps, ses courbes, ses lignes anguleuses. Il n'était plus le même qu'autrefois, c'est vrai, mais qui ne changeait pas ? Et si je devais batailler un peu pour descendre son pantalon de pyjama, eh bien, tant pis — ou tant mieux. La récompense était toujours plus belle quand on se donnait du mal pour l'obtenir.

Adam rit quand je lui livrai ce petit morceau de philosophie, d'une voix légèrement essoufflée d'avoir soulevé son bassin afin de faire glisser le vêtement le long de ses jambes jusqu'à ses chevilles.

— Tu es optimiste.

— La ferme, lâchai-je tandis que je soulevais ses pieds l'un après l'autre afin de retirer le pantalon.

Il regarda fixement pendant que je me déshabillais à toute vitesse puis m'agenouillai, entièrement nue, entre ses cuisses. J'attrapai la télécommande pour redresser le lit en position assise

— Je veux que tu puisses tout voir.

Il avait l'air angoissé.

Je levai les yeux.

— J'en ai envie.

Et je le lui prouvai. Lorsque je pris son sexe dans ma main pour le caresser, Adam détourna la tête et ferma les yeux, la bouche crispée comme si je lui faisais mal.

Je me penchai pour effleurer son ventre de mes lèvres, puis ses cuisses, agaçant ses poils avec ma langue. Je parsemai de baisers la base de son sexe puis le butinai de bas en haut tandis que j'emprisonnais doucement ses bourses dans le creux de ma main.

Même si certaines choses restaient impossibles, je m'appliquai à faire renaître en lui d'anciennes sensations en le caressant, en parsemant son corps de baisers ou en faisant glisser mes cheveux sur son torse dans ce va-et-vient langoureux qui avait autrefois le don de le rendre fou.

Je l'entendis murmurer mon prénom, et en relevant la tête, je vis des larmes briller dans ses yeux. Il s'humecta les lèvres. Sous ma main, son sexe restait désespérément inerte, sans vie.

Mais peu importait. Je m'allongeai tout contre lui, peau contre peau, comme avant l'accident. Je léchai son cou à un endroit où il était encore sensible, et il gémit.

— Tu me manques, murmurai-je. Ton contact me manque. Tu ne me laisses plus jamais te toucher. Sa respiration était rauque. Je crus un instant qu'il n'allait pas me répondre, puis :

— Tu me touches tout le temps. Tous les jours. Tu me fais manger, tu m'habilles, tu me laves. Tes mains sont constamment sur moi, Sadie, et je ne les sens même pas.

Je caressai sa clavicule et le creux de son épaule.

— Je sais.

— Non, articula Adam, les dents serrées. Tu ne sais pas.

Je m'appliquai à calquer ma respiration sur la sienne, afin que son torse et mon buste ne fassent plus qu'un. Puis je nichai mon visage dans son cou, goûtant la chaleur de sa peau sous mes lèvres.

— Si tu avais un amant, je ne pourrais pas te le reprocher, murmura-t-il.

La honte répandit une onde brûlante dans tout mon corps.

— Je n'ai pas d'amant.

L'espace d'un instant, j'entrevis l'Adam d'autrefois, possessif et jaloux, qui ne tolérait pas qu'un homme me regarde avec un peu trop d'insistance. Ce fut une vision fugitive, presque aussitôt évanouie, mais elle me réchauffa le cœur.

— Tant mieux. Parce que je ne suis pas vraiment en état de lui faire avaler son bulletin de naissance, pas vrai ?

Je secouai la tête, chassant résolument Joe de mon esprit.

— Tu n'as rien à craindre.

Adam tourna imperceptiblement la tête, cherchant ma bouche, et je la lui donnai.

— Installe-toi à califourchon sur moi.

Le désir qui brûlait dans ses yeux me fit frissonner. Je me redressai, le cœur battant.

— Tu veux que... ?

— Enfourche-moi. Assieds-toi sur ma queue.

Une onde torride me parcourut à ces mots, des mots qui me rappelaient l'Adam d'autrefois — l'amant insatiable qui n'hésitait jamais à demander ce qu'il voulait. Je m'installai à cheval sur lui, les jambes repliées de part et d'autre de son ventre, son sexe niché entre mes cuisses.

— Embrasse-moi ordonna-t-il — et j'obéis.

Adam prit le commandement, caressant ma langue avec la sienne jusqu'à me faire gémir. Je n'osais pas m'abandonner complètement, par crainte de peser trop lourdement sur lui, mais son grondement impatient m'intima l'ordre de me laisser aller et de répondre à ses baisers.

— Cesse de réfléchir.

Il chercha de nouveau ma bouche, et bien que ses mains soient inertes de part et d'autre de son corps, il me sembla les sentir se refermer sur ma nuque pour me maintenir tout contre lui.

Nous nous embrassâmes longuement, comme la première fois que nous avons fait l'amour, dans son appartement. Mes genoux enserraient ses flancs, mon pubis se pressait contre le renflement de son sexe. Il m'embrassait farouchement. Passionnément. Il était aux commandes et je me laissais piloter.

— Frotte-toi contre moi, exigea-t-il. Tes mamelons sont durs ?

— Oui...

— Je veux les lécher.

J'approchai mes seins de sa bouche, et il les suçà, l'un après l'autre, titillant sans relâche leur pointe durcie et gonflée de désir, les mordillant, puis les caressant de nouveau, jusqu'à ce que je gémissse de bonheur, au bord de l'orgasme. Sa langue interrompit alors son exquise torture, me laissant languir à dessein. Éperdue, je me frottai à lui en murmurant une protestation. Il attendit que je le supplie pour recommencer à tourmenter mes mamelons dressés avec une habileté diabolique. Le plaisir monta en moi, aigu, presque insupportable, et je me tortillai fiévreusement, incapable de refréner mon désir.

— Maintenant, murmura-t-il tout contre ma chair brûlante. Viens maintenant, Sadie.

Le frottement de mon clitoris contre son sexe m'avait déjà amenée à la limite de l'orgasme. A ces mots, qu'il ponctua d'une pression de la langue, je jouis.

Je cessai de respirer tandis que tout mon être se désintérait dans une explosion de plaisir. Mon corps entier fut secoué par des spasmes en rafale, d'une intensité presque douloureuse. Les cris que l'on pousse pendant l'amour ne sont jamais élégants, mais cela m'était égal. De toute façon, même si je l'avais voulu, il m'aurait été impossible de me taire.

— Jouis pour moi aussi, Sadie.

La voix d'Adam se brisa et je lui obéis : j'ouvris les yeux pendant que je m'abandonnais aux soubresauts de la passion. C'était probablement l'expérience la plus intime que nous ayons jamais partagée, cet échange de regards au cœur même de l'orgasme. Je me livrais à lui tout entière, corps et âme.

Lorsque je m'affaissai doucement sur lui, il sourit et lit glisser sa langue sur ses lèvres.

— La prochaine fois, je te dévorerai.

L'air qui était resté bloqué au fond de ma gorge remplit de nouveau mes poumons.

— Laisse-moi récupérer d'abord, soupirai-je.

— Mauviette.

Je l'embrassai avec une douceur pleine de tendresse.

— Je t'aime.

— Je t'aime aussi.

Je l'étreignis, mon visage niché dans son épaule, comblée, épuisée. Mais quand il bâilla, je sus que je devais le laisser se reposer. Je me levai, à regret, non sans le caresser au passage.

— Cesse de me tripoter, gourgandine.

Nous nous mîmes à rire. Ses joues étaient colorées, et il y avait une flamme dans ses yeux que je n'avais pas vue depuis très longtemps. Une vague d'amour me submergea, avec une telle force que j'aurais vacillé si je ne m'étais retenue au montant du lit. Ce n'était pas le moment de fondre en larmes, et je refoulai vaillamment mon émotion.

Adam se montra intarissable pendant que je lui enfilais son pantalon de pyjama. Il me parla de ses cours, de ses étudiants, de ses projets pour l'année prochaine... et de son envie de prendre des vacances.

— Tu es sérieux ?

Je m'interrompis, les doigts sur le dernier bouton de sa veste.

— Tu envisages vraiment de partir en voyage ?

Il hocha la tête.

— Ça nous ferait du bien, non ? Un endroit au bord de la mer. Je peux consulter sur le Net les locations de vacances accessibles aux handicapés, qu'est-ce que tu en penses ?

Il avait toujours refusé de sortir, affirmant que le seul fait de descendre au jardin représentait une fatigue démesurée. L'entendre manifester tout à coup le souhait de partir en voyage était tellement

inattendu que je ne savais que penser.

— Alors ?

Ses yeux m'observèrent tandis que je le bordais soigneusement et lissais les couvertures.

— Tu es pour ou contre ?

— Je suis à fond pour.

Il continua à faire des projets tandis que j'enfilais ma chemise de nuit. Il poursuivit son monologue enthousiaste pendant que je me brossais les dents, attachais mes cheveux pour la nuit, dépliais le fauteuil relax et m'y installais avec ma couverture et mon oreiller, puis réglais l'alarme de mon réveil dans deux heures afin de changer Adam de position.

— Je sais que ce serait un surcroît de travail pour toi, enchaîna-t-il, mais nous pourrions emmener Dennis avec nous, pourquoi pas ? De cette façon, tu pourrais vraiment profiter de tes vacances. Te baigner, bronzer sur la plage. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Ce serait génial, acquiesçai-je, ravie de le voir si excité.

— J'ai fait tout mon possible pour te pousser à me quitter, dit-il subitement. Mais tu es restée.

— Je n'ai aucune intention de te quitter.

Je glissai la main dans ses cheveux.

— Ni aujourd'hui, ni jamais.

Il resta silencieux quelques instants, le visage grave.

— Tout sera différent maintenant, Sadie. Je te le promets.

Et pendant quelque temps, ce fut vrai.

Adam était plus enjoué. Plus amoureux, aussi. Il commença même à envisager de suivre un traitement pour les troubles de l'érection, un projet qui m'intriguait et m'inquiétait à la fois, les médicaments ayant toujours de possibles effets secondaires.

— Une érection pendant quatre heures d'affilée, tu imagines ? me dit-il un soir avec un clin d'œil comme j'étais blottie contre lui.

— Je préfère ne pas y penser, répondis-je avec une grimace. Seigneur, Adam !

Mais rien ne semblait pouvoir entamer son optimisme.

— Si je réussis à bander, Sadie, alors... il y a une chance pour que...

Je me redressai sur un coude pour le regarder.

— Oui ?

— On pourrait faire un bébé.

Stupéfaite, je m'assis.

— Tu veux un enfant ?

— Pas toi ?

Un enfant. Un garçon, peut-être, avec le sourire taquin d'Adam. Ou bien une fille, avec de grands yeux pensifs. Un bébé. Des années de responsabilités, de couches souillées et de vomi. De câlins tendres et de doux gazouillis.

Une petite parcelle d'Adam que je pourrais garder à jamais.

— Hé ! protesta-t-il, alarmé. Ne pleure pas, Sadie-que-j'aime, ne pleure pas.

Je séchai mes yeux.

— Tu penses vraiment que ce serait possible ?

- Oui, acquiesça Adam d'une voix ferme. J'en suis certain.

Ce soir-là, pour la première fois depuis l'accident, il me fit l'amour avec sa bouche. Ensuite, tandis que je me blottissais contre lui, comblée, il me chuchota de la poésie et nous évoquâmes l'avenir comme un lendemain riche de promesses.

Je n'avais pas l'intention, le premier vendredi du mois d'octobre, de retourner voir Joe. Il m'avait adressé un message parfaitement clair, la dernière fois, en amenant Priscilla sur le lieu de notre rendez-vous et, compte tenu de ma relation nouvelle avec Adam, je n'avais plus besoin de ses histoires.

Lorsque je me penchai pour embrasser Adam avant de partir travailler ce jour-là, il renifla mon cou et me lança un regard que je fus incapable d'interpréter.

— Passe une bonne journée, me dit-il.

Il faisait beau, la température était douce : c'était le temps idéal pour déjeuner dehors. Je n'étais pas obligée de m'asseoir sur *ce* banc. Il y avait un tas d'autres endroits très agréables à Harrisburg, en particulier le long de la rivière, où je pourrais m'installer en profitant du soleil automnal.

J'étais pleine de bonnes résolutions, mais à midi, lorsque j'enfilai mon cardigan et attrapai le sac contenant mon déjeuner, mes pieds refusèrent de m'obéir et prirent d'eux-mêmes la direction du parc où j'avais passé chaque premier vendredi du mois pendant deux ans.

Il fallait savoir mettre un terme à certaines addictions. Trancher dans le vif une bonne fois.

Je ne voulais pas retourner voir Joe.

Mais je retournai le voir quand même.

## *Chapitre 14*

### *Octobre*

Ce mois-ci, je m'appelle Chaton. Ce n'est pas mon vrai nom, mais quelle importance ? Il me va comme un gant. Je suis une petite chatte ronronnante. Un minou, toujours prêt à être caressé. Les gens n'ont pas besoin d'en savoir davantage.

Mon client dit s'appeler Joe, et c'est peut-être vrai — ou pas. Sincèrement, je m'en moque. Joe est clean, beau gosse et son portefeuille est bourré de pognon : s'il veut, je suis à lui pour toute la nuit.

Mon serre-tête avec des oreilles de chat l'amuse : il les caresse du bout du doigt, puis fait glisser

sa main le long de mes cheveux noirs soyeux. C'est une perruque, mais de très bonne qualité. La plupart des mecs ne font pas la différence. Il est vrai que la plupart des mecs ne regardent pas ce qui se trouve au-dessus de mes nichons.

Pas Joe. Il fixe mon visage comme s'il voulait l'apprendre par cœur. En temps normal, ce serait un truc à me faire flipper, sauf qu'il a l'air réellement intéressé. Comme s'il essayait de comprendre ce qui se cache derrière les apparences, ou un truc comme ça.

- Quoi ? fais-je, subitement mal à l'aise.
- Tu es très jolie.

— Merci.

Je fais serpenter mon doigt le long de son torse jusqu'à la boucle de sa ceinture.

— Dis-moi, Chaton, tu as des amies que ça intéresserait de parler littérature avec nous ?

Nous ne nous faisons pas payer pour coucher, ce serait illégal. Certains hommes nous donnent de l'argent pour qu'on leur tienne compagnie, nuance. Ce qui se passe ensuite dans les coulisses du club est une histoire entre adultes consentants. Et si par hasard nous nous retrouvons à baiser comme des lapins dans une chambre, c'est notre affaire. Mais nous ne monnayons pas nos services. Nous sommes rémunérées pour tenir compagnie à des hommes seuls, c'est tout.

— Je crois que oui.

Je lui décoche un clin d'œil. J'ai mis mes souliers avec des talons aussi hauts que l'Himalaya, et je peux presque le regarder dans les yeux.

— Tu veux que je te les présente ?

Il hoche la tête. Je le prends par la main et l'entraîne avec moi. De la musique puise du premier étage et les murs peints en noir nous donnent un peu l'impression de naviguer dans l'espace. Barbie est étendue sur un canapé, au fond de la salle. Elle bavarde avec Candy, allongée elle aussi au milieu des coussins. Rien qu'à voir leurs gestes fébriles, je suis sûre qu'elles parlent de ce feuilleton débile auquel elles sont accro toutes les deux, mais elles lèvent les yeux quand je m'approche avec Joe.

— Les filles, je vous présente Joe. Il aime les livres.

J'adore travailler avec Barbie. Elle a un corps voluptueux et sexy, des cheveux blond pâle et des yeux myosotis. Elle ressemble à une poupée et s'habille toujours avec un tas de fanfreluches et de petits nœuds. Nous formons un joli tandem toutes les deux — elle tout en rose et en dentelle, moi avec ma perruque noire à la chinoise et mon justaucorps en cuir de catwoman. Candy, elle, préfère le style petite écolière dévergondée. Ça craint.

— Bonsoir, mesdames, dit Joe.

— Hello, Joe, ronronne Barbie en croisant très haut les jambes pour que sa petite jupe rose se retrousses sur ses cuisses fermes et bronzées. J'espère que tu n'es pas un affreux Joe-Joe ?

C'est une plaisanterie nulle mais il rit quand même, d'un vrai rire, qui n'a rien de forcé. J'aime ce Joe : il rend le travail beaucoup plus agréable. Certains clients sont si nerveux ou si excités qu'ils gâtent tout le plaisir.

— Quel genre de livres aimes-tu, Joe ?

Les couettes de Candy se balancent quand elle se redresse en position assise. Son visage se retrouve juste au niveau de l'entrejambe de Joe et je doute que ce soit un hasard.

Joe doit avoir la même intuition parce qu'il bascule imperceptiblement les hanches en avant. Le message est subtil mais clair : il aime le style petite écolière dévergondée. Barbie et moi échangeons un regard. Elle est ma meilleure amie ici, et nous lisons mutuellement dans nos pensées comme

dans... eh bien, comme dans les fameux livres dont Joe dit vouloir discuter avec nous.

— Laisse-moi deviner...

Je mêle mes doigts à ceux de Joe et nos paumes chaudes se pressent l'une contre l'autre.

— Tu aimes les romans sentimentaux ?

Joe sourit sans répondre.

— Il aime les livres cochons, affirme Candy en écartant les cuisses avec un manque de finesse qui m'afflige.

Il y a vraiment des filles qui sabotent le travail.

— Moi, je sais, déclare Barbie, le visage grave.

Elle se lève. Elle est plus grande que moi, et peut le regarder droit dans les yeux.

— Joe aime... les mystères.

— Exact, acquiesce Joe, sans manifester d'étonnement.

Barbie s'avance vers lui. Je sais combien ses seins sont doux et voluptueux au toucher : je ne suis donc pas étonnée de sentir la main de Joe se contracter dans la mienne quand elle frotte son buste contre le sien. Elle approche sa bouche de son oreille pour lui chuchoter :

— Et si on allait dans un endroit plus tranquille pour parler de tes lectures favorites ?

Joe tourne la tête pour lui murmurer à son tour à l'oreille :

— Excellente idée.

Elle recule et nous échangeons toutes les deux un sourire. J'aime faire équipe avec Barbie. Vraiment.

— Chaton t'a expliqué les modalités ?

Il n'a pas demandé le tarif pour deux filles, il faudra donc que nous en débattions, mais je suis certaine que nous trouverons un terrain d'entente.

— On en a discuté, dis-je.

Joe me caresse le dos de la main avec son pouce.

— J'adorerais m'entretenir avec vous trois.

Barbie hausse un sourcil et nous échangeons de nouveau un regard. Deux filles, c'est assez courant. Nous avons une mise en scène bien rodée. Barbie et moi, pour répondre à ce cas de figure. Candy risque de nous gêner plus qu'autre chose, mais après tout : le client est roi.

Candy se lève du canapé et nous lance un regard triomphant. et je la laisse pavoiser. Personnellement, je ne l'aurais pas choisie comme partenaire et elle le sait. Idem pour Barbie. Mais nous sommes des professionnelles et c'est Joe qui décide, donc...

J'emmène Joe au premier étage, par-delà la piste de danse où des couples se frottent les uns contre les autres eu souriant, puis nous montons encore un étage, jusqu'aux appartements privés. Gene nous adresse un signe de la tête depuis sa chaise, adossée au mur du palier.

— Mesdames, nous salue-t-il en déverrouillant la porte pour nous laisser passer. Monsieur.

Joe lui dit bonjour. C'est très rare. La plupart des clients font mine d'ignorer Gene, comme si en niant sa présence, ils niaient aussi la réalité de la scène. Comme si la fille qu'ils ont emballée au rez-de-chaussée était là pour leur charme et pas pour leur fric.

La chambre au bout du couloir est ma préférée : elle est un peu plus grande que les autres et le lit est plus spacieux. En plus, il y a un fauteuil et un canapé, ce qui la rend plus intéressante. A peine entrée, Candy fonce vers le lecteur de CD et sélectionne une musique jazzy et sensuelle. Excellent choix. Je reconnais que sur ce coup-là, elle a assuré.

Barbie ferme la porte derrière nous, et communique à Joe le tarif pour une heure de « conversation ». Si ça ne l'ennuie pas, elle préférerait qu'il paie d'avance, ajoute-t-elle. Comme ça,

ce sera fait, et on n'en parlera plus.

Joe n'y voit aucune objection. Le paquet de fric dans son portefeuille est réellement impressionnant. Il prélève une grosse liasse de billets de vingt dollars et s'interrompt pour nous regarder, Candy incluse. Puis il ajoute deux billets de cent dollars et tend le tout à Barbie. Elle recompte l'argent avant de le ranger dans le petit coffre-fort mural, au-dessus de la coiffeuse. Il y restera jusqu'au départ de Joe. J'ai eu affaire, une fois, à un client qui a essayé de me voler, mais avec le coffre-fort, on est tranquilles.

Barbie dénoue la cravate de Joe.

— Alors, chéri. De quoi allons-nous parler ?

Cela peut paraître incroyable, mais ils parlent vraiment de littérature, tous les deux. Barbie adore lire. Elle déboutonne la chemise de Joe pendant que je le débarrasse de sa veste et la suspend à un portemanteau. Candy nous observe, un peu en retrait. C'est le problème quand on opère en trio : il y en a toujours une qui reste sur la touche pendant que les deux autres bossent.

Barbie parle à Joe d'un roman qu'elle vient de lire tout en lui retirant sa chemise, mais elle s'interrompt à la vue de son torse et l'admire avec un murmure appréciateur. J'aime son implication, le plaisir qu'elle prend dans son travail.

Je m'autorise également un petit ronronnement pendant que je fais glisser mes mains le long de son dos. Il a une peau aussi douce que du satin, avec deux adorables fossettes juste au-dessus de ses fesses, de chaque côté de sa colonne vertébrale. Je meurs d'envie de les lécher. Je ne vais pas raconter d'histoires : la plupart des hommes qui nous paient pour être gentilles avec eux ne sont pas sexy du tout, ils ne sentent pas aussi divinement bon, et nous devons souvent déployer des trésors d'imagination pour nous mettre en condition.

Mais j'ai dans l'idée que ce ne sera pas difficile avec Joe.



Barbie et moi échangeons un regard entendu par-dessus son épaule. Elle déboucle sa ceinture, mais au moment où elle s'apprête à descendre la fermeture éclair de sa braguette, il l'arrête.

— J'aimerais beaucoup que vous discutiez un peu littérature, Chaton et toi.

J'entends son sourire dans sa voix, et l'expression de Barbie me dit qu'elle le trouve aussi charmant que moi.

— Et pendant ce temps, tu nous regarderas discuter, c'est ça ?

— Si Chaton et toi n'y voyez pas d'objection, oui.

Evidemment, nous n'avons pas d'objection puisque c'est lui qui paie. Joe connaît toutes les règles du jeu. Mais il fait en sorte que nous nous amusions aussi, et du coup, nous n'avons aucun mal à nous mettre dans l'ambiance.

Barbie me tend la main.

— Pas de problème : j'adore parler littérature avec Chaton.

Nous nous embrassons devant lui. La bouche de Barbie est douce et humide, elle a un petit goût de cerise, à cause de son rouge à lèvres. Sa langue suit le dessin de mes lèvres et la pointe de mes seins durcit aussitôt. Nous nous caressons mutuellement puis je glisse les mains sous sa jupe pour prendre en coupe ses fesses rondes et fermes. J'adore le contact du satin et de la dentelle sous mes paumes, je suis le pourtour de sa petite culotte du bout des doigts jusqu'à ce qu'elle frissonne contre moi.

Nous recommençons à nous embrasser. Nous mettons notre baiser en scène pour Joe, mais ce n'est vraiment pas difficile de nous prendre au jeu. Quand je tourne la tête pour permettre à Barbie de me butiner le cou, je constate qu'il s'est assis dans le fauteuil. Candy est à genoux entre ses jambes, penchée en avant. Elle porte un string et ses fesses pâles émergent de sa minijupe plissée d'écolière. Elle a pris le sexe de Joe dans sa bouche. Sa tête bouge d'avant en arrière, à un rythme soutenu, jusqu'à ce qu'il enfouisse sa main dans ses cheveux et lui dise de ralentir.

Barbie ramène alors mon visage vers elle et m'embrasse. Sa langue joue avec la mienne tandis que ses mains remontent le long de ma taille pour caresser mes seins. Je suis plus menue qu'elle : elle réussit à les prendre tout entier dans ses paumes. Elle les pétrit et les pince, avec juste ce qu'il faut de brutalité pour m'arracher des soupirs parce qu'elle sait exactement ce que j'aime.

Barbie a l'air aussi douce et sucrée qu'une barbe à papa rose, mais en réalité, elle n'a rien d'une jolie poupée candide. Elle descend la fermeture éclair de ma combinaison de catwoman tout en me poussant vers le lit et me renverse en arrière. Je frissonne un peu quand ses mains tirent sur mon justaucorps et me mettent nue. Elle m'écarte les jambes et s'agenouille sur le lit, entre mes cuisses.

Je creuse les reins, impatiente, mais Barbie n'est pas encore décidée à me donner satisfaction. Elle caresse mes cuisses de ses ongles, les griffant juste ce qu'il faut pour me faire gémir.

— Tu aimes ?

Sa voix est basse et souriante.

— Oui, bébé, j'adore ça.

Les clients ne veulent pas simplement regarder, ils aiment aussi écouter.

— Tu veux que je broute ton minou ?

— Oh oui, je soupire en soulevant les hanches pour lui prouver que je ne mens pas. Dévore-moi.

Barbie glisse ses mains sous mes fesses et s'allonge à plat ventre entre mes jambes. Je ferme les yeux en retenant mon souffle, et un instant plus tard je suis récompensée par la caresse de sa langue sur mon clitoris. Comblée, je pousse un gémissement et ondule des hanches. C'est délicieux. Barbie me lèche avec des mouvements lents et réguliers, sa langue opère des roulements doux et sensuels dont seule une femme est à même de comprendre toute l'exquise subtilité.

Je tourne la tête en direction de Joe. Candy est toujours agenouillée entre ses jambes, mais elle semble avoir trouvé son rythme. Il lui caresse les cheveux d'un geste presque absent.

Peut-être manifesterait-il le souhait de baiser avec nous, un peu plus tard, ou peut-être pas. Pour l'instant je laisse ma tête basculer en arrière et je savoure la technique parfaite de Barbie. Elle se sert de sa langue, de ses lèvres et de ses doigts avec un art consommé qui ne me laisse pas d'autre choix que de me tordre de bonheur en gémissant. Et c'est ce que je fais, sans chercher à étouffer mes plaintes, qui se transforment peu à peu en cris, tandis que le plaisir se fait plus intense.

— Ne la laisse pas jouir.

Le commandement de Joe stoppe Barbie, qui relève la tête, et je laisse échapper un murmure plaintif en signe de protestation : le bout de mes seins est aussi dur que des diamants bruts, ma chatte ruisselle de désir, et les doigts de Barbie sont toujours en moi. Encore deux ou trois coups de langue et je m'envolais au septième ciel.

Mais c'est Joe qui décide et même si je suis secouée par un long frisson quand Barbie retire ses doigts, je ne jouis pas. Elle se penche alors pour m'embrasser sur la bouche, et je sens ma propre saveur sur ses lèvres, en même temps qu'une note lointaine de cerise.

Quand je regarde de nouveau en direction de Joe, je constate que Candy s'est assise sur ses talons. Elle a pris son sexe dans sa main et le caresse de haut en bas. Sa jupe est de travers, ses couettes à moitié défaites, mais son visage, levé vers lui, reflète une expression proche de l'adoration. Si elle joue la comédie, elle mérite un oscar.

— Viens ici.

Joe fait signe à Barbie d'approcher. Quand elle obéit, il saisit la main qu'elle a enfoncée en moi et suce ses doigts, l'un après l'autre.

Je suis sciée. Sans rire, c'est le truc le plus chaud que j'aie vu de toute ma vie. Barbie a l'air fascinée, elle aussi, parce qu'elle émet un petit râle qui n'a rien de simulé.

Joe se penche en avant. Les doigts de Barbie sont toujours emprisonnés dans sa bouche et Candy est toujours en train de le branler. Il glisse une main entre les jambes de Barbie, et je vois son bras bouger tandis qu'il la caresse lentement. Quand elle écarte les jambes et pose une main sur son épaule pour se soutenir, sa jupe étroite se retrousse sur ses cuisses, et Candy lui vient en aide en remontant le tissu jusqu'à sa taille, dévoilant son adorable petite culotte rose.

Joe semble décidé à prendre tout son temps. Sa main va et vient à l'intérieur du petit bout de tissu, lentement, doucement. Les cuisses de Barbie se mettent à trembler et ma propre chatte se contracte d'excitation. Il est en train de la chauffer. On peut simuler un tas de choses, mais certaines réactions physiques ne mentent pas. Et je connais suffisamment Barbie pour savoir quand quelqu'un lui fait prendre son pied.

Toujours agenouillée devant Joe, Candy se penche pour presser ses lèvres sur la jambe de Barbie. Dans le même temps, sa main gauche s'insinue à l'intérieur de son string et elle se caresse tout en continuant à branler Joe de la main droite. Ils forment un tableau incroyable, tous les trois, mais une fois encore, se pose la question du surnombre. Que devient la troisième fille pendant que les deux autres s'éclatent ?

Je ne vois pas le visage de Joe de là où je suis, mais je suis les mouvements de sa main qui continue à aller et venir entre les jambes de Barbie. Elle s'appuie plus lourdement sur son épaule, la tête ployée en avant. Ses cheveux blonds pendent devant son visage. Ses hanches frissonnent. Candy couvre sa cuisse de baisers pendant que ses doigts continuent à s'agiter, de plus en plus vite, à l'intérieur de son string. Je meurs d'envie de me caresser mais je ne cède pas à la tentation. Je glisse

mon poing serré entre mes cuisses et je les contracte au même rythme enfiévré que les battements de mon coeur. C'est le seul moyen dont je dispose pour m'empêcher de jouir, mais que c'est dur !

Joe libère enfin les doigts de Barbie, qu'il tenait emprisonnés dans sa bouche.

— Enlève ta culotte, commande-t-il.

Puis il ajoute, à l'adresse de Candy :

— Toi aussi.

Jusqu'ici, j'étais la seule à être nue. Je m'assieds au bord du lit pour observer la scène. Candy se lève docilement et se débarrasse de son string pendant que Barbie ôte sa petite culotte.

— Embrassez-vous toutes les deux.

Joe s'adosse au fauteuil pour regarder confortablement. Candy s'emballe, comme à son habitude, et essaie de prendre les commandes, mais Barbie a plus de patience que moi. Elle attend que Candy se soit un peu calmée, puis l'embrasse sensuellement. Leurs bouches s'ouvrent, leurs langues se cherchent, leurs mains se caressent fiévreusement, et Joe semble apprécier le spectacle. Quand il s'aperçoit que je les regarde, il me fait signe d'approcher. Pendant ce temps, il finit d'enlever son pantalon et ses chaussettes et il est complètement nu quand je le rejoins.

Il a une très belle queue. J'évalue sa taille d'un regard connaisseur : elle est parfaite. Pour le reste, il m'est difficile de juger à cause du préservatif que Candy a eu la serviabilité de lui enfiler.

Il enserre ma taille de ses mains et me soulève doucement pour m'asseoir à califourchon sur l'un de ses genoux. Ma chatte doit être toute mouillée contre sa cuisse et je me demande si ça l'émoustille de voir que Barbie m'a excitée à ce point.

— Prends mon sexe dans ta main. Chaton.

Il sourit en prononçant mon nom, comme si ça l'amusait. Je lui obéis et je sens la chaleur de sa queue à travers le latex. Elle palpète un peu sous mes doigts.

Ensemble, nous regardons Barbie et Candy s'embrasser, et la main de Joe s'insinue dans les replis de ma chatte, il dessine du bout du doigt des petits cercles autour de mon clitoris. Je suis déjà plus qu'excitée par les caresses de Barbie : au premier contact je me pousse fiévreusement contre sa main.

— Tiens-toi tranquille.

Mais c'est plus facile à dire qu'à faire alors qu'il continue à faire rouler mon clitoris gonflé de plaisir sous son doigt.

— Ralentis, commande-t-il comme ma main accélère ses mouvements le long de son sexe bandé.

J'obéis.

— Candy, je crois que j'aimerais te voir lécher le minou de Barbie.

Nous poussons toutes les trois un gémissement voluptueux en entendant sa requête. Le moins que l'on puisse dire, c'est que Joe connaît son affaire. Certains clients sont complètement empotés avec une seule fille, alors avec trois ! D'autres se mettent dans un tel état en nous regardant nous caresser, qu'ils lâchent tout en trente secondes. D'autres encore rouspètent sous prétexte qu'on ne s'occupe pas assez d'eux.

Pas Joe. Il stimule mon clitoris avec un tel savoir-faire que je me déhanche, au bord de l'orgasme, alors que sa queue ne montre aucun signe de relâchement ou d'éjaculation incontrôlée. Candy s'est mise à genoux devant Barbie : elle écarte les replis de sa chatte avec ses doigts et la broute avec plus d'enthousiasme que de savoir-faire. Mais décidément, Barbie est un puits de patience. Elle pousse ses hanches contre la bouche de Candy en lui roucoulant des encouragements. Dans le même temps, elle pose une main sur la tête de Candy pour la guider pendant que, de l'autre, elle caresse ses propres mamelons jusqu'à ce qu'ils forment deux petits pics rose foncé, avides d'être

sucés.

— Est-ce que tu es sur le point de jouir ?

La question de Joe me déstabilise un peu et je dois déglutir avant de réussir à répondre.

— Je, je crois.

Il s'arrête aussitôt et pose la main à plat sur ma chatte, pressant mon clitoris avec sa paume.

— Tu jouis, habituellement, avec tes gentlemen ?

Je ris un peu nerveusement, à cause du terme *gentlemen*. Mon rire augmente la pression contre sa main et je réprime un cri.

— Parfois.

— A condition qu'ils te paient en conséquence, c'est ça ?

Candy est en pleine action, mais Barbie tourne la tête vers nous tandis que je souffle une réponse :

— C'est un argument qui peut entrer en ligne de compte, Est-ce que je vous ai payées suffisamment ? Demande Joe.

Barbie répond avant même que j'aie pu le taire :

— Oui, Joe. Je crois.

Elle me regarde, et nous échangeons un sourire complice. J'adore travailler en équipe avec Barbie, et je voudrais être celle qui la dévore en cet instant, au lieu de Candy qui n'aime pas vraiment les relations entre filles. Joe presse un peu plus sa main sur ma chatte et je me tortille sur ses genoux.

— Allez vous installer toutes les trois sur le lit. Candy au centre, sur le dos. Barbie et Chaton, à quatre pattes, tête bêche.

Nous parvenons à reproduire la position avec un minimum de fous rires et de cafouillages. Quand nous sommes prêtes, Candy est allongée sur le dos tandis que Barbie et moi, les fesses en l'air et les pieds dépassant du lit, la chevauchons de part et d'autre dans l'autre sens, face à sa chatte. Nous échangeons un regard frémissant d'excitation toutes les trois. Je n'ai encore jamais fait un truc de ce genre et je suis impatiente de découvrir ce que Joe nous réserve.

Ma chatte est chaude et palpitante. Trepée. Mon clitoris un bouton dur, gonflé de désir, qui aspire à être contenté. Mon cœur bat plus vite. J'ai le sentiment que ce qui va se passer sera bon.

Le souffle de Candy caresse mon minou et mes cuisses.

Je contemple sa chatte : elle a rasé ses poils en forme de cœur, c'est trop mignon. Je n'ai pas pour elle la tendresse que j'ai pour Barbie, mais je reconnais qu'elle est à la hauteur, ce soir.

La main de Joe se pose soudain sur ma croupe. Je lance un regard en coin à Barbie, qui me répond par un large sourire. En tournant un peu plus la tête, je constate que Joe se tient entre nous deux et qu'il a posé son autre main sur la croupe de Barbie.

Je tourne encore un peu plus la tête : il nous observe comme s'il cherchait à résoudre le mystère de l'un de ces romans dont nous sommes censées parler avec lui en ce moment. Son sourire ne se reflète pas dans ses yeux et un petit frisson d'anxiété me parcourt le dos. Il n'a pas le comportement d'un homme qui s'apprête à prendre son pied, même si sa queue dressée, énorme, ne laisse planer aucun doute sur son excitation.

Je n'ai connu qu'une seule histoire qui a mal tourné, mais ça s'est vraiment très mal fini et je me suis retrouvée à l'hôpital. Plus tard, j'ai appris que le type qui m'avait agressée n'en était pas à son coup d'essai. Moi, j'ai eu de la chance : la fille qu'il a frappée après moi en est morte. Le visage de ce type avait un peu la même expression que Joe en cet instant.

Je me raidis et il me regarde. Aussitôt, sa main caresse ma croupe d'un geste apaisant. Je dois

avoir l'air terrifiée parce qu'il secoue légèrement la tête. Sa paume glisse sur ma peau comme s'il voulait apprivoiser ce que je suis devenue : un chaton sauvage.

— Chuuuut, chuchote-t-il.

Barbie est au courant de ce qui m'est arrivé. Elle tourne la tête pour le regarder à son tour et je vois ses yeux s'assombrir. Barbie est capable de se transformer en tigresse s'il le faut. Mais Joe l'apaise d'un mot, elle aussi, et nous échangeons un regard, toutes les deux. Mon cœur cogne très fort dans ma poitrine. Je frissonne, subitement glacée.

Au même moment, Candy remue comme pour signaler quelle s'ennuie et ce mouvement rompt le sortilège. Joe se met à me caresser les fesses, en même temps que celles de Barbie.

— Sucez-vous mutuellement, dit-il.

Deux bouches plongent d'un même mouvement vers la chatte en forme de cœur de Candy. Barbie et moi la léchons à tour de rôle, en nous embrassant à chaque changement, nos langues frétilent comme deux serpents, tantôt l'une contre l'autre, tantôt à l'intérieur de la chatte de Candy. Et pendant ce temps, Candy nous dévore l'une après l'autre.

Barbie pousse soudain un cri étouffé qui se termine en soupir : Joe vient de la pénétrer. Il lui agrippe la taille pendant que son autre main s'insinue en moi par derrière. La langue de Candy s'agite sur mon clitoris et les doigts de Joe vont et viennent à l'intérieur de mon vagin. J'ondule sous cette double caresse exquise sans cesser de lécher Candy. Je fais une courte pause pour lui mordiller et lui lécher les cuisses pendant que Barbie me remplace avec virtuosité. Très vite, les hanches de Candy se soulèvent. Sa chatte est trempée, son clitoris a viré au rose foncé et ses pétales gonflés dépassent de la petite touffe de poils à la base du cœur. Je les titille du bout de la langue et elle crie, je les vois frétiler au moment où son orgasme commence. J'aime regarder jouir une femme. J'adore la façon dont le corps de Candy se cambre et frissonne. Si j'avais enfoncé mes doigts en elle, je sentirais son vagin se contracter autour d'eux à chaque spasme. Son excitation est en train de me gagner quand Joe me pénètre par-derrière.

Sa queue est d'une taille impressionnante et je pousse presque le même cri que Barbie, tout à l'heure, avant de laisser échapper un soupir voluptueux. Oh, merde, c'est trop bon ! Il y va lentement d'abord, puis il accélère.

Candy continue à se tortiller sur le lit en poussant des petits cris mais Barbie et moi la maintenons solidement. Égoïstement, je voudrais quelle arrête de jouir pour pouvoir recommencer à me sucer.

Je suis tout près de l'extase. Chaque coup de reins de Joe me rapproche un peu plus d'un orgasme qui, je le sais par avance, sera époustouflant. Finalement, c'est son petit grognement rauque qui me catapulte au septième ciel. Il entre si profondément en moi que je crie, et la jouissance m'emporte comme une tornade, avec une intensité qui ne semble jamais vouloir finir.

Joe ralentit peu à peu pendant que je suis secouée comme un fêtu de paille par les rafales du plaisir. Il m'arrache un deuxième orgasme, moins spectaculaire mais néanmoins stupéfiant, en changeant légèrement l'angle afin de trouver mon point G. J'essaie de reprendre mon souffle, mais j'en suis incapable.

Quand il se retire, je m'effondre sur le lit à côté de Candy. Pendant que nous flottons dans une semi-torpeur, Joe revient à Barbie et la pénètre si fort qu'elle pousse un cri étranglé. Je me demande si elle jouit réellement jusqu'à ce qu'elle ouvre des yeux chavirés. Elle a l'air hébétée, comme si elle non plus ne parvenait pas à croire ce qui est en train de se passer.

Joe jouit quelques secondes plus tard. Son visage reste beau pendant l'orgasme — ni grimaçant, ni ridicule, mais il est vrai que je contemple la scène à travers les brumes de l'extase. Il s'immobilise

un bref instant, le souffle haletant, puis il se retire et Barbie s'écroule à son tour sur le lit.

Après ce qui me paraît à peine quelques secondes, la voix de Joe s'élève depuis la porte.

— Mesdames, ce fut un plaisir.

Une seconde plus tard, il est parti. Comment diable a-t-il pu se rhabiller aussi vite ? Nous ne trouvons rien à dire. Des scènes comme celle-là se produisent tout le temps dans les films porno, mais de là à imaginer que cela m'arriverait un jour... Est-ce réellement arrivé ? réfléchis-je, toujours hébétée. Il s'agit peut-être d'une histoire inventée de toutes pièces.

Un livre.

Un mystère.

Joe n'est peut-être rien d'autre qu'un fabulateur.

Je me levai d'un bond et reculai d'un pas, les yeux fixés sur Joe. Que venais-je de dire ? Que je n'y croyais pas ? Que je ne pouvais pas y croire ?

Il me lança un regard comme pour me mettre au défi de le traiter de menteur, mais c'était impossible : douter de ce récit reviendrait à douter de tous les autres. En revanche, si son histoire était vraie, cela signifiait que...

Une petite note de triomphe perça malgré moi dans ma voix lorsque je rompis finalement le silence.

— Vous voulez m'entendre dire que je vous avais prévenu ?

Un sourire effleura le coin de ses lèvres.

— Vous avez envie de le dire ?

— Non.

Je lui donnai une réponse honnête. J'étais venue pour mettre un point final à notre relation selon *mes* termes, et non selon ceux de Joe.

La fierté est une perfide conseillère, et pourtant c'était elle et elle seule qui m'avait ramenée vers ce banc aujourd'hui. Joe avait délibérément brisé les règles en venant ici avec Priscilla, en introduisant la vie réelle dans notre univers de fantasmes. J'ignorais les raisons de son geste, mais je refusais de lui laisser l'initiative de notre rupture. Pas de cette façon.

— Non ?

Il pencha la tête sur le côté et son sourire s'accentua.

— Vous en êtes sûre ?

— C'est ce que vous voulez, Joe ?

Certaine de ma supériorité, j'adoptai un ton presque condescendant.

— Vous voulez m'entendre dire que c'était couru d'avance ? Que ça ne pouvait pas marcher ?

Joe m'observait. Malgré son sourire, son expression était indéchiffrable. Pour la première fois depuis qu'il avait pris place à côté de moi sur le banc, je remarquai qu'il portait ma cravate préférée.

— Très bien, déclarai-je froidement. C'était couru d'avance. Joe. Ça ne pouvait pas marcher. Je savais que vous étiez incapable d'être fidèle. Mais cela n'a plus aucune importance parce que c'est terminé. Je ne reviendrai plus.

Il avait hoché la tête durant toute ma mini tirade, ce qui me mit en boule.

— Finies les histoires, lâchai-je avec dédain.

Ma gorge était serrée, nouée par des larmes que je refoulais farouchement. L'instant était intense, chargé d'émotions complexes. Il y avait de la culpabilité, bien sûr, mais aussi tout un réseau de sentiments étroitement imbriqués — désir, tendresse, regrets — que je ne voulais surtout pas analyser.

— Plus d'histoires, acquiesça Joe.

Son calme me dépouilla d'une partie de ma colère. Je repoussai une mèche de cheveux que le vent rabattait dans mes yeux et redressai les épaules, soulagée d'avoir pu exprimer le fond de ma pensée. Et d'avoir eu le mot de la fin.

— Bonne chance, Joe.

— Merci, Sadie.

Il se leva, face à moi.

— Je vais en avoir besoin.

La question se peignit sur mon visage, mais ne franchit pas mes lèvres. Je ne lui donnerais pas ce plaisir.

C'était parfaitement inutile, d'ailleurs : Joe lisait en moi. Il glissa ses mains dans ses poches d'un geste que j'eus honte de trouver merveilleusement familier.

Le triomphe fit briller son regard, étinceler son sourire. Il se pencha vers moi comme s'il s'appêtait à me révéler un secret, plus lourd et plus croustillant que tous ceux qu'il m'avait confiés jusqu'ici. Avant même d'entendre ce qu'il avait à dire, je sus que j'étais tombée droit dans le panneau et qu'il n'avait jamais eu l'intention de me laisser le mot de la fin. J'aurais voulu le frapper, le griffer de rage, mais ma fureur était surtout dirigée contre moi-même et contre mon stupide orgueil qui lui avait offert sur un plateau l'occasion de terminer notre relation —quelle quelle ait été — selon ses termes.

— Je lui ai demandé de m'épouser, Sadie. Et elle a accepté.

Quelle avait été la part de mensonges ? De vérité ? Et au bout du compte, était-ce vraiment important ?

Dans ses histoires, Joe avait revêtu le costume du prince et du manant avec un égal talent... mais je n'avais jamais été l'un de ses trophées. Ferait-il un jour de moi l'un de ses personnages ? Deviendrais-je l'héroïne d'une histoire secrète qu'il garderait pour lui seul ? Ou bien avait-il déjà parlé de moi et de nos rendez-vous à Priscilla ? Autant de questions qui resteraient à jamais sans réponses.

La dernière page du livre venait de se tourner et Joe y avait écrit le mot « fin » en lettres de feu.

## Chapitre 15

### Novembre

Je ne savais pas quoi faire de moi-même le premier vendredi du mois de novembre. Aucun vêtement ne trouvait grâce à mes yeux, mes cheveux refusaient de boucler, mon mascara formait des paquets ; le temps était à la neige et je ne parvenais pas à trouver mes gants ; ma voiture sentait l'oignon ; dans la rue, les premières décorations de Noël m'opprimaient : l'univers tout entier semblait s'être ligué contre moi. J'avais résolu d'occuper ma pause de midi à remettre de l'ordre dans mes dossiers, mais mon estomac me trahit et exigea d'être alimenté un jour où je ne voulais pas aller déjeuner et me retrouver dehors en tête-à-tête avec moi-même.

Je sortis malgré tout. La volonté ne peut pas *tout* contrôler, et la faim me rendait nauséuse et ronchon. J'évitai soigneusement l'atrium, le parc et tout ce qu'il y avait autour, soit la moitié de la ville, et je me dirigeai vers l'avenue principale dans l'intention d'avalier un sandwich dans un café et de faire un peu de lèche-vitrine. Adam avait banni Noël de notre maison depuis des années, fustigeant le mercantilisme d'une fête à laquelle il ne croyait pas, mais j'avais une famille et des amis qui s'attendaient quand même à recevoir un cadeau ce jour-là.

Il y avait tellement de monde dans les magasins que j'abandonnai rapidement l'idée de faire mes courses de Noël. Bousculée, harassée, je finis par me réfugier dans une sandwicherie. Je commandai un café crème au comptoir puis cherchai une place des yeux. Il y avait bien une table libre au fond de la salle mais — trop tard : deux femmes chargées de paquets me devancèrent d'une courte tête. Dépitée, je me détournais quand quelqu'un me heurta avec sa chaise, et mon sac tomba sur le sol.

Un homme se pencha pour le ramasser avant que j'aie eu le temps de me baisser et me le tendit.

— J'espère qu'il n'y a rien de fragile à l'intérieur, dit-il avec un sourire bref mais amical.

— Non.

Il montra la chaise, à côté de lui.

— Cette place est libre, si vous voulez.

Je jetai un regard autour de moi, mais il n'y avait aucune autre table disponible. Je m'assis.

— Merci.

Un silence gêné s'abattit entre nous, et je bus mon café à petites gorgées, sans trop savoir que dire.

— Au fait, je m'appelle Greg.

Il me tendit la main.

— Sadie.

— Enchanté de vous rencontrer, Sadie.

Ses doigts serrèrent brièvement les miens. Sa main était très chaude. Dans la seconde qui suivit,



ce fut mon visage qui s'enflamma.

Je fus sauvée par l'arrivée du sandwich que j'avais commandé et, quelques instants plus tard, par la salade et la soupe de Greg. Autour de nous, le brouhaha des conversations montait par vagues. Il eût été grossier de ne pas lui adresser la parole, je rompis donc le silence.

Ce que nous disions n'avait aucune importance. La température avait fraîchi ces derniers jours... Oui, c'était terrible cet incendie dans un immeuble la semaine passée... Circuler en voiture devenait vraiment impossible en ville... Greg alimentait la conversation sans effort, m'emmenant d'un sujet à un autre. La salle ne cessait de se remplir, nous obligeant à rapprocher nos chaises. A la fin du déjeuner, nous étions assis presque cuisse contre cuisse.

Il n'y avait aucune préméditation dans ses gestes et si sa jambe frôla la mienne à plusieurs reprises, ce fut uniquement parce que le gros bonhomme, derrière lui, n'arrêtait pas de bouger et de cogner sa chaise avec la sienne. Ce n'était pas non plus la faute de Greg s'il dut se pencher en avant, la main sur mon épaule, pour éviter que la serveuse le heurte avec son plateau. Même le distributeur de serviettes en papier s'en mêla et refusa de fonctionner jusqu'à ce que Greg vole à mon secours.

Chaque contact fortuit, chaque frôlement, faisait naître en moi une excitation qui durcissait la pointe de mes seins et rayonnait entre mes cuisses. C'était une petite danse aussi vieille que le monde, et si je butais un peu sur les pas par manque d'expérience, Greg était un partenaire suffisamment expérimenté pour rattraper mes maladresses. Je n'aurais jamais imaginé qu'il puisse être aussi facile de se laisser tenter par un inconnu.

Avec Joe, la scène se serait terminée dans une chambre d'hôtel, ou sur la banquette de sa voiture. Mais Greg n'était pas Joe et nous n'étions pas les personnages d'une histoire : une fois notre déjeuner terminé, la petite danse prit fin. Comme nous n'avions aucune excuse pour nous attarder davantage, Greg se leva et j'en fis autant. Son regard tomba sur mon alliance, à mon annulaire. Un anneau identique brillait à sa main gauche.

— J'ai été très heureux de vous rencontrer, Sadie.

— Moi aussi. Merci de m'avoir permis de partager votre table.

Il avait un joli sourire, mais la petite flamme entre nous — si elle avait existé ailleurs que dans mon imagination — s'était éteinte.

— Ce fut un plaisir.

Je n'avais rien fait de mal, bien moins que pendant tous ces mois où j'avais écouté Joe me parler de sexe. Et pourtant je me sentais deux fois plus coupable. Pourquoi ? Il me fallut un moment pour trouver la réponse. Elle était toute simple, en fait. Ce n'était pas de ses histoires dont j'étais devenue dépendante, mais de Joe lui-même. En me livrant à un flirt anodin avec un parfait inconnu, j'avais essayé sottement, désespérément, de pallier le manque.

Un parking souterrain n'est pas le lieu le plus approprié pour une séance d'introspection, mais je fermai néanmoins les yeux, une main sur la poignée de la portière de ma voiture, un sanglot au bord des lèvres, submergée par une émotion que j'avais tenté d'ignorer depuis ce matin. C'était le premier vendredi du mois, et je n'avais pas vu Joe. Je ne le reverrais plus jamais. J'avais perdu quelque chose de très précieux, et même si la situation s'améliorait un peu avec Adam, j'étais écrasée par un sentiment de regret et de solitude.

— Docteur Danning ? fit soudain une voix derrière moi.

Je sursautai, embarrassée d'avoir été surprise dans un tel moment de désarroi.

— Elle ! Comment allez-vous ?

Si la jeune femme remarqua mes yeux trop brillants, elle n'en montra rien.

— Très bien, et vous-même ?

— Beaucoup de travail, répondis-je avec un petit rire destiné à cacher le tremblement de ma voix.

— Je vous présente ma mère.

Je souris à la femme très élégante qui se tenait à ses côtés et lui tendis la main.

— Bonjour. Je suis Sadie Danning.

— Nous sommes allées faire des courses, m'expliqua Elle d'un ton neutre.

— Quelle bonne idée. Avez-vous trouvé votre bonheur ?

Mme Kavanagh ricana.

— Une bonne idée ? Si vous aimez tourner en rond dans les magasins sans rien acheter, alors oui, c'est une très bonne idée !

Elle Kavanagh continua à sourire sans broncher.

— Ma mère souhaite que j'améliore mon image.

Je les observai l'une et l'autre. Sa mère dépensait certainement des fortunes en vêtements, mais avec sa jupe noire toute simple et son pull bleu pâle. Elle avait infiniment plus de classe.

— J'aime beaucoup votre pull, lui dis-je en lui souriant, et le visage de Elle s'éclaira.

— C'est Dan qui me la offert.

Mme Kavanagh ricana de nouveau.

— Ma mère trouve que Dan a des goûts de chiotte, traduisit Elle avec un calme qui dénotait une longue pratique.

— Ella ! Ton langage ! Sainte Vierge !

La jeune femme haussa les épaules d'un air innocent et je réprimai un sourire. L'émotion qui m'avait submergée tout à l'heure commençait à refluer.

— Ella vous a appelée docteur ? me demanda tout à coup Mme Kavanagh en haussant un sourcil. Quel genre de médecin êtes-vous ?

Sa fille posa la main sur mon bras avant que je puisse répondre.

— Le Dr Danning était mon épaule.

C'était rune des choses les plus gentilles qu'on m'ait jamais dites, et l'affection qui perçait dans sa voix me serra la gorge.

— Merci, Elle.

Sa mère semblait perdue — une situation à laquelle elle n'était visiblement pas habituée. Elle se tourna vers sa fille, les sourcils froncés.

— Et comment suis-je censée interpréter cette remarque ?

Je n'avais aucune intention de révéler à Mme Kavanagh le rôle que j'avais joué dans la vie de sa fille si Elle ne le souhaitait pas. Le silence régna donc pendant une bonne minute.

— Elle ?

— Le Dr Danning était mon analyste.

Le silence retomba pendant que Mme Kavanagh essayait de digérer l'information.

— Ta...quoi ?

— Ma psy, maman.

Elle semblait à la fois agacée et amusée par l'attitude de sa mère.

La façon dont Mme Kavanagh me toisa aurait pu m'offenser, si l'opinion quelle avait de moi ne m'avait été aussi parfaitement indifférente.

— Je vois.

Le ton dédaigneux qu'elle employa pour prononcer ces deux petits mots en disait long sur l'estime qu'elle portait à ma profession.

— Ma mère ne croit pas aux psychologues, crut bon de préciser Elle.

— Je vais essayer de ne pas me laisser abattre par cette terrible nouvelle, répondis-je.

Ma remarque la fit pouffer — mais pas sa mère.

— Je vais t'attendre dans la voiture, annonça-t-elle d'un ton hautain. Je pense que vous préférez rester seules pour... parler.

Dans sa bouche, ça ressemblait à un gros mot. Elle suivit sa mère du regard puis pivota vers moi avec un soupir.

— Désolée. Au moins, maintenant, vous voyez ce que je voulais dire.

— Je n'avais pas besoin de le voir pour vous croire. Comment ça se passe entre vous ?

— Plutôt mieux, en fait. Avec les préparatifs du mariage, elle est tellement occupée à harceler le traiteur qu'elle me laisse tranquille. Enfin, presque.

— Oh, c'est vrai : vous vous mariez dans quinze jours. Vous devez être surexcitée.

La jeune femme haussa un sourcil.

— Si vous voulez dire par là que j'ai l'estomac qui fait des nœuds et que j'ai envie de m'arracher les cheveux toutes les trente secondes... alors oui : je suis surexcitée.

Nous rîmes de nouveau puis son visage s'adoucit et elle posa la main sur mon bras — un geste qui n'avait rien d'anodin pour quelqu'un qui avait fui pendant longtemps tout contact physique.

— Nos conversations me manquent, docteur Danning.

Mes réflexes de médecin resurgirent instantanément.

— Vous éprouvez le besoin de revenir consulter ?

Elle secoua la tête.

— Non. Pas de cette façon. Je m'en sors vraiment bien, mais je... c'était bon d'avoir quelqu'un à qui parler, quelqu'un à qui je pouvais confier tous mes secrets. Quand je venais vous voir, je savais que vous m'écouteriez sans me juger ni vous mettre en colère. Je me sentais en sécurité.

Je souris, touchée par cet aveu.

— Je suis heureuse d'avoir pu vous aider.

Elle se mordilla la lèvre d'un air embarrassé.

— C'est important d'avoir quelqu'un à qui se confier, vous ne croyez pas ?

— Oui.

Je l'observai.

— Dan écoute tout ce que je dis. Je suis sûre qu'il préférerait que je ne parle pas autant, mais... il m'écoute.

— C'est très bien. Il est essentiel de se parler dans un couple.

J'en savais quelque chose... Je me surpris, une fois de plus, à envier Elle.

— Je ferais bien d'aller retrouver ma mère. Vous viendrez à mon mariage, promis ?

— Promis. Avec joie.

Elle sourit avec humour.

— Tant mieux. Comme ça, il y aura au moins une personne contente, ce jour-là.

— Oh, Elle ! Vous ne pensez pas vraiment ce que vous dites, n'est-ce pas ?

Elle hésita, puis secoua la tête.

— Je suppose que non. Je voulais vous demander... ça vaut réellement le coup ? Le mariage, je veux dire ?

Si cette conversation avait eu lieu dans mon cabinet, ma réponse eût été probablement différente. Mais Elle n'était plus ma patiente : ma réponse lut donc plus directe.

— Je l'ai pensé, pendant très longtemps.

Il y eut un silence, comme si ma réponse était parfaitement limpide et n'appelait pas de commentaire.

Puis elle hocha la tête, recula, m'adressa un petit signe de la main et s'éloigna dans un claquement de talons. L'instant d'après, elle avait disparu à l'angle de l'allée. Je sortis de mon immobilité et me détournai pour déverrouiller ma voiture, puis je restai assise un long moment derrière le volant, le regard fixé devant moi.

Je regrettais de n'avoir pas quelqu'un à qui parler.

Il est difficile de faire le deuil d'une relation qui n'a jamais eu d'existence officielle. Mais même si j'avais voulu m'apitoyer secrètement sur mon sort, je n'en aurais pas eu le loisir : depuis qu'il avait retrouvé son entrain, Adam était deux fois plus épuisant. Il passait le plus clair de ses nuits à parler au lieu de dormir ; il refusait de rester dans son lit et exigeait qu'on l'installe dans son fauteuil : il multipliait les projets de sorties, comme s'il voulait rattraper en un mois tout ce qu'il avait refusé de faire depuis des années.

— Mais je n'ai pas envie de voir ce film, protestai-je faiblement.

Je m'assis lourdement dans le fauteuil relax, tout en observant Adam qui passait en revue des bandes annonces sur le Net.

Ses cheveux avaient repoussé, mais son visage était pâle. Il paraissait plus fragile dans le fauteuil que dans le lit.

— Pourquoi ne pas aller simplement au restaurant ? Ou mieux encore, dîner tranquillement à la maison ?

Il fit pivoter son fauteuil vers moi.

— Je croyais que tu voulais aller au cinéma !

— Oui, mais...

J'essayai de trouver une excuse qui ne soit pas vaseuse.

— Je suis fatiguée, Adam. J'ai travaillé toute la semaine, et... j'espérais me reposer un peu ce week-end.

— J'ai travaillé toute la semaine aussi, Sadie.

Adam n'utilisait jamais la méthode douce pour me faire fléchir. Pas plus qu'il n'essayait de me rallier à son point de vue. Non, il attendait simplement que je me plie à sa décision, quelle qu'elle soit.

— En plus, je n'aime pas les films d'espionnage.

Je retirai mes souliers puis mes collants avec un soupir de soulagement.

— On peut aller voir un autre film, si tu préfères.

— Et si on sortait plutôt demain samedi ? On pourrait se rendre à une séance de I après-midi.

— Parfait, fit-il d'une voix glaciale, avant de faire pivoter son fauteuil vers son bureau et de demander à son ordinateur de fermer le navigateur.

Je poussai un soupir.

— Chéri, je suis ravie que tu aies envie de sortir. Mais ce soir je suis fatiguée, tu comprends ? Je me lève à 4 heures tous les matins et...

— Ça va. Oublie ce que j'ai dit.

Pas besoin de voir son visage pour deviner que ses mâchoires étaient serrées. Je fis une tentative de conciliation.

— Et si on commandait des plats chinois ? Après, on pourrait regarder les épisodes des *Monty Python* que tu as gravés sur DVD. qu'est-ce que tu en dis ?

Je perçus son haussement d'épaules — ou ce qui en tenait lieu. Le mouvement était à peine perceptible mais sa signification claire : il était furieux.

— Tu râlais soi-disant parce que je ne voulais jamais rien faire, et maintenant tu me reproches de vouloir sortir !

Son accusation me fit mal.

— Je ne te reproche rien ! Je préfère remettre notre sortie à demain, ce n'est quand même pas la fin du monde !

— J'ai dit : « parfait » !

Autrefois, j'aurais essayé de le raisonner, ou bien je me serais mise en colère et notre discussion aurait dégénéré en dispute. Aujourd'hui, je me contentai de quitter la pièce. Je me rendis dans ma chambre et je m'installai confortablement dans mon fauteuil avec un roman que j'essayais de terminer depuis des mois.

Il s'était écoulé quinze minutes quand il m'appela. Je reposai mon livre et allai le voir, pour le trouver qui jurait entre ses dents, furieux.

— Tes foutues chaussures, Sadie !

J'avais oublié de ranger mes souliers et il avait buté dessus avec son fauteuil. L'un d'eux bloquait la roue, l'empêchant d'avancer. Il suffisait de reculer et de contourner l'obstacle, et je lui en fis la remarque tout en lui dégageant la voie.

— Ceci étant, je suis désolée, ajoutai-je. J'aurais dû faire plus attention.

Il se lança dans une diatribe assassine. Je quittai la pièce. Cette fois, j'étais à dix pages de la fin de mon roman quand il cria mon nom. J'attendis d'avoir terminé pour aller voir ce qu'il voulait.

— Merde, Sadie ! Quand je t'appelle, c'est pour que tu viennes tout de suite, pas dans trois heures !

Et il me traita de tous les noms.

Je quittai la pièce.

Je l'écoutai fulminer pendant une demi-heure avant de retourner le voir avec deux ramequins de glace à la vanille et le DVD des *Monty Python*. Adam avait son visage des mauvais jours. Je posai la crème glacée sur la table et m'affairai autour de la télé.

— Et si j'avais eu besoin de toi ?

Je me tournai vers lui.

— Que tu aies besoin de moi est une chose, mais je n'ai pas à supporter que tu me parles comme à un chien. Je t'aime, Adam. Je veux être là, à tes côtés, mais il faut que tu cesses de me haïr pour ça.

— Je ne te hais pas, protesta-t-il, mais à voix basse.

— Ah non ? lui demandai-je calmement.

Je ne lui aurais probablement pas posé cette question, autrefois. Mais après ce qui s'était passé avec Joe, l'hypocrisie ne me paraissait plus de mise.

— Non.

Pourtant, la façon dont il détourna son regard clamait tout le contraire.

Cela faisait mal. J'avais beau comprendre, j'avais beau savoir qu'à sa place j'aurais probablement réagi de la même manière, ce fut comme un coup de poignard.

— Je ne te hais pas, répéta Adam. Mais parfois...

J'attendis. La crème glacée fondait. La télévision allumée m'exaspérait avec son blabla insipide. Je l'éteignis.

— Parfois... ?

— Parfois je ne te supporte pas.

Je m'assis, muette, écrasée par sa franchise. Je ne pouvais pas lui reprocher la brutalité de sa réponse. Je lui avais demandé la vérité et il me l'avait dite.

— Je ne supporte pas que tu t'occupes de moi comme si j'étais un bébé. Je ne supporte pas que tu attendes derrière la porte de ma chambre avant d'entrer. Je sais ce que tu fais dans le couloir, Sadie. Je sais que tu te forces à sourire. Et je ne supporte pas que tu passes ton temps à m'excuser auprès de tout le monde.

— Mais c'est parce que...

— Je les emmerde. Tous. Tu n'as pas à leur donner des explications bidon parce que je ne veux pas les voir. Je me fous de ce qu'ils pensent de moi. compris ? Et je ne supporte pas que tu te serves de moi comme d'un alibi pour jouer les épouses martyres.

— Ce n'est pas vrai !

Je cillai, m'attendant à des larmes, mais mes yeux étaient secs.

Adam me lança un regard dur.

— En dehors de ton travail, tu passes tout ton temps à la maison. Tu as peur de quoi ? De passer pour une épouse indigne ? De perdre ton auréole de sainte si tu t'absentes quelques heures ?

Comme d'habitude, il avait réussi à me mettre dans mon tort. Mais j'aurais dû m'y attendre : c'était un art dans lequel il avait toujours excellé.

— J'ai peur que *tu* penses que je te laisse tomber si je sors sans toi.

Sa bouche se tordit.

— Tu ne comprends rien.

— Tu as raison, je ne comprends pas.

Nous nous observâmes en silence. J'avais voulu qu'il me parle, mais maintenant, j'en arrivais à souhaiter qu'il se taise.

— Quand tu es là, je ne parviens pas à penser à autre chose qu'à celui que j'étais avant, articula-t-il. Ta présence me rappelle constamment tout ce que j'ai perdu.

— Les choses ont changé, oui, mais...

— Arrête avec tes « mais », ce n'est pas toi qui es clouée dans ce fauteuil !

Son cri me réduisit au silence. Il avait raison. Je ne pouvais pas porter de jugement, je n'étais pas à sa place.

— Tu vois ? Tu voulais que je te parle, mais en réalité tu n'as aucune envie d'entendre la vérité.

Je déglutis, incapable de répondre, et Adam lâcha un ricanement.

— Voilà pourquoi j'ai préféré me murer dans le silence. Tu veux baiser ? D'accord. Tu veux sortir ? Entendu. Mais ne viens pas me raconter que tu veux que je me confie à toi, parce que je sais que tu mens.

— Je veux retrouver notre ancienne complicité, murmurai-je d'une voix étouffée.

— Désolé, mais c'est impossible.

— Alors je veux essayer de reconstruire quelque chose avec ce qu'il en reste.

J'ébauchai un geste pour lui caresser la joue mais il détourna la tête.

— Adam, pourquoi ne parvenons-nous plus à nous rejoindre ?

— Parfois, murmura-t-il après une seconde de silence qui me parut un million d'années, certaines choses cassent. Et rien ne peut les réparer.

— C'est ce que tu penses ? Notre couple est brisé à jamais ?

Une grimace sardonique tordit sa bouche.

— Si je n'étais pas cloué dans ce fauteuil, serais-tu toujours ma femme aujourd'hui ?

Je soupirai.

— Si tu n'étais pas cloué dans ce fauteuil, serais-tu un tel connard ?

Il me foudroya des yeux et s'éloigna de moi. Je ne bougeai pas.

— Est-ce que tu m'aimes, Adam ?

Il secoua imperceptiblement la tête.

— Je ne sais pas.

J'aurais encore préféré qu'il réponde non.

— Bien, déclarai-je en me levant. Préviens-moi quand tu auras trouvé la réponse.

Je tournai les talons et regagnai ma chambre. Je le laissai seul jusqu'à ce qu'il ait de nouveau besoin de moi, mais cette fois, nous n'échangeâmes pas un mot.

— Je crois que je vais distribuer des photos dédicacées, ironisa Adam comme je refermais la porte du van. On pourrait les vendre cinq dollars pièce, qu'est-ce que tu en penses ?

Je jetai un bref coup d'œil à la file d'attente devant le restaurant mexicain. Petits, on nous expliquait qu'il ne fallait pas dévisager les gens parce que c'était mal élevé. Apparemment, peu d'adultes se souvenaient de la leçon : tous les regards ou presque étaient rivés sur nous pendant que je vérifiais qu'Adam était en sécurité dans son fauteuil et que nous nous avançons vers la petite rampe d'accès au trottoir.

— Ils ne le font pas exprès.

J'attendis qu'il ait réussi à négocier la montée avant de prendre place à ses côtés.

— Oublie-les. Il y a une éternité que nous ne sommes pas allés au restaurant. Profitons de la soirée sans nous préoccuper du reste.

Jadis, notre mariage avait été précieux. Aujourd'hui, il était devenu friable, lui aussi. Sans même nous concerter, nous avons résolu l'un comme l'autre de ne pas évoquer notre dispute d'hier : nous étions beaucoup trop fragiles tous les deux actuellement pour supporter de nous heurter à la vérité.

— Monsieur et madame Danning ?

L'hôtesse avait de jolis yeux bleus. Ils effleurèrent Adam avant de venir se poser sur moi.

— Vous avez réservé une table pour deux, exact ?

Naturellement, elle savait qui nous étions : j'avais eu soin de téléphoner pour m'assurer que le restaurant était accessible aux handicapés. Mais Adam s'en mêla avant que j'aie eu le temps de répondre.

— Comment avez-vous deviné ? Vous êtes médium ?

L'hôtesse perdit contenance.

— Oh, je... c'est-à-dire...

Mais Adam avait toujours été un séducteur, et le temps de se ressaisir et de nous escorter jusqu'à notre table, la jeune femme riait, rouge de plaisir, sous le charme. Elle se retourna à plusieurs reprises après nous avoir quittés et pointa un doigt vers nous tout en se penchant vers l'une de ses collègues pour lui parler à l'oreille.

— Tu lui as fait une grosse impression, dis-je à Adam.

— Eh oui, que veux-tu : je suis irrésistible.

Son sourire de jadis, moqueur et familier, me tordit le cœur.

— Alors, qu'est-ce qu'ils proposent de bon ?

Il montra le menu d'un petit mouvement du menton.

— J'ai envie de manger épicé.

Nous commandâmes à boire en attendant de faire notre choix, et la serveuse eut l'air surprise

quand Adam demanda une Corona. Elle se tourna vers moi pour confirmation, ce qui mit Adam en rage.

— Ne vous inquiétez pas, poupée, ce n'est pas moi qui conduis au retour.

La jeune femme nota notre commande, les joues écarlates, et s'enfuit. Je fixai Adam sans rien dire.

— Quoi ? grogna-t-il.

— Tu es obligé de te montrer aussi désagréable ?

Il fronça les sourcils.

— Je ne suis pas un bébé. Si je veux un verre, je n'ai pas à demander la permission.

— Tu ne peux pas t'attendre à ce que le monde entier comprenne, Adam.

Il ricana.

— Je me fous du monde entier.

— Il y a quelqu'un ou quelque chose dont tu ne te fous pas ? ne pus-je m'empêcher de demander, pour le regretter ici-aussitôt.

La serveuse nous apporta nos consommations et nous commandâmes notre dîner, et cette fois, elle s'adressa directement à Adam, sans passer par moi.

— Evidemment, il y a des choses et des gens dont je ne me fous pas, attaqua Adam dès qu'elle se fut éloignée. Qu'est-ce que tu veux dire par la ?

— Simplement que tu places la barre très haut, répondis -je calmement. Tu attends beaucoup trop des autres, Adam, et je crois que tu agis ainsi parce que tu veux être déçu.

Il ne répondit pas. Je plongeai la paille dans son verre et l'approchai de sa bouche. Boire de la bière à la paille était un truc d'étudiant pour éviter la mousse et s'enivrer plus vite, mais aujourd'hui, pour Adam, c'était simplement la manière la plus commode de boire.

— Pourquoi voudrais-je être déçu ? demanda-t-il après quelques gorgées.

— Je ne sais pas. Parce que tu cherches un exutoire à ta colère, peut-être ? A toi de me le dire.

Il y avait bien longtemps que nous n'avions pas eu une discussion à bâtons rompus, lui et moi. Autrefois, nous parlions de tout. Philosophie, hard rock, aucun sujet ne nous faisait peur. J'étais sa plus grande fan. alors. Je l'étais toujours aujourd'hui.

— Donc, selon toi, je devrais trouver normal qu'on me considère comme un légume dans un fauteuil roulant ?

Je secouai la tête.

— Non. Mais tu pourrais te montrer plus indulgent envers leur maladresse.

Il ricana.

— Bière.

Je levai son verre pour lui permettre de boire.

— Je suppose que je n'ai pas ta patience, Sadie.

— Non, tu crois ? Je n'avais pas remarqué.

Nous échangeâmes un sourire, un instant de complicité comme nous n'en avions pas connu depuis très, très longtemps, puis on nous apporta notre dîner et si certains nous prirent en pitié parce que je devais lui découper sa nourriture et le faire manger, nous les ignorâmes. Notre conversation porta sur une multitude de sujets, comme autrefois. Bien sûr, nous étions encore loin de cette spontanéité souriante qui avait été la nôtre autrefois, mais c'était quand même un progrès énorme par rapport à ce qu'était devenue notre relation.

Ressortir du restaurant se révélera nettement plus compliqué que d'y entrer : la salle était bondée, le parcours entre les tables plus hasardeux. Nous dûmes multiplier les « pardon, excusez-moi » tout



au long de notre progression mais, peut-être à cause de ce que je lui avais dit, Adam resta poli et patient, malgré les regards fixés sur lui et les chuchotements qui résonnaient sur son passage. Je marchais juste derrière lui afin de pouvoir intervenir si jamais il butait contre quelque chose, les yeux rivés sur les roues du fauteuil.

Dans une ville plus importante, tomber sur quelqu'un que je connaissais eût été une coïncidence. A Harrisburg, c'était presque inévitable, et je m'étais donc plus ou moins préparée à croiser un visage familier parmi les convives. Mais pas à me trouver en présence d'un chignon torsadé et d'une paire de boucles d'oreilles en perles que j'aurais reconnus entre mille.

— Excusez-moi, dit Priscilla en avançant sa chaise pour permettre à Adam de passer.

Mais ce n'était pas Priscilla que je regardais. Non, bien sûr...

C'était Joe.

— Merci, dit Adam en passant à côté d'elle.

Je restai pétrifiée, mon regard rivé à celui de Joe pendant ce qui me parut être une éternité. Je fus la première à détourner les yeux, et, sans réfléchir, j'agrippai le dossier du fauteuil d'Adam, bien qu'il déteste ça. Je pensais, peut-être, le pousser ainsi plus rapidement vers la sortie : c'était absurde, évidemment, puisqu'il actionnait lui-même le fauteuil et que, de toute façon, il n'y avait pas la place de passer.

— Sadie, ça ne sert à rien, lança-t-il d'une voix irritée. Quelqu'un doit d'abord bouger ou pousser une table.

Tous les regards étaient maintenant braqués sur nous à cause de l'agitation que nous causions, mais Adam restait calme. C'était moi qui étais affolée et tremblante, les joues brûlantes. J'aurais voulu m'enfuir, mais c'était impossible. J'étais bloquée par le fauteuil d'Adam et par les tables, de chaque côté.

— Attendez.

Joe se leva avec une spontanéité pleine d'aisance et tapota l'épaule d'un homme assis un peu plus loin.

— Excusez-moi. Pouvez-vous vous déplacer légèrement, s'il vous plaît ?

Il poussa des chaises et dégagea le passage en un rien de temps, sans donner à aucun moment l'impression que la manœuvre était embarrassante ou compliquée. Il se baissa même pour ramasser une serviette — un geste de pure considération sachant que ce n'était pas un obstacle qui risquait d'entraver la progression du fauteuil, puis il recula pour nous permettre de passer.

— Merci, dit Adam.

— Il n'y a pas de quoi.

J'entendis le sourire de Joe dans sa voix, même si je m'appliquais à ne pas le regarder.

— Passez une bonne soirée.

— Joe, chéri, reviens t'asseoir, fit derrière moi Priscilla.

Je lui lançai un rapide regard. Un sourire charmant flottait sur ses lèvres. Elle avait des dents blanches parfaites, des cheveux parfaits, un visage parfait, une vie parfaite. Je lui adressai un signe de tête très bref, puis suivis Adam hors du restaurant.

De retour à la maison, je restai silencieuse pendant que j'aidais Adam à se mettre au lit. La procédure était devenue si familière que nous l'accomplissions sans même avoir besoin de réfléchir, mais ce soir, mes doigts tremblaient, et je faillis le faire tomber en voulant le faire passer du fauteuil à son lit.

— Du calme, dit Adam.

Quelques minutes plus tard, comme j'achevais de lui enfiler son pyjama, il demanda :

— Est-ce que ça va ?

— Non.

Je fondis en larmes et, cette fois, il ne m'ordonna pas de m'arrêter.

Je pleurai très longtemps, secouée par des sanglots déchirants, souhaitant désespérément qu'une main vienne tenir la mienne. Mais Adam ne pouvait pas m'apporter ce réconfort. Il ne le pourrait plus jamais. J'enfouis mon visage dans son épaule et il me murmura des paroles apaisantes, il me consola avec ses mots. Désormais, il me faudrait m'en contenter.

— Comment en sommes-nous arrivés là ? chuchota-t-il.

Son souffle effleurait mes cheveux.

— Je pensais que notre amour durerait toute la vie. C'est à cause de l'accident, Sadie ? Ou bien cela aurait fini ainsi de toute façon ?

— Je ne sais pas.

Les yeux clos, le visage niché dans la douce chaleur de la flanelle, les mots venaient plus facilement.

— Je ne sais plus rien, Adam.

— Autrefois, je connaissais par avance la réponse à toutes nos questions, murmura-t-il.

Je sentis le frôlement de sa bouche sur ma tempe.

— J'aimerais que ce soit encore vrai aujourd'hui.

Je relevai la tête pour le regarder.

— Pas moi. Les choses changent. Elles doivent changer pour pouvoir évoluer. Nous ne sommes plus les mêmes que le jour où nous sommes rencontrés.

— Non ? Et qui es-tu, étrangère ?

C'était une boutade, mais je répondis sérieusement.

— Je l'ignore, Adam. J'essaie de le découvrir.

— Tu es Sadie Danning. Tu es ma femme.

Un silence s'abattit entre nous.

— Je ne suis pas *que* cela, murmurai-je enfin.

— Je sais.

— Je pense... je crois que j'ai besoin de le savoir, moi aussi.

Il poussa un long soupir.

— Que fait-on, alors ? On continue vaille que vaille ?

— Tu as une meilleure idée ?

Bien des choses avaient changé, mais le sourire d'Adam était resté le même.

— Pas l'ombre d'une.

Je me levai pour aller passer un peu d'eau fraîche sur mes paupières gonflées, mais il m'arrêta en chuchotant mon prénom.

— Sadie. Je t'aime. Je t'aime toujours.

— Je t'aime aussi.

Un ruban rouge, un poème. Notre amour, si fort, si précieux, si sûr de lui-même. Jadis cela nous suffisait pour armer notre vie contre l'adversité. Aujourd'hui, ce n'était plus certain, et nous le savions tous les deux.

Nous étions cabossés, malmenés, fragiles. Toute la question était de savoir si nous étions encore précieux l'un pour l'autre ou si les morceaux de notre amour étaient brisés à jamais, impossibles à recoller.

## *Chapitre 2*

- Tu es sûr que ça ira ?

Je glissai les doigts dans mes cheveux puis tirai les manches de mon tailleur d'un geste nerveux. Le visage d'Adam se dessina dans le miroir, derrière moi : il levait les yeux au ciel d'un air excédé, et je me retournai, les sourcils froncés.

— Quoi ?

— Cesse de radoter !

Je m'approchai de son fauteuil et procédai à une ultime vérification, m'assurant que ses jambes étaient bien protégées par le plaid, lissant le tissu polaire sur ses cuisses.

— J'aurais quand même été plus rassurée si Dennis...

— Dennis a planifié ces vacances depuis des mois, Sadie. Son remplaçant sera certainement très compétent. Et de toute façon, tu ne t'absentes que quelques heures.

Il avait raison, bien sûr, mais même son ton calme et raisonnable ne réussit pas à me tranquilliser.

— Il n'empêche que...

— Ça suffit ! trancha Adam, vraiment énervé, maintenant. Tu pars tous les jours beaucoup plus longtemps pour aller travailler.

— Oui. Je sais.

Je haussai les épaules.

— Mais c'est plus fort que moi. Je m'inquiète.

Il soupira.

— Tout se passera bien. Au fait, tu ne devrais pas être déjà partie ?

Je tournai les yeux vers la pendule.

— Si. Mais l'intérimaire envoyé par le service de soins infirmiers à domicile n'est toujours pas là.

Il était en retard. J'avais pourtant pris la précaution de le faire venir une heure en avance pour avoir tout le temps de lui indiquer son travail et de m'assurer qu'il n'y avait pas de problème. Dennis et Mme Lapp étaient trop consciencieux : ils m'avaient donné de mauvaises habitudes, et maintenant, j'étais horriblement nerveuse à l'idée de confier Adam à un étranger.

Malgré son retard, l'aide-soignant me fit bonne impression à son arrivée. Sa poignée de main était ferme, son regard franc et direct. Il s'appelait Randy, il avait une vingtaine d'années seulement, mais il connaissait son travail et il était déjà familiarisé avec les différents équipements. Ce constat me rassura. Un peu.

— J'ai dit à l'agence que je serais rentrée pour 17 heures, mais il y a de fortes chances pour que je sois de retour dès 14 heures. Vous avez mon numéro de portable si jamais...

— Bon sang, il a ton foutu numéro, Sadie ! s'emporta Adam.

D'accord. Je savais reconnaître le moment où il valait mieux que je disparaisse. J'embrassai Adam et tournai les talons, et je dus m'empêcher de faire demi-tour à trois reprises avant d'atteindre ma voiture. Je réussis à ne pas téléphoner pour m'assurer que tout allait bien pendant vingt minutes. Mais pas une de plus.

— Si tu m'appelles encore une fois, je te raccroche au nez, m'avertit Adam. Amuse-toi, profite de ta journée. Salut.

Puis il coupa la communication avant que j'aie pu dire un mot.

— S'il y a une chose que je dois reconnaître à ma mère, soupira Elle, c'est qu'elle sait organiser un mariage.

Un instant plus tôt, elle était entourée par la nuée de petites mains qui papillonnent autour de toute jeune mariée juste avant qu'elle ne s'avance vers l'autel. A voir la façon dont elle s'agrippait à son bouquet, il était évident quelle était au bord de la crise de nerfs. Je m'étais donc sentie très fière quand elle avait annoncé calmement à sa mère et à Marcy, sa demoiselle d'honneur, qu'elle souhaitait me parler seule à seule pendant quelques minutes.

— Ma mère ne vit que pour ce genre d'événement, avoua-t-elle. Honnêtement, sans elle, je crois que Dan et moi nous en serions encore à choisir les faire-part.

Nous nous tenions toutes les deux dans un minuscule couloir surplombant le parking. Le lieu n'était pas vraiment propice à une séance d'analyse mais la question glissa de mes lèvres presque

malgré moi :

— Et vous, comment vivez-vous la situation ?

Le sourire de Elle donnait toujours un peu l'impression de s'excuser d'être là.

— Je me marie !

Elle portait un tailleur couleur crème très sobre. Bien qu'elle n'ait pas encore ajusté le voile qui couvrirait tout à l'heure son visage, conformément à la tradition juive, il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait d'une mariée.

— Absolument, acquiesçai-je en souriant.

Elle rit nerveusement.

— Merci d'être venue.

— Je vous l'avais promis, fis-je en lui touchant l'épaule d'un geste affectueux.

Elle prit une grande respiration.

— Je crois que j'ai besoin d'un verre.

— Vous vous en sortirez très bien, lui dis-je — et j'étais sincère.

— Je sais, acquiesça-t-elle en redressant les épaules et en regardant l'entrée du sanctuaire, où sa mère faisait les cent pas.

La cérémonie fut brève mais parfaite. Je me sentais un peu en porte-à-faux au milieu des amis et de la famille de Elle et de Dan, mais je ne regrettai pas d'être venue. On n'a pas si souvent l'occasion d'assister au dénouement heureux d'une histoire, et on a plus rarement encore la satisfaction de se dire qu'on y est un peu pour quelque chose.

— Où que tu ailles, je te suivrai. Où que tu vives, je vivrai. Ton peuple sera mon peuple, ton Dieu, mon Dieu.

Je ne fus pas la seule à avoir les larmes aux yeux quand Elle Kavanagh prononça les mots qui la liaient à jamais à Dan Stewart, le visage transfiguré par un sourire qui ne s'excusait plus d'être là.

La cérémonie achevée, je présentai mes vœux de bonheur aux jeunes mariés avant de m'éclipser. J'avais été chaleureusement conviée à la réception mais je n'y aurais pas été à ma place, et je regagnai ma voiture non sans avoir regardé de loin Elle et son mari poser pour les photographes sur les marches de la synagogue. Ils étaient radieux tous les deux, et je me réjouis pour elle.

— Ne me raccroche pas au nez, lançai-je à Adam à l'instant où il répondit à mon appel.

— Comment était le mariage ?

— Splendide. Et toi, comment tu te sens ?

— Splendide aussi.

Je calai le téléphone contre mon épaule tandis que je cherchais mon portefeuille dans mon sac.

— Tu sais, à propos de ce que tu m'as dit tout à l'heure...

— Mmm ?

Il avait l'air ailleurs.

— J'ai bien envie d'inviter Katie à venir boire un café avec moi.

— Parfait.

Une note d'impatience perçait dans sa voix. Apparemment, j'appelais à un mauvais moment.

— Tu regardes la télé ?

— Non. Je travaille sur un truc, répondit-il évasivement. Tu veux sortir avec Katie ? Très bien.

« Travailler sur un truc », c'était l'expression consacrée pour dire qu'il écrivait, et mon cœur se mit soudain à battre plus vite.

— Tu travailles sur quoi ?

— Un truc, répéta-t-il d'un ton laconique.

Pas de doute : il écrivait !

Je n'insistai pas, mais savoir qu'Adam s'était remis à écrire me donnait envie de danser, de rire, de bondir comme un cabri.

— Bon, je vais téléphoner à Katie, alors.

— C'est ça. Amuse-toi bien.

— Tout va bien ? demandai-je. *Tu es sûr ?*

— Oui, oui.

— Comment ça se passe avec Randy ?

C'était la question de trop.

— Bon sang, Sadie, quel est le mot que tu ne comprends pas dans « je suis en train de travailler » ?

J'étais tellement contente que sa rebuffade ne me vexa même pas.

— Désolée. Tu peux lui dire que je serai de retour à 17 heures, comme je l'avais initialement annoncé ?

— D'accord. A plus.

— Je t'aime.

Je m'aperçus que je parlais dans le vide : il m'avait raccroché au nez.

— Connard, dis-je tendrement.

Et je composai le numéro de Katie.

— Tu ne peux pas imaginer à quel point j'avais besoin de ça.

Katie me porta un toast avec son café crème.

— J'adore mes enfants, mais je deviens folle, enfermée toute la journée avec eux. J'ai l'impression d'être devenue une machine à changer des couches. Il faut vraiment aimer quelqu'un pour accepter de lui nettoyer les fesses, tu ne crois pas ? Je...

Mon expression dut me trahir parce qu'elle s'interrompit net et resta comme pétrifiée.

— Oh, mon Dieu, je suis désolée. Je n'ai pas voulu...

— Non, non. ne t'excuse pas. Je comprends très bien ce que tu as voulu dire.

Je ris pour lui éviter de se sentir mal à l'aise.

— Du reste, tu as parfaitement raison.

Katie se mordit la lèvre, gênée.

— J'ai honte de me plaindre. Tu as des problèmes tellement plus graves que les miens...

J'esquissai un petit mouvement de la tête pour lui signifier que cela n'avait pas d'importance mais elle posa sa main sur la mienne :

— Tu sais, si tu veux en parler...

Ce fut comme si une digue se rompait. Je voulais en parler, oui.

Avant de pouvoir m'en empêcher, je m'entendis lui raconter ce qu'était devenue ma vie. L'horreur d'être obligée d'enfoncer une sonde urinaire dans le pénis de son mari pour lui permettre d'uriner, de lui couper sa nourriture et de le faire manger, petit bout par petit bout, terrifiée à l'idée de ce qui arriverait s'il avalait de travers et s'étranglait. Les nuits passées à guetter le moindre bruit pour m'assurer que l'aide-soignant pensait bien à le changer de position toutes les deux heures. Mon dos et mes bras douloureux à force de le soulever pour le mettre dans son lit ou l'asseoir dans son fauteuil...

Je lui expliquai combien j'étais fière d'Adam, du courage qu'il lui fallait pour continuer à se lever tous les matins alors que d'autres, à commencer par moi, auraient abandonné depuis longtemps. Je lui avouai combien je l'aimais, même aujourd'hui, alors que notre couple se désagrégait.

J'en avais probablement trop dit, parce que lorsque je me tus enfin, à bout de souffle, Katie se leva et quitta la table sans un mot. Pendant un instant, je crus sincèrement qu'elle était partie, écœurée parce grand déballage. Mais comment lui en vouloir ? En l'espace de trente minutes, je venais de lui jeter pêle-mêle à la ligure quatre années de détresse et d'angoisse.

Mais je m'étais trompée. Je le compris en la voyant revenir avec deux énormes gâteaux au chocolat.

- Pâte de truffe à l'intérieur, chocolat ganache à l'extérieur, annonça-t-elle. Si quelqu'un a besoin d'une dose massive d'antidépresseur, c'est bien toi.

Une vraie sœur, c'est quelqu'un qui ne se sent pas gêné quand vous fondez en larmes en public, et qui vous tend des mouchoirs en papier jusqu'à ce que vos sanglots s'apaisent. Mais, surtout, c'est, quelqu'un qui va vous chercher un autre café crème pour accompagner l'énorme pavé cent pour cent chocolat qu'elle vient de poser devant vous.

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé avant ? me demanda-t-elle en pointant sa fourchette vers moi d'un geste accusateur. Tu as du avoir l'impression de devenir folle à force de te débattre toute seule au milieu de ce cauchemar.

— Ce n'est pas un sujet facile à aborder.

Je savourai un petit morceau de nappage venu tout droit du paradis.

— Tu avais bien assez à faire avec Evan et Lily. Et ensuite, tu as attendu. James... tu n'avais vraiment pas besoin que je vienne t'enquiquiner avec mes problèmes.

Katie serra les lèvres.

— Je te déteste.

— Tu es sérieuse ?

Je m'immobilisai, ma fourchette en l'air.

— D'avoir pu penser que je ne t'aurais pas écoutée, oui.

— Katie, je sais bien que tu m'aurais écoutée. Mais je n'avais pas le droit de t'imposer ça.

Elle ouvrit la bouche pour protester, puis se ravisa et hocha la tête.

— Tu as probablement raison. Je n'aurais sans doute pas été en mesure de te donner toute l'attention que tu méritais. Je suis désolée. Sadie. Je m'en veux.

Notre ancienne complicité était revenue. Katie m'avait manqué, songeai-je avec émotion.

— Je ne voulais pas que tu puisses penser que je m'apitoyais sur mon sort ou que je n'aimais plus Adam, avouai-je. Et quand il a commencé à ne plus vouloir quitter la maison, j'ai eu le sentiment que si je sortais sans lui, je serais...

— Déloyale.

Katie hocha la tête, comme si elle comprenait mes sentiments.

— C'est exactement ça. Déloyale.

— Personne ne te reprocherait de vouloir continuer à vivre, Sadie.

- Oui, c'est aussi ce que dit Adam.

Je songeai à l'unique réunion de soutien à laquelle j'avais participé. Les femmes que j'y avais rencontrées avaient passé leur temps à mettre en avant leur dévouement et leur abnégation, chacune

essayant de surpasser l'autre dans le sacrifice.

Katie trancha férocement son gâteau, les lèvres serrées, quand je lui racontai la scène.

— Je vois ce que tu veux dire. J'ai rencontré le même genre de cinglées quand j'ai inscrit Lily à un groupe d'éveil, l'année dernière. Bon sang, à les entendre, on aurait pu croire que j'avais commis un crime en engageant une baby-sitter pour pouvoir me rendre chez le coiffeur !

Nous échangeâmes un long regard avant d'éclater de rire.

— Ouf, ça fait du bien de se défouler, déclara Katie en s'adossant à sa chaise avec un sourire.

— Je regrette de ne pas t'avoir parlé plus tôt, soupirai-je

— Je le regrette aussi. Ne me refais jamais ce coup-là, ou je te botte les fesses. Ou pire encore : je te vole ton gâteau.

Je fis mine de protéger jalousement mon assiette.

— Essaie, pour voir !

Je ne m'étais pas sentie aussi heureuse et détendue depuis une éternité, et je savourai ce moment de paix avec autant de bonheur que j'en mettais à dévorer mon énorme pave au chocolat.

— Surtout, n'en parle pas à maman, mais j'envisage de retravailler, m'annonça Katie dans le fil de la conversation. Juste quelques heures par jour, pour commencer. J'ai croisé Priscilla, une ancienne collègue, la semaine dernière. Il paraît qu'ils cherchent quelqu'un à mi-temps à la banque.

Je cillai et piquai du nez dans mon assiette.

— Ah oui ?

— Oh, à propos : tu te rappelles ces faire-part ridicules qui nous faisaient mourir de rire à l'époque où on cherchait un modèle pour mon mariage ? Tu sais, ceux avec des petits nœuds et des angelots partout, et un texte grotesque, style : « J'épouse mon meilleur ami » ?

Je hochai brièvement la tête. Je m'en souvenais très bien, oui.

— Eh bien, figure-toi que Priscilla se marie. Et elle m'a montré son faire-part. Devine quel modèle elle a choisi ?

Une bile aigre me remonta dans la gorge, mais je n'aurais su dire si c'était dû à une overdose de chocolat ou à une fascination morbide.

— Aujourd'hui, j'épouse mon meilleur ami ? suggérai-je d'une voix neutre.

Katie applaudit.

— Tout juste ! Je crois que c'est le faire-part le plus laid que j'aie vu de toute ma vie. Et le plus risible aussi. Non, mais tu rends compte ? Elle a la trentaine bien sonnée, sapristi. Ce n'est plus une gamine !

Je portai ma tasse à mes lèvres.

— Quand se marie-t-elle ?

— En juin, apparemment. Mais c'est Madame Maniaque-du-détail, alors elle a sûrement déjà tout planifié, au millième de seconde près.

Katie grimaça.

— Son pauvre fiancé... Je parie quelle l'a fait sauter à travers des cerceaux enflammés !

— S'il l'aime, ça lui est probablement égal.

— Mouais. Un type qui accepte un modèle de faire-part aussi naze ne doit pas être un foudre de guerre au lit, tu peux me croire !

Je ne répondis pas et la conversation dévia sur un autre sujet. Mais une fois assise dans ma voiture, là où j'avais pleuré un jour à m'en rendre malade à cause de Joe, je me laissai aller à un fou rire irrépressible. Impossible de me contrôler : dès que j'essayais de me ressaisir, j'imaginai les fameux faire-part et je repartais de plus belle.



Je ris sans parvenir à m'arrêter pendant plusieurs minutes, jusqu'à l'épuisement.

La bonne nouvelle, c'était qu'Adam travaillait sur son ordinateur quand je rentrai à la maison. La mauvaise, c'était qu'au lieu de veiller sur lui. Randy ronflait devant la télé, au rez-de-chaussée. Je le secouai et le congédiai avec une brusquerie dont il s'offusqua. Un comble. Il pouvait s'estimer heureux que je ne le flanque pas dehors à coups de pied dans le derrière !

— Demain, à la première heure, j'appelle l'agence pour porter plainte !

Je redonnai rageusement du gonflant aux oreillers d'Adam pour préparer le terrain avant de l'aider à se coucher.

— Je ne lui ai même pas demandé de rester pour m'aider à te mettre au lit. c'est dire à quel point j'étais furax !

— Sadie-que-j'aime, dit paisiblement Adam. Comment s'est passé ton après-midi avec Katie ?

Je cessai de torturer la literie pour me tourner vers lui.

— Bien. C'était très agréable.

— Parfait.

Il ferma ses fichiers puis pilota son fauteuil pour l'éloigner de l'ordinateur.

— Je suis content pour toi. Ne laisse pas Randy gâcher ta journée.

— Adam, il était là pour s'occuper de toi, pas pour dormir !

— Je me sentais bien. Je lui ai dit de me laisser.

— La question n'est pas là !

Je retirai ma veste, la jetai sur le dossier du fauteuil relax, puis déboutonnai mon chemisier.

— Est-ce qu'au moins il a répondu présent quand tu as eu besoin de lui ?

Pas de réponse. En levant les yeux, je m'aperçus qu'il était devenu tout pâle. Ses paupières étaient plissées, comme s'il souffrait.

— Adam ?

Il m'adressa un sourire dont je ne fus pas dupe.

— J'ai mal à la tête. J'ai dû trop forcer sur mes yeux.

Alarmée, je posai la main sur son front : il était brûlant, trempé de sueur. Je glissai la main dans sa chemise : son torse était sec et chaud.

— Adam, parle-moi.

J'ouvris sa chemise et explorai sa peau, cherchant une lésion. Je me baissai pour palper ses jambes, les allongeant l'une après l'autre. J'examinai ses pieds pour repérer un ongle incarné, une blessure, une infection, tout ce qui pourrait le mettre en état de choc.

— Quand t'a-t-il sondé pour la dernière fois ?

Je levai les yeux et la peur paralysa mes cordes vocales. Je m'obligeai à réagir.

— Adam. Regarde-moi.

Sa tête s'affaissa. Ses paupières clignotaient, il était agité d'un tremblement. Il ne réagit pas.

La terreur me submergea. Je volai jusqu'à la salle de bains, mouillai une serviette de toilette et regagnai la chambre en courant. Je la posai sur sa nuque. Il haletait légèrement.

Dysréflexie autonome. Elle pouvait être le résultat d'une détresse physique, provoquée parfois par quelque chose d'aussi simple qu'une vessie pleine et distendue. Si le problème n'était pas pris à temps, elle pouvait être fatale.

— Depuis combien de temps as-tu mal à la tête ?

Les informations défilaient à toute vitesse dans ma mémoire. Le mal de tête pouvait être provoqué par un pic de tension artérielle...

Mais il était également possible qu'il fasse une attaque.

Je repoussai ma terreur comme on écarte du pied un roquet qui essaie de vous mordre les mollets. Je savais comment gérer la situation. J'étais capable de le faire. J'allais y arriver...

J'ouvris à la volée le tiroir où étaient rangés les cathéters, projetant des emballages en plastique sur le sol. Mes doigts dérapèrent sur les pochettes transparentes tandis que j'essayais d'ouvrir son pantalon d'une main et de sortir le cathéter de l'autre.

Je dus m'interrompre et me concentrer sur ce que je faisais avant de continuer. Cela ne me prit qu'une seconde, mais chaque seconde comptait. J'ouvris son pantalon. Je déchirai emballage stérile. Le fin tube enroulé lui-même glissa de mes doigts et tomba par terre. Je n'avais pas le temps de le démêler. J'attrapai un autre paquet, l'ouvris et sortis le cathéter.

— J'en ai pour une minute, Adam. Reste avec moi. bébé, je t'en supplie.

Je répétais son nom, encore et encore, tout en lui expliquant chacun de mes gestes. Je saisis son pénis, prête à y enfoncer la sonde qui drainerait sa vessie et stopperait les réactions de stress traumatique. Je n'avais rien pour recueillir son urine, rien d'autre que la serviette de toilette mouillée, jetée sur l'accoudoir du fauteuil.

— Reste avec moi, répétais-je comme une litanie tout en m'activant. On va y arriver, Adam, mais reste avec moi. Bon sang, je t'interdis de me laisser tomber ! Tu m'entends ?

Je fis un travail de sagouin avec le cathéter, provoquant un saignement. A la seconde où je renfonçai, le tube se remplit d'une urine jaune sombre, en trop grande quantité. Elle coula sur mes mains, et au même moment, quelque chose d'humide tomba sur moi. par en haut, et je crus un instant qu'il pleurait.

Ce n'était ni de la sueur, ni des larmes, mais de la bave. Un long filet argenté que je chassai de la main tout en me levant. Je repoussai sa tête en arrière, plongeai avec effroi mon regard au fond du sien. Je ne savais pas quoi faire. La panique m'empêchait de réfléchir.

— Reste avec moi ! criai-je. Ne me laisse pas ! Adam, tu entends ? Tu n'as pas le droit de m'abandonner, pas maintenant !

Adam cilla lentement, chaque battement de cils prenant beaucoup trop de secondes. J'attrapai le téléphone et composai le 911. La voix à l'autre bout du fil me demanda la nature de l'urgence et je fus incapable de répondre, paralysée par la terreur.

— Madame ? Quelle est la nature de l'urgence ?

Adam ouvrit les yeux. Il me vit. Je sais qu'il me regarda. Je veux penser qu'il me sourit.

— J'ai besoin d'une ambulance, tout de suite ! Mon mari est tétraplégique et il... il...

Je ne pouvais pas prononcer les mots, mais je n'eus pas à le faire.

- Nous vous envoyons quelqu'un immédiatement.

J'ignore combien de temps il s'écoula avant l'arrivée des secours. Des heures ou des minutes. Quelle importance ?

Une éternité. C'est le temps que cela prend pour tenter de comprendre pourquoi votre mari est en train de mourir sous vos yeux, et pour constater que vous êtes incapable de trouver une réponse.

## *Chapitre 17*

Je ne sais pas pourquoi notre société veut à toute force que le deuil soit un acte collectif alors que la seule chose à laquelle on aspire dans ces moments-là, c'est à la solitude. Conformément à la tradition, ma famille et mes amis m'entourèrent pendant le service funéraire et me serrèrent dans leurs bras avec ferveur, même si ma passivité parut les dérouter un peu. Ils m'apportèrent des quiches et des pâtés en croûte, m'envoyèrent des cartes de condoléances et des fleurs, firent des dons à la Fondation Christopher Reeve. Ils me laissèrent une pluie de messages sur mon répondeur pour me dire de ne surtout pas hésiter à les appeler si j'avais besoin de quoi que ce soit... Mais besoin de quoi ? C'était à peine si j'étais capable de décider quelle chaussure allait avec quel pied.

J'avais espéré un soutien de ce genre pendant des semaines après l'accident d'Adam... Il faut croire que la maladie et le handicap sont plus effrayants que la mort, car c'est au moment où j'aurais voulu rester blottie au fond de ma coquille pour faire mon deuil que je me retrouvai à la merci d'un tas de gens bien intentionnés, certes, mais complètement en porte-à-faux avec ma douleur. Ma mère était sûrement animée des meilleures intentions lorsqu'elle me dit :

— Tu vois ? Je savais que tu serais forte.

Et mon père l'était certainement tout autant quand il me tapota la main en murmurant :

— C'est mieux ainsi.

Ils vantaient mon courage, donc j'étais courageuse. Ils louaient ma dignité, donc j'étais digne. Ils mettaient tous un point d'honneur à me soutenir dans cette épreuve... et je ne m'étais jamais sentie aussi seule de toute ma vie.

La mère d'Adam était probablement persuadée d'agir pour mon bien, elle aussi, quand elle

s'installa chez moi et prit l'initiative de congédier Mme Lapp et Dennis. Peut-être s'imaginait-elle que je n'avais plus besoin d'eux. Ou peut-être se sentait-elle mal à l'aise en leur présence, comme toujours, parce qu'ils lui rappelaient les soins très lourds dont Adam avait eu besoin au quotidien.

Elle réorganisa les placards de ma cuisine, ramassa mon courrier, répondit à mon téléphone...

Sous couvert de m'aider, elle passait ses journées à brasser de l'air tout en donnant l'impression de ne pas arrêter, et bourdonnait autour de moi comme une mouche que je n'avais pas l'énergie de chasser. Peut-être attendait-elle, elle aussi, que je lui explique ce dont j'avais besoin ?

Huit jours après l'enterrement, Katie débarqua à la maison et prit les choses en main. Ignorant les molles protestations de ma belle-mère (« J'avais l'intention de m'en occuper... »), elle lava, sécha, repassa et rangea l'équivalent de trois semaines de lessive. Elle passa l'aspirateur, coupa mon stock de quiches et de pâtés en croûte en portions individuelles et les congela, puis elle tria mon courrier en piles bien nettes, colla des post-it sur les factures qui devaient être payées sans attendre.

Et, miracle, elle repartit.

C'était la chose la plus magnifique qu'on ait jamais faite pour moi.

— Je te téléphone, me dit-elle simplement.

Et elle tint parole. Elle m'appela tous les jours pour prendre de mes nouvelles et me proposer ses services.

Pendant trois semaines, j'écoutai la mère d'Adam sangloter la nuit alors que je ne parvenais pas à verser une seule larme. Je ne dis rien tandis qu'elle prenait peu à peu possession de notre maison, comme si en me vampirisant elle allait ramener Adam à la vie. Je m'installais en face d'elle au petit déjeuner et je l'écoutais se lamenter sur son malheur. Son deuil était envahissant, égoïste, et ne laissait aucune place à mon propre chagrin. Je tolérais sa présence non par compassion, mais parce que je n'avais pas la force de lui demander de partir.

Jusqu'à ce que le Petit Jésus me vienne en aide.

Ce matin-là, je descendis l'escalier après une nuit sans sommeil, groggy, aspirant seulement à me préparer une tasse de café bien noir pour me permettre de commencer la journée. Je franchis la porte de la cuisine et mon pied buta sur la crèche, envoyant tout son divin contenu voltiger aux quatre coins de la pièce. Je lâchai une bordée de jurons qui n'avaient rien de pieux.

Quelqu'un avait exhumé des cartons de décorations enfouis à la cave depuis des années et vomi Noël dans toute la maison. Les elfes auraient pu faire des coupables tout désignés, mais comme ils n'existaient pas, je compris instantanément que ce travail était l'œuvre de ma belle-mère. Cette fois, c'en était trop. Passe encore qu'elle mette son nez dans mes placards et qu'elle épluche mes relevés de carte bancaire. Mais là, il s'agissait ni plus ni moins d'une violation de ma sphère privée.

Je la trouvai dans la chambre d'Adam, occupée à vider l'un des tiroirs de sa commode.

— J'ai besoin de m'activer, prétextait-elle.

— Je préférerais que vous ne touchiez pas aux affaires d'Adam. Je m'en chargerai moi-même.

— Mais, Sadie, protesta Mme Danning d'un ton outré, je suis sa mère !

Ce fut la goutte qui fit déborder le vase. Je perdis d'un seul coup mon calme, ma patience et peut-être même la raison. Les gens disent parfois des choses terribles sous l'effet de la colère et expliquent ensuite qu'ils se sont laissé emporter, qu'ils ne le pensaient pas vraiment — pas moi. Je pensais chacun des mots que je prononçai. Ce n'était pas notre première dispute, mais ce fut sans aucun doute la pire. Elle voulait rester dans la maison où avait vécu son fils, je voulais qu'elle parte du lieu où il était mort.

Je finis par gagner, même si la victoire avait un goût amer. Je ne retirai aucune satisfaction de lui

dire que c'était à moi et à moi seule de décider de ce qu'il convenait de faire des affaires d'Adam et qu'elle pouvait garder ses commentaires pour elle.

— Mais nous devons nous soutenir dans cette épreuve ! cria-t-elle.

— Je suis désolée, mais je ne partage pas ce point de vue.

Elle redressa le menton.

— Bien, si vous ne voulez pas de moi ici...

— Je n'ai pas *besoin* de vous ici.

C'était la réponse la moins cruelle que je pouvais lui faire.

Lorsque la porte se referma sur elle, je crus que j'allais enfin pouvoir donner libre cours à mon chagrin.

Mais non. Impossible de verser une seule larme. J'avais sangloté comme une folle quand on avait embarqué Adam dans l'ambulance puis, plus tard, à l'hôpital, quand il ne s'était pas réveillé de cette attaque. Mais devant des gens qui avaient scruté mon chagrin à la loupe, comme s'il s'agissait d'une jauge permettant de mesurer mon amour, j'avais gardé un visage de marbre et les yeux secs. Trois semaines s'étaient écoulées depuis la disparition d'Adam. Je dormais, je mangeais, je répondais quand on me parlait... mais je ne pleurais pas.

J'essayai de me laisser aller, le front appuyé au montant de la porte. Je pris une grande respiration puis relâchai mon souffle dans un soupir libérateur — en vain. Mon chagrin restait enfoui en moi, mes sanglots bloqués à l'arrière de ma gorge. Je m'imaginai, extirpant mes larmes de force, comme un poisson pendu à un hameçon. Elles me déchireraient au passage, sans doute, mais après je serais délivrée.

J'attendis longtemps, mais l'apaisement que j'appelais de mes vœux ne vint pas.

Mon univers était devenu uniformément gris. Il eût été facile de me laisser couler à pic dans la dépression — rester au fond de mon lit, ne plus faire l'effort de m'habiller, mariner dans le chagrin. Je n'en fis rien : je résistai comme un vaillant petit soldat.

Je me levais chaque matin, je me douchais, je m'habillais, je mangeais des repas équilibrés quand j'y pensais, de la soupe en boîte et du pain grillé le reste du temps. J'écoutais mes patients me parler de leurs problèmes et s'ils notèrent un quelconque changement dans ma façon d'être, aucun d'entre eux ne m'en fit la remarque.

Les larmes que j'avais tellement appelées de mes vœux semblaient s'éloigner un peu plus chaque jour, au point que j'en arrivais à me demander comment j'avais pu imaginer que pleurer me ferait du bien. Ma vie reprit son cours, rythmée par le défilé des consultations et des factures à payer. Je pensais que les fêtes de Noël seraient un moment difficile à passer, mais il n'en fut rien. Je me sentis presque soulagée : pas de sapin, pas de décorations, pas de repas à préparer. Je pus accepter l'invitation de mes parents sans avoir à m'inquiéter de savoir qui s'occuperait d'Adam.

Quel changement !

Pour la première fois depuis quatre ans, j'éprouvais le besoin de parler d'Adam : avec mes parents, avec Katie et Evan, avec des gens que je ne voyais qu'une fois l'an pour les fêtes de fin d'année ou les anniversaires. On m'écoutait avec compassion. J'étais veuve : désormais, on pouvait me plaindre sans ressentir de gêne. On me tapotait l'épaule, on me présentait des condoléances, on hochait la tête d'un air compréhensif quand j'évoquais mon défunt mari. D'une certaine façon, sa mort était moins embarrassante que son handicap.

L'intérêt suscité par son décès brutal ne dura qu'un temps. Les invitations s'espaçèrent peu à peu, les coups de téléphone et les cartes aussi, et finalement, ils cessèrent complètement. Le monde continua à tourner, mais sans moi.

Un soir de janvier, Dennis m'invita à dîner. Il m'emmena dans un petit restaurant antillais devant lequel j'étais passée très souvent en voiture, sans jamais m'arrêter. La cuisine était délicieuse, l'atmosphère chaleureuse. C'était bon de pouvoir évoquer Adam avec quelqu'un qui l'avait côtoyé d'aussi près. Dennis eut le tact de m'écouter plus qu'il ne parla.

— Il me manque, m'avoua-t-il après le dîner comme nous regagnions le parking côte à côte. Il me battait aux échecs comme personne.

— Il était tellement content de pouvoir jouer avec vous. Moi, je n'ai jamais réussi à apprendre.

— Je me sens coupable, murmura-t-il d'un air malheureux. Si j'avais été là, peut-être que...

— Vous n'avez rien à vous reprocher, Dennis.

Il s'essuya les yeux et je ressentis de l'amertume à le voir pleurer alors que j'en étais incapable.

— C'était quelqu'un de bien, murmura-t-il d'une voix enrouée.

— Oui.

— Je m'en veux tellement...

— Moi aussi, je m'en veux. Pour toutes sortes de raisons. Mais je refuse de me sentir responsable parce que je suis sortie ce jour-là, ou parce que j'aurais pu réagir plus vite ou différemment.

La boucle d'oreille de Dennis scintilla dans la lumière du réverbère tandis qu'il inclinait son visage vers moi.

— Je l'espère, Sadie, parce que vous n'avez rien à vous reprocher.

— Vous non plus, Dennis. Ce n'est pas votre faute si vous étiez absent et si la personne qu'on nous a envoyée était un incompetent.

La conviction qui perçait dans ma voix parut le rassurer. Il hocha la tête, visiblement soulagé.

— Au moins, il ne souffre plus, soupira-t-il.

J'avais entendu cette platitude des dizaines de fois, si ce n'était davantage.

— Il est libre, maintenant.

Moi aussi. Mais je ne pouvais pas le dire, même si Dennis, plus qu'un autre, sans doute, aurait compris. Il me serra dans ses bras — un adorable géant qui avait fait partie de ma vie pendant des années et allait poursuivre sa route de son côté. Cette étreinte se voulait un réconfort et ce fut le cas... pour lui. Dennis s'éloigna, le cœur plus léger, et je montai dans ma voiture, lestée d'un fardeau plus lourd encore.

Mes retrouvailles avec Mme Lapp furent à son image : simples et chaleureuses. Elle m'engloutit dans ses bras maternels et me serra très fort contre elle avant de me faire entrer dans sa cuisine. Là, elle entreprit de me couper une part de tarte aux abricots maison tout en racontant son séjour au Texas où elle venait de passer huit jours avec son mari.

— Et la semaine prochaine, nous partons à New York, m'annonça-t-elle avec enthousiasme. Nous allons assister à une comédie musicale à Broadway !

J'avais eu l'occasion d'échanger quelques mots avec Samuel Lapp quand il venait à la maison chercher sa femme : c'était un homme poli mais très silencieux, perpétuellement vêtu d'une salopette bleue et d'une chemise blanche, et j'avais du mal à l'imaginer dans un théâtre de Broadway.

— Ce sera sûrement une expérience formidable, affirmai-je gentiment.

En venant ici, j'avais eu l'intention de demander à Mme Lapp de reprendre son travail chez moi — sa présence m'aurait aidée à me sentir un peu moins seule dans cette grande maison vide - mais, à l'évidence, elle avait d'autres projets, beaucoup plus séduisants.

— Je suis deux fois plus débordée qu'à l'époque où je travaillais, déclara-t-elle fièrement en déposant une part de tarte et une fourchette à gâteau devant moi. J'ai attendu pendant des années de pouvoir enfin prendre ma retraite. Je l'aurais fait depuis longtemps, si...

Elle s'interrompit, un peu embarrassée. Je découpai un petit morceau de gâteau avec ma fourchette pour ne pas avoir à croiser son regard.

— J'apprécie tout ce que vous avez fait pour nous, madame Lapp.

Elle secoua la tête.

— J'ai été très heureuse de travailler pour votre mari et vous, même les jours où il était un peu... ronchon.

J'esquissai un pâle sourire. Ronchon était un euphémisme.

— L'important, c'est que vous soyez maintenant libre de voyager et de penser un peu à vous, déclarai-je avec sincérité. Profitez-en, vous le méritez.

Elle s'éclaircit la gorge.

— Ne le prenez pas mal, docteur Danning, mais... c'est aussi valable pour vous.

Je mastiquai un morceau de tarte, incapable de répondre. La conversation dévia sur les programmes télé, la météo, le coût de la vie... Je me forçai à avaler encore trois bouchées, puis me levai pour partir, au bord de la nausée.

— N'hésitez pas à m'appeler si vous avez envie de parler, lança-t-elle depuis le pas de sa porte tout en m'adressant un petit signe de la main.

Je promis, mais nous savions toutes les deux que je n'en ferais rien.

Katie se creusait la tête pour essayer de me remonter le moral. Petite, déjà, elle n'hésitait pas à me donner la moitié de son goûter pour me consoler quand j'avais du chagrin. Aujourd'hui, ses cadeaux avaient évolué — les beignets à la confiture d'autrefois avaient cédé la place à du bon vin, des pâtes de fruits ou des petits-fours traiteur — mais sa gentillesse avait gardé la même authenticité.

Elle s'affala sur mon canapé et envoya voltiger ses souliers à travers la pièce avec un soupir de bien-être. Elle avait une nouvelle coupe de cheveux, ses traits étaient plus reposés que lors de sa dernière visite, et sa tenue — pantalon en lin et T-shirt — était à la fois décontractée et chic.

— Tu as perdu du poids, constatai-je.

Son visage s'éclaira.

— Exact ! Maintenant que j'ai repris une activité à mi-temps, je peux m'offrir des cours de gym. J'y vais le matin avec James, pendant que Lily est à la maternelle. Et je travaille l'après-midi, pendant qu'ils font la sieste tous les deux.

Je retirai moi aussi mes chaussures. Mon pantalon ne m'avait pas coûté le même prix que le sien, mais ce n'était pas nouveau. Ce qui l'était, en revanche, c'était que je n'éprouvais pas le besoin de me comparer à elle — et à mon désavantage.

— Je suis contente que tu aies pu te libérer. J'avais envie de voir *Moulin Rouge* depuis très longtemps, fis-je en me penchant vers les DVD quelle avait apportés.

— Euh oui...

Je perçus une hésitation dans sa voix et levai les yeux.

— On peut regarder un autre film, si tu préfères.

Elle secoua la tête.

— Non, non, c'est très bien.

Je fronçai les sourcils, incapable de déchiffrer son expression. On aurait dit quelle se retenait de rire.

— Katie, qu'est-ce qu'il y a ?

Elle se mordit la lèvre puis se mit à pouffer.

— En fait, je... je suis ici en service commandé.

— Quoi ?

— Maman m'a obligée à venir. Son instinct de mère lui dit que tu ne vas pas bien et elle s'inquiète pour toi.

Je restai bouche bée plusieurs secondes, puis un rire incrédule me monta aux lèvres.

— Tu me fais marcher !

Katie s'esclaffa.

— Je te jure que non. Il paraît que... que si c'est moi qui te parle, tu te confieras plus facilement... parce que je suis ta sœur.

Un même fou rire nous secoua.

— C'est le monde à l'envers, déclarai-je en reprenant mon souffle.

— Comme tu dis. Du coup, il a fallu que je réquisitionne Evan, reprit Katie, hilare. Je lui ai expliqué que si je n'allais pas te voir, maman réclamerait mon scalp.

Je secouai la tête.

— Et... ?

— Il n'a pas osé s'attirer les foudres de belle-maman : c'est lui qui garde les enfants en ce moment. Et, regarde...

Katie brandit triomphalement son téléphone portable.

— Je l'ai éteint. Evan va devoir gérer tout seul l'attaque des couches-culottes !

— On dirait un film d'horreur.

Je servis le vin en riant et ouvris la boîte de chocolats que m'avait apportée Katie.

— Bah, un papa doit apprendre à maîtriser toutes les situations, y compris les plus périlleuses, décréta-t-elle. Et puis d'ailleurs, Lily sera là pour l'aider.

Je ne pus m'empêcher de glousser en imaginant l'aide que lui apporterait ma nièce.

— Pauvre Evan.

— Ne t'inquiète pas pour lui, il survivra.

Katie porta son verre à ses lèvres en ronronnant.

— Mmm... Je n'ai pas bu de vin depuis une éternité. J'adore Lily et James, mais je ne suis pas mécontente de retrouver petit à petit ma vie d'avant.

Ce fut comme une explosion. Mon verre m'échappa des mains et se brisa sur le sol, tandis que les larmes se mettaient à couler. Je m'accroupis aussitôt pour réparer les dégâts, saisissant les éclats de verre à pleines mains sans même me rendre compte de ce que je faisais.

— Moi aussi, je suis soulagée de retrouver ma vie d'avant, soufflai-je d'une voix rauque, obscurcie par les larmes, chaque mot me lacérant la gorge comme une lame de rasoir. Je devrais avoir honte de dire une chose pareille, je sais, mais... mais c'est la vérité. Je suis soulagée.

Quand nous étions petites, c'était toujours moi qui pensais les bobos de Katie quand elle se faisait mal. Aujourd'hui, ce fut elle qui m'emmena dans la salle de bains pour soigner la coupure que je m'étais faite au doigt. Elle désinfecta la plaie, y appliqua un pansement, puis me lendit la boîte de mouchoirs en papier pour éponger les larmes que je croyais taries à jamais et qui ruisselaient sur mes joues.

— Tu es... une maman... géniale, balbutiai-je lorsque mes sanglots s'atténuèrent enfin, cédant la place à des hoquets douloureux.

— Eh oui. Qui Peut cru ? dit-elle avec humour en m'entourant les épaules de son bras.



Nous retournâmes nous asseoir sur le canapé du salon et elle me présenta la boîte de chocolats.

— Tiens, ça va te requinquer.

— Génial, grommelai-je en me mouchant. Exactement ce qu'il me fallait pour me remonter le moral : des cuisses énormes.

— On s'en fiche de tes cuisses. Mange.

Elle me servit un autre verre de vin et trinqua avec moi. Du bon vin et du chocolat : ma petite sœur savait mieux que quiconque comment me réconforter. Même Adam avait ignoré ces petits détails sur moi.

— Il me manque, Katie, murmurai-je.

Elle me lança un regard grave.

— Je sais, chérie. Il me manque à moi aussi.

— Je suis allée faire des courses en sortant de mon travail, hier, et je n'ai pas eu besoin d'appeler d'abord à la maison pour m'assurer que tout allait bien. J'ai pris tout mon temps dans le magasin et je ne suis pas rentrée à la maison quatre à quatre pour apprendre qu'il y avait eu un problème en mon absence... ou pour me disputer avec lui parce que j'étais en retard.

Mes larmes se remirent à couler.

— Et cette nuit, j'ai dormi paisiblement, sans avoir besoin de me lever toutes les deux heures pour m'occuper de lui.

La main de Katie était une corde déroulée le long de la paroi du gouffre au fond duquel j'étais en train de sombrer. Je l'agrippai de toutes mes forces.

— Cela ne veut pas dire que tu ne l'aimais pas, Sadie.

J'aurais voulu la croire, mais...

— Il pouvait se montrer tellement cruel, parfois ! Je sais bien que c'était le désespoir et la colère qui le rendaient amer, mais il en devenait... méchant. Je ne reconnaissais plus l'homme que j'avais épousé. J'avais l'impression de vivre avec un étranger, comme s'il était sorti du coma avec la personnalité d'un autre.

— Mais cela ne veut pas dire non plus que tu ne l'aimais pas, affirma Katie. Il n'était pas facile à vivre et il lui arrivait de se montrer carrément odieux. Mais c'était déjà le cas avant l'accident.

Si n'importe qui d'autre m'avait tenu ces propos, je me serais mise en colère et j'aurais immédiatement défendu la mémoire de mon mari. Mais avec Katie, c'était différent.

— C'est vrai. Mais il pouvait être vraiment merveilleux, quand il le voulait.

— Ce n'est pas ta faute s'il a cessé de le vouloir.

Je hochai la tête tandis que mes larmes recommençaient à couler.

— Tu sais, dit-elle en m'entourant les épaules, ce n'est pas parce que je me plains d'être cloîtrée à la maison avec les enfants que je ne les aime pas de tout mon cœur. Et ce n'est pas parce que tu as envie de retrouver une vie normale que tu n'aimais pas Adam.

— Où as-tu appris à être de si bon conseil ? lui demandai-je en reniflant.

Elle sourit.

— Auprès de ma grande sœur.

Nous fondîmes en larmes toutes les deux.

Le chagrin s'atténua un peu comme un traumatisme consécutif à un coup : il reste douloureux même après que l'hématome a disparu et, parfois, il laisse une cicatrice pour vous rappeler à jamais son emplacement. Le vide laissé par Adam n'était pas moins cruel, mais le temps mettait tout doucement mes émotions en sourdine. Un jour, il les polirait jusqu'à en effacer toutes les aspérités. Je

devais simplement me montrer patiente.

Je fis donc un effort pour donner un sens à mes journées. Je m'inscrivis à des séances de gym. J'annulai notre abonnement au service de location de films sur Internet et je rejoignis un groupe de discussions littéraires. Au final, je n'en retirai aucune satisfaction. Je me rendais à la gym à reculons et lire en prenant des notes s'avérait assez contraignant — beaucoup plus que de regarder un film à la télé. Je savourais néanmoins le confort de ma nouvelle vie tout en essayant de ne pas me laisser envahir par un sentiment de culpabilité.

Si je parvenais à remplir mes journées, en revanche, je ne parvenais pas à combler mon vide intérieur : j'étais habitée par une étrange impression de manque, d'inachevé. Je crus d'abord que c'était à cause de la chambre d'Adam, laissée intacte depuis sa mort. Peut-être devais-je faire place nette pour pouvoir tourner la page de l'accident et me recentrer sur des souvenirs plus heureux ?

J'étais sur le point d'entrer dans sa chambre, la main sur la poignée, quand je compris tout à coup que le problème ne venait pas de cette porte, maintenue fermée depuis des semaines.

Il venait de celle que j'avais laissée ouverte.

## *Chapitre 18*

### *Février*

J'étais certaine qu'il viendrait, ne serait-ce que poussé par le même automatisme qui avait conduit mes pas jusqu'ici. Comme ces grenouilles qui reviennent chaque printemps dans la mare où elles vont frayer, Joe et moi revenions inéluctablement vers notre banc.

On avait changé les plantes de l'atrium : les fougères suspendues avaient été remplacées par des chlorophytums. Les longues grappes pendantes, hérissées de petits piquants duveteux, filtraient la lumière de façon différente. Je n'aurais su dire si je les aimais ou pas.

Je m'étais habillée avec soin, dans des teintes qui m'allaient bien. Mes souliers à talons et mon rouge à lèvres me donnaient de l'assurance — encore que je n'étais pas certaine d'en avoir besoin.

A l'instant où je le vis s'avancer au loin, toutes mes interrogations s'envolèrent. Jusque-là, je n'étais pas sûre de ce que je ressentirais en me retrouvant face à Joe : j'avais imaginé de la colère, de la déception, du désir, peut-être même, qui sait ? Je ne m'étais pas attendue à du soulagement.

Ma respiration resta bloquée dans ma gorge et mes mains se tordirent sur mes genoux tandis qu'il s'asseyait à côté de moi sur le banc. C'était la même sensation que lorsqu'on est brusquement séparé

de quelqu'un dans une foule : ces quelques secondes de panique pendant lesquelles on se croit perdu, juste avant de voir le visage familier réapparaître au milieu de ce mur d'inconnus.

— C'est bon de vous revoir, Sadie.

Je hochai la tête et levai les yeux vers le soleil qui transperçait le dôme en verre. Contrairement aux fougères qui avaient tamisé la lumière, les chlorophytums ne dispensaient pas d'ombre, et je décidai que je ne les aimais pas, finalement.

— Je m'étais imaginé que vous ne reviendriez pas.

- Mon mari a eu une attaque, annonçai-je calmement en tournant la tête vers lui. Il est mort.
- 

Je croyais m'être habituée à prononcer cette phrase. D'une certaine façon, c'était plus facile à dire que « Mon mari est tétraplégique. » Plus facile à dire mais aussi à entendre. Les gens sont plus à l'aise avec la mort qu'avec le handicap.

Les mots donnèrent l'impression de glisser facilement de mes lèvres, mais ma vision se brouilla, et je sentis sa main se poser sur mon épaule. Nous nous rapprochâmes l'un de l'autre sans même avoir conscience de bouger.

C'était la première fois qu'il me touchait.

Ma voix s'éleva dans un chuchotement, mais j'étais certaine qu'il m'entendrait :

- Vous n'auriez pas une histoire à me raconter, Joe ? J'en ai vraiment besoin.

Ce mois-ci, je m'appelle toujours Priscilla et je porte au doigt une bague qui clame au monde entier que je suis fiancée : le diamant est assez gros pour qu'on le remarque et qu'on m'en fasse des compliments. J'en suis folle !

Dans une minute, j'ai rendez-vous avec mon fiancé. Nous devons nous rendre chez l'un des sept traiteurs encore en lice pour la réception. Il va nous faire goûter tous les éléments du menu que j'ai sélectionnés, y compris le gâteau — nous avons le choix entre un framboisier meringué et une marquise aux trois chocolats. Tous deux seront réalisés sur commande par un pâtissier français : pas de tout-venant à mon mariage, merci bien. Après tout, une femme ne convole qu'une seule fois dans sa vie — si elle fait le bon choix.

— Chéri !

Il est là. Mon Joe. Il se retourne et je constate avec un petit froncement de sourcils qu'il a les mains dans ses poches.

— Bébé, tu recommences.

Il les retire aussitôt, avec ce sourire repentant que je trouve si charmant.

— Désolé.

— Je te l'ai dit cent fois, ça fait débraillé.

Je porte des chaussures à talons plats, aujourd'hui, et je dois me hisser sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue. Il sent le savon.

— Je vais t'acheter de l'eau de toilette.

Il fait glisser ses mains sur mes hanches, m'attire à lui et plonge son regard dans le mien.

— Pourquoi ? Je ne sens pas bon ?

— Si. mais j'aime l'odeur de l'eau de toilette.

Je presse de nouveau mes lèvres sur sa joue avant de reculer.

— Viens. Ne nous mettons pas en retard.

— Grand Dieu, non. Le ciel nous préserve de modifier notre programme.

Je m'arrête et lui lance un regard incisif. Se moquerait-il de moi ? On ne peut jamais savoir, avec Joe. Nous sommes généralement sur la même longueur d'ondes, mais, de temps à autre, comme maintenant, il fait des réflexions bizarres.

— Arriver en retard à un rendez-vous n'est pas un titre de gloire, Joe.

Il n'est pas dans mon intention de me montrer cassante, juste ferme. Il connaît mon opinion sur la question : nous en avons parlé une bonne dizaine de fois.

Il m'attrape le poignet et me ramène vers lui. Je n'ai aucune envie de l'embrasser mais il me soulève le menton d'un geste si doux que je finis par céder. Son haleine sent la menthe.

Il a l'air sincèrement désolé.

— Pardon. Je sais combien tu détestes être en retard.

Je souris en entendant cet acte de contrition et je l'embrasse avec un peu plus de chaleur. Puis je glisse ma main dans la sienne.

— Allons-y.

Le traiteur nous fait déguster des minuscules canapés recouverts d'une pellicule de gelée, des cubes de fromage aromatisés, des mini-brochettes de viande et de légumes. Il a préparé un assortiment de tous ses produits, empalés sur des petites piques en plastique, et Joe les goûte en rafale, en deux bouchées, à mon grand dam. Il accomplirait une corvée qu'il ne se comporterait pas autrement : comment pourrait-il faire dans ces conditions la différence entre les fines tranches de jambon au miel et les dés de poulet sauce barbecue ?

Le traiteur lui lance un bref regard puis se tourne vers moi d'un air apitoyé.

— Comme je vous le disais, mademoiselle Eddings, le buffet de hors-d'œuvre est calculé sur la base de trois cents convives et...

— Trois cents... ?

Le chiffre a capté l'attention de Joe, qui se tourne vers moi, bouche bée.

— Mais... Cilla, je pensais...

J'ai horreur qu'il m'appelle ainsi.

- Joe chéri, la liste dont nous avons parlé n'était qu'un point de départ.

- 

Pendant un instant, je me dis qu'il va me taire une scène devant le traiteur — qui a d'ailleurs la discrétion de regarder ailleurs. Il a déjà été témoin de bon nombre de prises de bec pré-nuptiales, j'en suis sûre, mais il est hors de question que je lui offre de quoi alimenter la rubrique des potins locaux. Je me redresse sur ma chaise, le dos droit, et je dévisage Joe avec une expression calme mais ferme. Cela fonctionne : il hausse les épaules et je me remets à discuter petits-fours et canapés avec le traiteur.

Ce n'est pas ma faute si la liste de Joe se résume à sa famille et à trois ou quatre amis. Moi, je connais beaucoup de monde : il y a mes associés, ma famille, mes amis, des gens qui ne sont pas des amis mais que je dois inviter quand même parce qu'ils sont convaincus de l'être... Ma vie est aussi complexe que le feuilletage du gâteau que nous goûtons aujourd'hui, et ce mariage est très important pour moi. J'informe le traiteur que je lui téléphonerai avant la fin de la semaine pour lui faire

connaître ma décision.

Une fois chez moi, Joe retire sa veste, desserre sa cravate et s'allonge sur le canapé pour regarder la télé pendant que je prépare le dîner. C'est un menu tout simple — pâtes au blé complet nappées d'une sauce tomate allégée — mais je fais attention à ma ligne. Pas question de ressembler à une chaise capitonnée dans ma robe de mariée. Joe proteste, parfois, mais comme ce n'est pas lui qui cuisine, il n'a pas droit au chapitre. Ce soir, néanmoins, il ne dit rien, et mange docilement ce que je pose devant lui.

Je lui raconte ma journée. Joe sait écouter comme personne, mieux que tous les hommes avec lesquels je suis sortie avant lui, mais aujourd'hui, je m'arrête en m'apercevant qu'il m'observe fixement.

Quand il se lève et contourne la table pour m'embrasser, mon cœur se met à battre la chamade malgré moi. Son haleine sent l'huile d'olive et l'ail — la mienne aussi, forcément. Je le repousse légèrement.

— Joe...

Sa main se referme sur ma nuque pour m'empêcher de reculer la tête tandis que sa langue joue avec la mienne. Je soupire et m'abandonne à son baiser. A son savoir-faire.

Son autre main caresse mes seins. Mes mamelons durcissent instantanément et je dois m'empêcher de me tortiller contre lui. Joe produit toujours cet effet là sur moi, comme si je ne m'appartenais plus. Comme si ces mains se promenaient sur tout mon corps alors qu'il se contente de m'embrasser.

— Allons dans ta chambre.

Ce n'est pas une prière. Ce n'est pas non plus une requête et ce n'est pas tout à fait un ordre, mais je me lève quand même.

Joe continue à m'embrasser pendant que nous montons l'escalier. Il déboutonne mon chemisier, dégrafe ma jupe, pousse la porte de ma chambre et m'emporte sur le lit pour achever de me déshabiller.

Je m'abandonne à ses baisers et à ses caresses, vêtue de mes seuls sous-vêtements de dentelle, offerte. Je le laisse dégrafer mon soutien-gorge, contempler mes seins nus. Le spectacle de mon corps abandonné semble le captiver bien plus que celui des canapés du traiteur, mais ce n'est pas vraiment une surprise : je me donne du mal pour sculpter ma silhouette.

Sa bouche quitte la mienne pour descendre le long de ma gorge, et il suce mes mamelons l'un après l'autre, jusqu'à ce que je me cambre. Il sait exactement comment il doit me toucher. Ce que j'aime. Ce que je n'aime pas.

Sa main caresse mes cuisses puis mon ventre plat et ferme. Je me tends un peu, attendant qu'il descende plus bas, entre mes jambes. Alors, sa bouche abandonne mes seins, et il redresse la tête pour me regarder dans les yeux.

D'habitude, j'aime la façon dont Joe me regarde. D'habitude, il sourit, mais pour l'heure, il se contente de me fixer. Il repousse une mèche de cheveux derrière mon oreille, et sa bouche s'approche de la mienne, son souffle chaud caressant mon visage. Mes lèvres s'ouvrent dans l'attente de son baiser — qui ne vient pas.

— Embrasse-moi, je commande.

Ses lèvres se pressent, non pas sur les miennes, mais sur ma joue puis sur ma gorge et mon cou qu'il mordille doucement. Je murmure une protestation, mais sa morsure a durci la pointe de mes seins. J'ai envie de saisir sa main et de la presser entre mes cuisses pour qu'il me touche là où je veux. Et c'est ce que je finis par faire, impatiente.

Il accède enfin à mon désir, et ses doigts décrivent des cercles et des arabesques sur la dentelle

de ma petite culotte. Il a fallu plusieurs séances avant que Joe apprenne à me caresser exactement comme je le veux, niais maintenant, c'est comme si j'avais une serrure secrète entre mes jambes dont il serait le seul à détenir la clé.

Il est appuyé sur un coude et il regarde les mouvements de sa main sur mon entrejambe. Sous cet angle, je distingue les fines pattes d'oie au coin de ses yeux, les petites rides qui forment une parenthèse de chaque côté de sa bouche et je me demande pourquoi ses sourcils sont froncés. Je me demande pourquoi il paraît plus vieux que lorsque je l'ai rencontré.

— Oui, comme ça...

Ma voix est rauque. J'écarte les jambes.

— Enlève ma culotte.

Docile, il faufile un doigt sous l'élastique et la fait glisser le long de mes cuisses et de mes jambes. Il suit du regard la trajectoire du petit morceau de dentelle sur le sol puis se lève et referme ses mains sur mes chevilles. Je suis toujours surprise par la largeur de ses mains : elles encerclent complètement mes chevilles.

Il fait glisser ses paumes le long de mes mollets, de mes jambes, puis caresse la petite plage sensible, sous la pliure des genoux, avant de remonter vers mes cuisses. Sa caresse me fait frissonner.

— A ton tour, bébé, déshabille-toi.

Joe lève les yeux vers moi. Il hoche légèrement la tête, puis se redresse pour enlever sa cravate. Tandis qu'il déboutonne sa chemise, je replie un bras derrière ma tête pour le regarder se mettre nu pour moi. Sa peau est légèrement dorée, la toison qui recouvre son torse a la couleur du cuivre bruni. Il retire son pantalon puis son boxer, dévoilant les poils plus sombres, autour de son sexe, parfaitement taillés.

— J'aime que tu prennes soin de toi.

Je me mouille les lèvres en signe d'approbation.

— Trop d'hommes se négligent, par flemme.

Joe s'interrompt, une chaussette à la main. Il ressemble à une statue, tout en lignes minces et fermes, bien que je le soupçonne de manger des petits gâteaux en douce. Ses abdos sont toujours parfaitement dessinés, mais ses flancs ne sont plus aussi minces qu'il y a quelques mois. Je vais devoir intensifier les séances de musculation.

Il enlève sa deuxième chaussette puis s'agenouille sur le lit au-dessus de moi.

— Combien d'hommes ?

J'aime la chaleur de soi: corps et sa façon dont il s'ajuste au mien. Son sexe est une barre brûlante et dure contre ma cuisse. Mais je préférerais qu'il l'enfonce en moi et je creuse les reins avec impatience.

— Combien d'hommes, Priscilla ?

Encore ? Je croyais qu'il s'agissait d'une question purement rhétorique.

— La majeure partie d'entre eux, je suppose.

Je me pousse légèrement pour que nous puissions nous allonger sur le côté, face à face. Son érection se frotte contre mon ventre. Je veux la sentir plus bas.

— La plupart des hommes en général ? Ou la plupart de tes ex ?

— Les deux, fais-je avec agacement. Pourquoi te montres-tu si... offensif ?

— Je ne suis pas offensif. Je pose simplement la question. J'ai le droit, n'est-ce pas ?

Il parle au lieu de me faire l'amour, et c'est à mon tour de froncer les sourcils.

— Quelle est la question, exactement ?

— Combien as-tu eu d'amants ?

Je ne suis pas certaine d'avoir envie de répondre. Cela ne le regarde pas et, de toute façon, je ne suis pas restée en contact avec mes ex.

— Priscilla...

La voix de Joe est lente, basse, un peu amusée.

— Dis-moi combien d'amants tu as eus. Je veux savoir.

— Suffisamment pour être sûre que c'est avec toi que je veux passer le reste de ma vie.

C'est une excellente réponse, mais apparemment, elle ne le satisfait pas. Sa main s'insinue entre mes jambes, exactement là où je le veux, mais j'ai beau me frotter contre sa paume, il ne me caresse pas. Je laisse échapper un soupir de frustration.

— Pourquoi tiens-tu tellement à le savoir ?

— Simple curiosité.

— La curiosité est un vilain défaut.

C'est une pirouette, j'en ai conscience, mais je déteste qu'on me mette au pied du mur.

— Tu te défiles ?

— Dix, je siffle finalement entre mes dents. Content ?

Sa main se met enfin à aller et venir entre mes cuisses, comme pour me récompenser.

— Oui.

Il pousse mes épaules en arrière pour me faire rouler sur le dos, et ses doigts tracent des petits cercles autour de mon clitoris. Je ne l'empêche pas de continuer mais je suis crispée, énervée, et ça m'étonnerait qu'il réussisse à m'arracher un orgasme, maintenant.

— Mais tu es sortie avec plus de dix hommes, poursuit-il tout en pressant ses lèvres sur le sillon entre mes seins.

— Eh bien... oui.

— Seulement tu n'as couché qu'avec dix d'entre eux. Exact ?

La bouche de Joe se referme sur mon mamelon et le lèche doucement. Simultanément, il enfonce un doigt en moi avant de revenir caresser le bourgeon de mon clitoris. Je suis mouillée de désir, et je m'en rends compte.

— Priscilla ?

— Oui !

Il ne dit rien pendant les minutes qui suivent : sa langue titille mes seins l'un après l'autre, puis trace un chemin brûlant jusqu'à mon ventre. J'écarte un peu plus les jambes, impatiente.

— Ce sont eux qui t'ont quittée ?

Un grondement de protestation monte de ma gorge.

— Tais-toi !

— Mais je veux savoir.

Sa langue taquine mon nombril.

— Est-ce qu'ils te faisaient ça ?

Il lance un regard explicite en direction de sa main, qui ne cesse de bouger entre mes cuisses.

J'avale ma salive.

— Oui.

— Et ça ce plaisait ?

— Quand ils suivaient mes indications, oui.

— Comme ça ?

Il pince doucement mon clitoris entre son pouce et son index. Je sursaute et laisse échapper un

gémissement voluptueux. Ce n'est pas moi qui lui ai enseigné ça. L'initiative vient de lui.

— Non... Oui...

Son doigt recommence à dessiner des petits cercles autour de mon clitoris. Sa salive laisse des empreintes mouillées sur mon ventre. Il souffle dessus, et un frisson délicieux fourmille le long de mon dos. Je respire plus vite.

— Est-ce qu'ils te caressaient aussi avec leur langue ? Comme ça ?

Sa bouche remplace ses doigts. Je ne réponds pas, j'en suis incapable : le moment exquis où sa langue frétille contre mon clitoris est toujours trop intense pour que je puisse parler. Je gémiss de bonheur et je soulève les hanches pour me presser contre lui.

La langue de Joe est douce. Chaude. Mouillée. Elle explore les replis brûlants de mon sexe et mon clitoris avant d'adopter un rythme régulier qui fait alterner câlineries et roulements.

Puis il se remet à me poser des questions.

— Est-ce qu'ils te faisaient jouir de cette façon ?

Chaque syllabe presse ses lèvres contre moi, mais ses paroles ne sont pas étouffées pour autant. Je les entends distinctement.

— P-parfois...

— Seulement quelquefois ?

Sa langue accentue sa pression et je tressaute.

— Oui !

— Ou quelques hommes seulement ?

— Aussi, oui, je murmure d'une voix enrouée de désir.

Joe glisse les mains sous mes fesses et me soulève pour rapprocher mon sexe frémissant de sa bouche, mais sa langue interrompt ses caresses.

Je serre les dents, furieuse.

— Je ne couche pas avec des hommes qui ne sont pas soignés ! Tu es obligé de parler sans arrêt ?

— Ah, c'est vrai, j'oubliais : on ne doit pas parler pendant le sexe.

— Je n'ai jamais dit ça.

Je me redresse sur les coudes pour le fusiller du regard.

— J'ai dit pas de *conversation* pendant le sexe. Ça me déconcentre. Mais on peut parler, évidemment. Comment saurais-tu ce que j'attends de toi si je ne te l'explique pas ?

Joe ne répond pas. Il se remet à me cajoler avec sa langue tout en me fixant dans les yeux. D'habitude, je n'aime pas regarder quand il glisse son visage entre mes cuisses, mais ce soir, pour une raison que je ne parviens pas à m'expliquer, je suis incapable de détourner les yeux. Il me fait lentement l'amour avec sa bouche. Le voir lécher mon clitoris est une expérience d'un érotisme incroyable à laquelle je ne suis pas préparée, et un courant électrique me traverse de part en part.

— Refais ce bruit avec ta gorge, murmure-t-il.

Je secoue la tête pour indiquer que je ne peux pas sur commande, mais sa langue recommence son exquis manège et le même bruit s'échappe de ma gorge. Joe sourit.

— Est-ce que tes ex te faisaient gémir ainsi ?

— Non.

C'est la vérité. Joe est le premier.

Il prend tout son temps et je ne peux pas m'empêcher de me tortiller. Le plaisir obscurcit mes pensées, me rend sourde et aveugle. Je ne suis plus qu'un pôle de sensations sous les caresses conjuguées de ses doigts et de sa bouche. Pour la première fois, il ne me donne pas satisfaction. Il me fait languir, il m'oblige à le supplier.



— Oh, Joe, s'il te plaît !

Il entre enfin en moi et je jouis presque instantanément. Les soubresauts de l'extase me secouent pendant qu'il va et vient en moi. Lorsque sa bouche happe l'un de mes mamelons et le mordille, je jouis de nouveau. J'enfonce mes ongles dans son dos, stupéfaite par ce deuxième orgasme, totalement inattendu.

Joe halète et accélère le rythme, le visage baissé, mais je veux voir son expression quand il jouira. Je pousse sur son torse pour qu'il relève la tête et il obtempère.

— Ouvre les yeux, bébé, regarde-moi, l'enjoins-je d'une voix pressante.

Mais il n'obéit pas. Il atteint l'orgasme dans un grognement, en se mordant la lèvre. Des gouttes de sueur perlent sur son front et tombent sur ma poitrine. Je les essuie de la main en pensant déjà à la douche bien chaude que je vais prendre dans quelques instants.

Joe se laisse retomber sur le dos, épuisé, les paupières toujours closes. Je lui donne un petit coup de coude.

— Chéri, pousse-toi, que je puisse aller me doucher.

Il entrouvre un œil.

— Dans une minute.

— Non, pas dans une minute, Joe. Tout de suite.

Il ne bouge pas. Je m'assieds, les sourcils froncés. Que lui arrive-t-il, aujourd'hui ?

— Quel est ton problème ?

— Je n'ai aucun problème.

Il se met à bailler. Je lui redonne un coup de coude, plus vigoureux.

— Ne t'endors pas !

— Je n'en ai pas l'intention.

Je lève les yeux au ciel.

— En ce cas, pousse-toi !

Il s'assied en bâillant de plus belle. J'esquisse un mouvement pour descendre du lit mais il attrape mon poignet au vol et je m'arrête pour le regarder.

En le voyant nu au milieu des draps entortillés où flotte encore une odeur de sexe, j'ai brusquement envie de l'embrasser. Et c'est ce que je fais. Ses paupières se ferment. Elles le sont toujours lorsque je me redresse.

— Tu es contrarié ? je lui demande tendrement. Au sujet de mes amants. Tu trouves que c'est trop ?

Il me regarde.

— Et toi ? Tu trouves que c'est trop ?

— Non. Maintenant, si tu veux savoir si je regrette d'avoir couché avec la plupart d'entre eux, la réponse est oui, mais uniquement parce que c'était une perte de temps.

Je me penche pour l'embrasser de nouveau. J'ai envie d'être tendre et câline avec Joe, comme je ne l'ai jamais été avec aucun homme avant lui.

— Tu n'es pas intimidé, quand même ?

— Non.

C'est une boutade mais il ne sourit pas. Il n'a pas l'air de considérer la situation avec le même détachement que moi.

— Tu es contrarié. J'en étais sûre. C'est pour ça que je ne voulais pas t'en parler. Les hommes n'aiment pas qu'une femme ait plus d'expérience qu'eux.

Il rit, sans que je sache exactement pourquoi.

— Tout dépend de l'homme, Priscilla.

— En tout cas, tu n'as pas à t'inquiéter, Joe Wilder. Je t'apprendrai tout ce que tu as besoin de savoir.

— Oh, je n'en doute pas.

— Que veux-tu dire ?

— Rien.

Je lui lance un regard inquisiteur.

— Je te trouve bizarre, aujourd'hui.

— Dieu me préserve d'être bizarre, Priscilla.

— Je n'aime pas le ton que tu emploies.

Joe se lève et se dirige vers la salle de bains, et j'entends l'eau couler dans le lavabo. Je déteste qu'on me laisse en plan. Quand je le rejoins, il est en train de se brosser les dents et je constate qu'il n'a pas refermé le tube de dentifrice. Une fois de plus.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es jaloux ?

Son ricanement me fait serrer les poings. Il range sa brosse à dents dans le support et s'essuie la bouche du plat de la main, puis il se tourne vers moi.

— Non, Priscilla. Je ne suis pas jaloux.

— Je ne comprends pas ce qui t'arrive, Joe.

— Il ne m'arrive rien.

Je l'observe. Il est froid, distant.

— Tu pars ?

— Je dois me lever tôt demain.

— Je pensais que tu passerais la nuit avec moi.

— Je ne peux pas.

Mon sourire retombe.

— Très bien, mais n'oublie pas que nous dînons chez mes parents demain soir, et que nous devons rencontrer le Père Harris vendredi.

— Je n'oublierai pas.

— Bien. S'il te plaît, ne nous disputons pas, bébé. Ça me met mal à l'aise.

Je me dresse sur la pointe des pieds pour l'embrasser, mais Joe détourne la tête, et ma bouche atterrit sur sa joue.

— Embrasse-moi.

Il ne bouge pas.

— Joe !

Il soupire mais ne bouge toujours pas.

— Écoute, Joe, je suis désolée si je t'ai contrarié, mais ce n'est pas une raison pour te conduire comme un gosse immature.

Joe ne dit pas un mot. Il s'adosse simplement au lavabo, bras croisés. Je suis tellement, furieuse que je tape du pied. Le carrelage est glacé et je me fais mal aux orteils.

— Cesse de te comporter comme si je n'existais pas !

— Quelle est ma couleur préférée ?

— Pardon ?

Je suis décontenancée, ce qui m'arrive très rarement..

— Quelle est ma couleur préférée ? répète patiemment Joe.

Je pose les poings sur mes hanches.

— Pourquoi ?

— Ta couleur préférée à toi est le beige. Tu aimes la glace à la vanille nappée de chocolat chaud, mais tu as horreur des noisettes dans tes brownies, quand tu manges des brownies, c'est à dire quasiment jamais. Tu chausse du 38. Ton deuxième prénom est Anne.

— Et... ?

— Quel est mon deuxième prénom ?

Je reste bouche bée. Mon reflet dans la glace vient me rappeler que ce n'est pas une expression très flatteuse et je referme la bouche avec un claquement sec. Je ne connais pas le deuxième prénom de Joe. Il ne m'a jamais dit qu'il en avait un et il ne figure pas sur les faire-part de mariage.

— C'est Philip.

Je n'aime pas le tour que prend cette conversation.

— D'accord. C'est à cause des faire-part ? Parce que si tu voulais que ton deuxième prénom soit mentionné, il fallait le dire avant.

— Non, Priscilla. Ce n'est pas au sujet des faire-part. Je me moque éperdument des faire-part. Ou de ce qu'on mangera ce jour-là. Ou de la musique sur laquelle on dansera.

Je rougis de fureur.

— Je le savais ! Je savais que tu ne t'y intéressais pas ! Joe se frotte les paupières, il ne me regarde pas quand il déclare :

— Je ne m'intéresse qu'aux choses importantes.

Un long silence s'abat entre nous, que je romps d'un ricanement glacial.

— Si tu insinues par là que je ne m'intéresse pas aux choses importantes, je me demande ce que tu fais ici...

C'était censé être une menace, mais Joe a l'air de le prendre comme une délivrance. Je reste pétrifiée quand il passe à côté de moi sans un mot pour regagner la chambre. Le temps que je retrouve mon sang-froid et l'usage de ma voix, il s'est déjà rhabillé.

— Comment veux-tu que je connaisse ces détails sur toi, tu ne me les as jamais dits !

Pas de réponse.

— Je te préviens : si tu franchis cette porte, n'espère pas revenir !

Il s'arrête sur le seuil, mais ne se retourne pas.

— Tu le regretteras !

Les menaces se bousculent sur mes lèvres, furieuses, sauvages. Comment ose-t-il ? Comment peut-il avoir l'audace de me quitter ?

— Espèce de... de... Fiche le camp ! Glapis-je.

Et c'est ce qu'il fait.

— Vous avez le droit de me dire que vous m'aviez prévenu, conclut Joe à la fin de son récit.

Je secouai doucement la tête.

— Non. Je n'en ai pas envie.

Un silence dénué de tension flotta entre nous. Je ne lui demandai pas à quand remontait la scène, cela n'avait pas vraiment d'intérêt.

— Comment se fait-il qu'elle n'ait pas su répondre ? Vous ne lui aviez rien dit sur vous ?

— Elle n'a jamais demandé. Ce qu'elle croyait savoir lui suffisait.

— Pourtant, vous, vous connaissiez tous ces détails sur elle. Comment expliquez-vous cette différence ? Elle vous les avait confiés ? Ou bien vous vous êtes montré simplement plus attentif ?

Il poussa un soupir.

— Cela n'a plus d'importance, à présent.

— Je peux vous poser une question personnelle ?

Joe plongea son regard dans le mien.

— Sadie, je ne pense pas avoir le moindre secret pour vous.

Je ne pus m'empêcher de rire et il se joignit à moi. Oh, c'était merveilleux de sentir que ma tristesse n'avait pas pris complètement possession de ma vie, que j'étais encore capable de rire !

— Souhaitiez-vous réellement qu'elle réponde ?

— Vous me demandez si, inconsciemment Je n'espérais pas qu'elle échouerait au lest ?

— Oui.

Nos mains étaient toutes proches sur le banc. Elles ne se touchaient pas — mais elles étaient proches.

— Je ne crois pas. Pas sur l'instant, en tout cas.

Je l'observai avec un demi-sourire.

— Un jour, Joe, vous allez tomber en panne d'histoires.

Il se leva en riant.

— Je ne pense pas. On se voit le mois prochain ?

Je secouai la tête.

— Je ne sais pas. Je ne crois pas.

Joe enfonça les mains dans ses poches et se balançait d'avant en arrière sur ses talons avant de répondre.

— J'espère que vous viendrez, Sadie. Je l'espère vraiment.

Il sourit. Et comme toujours, je souris aussi.

- Merci.

Il hocha la tête et un silence auquel je fus incapable de donner un nom tomba entre nous. Puis Joe recula d'un pas et je me levai à mon tour. Plus rien, pas même un banc, ne nous séparait plus. Plus rien, sauf une incertitude qui semblait vibrer dans l'air.

— Merci, répétais-je.

Joe se pencha imperceptiblement vers moi.

— Il n'y a pas de quoi.

Nous partîmes en même temps, mais dans des directions opposées. Une minute plus tard, comme je m'apprêtais à traverser la rue, j'aperçus Joe sur le trottoir d'en face. Nous rîmes, un peu gênés, avant de nous séparer de nouveau. J'essayai de ne pas me demander par quel miracle des chemins différents avaient pu nous conduire au même endroit.

## *Chapitre 19*

### *Mars*

Rien de tel qu'un samedi soir froid et pluvieux pour s'accorder une longue douche brûlante, enfiler une chemise de nuit douillette et s'installer confortablement dans un fauteuil avec un bon roman et une tasse de thé Earl Grey. J'étais dans la cuisine, occupée à verser de l'eau frémissante dans ma théière quand on sonna à la porte. Je me statufiai et lançai un regard incrédule à la pendule. Il était 23 heures passées.

Et j'étais seule dans la maison.

Je reposai la bouilloire, l'oreille tendue. Je commençais à croire que j'avais rêvé quand la sonnette retentit de nouveau. Cette fois, je me glissai dans l'entrée sur la pointe des pieds, et j'aperçus une ombre qui se dessinait à travers les étroits carreaux en verre dépoli, de part et d'autre de la porte.

Attrapant le tisonnier dans la cheminée, je tirai les verrous et entrebâillai doucement le battant. La pluie cinglait les arbres de la rue, et un éclair illumina soudain le ciel au-dessus des toits, suivi par le grondement lointain du tonnerre. Les lampadaires éclairaient par derrière la silhouette sombre de mon visiteur, laissant son visage dans l'obscurité, mais je sus dans la seconde qui il était.

— Joe ?

Je reculai pour lui permettre de se mettre à l'abri. Il était trempé de la tête aux pieds, ses cheveux et son visage dégoulaient, ses vêtements lui collaient à la peau, sa chemise blanche réduite à l'état de pelure. Il serrait dans sa main une bouteille de whisky. Il resta là, dans mon entrée, tout ruisselant, sans un mot, sans un bonjour ni même une explication, rien — hormis le sifflement rauque de sa respiration.

J'esquissais un geste vers lui quand ses bras se refermèrent sur moi et me serrèrent contre lui à me broyer. Son corps brillait sous ses vêtements trempés, et je m'attendais presque à voir de la fumée s'en échapper.

Je bus le goût de la cigarette et du whisky sur ses lèvres quand sa bouche s'empara de la mienne.

Il ne sentait pas comme d'habitude — une odeur de musc se mêlait subtilement à son parfum naturel, que même la pluie n'avait su effacer. Sans abandonner ma bouche une seule seconde, il referma la porte derrière lui d'un coup de talon, et nous fîmes à reculons les trois pas qui nous séparaient de l'escalier.

L'arête de la marche me meurtrit le dos quand il me renversa sous lui. Sa bouche étouffa mon cri, vola mon oxygène, but ma respiration, puis me la rendit dans un long gémissement. Il était trempé, glacé, brillant, et tout mon corps s'embrasait sous ses caresses. La bouteille dévala plusieurs marches, près de moi, le choc sourd du verre résonnant sur le bois comme un point d'exclamation auquel nous ne prêtâmes attention ni l'un ni l'autre.

— Sadie. Sadie. Sadie...

Je goûtai mon nom sur sa langue. Les mains de Joe étaient partout. Elles parcoururent mes seins, mes hanches, puis descendirent le long de mes cuisses pour se faufiler sous ma chemise de nuit. Alors il empoigna ma chair nue sans préambule. C'était inutile.

Ma chemise de nuit s'ouvrait par-devant, mais Joe ne perdit pas de temps avec les boutons : il retroussa le tissu d'un geste impérieux, avide, et mon cœur chavira quand son visage s'inclina sur ma poitrine dénudée. Il prit mes seins en coupe dans ses mains et les embrassa l'un après l'autre. Son souffle brûlant effleura ma peau glacée et frissonnante, puis sa langue caressa et excita mes mamelons durcis jusqu'à ce que je crie.

Je n'avais pas besoin de me cambrier ou de prendre la moindre initiative : Joe anticipait mes moindres désirs. Il abandonna mes seins pour ouvrir mes jambes, et malgré les marches qui me meurtrissait le dos et la nuque, mon corps se cambra de désir quand il glissa son visage entre mes cuisses.

Alors, mes pensées se désintégrèrent. Il écarta délicatement les boucles de mon pubis avec ses pouces et goûta la douceur de mon clitoris du bout de la langue. Ce n'était pas comme je l'avais rêvé.

C'était plus fabuleux encore.

Le plaisir m'inonda tandis que Joe explorait chaque repli de mon intimité. Je sentais le frôlement de ses lèvres, la caresse de sa langue, jusqu'à la morsure délicate de ses dents qui m'arracha un cri de volupté et me fit me soulever vers lui.

Le tonnerre gronda de nouveau, plus proche, tandis que la bouche de Joe semait des étincelles d'extase sur son passage. Mon corps se cambrait, électrisé, agité de tremblements.

Frémissante, haletante, je baissai mon regard vers lui et il leva les yeux vers moi. Il se lécha les lèvres. Déglutit.

Et se redressa à demi. L'espace d'un instant, je lus dans son regard qu'il songeait à partir, qu'il préférerait s'en aller pendant qu'il en était encore capable.

Pourtant, il resta. S'appuyant d'une main sur la marche au-dessus de moi, il inclina son visage vers le mien pendant que son autre main s'insinuait entre mes cuisses. Il m'embrassa et je goûtai sur ses lèvres ma propre saveur mêlée à la sienne.

De minuscules paillettes dorées cerclaient ses pupilles, énormes et sombres en cet instant. Ses sourcils parfaitement dessinés ressemblaient à des fils d'or, et des taches de rousseur saupoudraient son nez, indécélables à distance, mais délicieusement évidentes d'aussi près. Il m'embrassa lentement tandis que la paume de sa main se pressait sur mon sexe frémissant. Je cessai de respirer.

Le temps s'arrêta. Mon regard rivé au sien, je relâchai tout doucement mon souffle. Puis, tout aussi doucement, je pris une nouvelle respiration. Ma poitrine se souleva, Joe accentua la pression de sa main.

Cela suffit. Le plaisir me submergea comme une lame de fond. Nos regards étaient soudés lorsque

Je jouis, et nous ne détournâmes les yeux ni l'un ni l'autre.

Le monde redevint peu à peu réel tout autour de moi : l'orage qui grondait dehors, nos deux corps enlacés en travers de l'escalier, la bouteille de whisky qui finissait de dégringoler lourdement la dernière marche et roulait sur le sol. heureusement sans se briser. Il s'était écoulé moins de dix minutes depuis que j'avais répondu à son coup de sonnette.

— Sadie...

Son chuchotement effleura mon visage quand il pressa son front contre le mien.

— Ne me demande pas de partir.

Il n'était pas aussi ivre que je l'avais supposé. Peut-être ne l'était-il même pas du tout, malgré la bouteille de whisky à moitié vide. Il glissa une main dans mon dos pour soulager mon inconfort et je me redressai.

Son nœud de cravate, déjà à moitié défait, céda sous mes doigts impatients. Le premier bouton de sa chemise me résista un peu, mais les autres capitulèrent sans difficulté. Sa veste trempée tomba lourdement sur les marches, mais nous nous embrassions passionnément et n'y prêtâmes attention ni l'un ni l'autre.

Je l'entraînai à reculons dans l'escalier, laissant un semis de vêtements derrière nous. Lorsque nous atteignîmes ma chambre, j'étais complètement nue et Joe ne portait plus qu'un boxer trempé.

Je n'aurais pas imaginé qu'il puisse hésiter, et pourtant il résista quand je voulus l'attirer vers mon lit. Il avança d'un pas lorsque je glissai ma main dans la sienne, puis s'arrêta de nouveau. Sa peau était couverte de chair de poule et ses doigts, mêlés aux miens, étaient glacés.

— Joe, viens, chuchotai-je en le tirant doucement par la main. C'est très bien ainsi. Il n'y a pas de problème.

Mais il résistait toujours.

— Ta couleur préférée est le bleu. Tu aimes les concombres et tu détestes les tomates. Tu bois du whisky mais tu n'es jamais ivre. Tu sens le savon et l'eau. Je te connais, Joe. Je sais qui tu es, tout va bien.

Pendant des mois, j'avais eu honte d'avoir envie de coucher avec Joe, mais maintenant que le moment était arrivé, je me sentais libérée de ma culpabilité. J'avais besoin de Joe. Et j'étais convaincue qu'il avait besoin de moi. En amour, la frontière est ténue entre le bien et le mal, tous ceux qui ont eu à franchir la ligne à un moment ou un autre le savent. Quant aux autres, de quel droit jugeraient-ils ce qu'ils ignorent ?

Je pris le visage de Joe en coupe dans mes mains et l'embrassai. Puis je le conduisis vers le lit, et je m'allongeai près de lui avant de rabattre les couvertures sur nous deux. Je lui ôtai alors son boxer dans le noir et me blottis contre lui, peau contre peau, jusqu'à ce que nous soyons réchauffés et que nous cessions de grelotter.

Dans l'obscurité de la grotte que j'avais créée autour de nous, nous étions seuls au monde. Doucement, je me mis à parcourir chaque relief de son corps, ceux que je croyais connaître et les autres : mes doigts suivirent le dessin de sa clavicule, l'arrondi de ses épaules, plus larges qu'il n'y paraissait, et la toison douce qui recouvrait son torse me chatouilla le visage. Il retint son souffle quand je mordillai le bouton durci de ses tétons, et je sentis son cœur battre de manière désordonnée sous mes lèvres. Plus bas, son ventre musclé offrit un terrain d'exploration plus vaste à la curiosité de mes doigts. Je le caressai doucement, de haut en bas. et une délicieuse faiblesse m'envahit en entendant son gémissement. C'était fou, son sexe semblait avoir été conçu pour ma main. Lorsque je saisis délicatement ses bourses dans ma paume, Joe se poussa dans ma main, son membre chaud et frémissant sous mes doigts. Il n'était plus paré de mystère, il n'était plus le fruit de mes fantasmes. Il

était bien réel.

Nous communiquions par des murmures et des soupirs. Il avait enfoui ses doigts dans mes cheveux, mais n'essayait pas de me diriger de quelque façon que ce soit. Nos frissons s'étaient apaisés, remplacés çà et là par un tremblement incontrôlable.

Je pris son sexe dans ma bouche, avide de sentir sa saveur sur ma langue. Joe agrippa mes épaules et se souleva. Il se poussa jusqu'au fond de ma gorge et j'attendis quelques secondes avant de commencer à bouger lentement, de bas en haut, alternant de délicates succions et des petits coups de langue voraces. J'étais une amante affamée. J'avais faim de l'odeur d'un homme, de sa saveur sous ma langue, des caresses d'un homme, d'un corps d'homme sur le mien. Mais ce n'était pas n'importe quel homme que j'essayais de satisfaire en cet instant. C'était Joe. Bien ou mal, c'était Joe.

Le cœur battant, suffocante, je dus repousser les couvertures pour respirer, et je vis le pâle clair de lune effleurer le visage de Joe, teintant d'argent l'or de ses cheveux. Une bouffée d'air frais déferla sur nous, et je le bus avec avidité, mélangé aux baisers de Joe.

Comme si je venais de lui donner un signal, il referma ses mains sur ma taille et me hissa sur lui. La transpiration nous souda l'un à l'autre, comme si nos deux corps n'en faisaient plus qu'un, tandis que nos mains et nos bouches s'exploraient avidement. Quand il trouva le petit point sensible à la base de mon cou et y pressa ses lèvres, mon cœur battait à se rompre dans ma poitrine et un gémissement monta de ma gorge.

Alors, Joe me renversa sous lui, et je creusai les reins avec impatience, aspirant à ne faire plus qu'un avec lui, mais en dépit de la passion qui le faisait trembler, il ne me donna pas satisfaction. Brûlante de désir, je faufilai une main jusqu'à son membre dressé, et il enfouit sa tête dans mon épaule avec un cri étranglé.

Je chuchotai son prénom.

— J'ai envie de toi.

— Moi aussi, Sadie... mais...

La réalité me frappa tandis que je le tenais, nu, dans mon poing serré. Bien sûr ! Même dans ses récits, Joe n'avait jamais été imprévoyant, jamais, et je savais pourquoi. J'embrassai ses lèvres tout en caressant du pouce son sexe enflé et un frisson le secoua de la tête aux pieds.

— Attends !

Sa voix était rauque, haletante.

— Sadie, attends.

J'obéis. Nos cœurs battirent à l'unisson pendant que nos deux respirations n'en faisaient progressivement plus qu'une. Il se souleva légèrement.

— Donne-moi une seconde, souffla-t-il. Ne bouge... surtout... pas.

— Tu veux dire que je ne dois pas faire ça ?

Je refermai la main sur son membre tendu et le caressai doucement.

Joe tressauta en gémissant.

— Sadie... !

Je l'attirai de nouveau à moi, son membre brûlant pressé contre mon ventre. Je suivis du bout de la langue le contour de son oreille, puis j'empoignai ses fesses, dures, contractées, et l'encourageai à aller et venir contre moi.



Ses hanches entamèrent un mouvement de va-et-vient. Ma peau luisante de sueur permettait à son sexe de glisser sans heurt contre moi, et je refermai les bras autour de sa taille et nouai mes chevilles autour de ses mollets pour me fondre davantage encore en lui.

— J'ai tellement envie d'être en toi, murmura-t-il.

— Moi aussi.

Si on m'avait dit que cela se passerait ainsi, que nous ne pourrions pas être l'un à l'autre simplement parce que nous n'avions pas de préservatif, je ne l'aurais pas cru. Et cependant, malgré ma frustration, je ne pus empêcher mes hanches d'onduler sous lui et d'accompagner ses mouvements quand ses coups de reins s'accéléchèrent et gagnèrent en puissance.

Il prononça mon prénom en gémissant. Lorsque ses dents trouvèrent la chair douce de mon épaule et s'y enfoncèrent, je criai. Alors, son sexe tressauta contre mon ventre, puis une chaleur humide se répandit sur moi, et quand l'odeur douce et musquée de sa semence me parvint, je cédai à mon tour aux spasmes de l'orgasme, stupéfaite.

Nous restâmes soudés l'un à l'autre un long moment pendant que notre respiration haletante s'apaisait peu à peu. Puis Joe se poussa légèrement sur le côté, une jambe toujours en travers de la mienne, et il posa la main sur ma hanche.

Je ne parvenais pas à croire à ce qui venait de se passer, et pourtant l'odeur de sexe qui flottait autour de nous et les preuves concrètes de son orgasme sur ma peau ne laissaient aucune place au doute. Joe me caressa la hanche d'un geste presque timide.

Je tournai la tête vers lui. En le voyant sourire, je souris.

— Je crois que je vais faire un tour dans la salle de bains, déclarai-je au bout d'un moment.

C'était une scène qui n'existait pas dans ses récits. La gestion délicate de « l'après ».

Il hocha la tête et se déplaça pour me permettre de me lever. Je ne pris pas la peine d'allumer la lumière tandis que je faisais couler de l'eau tiède dans le lavabo et y plongeai un gant de toilette pour me nettoyer. Je me rafraîchis également le visage, me brossai les dents, et m'accordai quelques instants supplémentaires pour guetter l'émergence d'un sentiment de regret — qui ne vint pas.

Quand je revins enfin dans ma chambre, je m'immobilisai soudain, les yeux rivés sur le lit défait. Malgré la pénombre, je me rendis compte tout de suite que Joe était parti. J'entendis un pas dégringoler de l'escalier, puis le bruit de la porte d'entrée s'ouvrant et se refermant.

L'odeur de Joe imprégnait encore les draps lorsque je m'y blottis. Les couvertures et l'oreiller ne remplaceraient pas l'étreinte de ses bras, mais je devrais m'en accommoder. Après tout, ce n'était pas vraiment une surprise : j'étais bien placée pour savoir que Joe ne restait jamais après l'amour.

Mais soudain, en bas, j'entendis la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer de nouveau, puis un pas qui montait rapidement l'escalier. Quand Joe se glissa dans le lit et se blottit contre mon dos, son visage niché entre mes omoplates, je ne pus retenir un cri : il était glacé ! Mais il passa un bras autour de ma taille et m'attira tout contre lui.

Un petit emballage plat crissait dans sa paume.

— Toujours paré, murmura-t-il contre ma peau.

Rire nu est une expérience curieuse. Je m'esclaffai la première, puis Joe se joignit à moi quelques secondes plus tard. Quand notre fou rire s'éteignit, nous étions épuisés, vidés, un peu comme après notre étreinte, tout à l'heure.

Je me tournai vers lui et caressai son visage du bout des doigts. Il m'embrassa. Je sentis dans mon dos le petit emballage si riche de promesses et mon cœur se mit à sauter si fort dans ma poitrine que j'en eus presque mal.

Mais tout d'abord, nous parlâmes.

La mémoire peut être votre meilleure alliée comme votre pire ennemie. Parfois, elle prend un malin plaisir à vous rappeler ce que vous préféreriez oublier, et parfois elle efface des souvenirs que vous voudriez conserver précieusement. Pourtant, tous les mots que nous prononçâmes ce soir-là, ses soupirs, ses regards, la saveur de sa peau, son odeur, restèrent gravés dans mon esprit. Je m'agrippai à chaque petit détail comme s'ils constituaient la matière vivante d'une histoire qu'il raconterait certainement, un jour, à quelqu'un d'autre.

Mais pas à moi.

Nos rires devinrent des soupirs voluptueux quand il se remit à m'embrasser, puis quand son

visage descendit vers mon sexe frémissant pour m'adorer avec sa bouche. Sa langue m'explora, me goûta, me caressa comme s'il avait toute la vie devant lui, et je m'ouvris à lui, totalement offerte. La nuit était à nous, demain n'existait pas.

La pression de ses lèvres sur mon clitoris amplifia mes spasmes lorsque je jouis une nouvelle fois. Quand je criai son prénom, il se redressa pour embrasser ma bouche, et son sexe se frotta contre ma cuisse, dur et brûlant.

— Je veux entrer en toi, Sadie.

— Je le veux aussi.

Cette fois, il était préparé. Il me pénétra d'une seule poussée et ce fut comme si nos deux corps avaient été créés pour ne faire qu'un. Mes ongles s'enfoncèrent dans son dos. Il y avait si longtemps... J'avais presque l'impression d'une première fois.

Joe me fit l'amour pendant une éternité, et je perdis peu à peu la notion du temps. Je flottais dans un océan de volupté. Chaque fois que je m'égarais un peu trop loin dans la sensation, Joe me ramenait dans l'instant présent d'un murmure ou d'une caresse. Le clair de lune s'était esquivé et l'obscurité nous enveloppait, mais il m'était impossible d'oublier qui était là, avec moi. Joe me faisait sienne par ses chuchotements, ses caresses, les précautions qu'il prenait sans cesse pour ne pas me faire mal.

Nous roulâmes sur le flanc, en chien de fusil. Cette fois, Joe me pénétra par-derrière, plus profondément et plus ardemment qu'auparavant. En même temps, sa main s'insinua dans les replis brûlants de mon sexe pour me caresser, et nous fîmes l'amour ainsi pendant un long moment, ondulant au même rythme. Joe s'interrompait quand il me sentait au bord de l'orgasme, puis reprenait de plus belle quelques instants plus tard. Je baignais dans l'extase, détachée de la réalité, arrimée au présent uniquement par sa voix, ses mains, son sexe brûlant qui allait et venait en moi sans relâche. Il accéléra peu à peu la cadence et sa respiration devint saccadée.

— Oh, Dieu, Sadie, j'ai tellement envie de jouir en toi...

Les échanges pendant l'amour sont rarement poétiques, mais pour moi cela n'avait aucune importance. J'avais perdu le compte de mes orgasmes ; passés les deux ou trois premiers, mon corps s'était placé de lui-même dans un état de jouissance quasi permanente. Je me soulevai légèrement pour lui permettre d'entrer plus profondément encore en moi, et les coups de reins de Joe se firent de plus en plus puissants, de plus en plus rapides. Le claquement sourd de mes fesses contre son ventre résonnait à mes oreilles comme une musique d'un érotisme torride tandis que j'imaginai le va-et-vient de son sexe en érection au plus profond de moi. Chaque poussée m'arrachait un gémissement de plaisir auquel il répondait par un chuchotement amoureux.

Il me disait combien il aimait être en moi. Combien il aimait la saveur de ma peau, sa douceur, son odeur. Joe me racontait notre histoire tout en me faisant l'amour, et je me perdais dans la volupté de nos deux corps soudés l'un à l'autre, tout autant que dans celle du récit qu'il tissait autour de moi avec son talent inimitable.

Il cria mon prénom en jouissant et donna un ultime coup de reins, avec une telle force que la tête du lit heurta le mur. Les muscles de son ventre giflèrent mes fesses. Sa main, qu'il avait maintenue pressée entre mes cuisses, se glissa dans les replis de mon sexe et pressa délicatement mon clitoris.

L'intensité de l'orgasme qui me transperça alors de part en part me coupa le souffle. Des éclairs crépitèrent devant mes yeux tandis que je rejetais la tête en arrière, la bouche ouverte sur un cri silencieux, puis je retombai au milieu des draps froissés, pantelante, sans forces.

Joe m'enlaça par-derrière. Son visage se nicha dans la douceur de ma nuque et il me tint serrée contre lui.

J'étais trop épuisée pour esquisser le moindre geste. J'avais conscience des draps chiffonnés et

humides entortillés autour de nos jambes, mais je n'avais pas la force de les remonter sur nous.

J'attendis le moment où Joe allait desserrer son étreinte et s'éloigner de moi... mais je m'endormis avant.

Je me réveillai dans la lumière du jour, les bras de Joe autour de moi. Sa respiration régulière indiquait qu'il dormait encore, et je fis attention à ne pas le réveiller pendant que je me dégageais tout doucement de son étreinte et me dirigeais en boitillant vers la salle de bains.

Avais-je couru un marathon ? On aurait pu le croire tant j'étais courbatue. Je me glissai sous le jet brûlant de la douche et serrai les dents tout en me savonnant. J'avais mal partout. J'étais rompue, brisée par ma nuit d'amour.

J'attendis un sentiment de culpabilité pendant que je me brossais les dents, le regard fixé sur mon reflet. Je continuai à l'attendre tandis que j'enfilais mon peignoir, mes pantoufles, puis torsadais mes cheveux mouillés et les relevais à l'aide d'une pince. Lorsque je descendis à la cuisine préparer le petit déjeuner, j'étais prête à envoyer ma culpabilité au diable si elle décidait de pointer le bout de son nez.

L'odeur des pancakes dut arracher Joe au sommeil car il apparut au moment où je mettais la table. Il s'était douché et avait noué une serviette autour de sa taille. Il était aussi magnifique que dans mes fantasmes.

Il s'avança derrière moi pour m'embrasser sur la nuque, et ses mains se faufilèrent dans l'encolure de mon peignoir avant de se refermer sur mes seins. Mes mamelons durcirent instantanément sous sa caresse, mais au bout de quelques secondes, il recula.

— Ça sent bon.

— Assieds-toi. Sers-toi.

J'avais préparé du café et deux tasses. Joe me félicita pour mes pancakes mais reposa sa fourchette après quelques bouchées.

— Tu regrettes ce qui s'est passé cette nuit ? demanda-t-il calmement tandis que nous nous dévisagions.

— Non. Et toi ?

Il secoua la tête.

— Non.

Je bus mon café à petites gorgées tout en l'observant. Il avait passé toute la nuit avec moi, il m'avait embrassée sur la bouche mais, en fin de compte, cela ne voulait rien dire. N'est-ce pas ?

— Tu veux que je parte ? demanda-t-il subitement en se penchant en avant.

— As-tu envie de partir ?

Il évita mon regard puis, après un silence, il secoua la tête sans un mot.

— Joe, murmurai-je gentiment.

J'attendis qu'il lève les yeux vers moi pour poursuivre :

— Je crois que ce serait mieux si tu partais.

Ses mâchoires se crispèrent.

— Je ne veux pas donner à cette nuit une signification quelle n'a pas, ajoutai-je doucement.

— Qu'est-ce que c'était, alors, selon toi ?

Il y avait de la colère dans sa voix, mais son visage était surtout amer.

Je gardai le silence. Je n'avais pas de réponse à lui offrir. Il croisa les bras, les sourcils froncés.

— Qu'est-ce que je suis censé faire ? Prétendre que ce n'est pas arrivé ?

— Ce serait peut-être préférable, oui.

— Pour qui ?

— Pour nous deux.

Il se leva. La serviette de toilette glissa légèrement, dévoilant quelques centimètres de poils dont je dus détourner les yeux. Il me fusilla du regard.

— Pour *toi*. peut-être.

— D'accord.

Je pris sur moi pour m'exprimer calmement.

— Pour moi. Ce serait mieux *pour moi* si tu parlais.

Comme je prononçais ces mots, il contourna la table pour s'approcher de moi. Voulait-il me prendre dans ses bras ? Ma réaction fut imprévisible et viscérale : je me levai d'un bond, repoussant ma chaise si brutalement qu'elle crissa sur le linoléum comme un chat dont on vient d'écraser la queue. Joe se statufia.

— Pourquoi ? demanda-t-il finalement.

— Parce que mon mari vient de mourir, Joe, et que je ne suis pas prête à commencer une nouvelle relation avec qui que ce soit.

Je vis deux sillons amers se creuser de chaque côté de sa bouche.

Notre relation est tout sauf nouvelle.

J'emportai mon assiette pour la vider dans la poubelle puis je la glissai dans le lave-vaisselle. J'eus conscience de sa présence, juste derrière moi, mais cette fois il n'essaya pas de me toucher.

— Tu ne veux pas réellement que je parte.

Je continuai à lui tourner le dos tandis que je me dirigeais vers l'évier pour laver le bol du mixer et la poêle.

— Tout ceci est absurde, articulai-je froidement.

— Pourquoi ? Pourquoi est-ce absurde ?

— Parce que !

— Ce n'est pas une réponse !

Je pivotai vers lui.

— Je n'en ai pas d'autre, d'accord ?

Nous nous tenions face à face dans ma minuscule cuisine. Jamais, pendant tous ces mois durant lesquels j'avais fantasmé sur lui, je n'avais imaginé Joe ici, dans cette pièce. Joe n'appartenait pas à cette vie. à cette réalité-là. Il n'aurait jamais dû franchir la porte du monde réel. Ce n'était pas prévu, et cette intrusion bouleversait l'ordre des choses.

Et cela me terrifiait.

— Tu ne peux pas sérieusement imaginer que nous avons un avenir ensemble ?

Face à son regard solennel, j'enchaînai très vite :

— Ce qui s'est passé cette nuit est un simple accident de parcours, Joe. Une erreur d'aiguillage. Il y a tellement de raisons pour lesquelles le scénario n'est pas viable que je ne peux même pas commencer à en dresser la liste.

— Laisse-moi une chance de le prouver le contraire.

Je secouai la tête, véhémement, et me détournai.

— Non ! Non, je ne veux pas...

— Sadie.

A cet instant, Joe m'enlaça par-derrière, et je sentis son menton se loger dans le creux de mon épaule, puis son souffle chaud effleura mon visage.

— Je te connais mieux que tu ne l'imagines.

Je voulus le repousser, en pure perte. Il n'avait pas envie de me lâcher. Mon cœur se mit à cogner

douloureusement dans ma poitrine. Si au moins il n'était pas à moitié nu ! Ce n'était pas juste d'avoir cette conversation avec lui alors qu'il portait une serviette éponge pour tout vêtement et moi un simple peignoir— vivants rappels de notre nuit d'amour.

— Je suis désolée, Joe. Je ne peux pas envisager quoi que ce soit avec toi. Pas maintenant.

— A cause de ton mari ?

Je me retournai lentement.

— Non. A cause de moi.

Il laissa retomber ses bras et recula.

— Cette nuit, tu disais en avoir envie autant que moi, articula-t-il avec la dignité d'un homme qui vient de recevoir un coup de couteau en plein cœur mais met un point d'honneur à rester droit. Tu disais vouloir ce qui s'est passé entre nous. Quel que soit le nom que tu lui donnes.

— Combien d'histoires m'as-tu racontées, Joe ?

Ma voix était rauque.

— Cela n'a aucune importance, dit-il en secouant la tête d'un mouvement impatient.

— Si.

— Cela ne devrait pas en avoir.

— Crois-tu ? Pendant plus de deux ans, j'ai écouté le récit de tes exploits amoureux. Aujourd'hui, je suis devenue l'un de tes personnages. Comme j'en rêvais depuis le premier jour. Et je ne sais pas comment gérer la situation.

Joe pressa la paume de ses mains sur ses yeux, comme si sa tête le faisait souffrir, puis il baissa les bras et plongea son regard dans le mien.

— Tu n'es pas une conquête de plus pour moi.

Ma gorge se contracta.

— J'aimerais pouvoir te croire.

— Mais tu ne peux pas.

Nos regards restèrent rivés l'un à l'autre. J'aurais voulu le toucher, le laisser me caresser, mais soudain cette liberté me faisait peur. C'était trop. Jusqu'ici, mon garde-fou avait été de savoir que Joe était inaccessible. Mais maintenant, tout était remis en question et je me sentais perdue.

— Je suis... désolée.

— Je ne veux pas que tu sois désolée. Merde ! Sois n'importe quoi sauf désolée !

Tout en parlant, il ouvrait et fermait les poings, comme pour évacuer la tension qui l'animait.

— Et si on prenait un nouveau départ ? suggéra-t-il. Si on essayait de repartir de zéro, toi et moi ?

Je n'avais pas de réponse. Je pivotai vers l'évier et regardai la mousse se dissiper à la surface de l'eau. Les muscles contractés de ma gorge ne laissaient pas passer assez d'oxygène, et j'avais la sensation d'étouffer.

Je ne bougeai pas, même quand il s'approcha si près que je sentis la chaleur de son corps dans mon dos.

— J'ai besoin de temps, chuchotai-je. Je dois essayer de découvrir qui je suis. Comment peux-tu prétendre me connaître alors que je ne me connais pas moi-même ?

— Nous nous sommes vus chaque mois, pendant plus de deux ans. Je n'étais pas le seul à raconter des histoires, Sadie. J'utilisais davantage de mots, c'est tout.

Je me tournai vers lui. Il ébaucha un geste pour caresser mon visage, mais s'arrêta à la dernière seconde, hésita, et posa simplement sa main sur mon épaule. Son poids était aussi familier qu'une histoire qu'on a adorée quand on était enfant et qu'on réentend des années plus tard. Pendant un long moment, il n'y eut pas d'autre bruit dans la pièce que celui de nos deux respirations.

— A ton avis, pourquoi revenais-je sans cesse vers toi ? demanda-t-il enfin. Pourquoi continuais-je à te dévoiler, mois après mois, des aspects de ma vie que personne d'autre ne semblait vouloir voir ?

Je plongeai mon regard au fond du sien.

— Je ne suis pas la réponse que tu attends, Joe. Je ne peux pas être celle qui te sauvera de toi-même. Je suis désolée, mais je ne suis pas prête à devenir ta rédemption.

Il laissa retomber sa main, et hocha la tête très lentement. Puis, tout aussi lentement, il recula jusqu'à ce qu'il y ait un univers entre nous.

Je me mis à laver la vaisselle dans une eau si chaude que mes mains ressemblèrent très vite à une paire de gants cramoisis, mais j'ignorai la douleur. Je n'avais toujours pas fini quand son pas descendit l'escalier et s'arrêta sur le seuil. Je ne me retournai pas.

— Depuis le premier jour où je t'ai entendue rire sur ce banc, déclara-t-il calmement, de mois en mois, de récits en récits, elles étaient toutes toi, à mes yeux. Chacune de ces femmes était toi.

J'attendis trop longtemps pour me retourner car lorsque je m'y résignai enfin, il était déjà parti.

Le travail pour me réapproprier ma vie était loin d'être facile, mais je l'accomplis tout doucement. Désormais, je chérissais tous mes souvenirs, sans discrimination — les bons comme les mauvais. Il y avait des jours où j'aimais Adam de toute mon âme, et d'autres où je le haïssais de m'avoir abandonnée, de ne pas avoir donné une chance de survie à notre couple et d'avoir saccagé tous les bons moments que nous avons vécus ensemble. Je lui en voulais de ne pas être resté le chevalier sans peur et sans reproches que j'avais vu en lui.

Mon chagrin ne disparut pas d'un seul coup. Comme une peinture qui s'écaille, il se décolla par petits bouts, mettant peu à peu à nu le matériau d'origine. Je dus décaper entièrement ma vie avant de pouvoir lui redonner des couleurs. Le printemps apporta avec lui du soleil et des bourgeons sur les arbres. Je m'activai au jardin, plantant des variétés de fleurs qu'Adam avait aimées... mais également d'autres, qui me plaisaient à moi seule.

Parfois, il m'arrivait d'oublier qu'Adam n'était plus là jusqu'à ce que je pousse la porte de sa chambre. Parfois, son absence m'était tellement insupportable que je n'arrivais plus à respirer. Parfois aussi, la nuit, je rêvais d'un parfum de lavande, de la saveur du whisky et de la pluie mêlées sur mes lèvres.

Je me rapprochai de mes amis et de ma famille ; je développai la clientèle de mon cabinet ; j'apprivoisai lentement un deuil qui s'apparentait de moins en moins à une mutilation, et de plus en plus à une force.

Pendant très longtemps, j'avais mis toute mon énergie à devenir ce qu'Adam voulait que je sois, ce dont il avait besoin, et je ne le regrettais pas, même maintenant. Je l'avais aimé de toutes mes forces, mais le moment était venu pour moi de découvrir ce qui restait de ma vie à présent qu'il n'était plus là.

J'étais convaincue de fondre en larmes le jour où je viderais la chambre d'Adam, mais il n'en fut rien. Je fis don du matériel médical à une association. J'aimais l'idée que quelqu'un profite des équipements que nous avons choisis avec tant de soin pour rendre la vie d'Adam un peu plus acceptable. Je regardai sans ciller son fauteuil électrique et son lit automatisé disparaître dans la fourgonnette venue les chercher. Ses vêtements partirent dans des cartons à destination d'une œuvre caritative, et j'offris ses livres à des amis qui sauraient les apprécier. Morceau après morceau, jour après jour, je démantelai la chambre dont il avait fait sa prison volontaire, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le parquet nu, les murs peints en vert, et les souvenirs d'une époque où nous avons ri et fait

l'amour dans ce lieu.

Lorsque j'allumai l'ordinateur portable d'Adam, il me sembla lui tenir de nouveau la main. C'était là qu'il avait travaillé, là qu'il avait écrit. Un jour, pour plaisanter, je lui avais dit qu'il aurait dû épouser son ordinateur, et il n'avait pas nié. Je n'avais pas l'intention de regarder ce qu'il y avait à l'intérieur : fouiner dans les fichiers d'Adam eût été la pire des trahisons — pire encore que d'être allée tous les mois rejoindre Joe sur ce banc. Cette petite machine bourrée d'électronique faisait partie de mon mari, elle était un morceau de lui, tout comme la couleur de ses yeux ou son sourire.

Je n'avais besoin d'aucune des données enregistrées sur le disque dur. Je disposais de mon propre ordinateur pour gérer ma comptabilité et j'avais déjà enregistré tous les cours d'Adam sur disquettes. Mais comme je destinais l'ordinateur à une école, je devais faire en sorte qu'il ne reste rien à l'intérieur. Je supprimai ses notes et ses e-mails — sa correspondance ne me regardait pas. J'effaçai également les adresses de sites web qu'il avait enregistrés dans son menu et les copies de ses commandes sur Internet.

En atteignant ses documents personnels, je marquai brusquement un arrêt. Je fixai l'écran pendant une longue minute avant de trouver la force d'ouvrir le fichier qu'il avait baptisé « Sadie ».

Adam avait toujours ressenti le besoin de me soumettre son travail, me lisant parfois jusqu'à dix ou vingt versions du même poème, la seule différence tenant souvent à une simple virgule ou à un mot. Quand il avait cessé de me parler de son travail, j'en avais conclu qu'il avait cessé d'écrire. Mais sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, je m'étais trompée.

Deux clics de souris m'emmenèrent à l'intérieur de la tête d'Adam, dans un lieu dont il m'avait refusé l'accès pendant très longtemps. Ici, il avait tapé minutieusement, et probablement avec une lenteur désespérante, des dizaines de poèmes dont j'ignorais jusqu'à l'existence.

Il évoquait sa colère. Sa frustration. Sa joie d'écrire, son désespoir quand les mots le fuyaient. Ses phrases délicates et parcimonieuses remplissaient des dizaines et des dizaines de documents. Des petits haïkus ciselés comme des bijoux, mais aussi de longs poèmes en vers libres — cette forme de poésie qu'il raillait autrefois parce qu'il la trouvait bidon.

Il disait combien il m'aimait.

Il disait combien il me haïssait.

C'était les paroles les plus sincères que j'obtenais de lui depuis l'accident, et il me les avait cachées. De rage, je fis glisser tous les documents dans la Corbeille et je pointai le curseur de la souris sur la commande d'effacement. Je me ressaisis à la dernière seconde et annulai ce que je venais de faire. Je replaçai tous les documents dans le fichier portant mon nom, je l'enregistrai sur une disquette que j'étiquetai soigneusement, puis je la rangeai dans la boîte où je gardais certains souvenirs précieux, comme ses mèches de cheveux.

Ces poèmes mettaient en lumière les pensées et les rêves d'Adam. Lui et moi, dépeints avec ses mots. Ils montraient sa perception des choses, sa vision de la réalité. Qu'ils soient ou non le reflet de la vérité n'avait plus grande importance, désormais. Ils appartenaient à Adam. Les histoires qu'ils racontaient étaient les siennes.

Pas les miennes.

Il était temps pour moi de cesser d'être celle qu'Adam avait voulu que je sois ou celle qu'il avait cru voir en moi. Temps de laisser derrière moi l'épouse que je m'étais appliquée à être par le passé pour devenir la femme que je voulais être à l'avenir.



## Épilogue

### Août

Je suis psychologue et j'adore mon métier. J'aime le jogging, la lecture, les glaces à l'eau, les films qui font peur, l'odeur de la lavande, et ma couleur préférée est le rouge. Ce ne sont pas des choses que je viens de découvrir, bien que certaines d'entre elles soient restées enfouies au fond de moi pendant longtemps.

Je ne sursaute plus en croisant mon reflet dans le miroir. Ce visage, ces yeux, ces cheveux me sont familiers. Mon miroir me montre aujourd'hui une femme que je reconnais, même si je travaille encore à découvrir qui elle est.

Aujourd'hui, le banc m'accueille avec beaucoup de douceur quand je m'y installe. Les fleurs qui bordent l'allée hochent leur tête jaune sous la caresse d'une brise qui a conservé les parfums du printemps.

J'ai dû parcourir un long chemin avant de décider si j'avais besoin ou non de revenir m'asseoir sur ce banc. Cela m'a pris du temps. Je ne suis pas encore tout à fait certaine de connaître la raison de ma présence ici, mais je suis sûre d'avoir envie de le découvrir.

Je n'ai rien d'autre à faire que de rester là et d'attendre, et le moment est suffisamment agréable pour ne pas me peser. Des mamans avec des poussettes, des promeneurs avec leur chien passent devant moi. Un couple d'écureuils joue à cache-cache dans les arbres pendant que des oiseaux cherchent des insectes dans l'herbe.

Puis, soudain, il s'avance vers moi tout auréolé de soleil. La lumière dorée lui fait comme une armure scintillante. Il s'assied doucement à côté de moi, et le banc frissonne sous ce nouveau poids.

Nous aurions, sans doute, une multitude de choses à nous dire, mais nous ne les disons ni l'un ni l'autre. Le temps écoulé et les circonstances nous ont rendus neufs l'un pour l'autre. Je tourne mon regard vers lui, mais il contemple ses mains, posées sur ses genoux.

Finalement, il redresse la tête, les paupières plissées à cause de la luminosité, et se tourne vers moi.

— Bonjour.

Il me tend la main et j'y glisse la mienne en retenant mon souffle.

— Je m'appelle Joe Wilder.

— Bonjour, Joe, dis-je.

Puis j'ajoute, avec une ferme assurance :

— Je m'appelle Sadie.

Nos doigts se pressent.

— Enchanté de te rencontrer, Sadie.

J'ignore encore beaucoup de choses, mais j'en sais à présent quelques-unes. Par exemple, que l'on ne peut pas se perdre quand on sait qui on est. Que la vie est pleine de choses fragiles et précieuses, et qu'elles ne sont pas toutes belles. Je sais que le soleil succède à la lune et qu'il fait lever le jour, chaque matin. Je sais que le temps passe. Que la Terre tourne et que nous tournons avec elle, et que même si nous ne pouvons pas revenir en arrière, parfois, nous pouvons prendre un nouveau départ.

— Ravie de te connaître, Joe.

J'ignore comment l'histoire finira, mais à cet instant, assise sur ce banc au soleil, la main de Joe

dans la mienne, je n'ai aucun doute sur la façon dont elle commence. Il y a une chose au monde dont je suis sûre, une chose qui ne changera jamais, quoi qu'il arrive.

Ce mois-ci, je m'appelle Sadie.